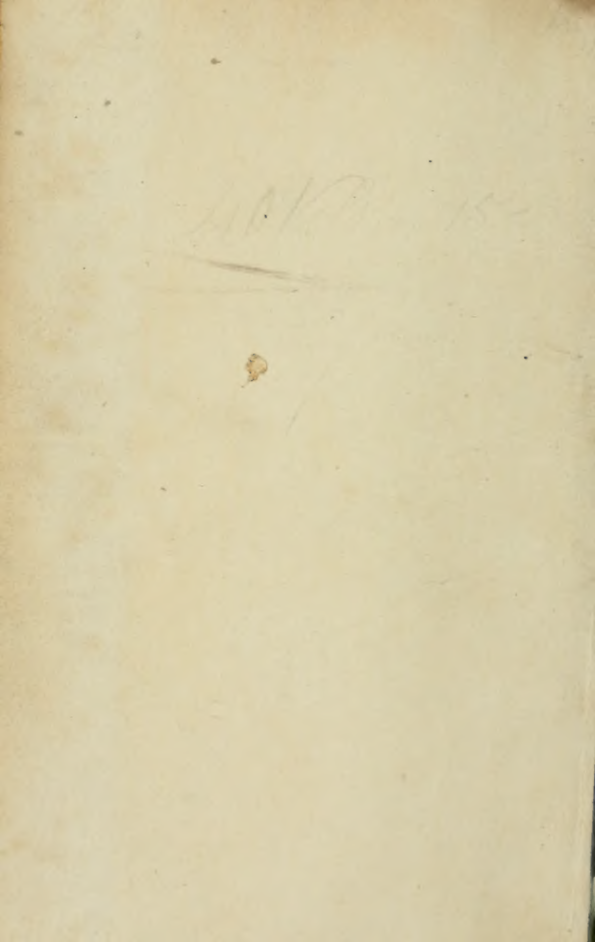
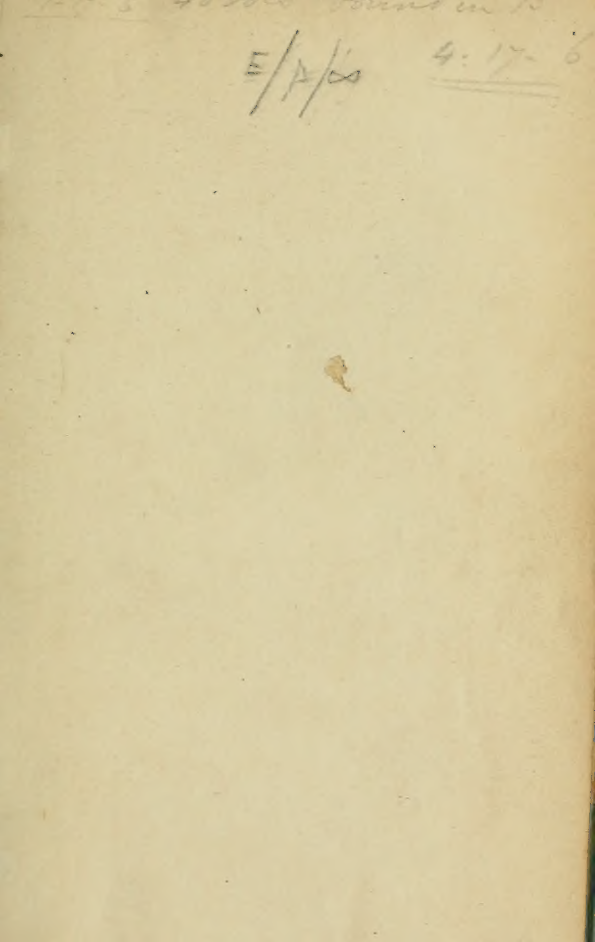

3 1761 07973092 5







THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME I.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Se vend à Paris,

Chez J. B. GARNERY, Libraire, rue du Pot-de-Fer, n° 14;

H. NICOLLE, a la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12

THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

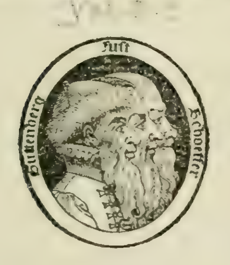
OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TRAGÉDIES. — TOME I.



PARIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE D'A. ÉGRON.

1816.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE,

PAR ROTROU,

Représentée pour la première fois en 1647.

NOTICE SUR ROTROU.

Jean Rotrou naquit à Dreux en 1609. Il n'avoit encore que dix-neuf ans lorsqu'il mit au théâtre, en 1628, sa première pièce, intitulée *l'Hypocondriaque, ou le Mort amoureux,* tragi-comédie. Il fit paroître dans la même année *la Bague de l'oubli,* comédie en cinq actes, en vers, sur laquelle Legrand a fait son *Roi de Cocagne.*

Rotrou a composé trente et une autres pièces de théâtre. Six de ses tragédies ont été recueillies dans le théâtre françois, en douze volumes, savoir :

Hercule mourant, représenté en 1636; *Laure persécutée,* 1637; *le véritable Saint-Genest,* 1646; *Dom Bernard de Cabrère,* 1647; *Venceslas,* 1647; *Cosroës,* 1648.

Ses autres ouvrages dramatiques sont:

Cleagénor et Doristhée, tragédie, 1630.

Les deux Pucelles, tragi-comédie, 1630.

Les Occasions perdues, tragédie, 1631.

La belle Alphrède, comédie en cinq actes, 1631;

Les Ménechmes, comédie en cinq actes, en vers, 1632.

Célimène, ou *Amaryllis*, comédie pastorale en cinq actes, en vers, 1633.

L'heureux Naufrage, tragi-comédie, 1633.

Céliane, tragédie, 1634.

La Pèlerine amoureuse, tragédie, 1634.

Le Philandre, comédie en cinq actes, en vers, 1635.

Agésilan de Colchos, tragi-comédie, 1635.

L'innocente Infidélité, tragédie, 1635.

L'heureuse Constance, tragédie, 1636.

Amélie, tragédie, 1636.

Les Sosies, comédie en cinq actes, en vers, 1636. Cette pièce, imitée de Plaute, eut un grand succès. Molière a profité de l'original et de la copie pour produire un chef-d'œuvre dans Amphitryon.

Antigone, tragédie, 1638.

Les Captifs, comédie en cinq actes, 1638.

Chrisante, tragédie, 1639.

Iphigénie en Aulide, tragédie, 1640.

Clarice, ou l'Amour constant, comédie en cinq actes, en vers, 1641.

Bélisaire, tragédie, 1643.

Célie, ou le vice-roi de Naples, comédie, 1645.

La Sœur, comédie en cinq actes, en vers, 1645.

Florimonde, tragi-comédie, 1649.

Dom Lope de Cardonne, tragédie, 1650.

Rotrou avoit la passion du jeu, et y cédoit trop souvent. Craignant qu'elle n'entraînât la ruine totale de sa fortune, il prit le parti, chaque fois qu'il recevoit de l'argent, de l'éparpiller dans un tas de fagots qu'il avoit placé dans une pièce de son logement, afin de s'ôter, par ce moyen, la possibilité de risquer beaucoup à la fois.

Cet auteur, contemporain de Pierre Corneille, et qui plus que tout autre pouvoit se croire son rival, non seulement fut assez généreux pour refuser d'entrer dans la ligue qui se forma contre ce grand poëte à l'occasion du Cid, mais il se plut à rendre hommage à ses talents : dans le *véritable Saint-Genest*, l'empereur demande à ce comédien quelles sont les meilleures pièces de théâtre ; il répond : ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.

Rotrou mourut le 27 juin 1650, dans sa quarante-unième année. Il étoit alors lieutenant particulier et civil, assesseur criminel au bailliage de Dreux. Une fièvre pourprée s'étant répandue dans cette ville, y faisoit périr jusqu'à vingt personnes par jour; malgré les sollicitations de sa famille, il ne voulut pas abandonner ses concitoyens sur lesquels sa charge l'obligeoit de veiller, et il succomba victime de son zèle.

OBSERVATION
DE L'ÉDITEUR.

Nous donnons à cet ouvrage la dénomination de tragédie; c'est celle sous laquelle il a été imprimé plusieurs fois, et particulièrement dans la dernière édition. Cependant Rotrou ne l'a jamais qualifié que de tragi-comédie, comme le prouve l'édition faite en 1648, chez Antoine Sommaville. C'est cette edition que nous nous sommes attachés à suivre fidèlement pour le texte, attendu que c'est la seule qui ait paru du vivant de l'auteur.

PERSONNAGES.

VENCESLAS, roi de Pologne.

LADISLAS, son fils, prince.

ALEXANDRE, infant.

FÉDÉRIC, duc de Curlande, et favori du roi.

OCTAVE, gouverneur de Varsovie.

CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.

THÉODORE, infante.

LÉONOR, suivante.

Gardes.

La scène est à Varsovie.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

PRENEZ un siège, prince ; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je ; et vous, gardes, qu'on se retire.

(Alexandre sort, et les gardes se retirent.)

LADISLAS.

Que me désirez-vous ?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire.

Ciel, prépare son sein, et le touche aujourd'hui !

(il s'assied.)

LADISLAS, *bas.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui !
Oyons les beaux discours qu'un flatteur lui conseille.

(il s'assied.)

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille

J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit,
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais hélas! ce portrait, qu'elle s'étoit tracé,
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître;
Toutes vos actions démentent votre rang,
Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître:
Vous n'avez rien d'un roi, que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition,
Il dispose à son gré des fortunes humaines.
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets:
Il passe pour cruel, s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide, et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mol; s'il se venge, barbare:
S'il donne, il est prodigue, et s'il épargne, avare;

Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc pour mériter de régir des états,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
A des esprits oisifs, que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui serfs de leurs sens ne se sauroient régir?

(Le prince tourne la tête, et témoigne s'emporter.)

Ici mon seul respect contient votre caprice;
Mais examinez-vous, et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois,
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans en même temps attenter sur moi-même?
Le duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux;
Mais voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;
Songez combien son bras a mon trône affermi;
Et mon affection vous fait son ennemi!
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colère
Le hait en autrui même, et passe à votre frère;
Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir;
Son amour pour le duc lui produit votre haine.
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine;
Employez, employez ces bouillants mouvements
A combattre l'orgueil des peuples ottomans;
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,

Et soyez généreux en de justes querelles :
Mais contre votre frère, et contre un favori
Nécessaire à son roi, plus qu'il n'en est chéri,
Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie :
C'est un emploi célèbre, et digne d'un grand cœur!
Votre caprice enfin veut régler ma faveur!
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne!
J'aurois mal profité de l'usage et du temps!

LE PRINCE.

Souffrez....

LE ROI.

Encore un mot, et puis je vous entends.
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le premier rayon qu'il repand ici bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats :
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
Qu'innocent ou coupable, on vous charge du crime,
Et que vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne ;
Et ce juste mépris de mon autorité,
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur, dedans tous les esprits
Efface son estime, et s'acquiert des mépris :
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable,

Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris :
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore ;
Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah ! méritez, mon fils, que cet amour vous dure ;
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant.
Par elle rendez-vous digne d'un diadème.
Né pour donner des lois, commencez par vous-même,
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre ;
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre ;
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice,
Et si, pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection ;
Si votre humeur hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni la tendre amitié dont l'infant vous chérit,
Ni le [illegible] d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire,
[illegible] que je ne serai plus père,
Et, vous abandonnant à la rigueur des lois,
Au mépris de mon sang, je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,

En quelque étonnement que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit de mon attention,
D'avoir su vous complaire en cette occasion;
Et sur chacun des points qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre, et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

LE ROI.

Parlez, je gagnerai plus vaincu que vainqueur:
Je garde encor pour vous les sentiments d'un père.
Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf se préparant aux chiens,
Tombés sur le discours des intérêts des princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les provinces,
Où chacun à son gré forgeant des potentats,
Chacun selon son sens gouvernant vos états,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme:
Il trouve ses censeurs comme ses partisans;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure,
Je coulai mes avis dans ce libre murmure;
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier:
Comment, dis-je, mon père, accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
Devroit-il, me pouvant assurer sa couronne,
Hasarder que l'état me l'ôte ou me la donne?

Et s'il veut conserver la qualité de roi,
La retiendroit-il pas, s'en dépouillant pour moi?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable!
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement,
Assez de politique et de raisonnement,
Pour savoir à quels soins oblige un diadème;
Ce qu'un roi doit aux siens, à l'état, à soi-même,
A ses confédérés, à la foi des traités;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités;
Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance;
A qui, quand et comment il doit son assistance;
Et pour garder enfin ses états d'accidents,
Quel ordre il doit tenir, et dehors et dedans?
Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révère,
Doit mêler à propos l'affable et le sévère,
Et selon l'exigence et des temps et des lieux,
Savoir faire parler et son front et ses yeux;
Mettre bien la franchise et la feinte en usage;
Porter tantôt un masque, et tantôt un visage;
Quelque avis qu'on lui donne, être toujours pareil,
Et se croire souvent plus que tout son conseil;
Mais surtout, et de-là dépend l'heur des couronnes,
Savoir bien appliquer les emplois aux personnes,
Et faire, par des choix judicieux et sains,
Tomber le ministère en de fidèles mains;
Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire,
Être lent à former aussi bien qu'à détruire,
Des bonnes actions garder le souvenir,
Être prompt à payer, et tardif à punir?
N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes
Que se maintient le cours des règnes légitimes?

Voilà la vérité touchant le premier point ;
J'apprends qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

LE ROI.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère
Où vous met le parti du duc et de mon frère,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras ;
Dont l'un règne en votre ame, et l'autre en vos états,
J'en hais l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre ;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur ;
Ce duc, à qui votre ame, à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne et produit toute pure,
Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux :
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente, et qui promette un roi.
Je feindrois d'être aveugle, et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpoit et m'ôtoit les emplois
Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois,
Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion ;
Mais s'il est trop puissant pour craindre ma colère,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire,
Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour,

S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour,
Ou tout brillant qu'il est il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

LE ROI.

Achevez.

LE PRINCE.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence,
Et de tous vos tourments la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procédés justement irrité,
Veux mettre quelque frein à sa témérité,
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi vient prendre sa querelle;
Et bien plus, sur l'épée ose porter la main.
Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil sorti du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime;
Et de vos châtiments menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

LE ROI, *à part.*

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,

Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(au prince.)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère,
Étouffons nos discords dans nos embrassements;
(il l'embrasse.)
Je ne puis de mon sang forcer les mouvements;
Je lui veux bien céder, et, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est temps qu'enfin sur un trône commun,
Nous ne fassions qu'un règne, et ne soyons plus qu'un :
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,
Et par vous à couvert des outrages du temps,
Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LE PRINCE.

De votre seul repos dépend toute ma joie;
Et si votre faveur jusque-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE ROI, LE PRINCE.

ALEXANDRE.

Seigneur.

LE ROI.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.
Mais si vous..

LE ROI.

Qu'est-ce encor, que me voulez-vous dire?
(à part.)
A quel étrange office, amour, me réduis-tu,
De faire accueil au vice, et chasser la vertu?

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.
Le prince est mon aîné, je respecte son rang;
Mais nous ne différons ni de cœur, ni de sang;
Et pour un démenti, j'ai trop....

LE ROI.

Vous, téméraire!
Vous, la main sur l'épée, et contre votre frère!
Contre mon successeur, et mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté;
Et, par un repentir digne de notre grâce,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse:
(à Ladislas.)
Allez, demandez-lui. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, seigneur....

LE ROI.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, *à part.*

Fléchirons-nous mon cœur sous cette humeur hautaine!
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine;
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
(à Ladislas.)
O ciel! pardonnez donc à ma témérité,
Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse;

J'obéis à son ordre, et vous demande grâce;
Mais par cet ordre il faut me tendre aussi les bras.

LE ROI.

Dieux! le cruel encor ne le regarde pas!

LE PRINCE.

Sans eux, suffit-il pas que le roi vous pardonne?

LE ROI.

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne.
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LE PRINCE, *à Venceslas.*

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous?
(à Alexandre.)
Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *à part.*

O nature! ô respect! que vous m'êtes cruels!

LE ROI.

Changez ces différents en des vœux mutuels;
Et quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre
Faites venir le duc, infant.

SCÈNE III.

LE ROI, LE PRINCE.

LE ROI.

PRINCE, arrêtez.

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grâce!
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place;

Votre sang qui l'anime y répugne à vos lois :
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête ;
Mais souffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux :
Laissez ma haine libre aussi-bien que vos vœux.
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

LE ROI.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Près d'y remplir ma place, et m'y représenter,
Aussi-bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble foiblesse, et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province,
Et monarque, oubliez les différents du prince.

LE PRINCE.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CURLANDE, LE ROI, ALEXANDRE, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Etouffez cette haine, ou je prends sa querelle ;
Duc, saluez le prince.

LE PRINCE, *en l'embrassant avec peine.*

O contrainte cruelle !

(ils s'embrassent.)

LE ROI.

Et d'une étroite ardeur unis à l'avenir,
De vos discours passés perdez le souvenir.

LE DUC.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie

LE ROI.

Assez d'occasions, de sang et de combats
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance, et demandent leur prix
Avec si peu de gens avoir fait nos frontières,
D'un si puissant parti, les sanglants cimetières,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix!
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche monarque excède la puissance.
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez, j'en ai mis le prix à votre choix:
Envers votre valeur acquittez ma parole.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand roi.

LE ROI.

Ce respect est frivole,
La parole des rois est un gage important,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant;
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt, la perte ou l'oubli s'en hasarde.

LE DUC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir,
Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire.
Si d'un cœur consommé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer....

LE PRINCE.

Arrêtez, insolent;
Au vol de vos désirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour:
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, et souffrir, et vous taire;
Ou....

LE DUC, *sortant.*

Je me tais, seigneur; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

(il s'enva avec l'infant.)

SCÈNE V.

LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

PRINCE, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadème,
Et votre tête encor qui le prétend porter.

LE PRINCE.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colère
Ne peut prendre de lois ni d'un roi, ni d'un père.

LE ROI.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol, et d'un fils;
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(il s'en va en colère.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O dieux! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine?

LE PRINCE.

Veux-tu que la cachant, mon attente soit vaine,
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoi! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois il dérobe a ma gloire?
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour?
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de leur intelligence?

OCTAVE.

Oui, seigneur; mais l'hymen qu'on lui va proposer,
Au succès de vos vœux la pourra disposer:
L'infante l'a mandée, et, par son entremise,
J'espère à vos souhaits la voir bientôt soumise.
Cependant feignez mieux, et d'un père irrité,
Et d'un roi méprisé, craignez l'autorité.
Reposez sur vos soins l'ardeur qui vous transporte.

LE PRINCE.

C'est mon roi, c'est mon père, il est vrai, je m'emporte :
Mais je trouve en deux yeux, deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possède plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THÉODORE, INFANTE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche :
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne,
Et de plus, ne l'attend qu'afin de vous l'offrir;
Et votre cruauté ne le sauroit souffrir?

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte,
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur;
Qui, tant que sa poursuite a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme;
Et qui n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornoit tous ses désirs;
En quelque objet qu'il soit à toute la province,
Je ne regarde en lui ni monarque ni prince,
Et ne vois sous l'éclat dont il est revêtu,
Que de traitres appâts qu'il tend à ma vertu.

Après ses sentiments à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres,
Ses plaintes, ses écrits et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
Ces moyens vicieux aidant mal sa poursuite,
Aux vertueux enfin son amour est réduite;
Et pour venir à bout de mon honnêteté,
Il met tout en usage, et crime, et piété.
Mais en vain il consent que l'amour nous unisse,
C'est appeler l'honneur au secours de son vice,
Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un souverain,
D'un hymen qui déplaît, a le remède en main.
Pour en rompre les nœuds, et colorer ses crimes,
L'état ne manque pas de plausibles maximes;
Son infidélité suivroit de près sa foi;
Seul il se considère, il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

Ses vœux un peu bouillants vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THÉODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance, et ses courtes amours;
Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse
Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse,
Où l'ame dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadème.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur ?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur ?

THÉODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte !
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillants,
Ces desseins criminels, ces efforts insolents,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt dont il flattoit ses flammes,
Et tant d'offres enfin dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher !

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourroit douter si je m'en étois tue,
Et si sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur ; je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse ;
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.

LE PRINCE, THÉODORE, CASSANDRE.

LE PRINCE, *entrant à grands pas.*
(à part.)

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte.

Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt :
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.

(à Cassandre.)

Parlez, belle ennemie, il est temps de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre :
Il s'agit de me perdre ou de me secourir.
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre ou mourir ?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre ?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin ?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen ? et voudriez-vous pour femme [1]
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme ?
Moi, dieux ! moi, la moitié d'un roi, d'un potentat ?
Ah prince ! quel présent feriez-vous à l'état,
De lui donner pour reine une femme suspecte ?
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte
En un objet infâme et si peu respecté,
Que vos sales désirs ont tant sollicité ?

LE PRINCE.

Il y respectera la vertu la plus digne
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet,
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop, et jamais ce cœur ne vous approche,
Que confus de ce crime il ne se le reproche,
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion.

---

[1] Du temps de Rotrou, *voudriez* n'étoit compté que pour deux syllabes.

Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux;
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite;
Il portoit son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux :
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence,
Et restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consommé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, madame, au repentir profond,
Qui détestant mon crime à vos pieds me confond :
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.
Car enfin si l'on pèche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion.
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir,

Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite,
Et si peu de respect et si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux,
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme
Qui ne m'appeloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur
Dont votre passion attaquoit mon honneur,
Et ne considérant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LE PRINCE.

Eh bien, contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes;
Inventez des secrets de tourmenter les ames;
Suscitez terre et ciel contre ma passion;
Intéressez l'état dans votre aversion;
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre enfin mettez tout en usage:
Avec tous vos efforts et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous;
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle;
Je vous adorerai furieuse et cruelle;
Et pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir conserverai le jour

THÉODORE.

Quoi! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière!

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connoître toute entière,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
D'en conserver l'injure et ne pardonner point

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi, c'est vous punir vous-même.
Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE.

Pour moi le diadème auroit de vains appas,
Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux ames généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses,
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma reine:
Ou ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur, et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main, vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déja je ne l'ai point soumise?

LE PRINCE.

Oui, je le sais, cruelle, et connois mon rival;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités;
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LE PRINCE.

Insolente, ce mot lui coûtera la vie:
Et ce fer, en son sang si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées,
O sagesse! ô raison! que j'ai tant consultées;
Ne nous obstinons point à des vœux superflus;
Laissons mourir l'amour, où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude:
J'ai trop long-temps souffert de votre ingratitude;
Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas;
Ou m'étant engagé n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remède.
Mais contre son pouvoir mon cœur a combattu,
Je ne me repens pas d'un acte de vertu;
De vos superbes lois ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée;
De l'indigne brasier qui consommoit mon cœur,
Il ne me reste plus que la seule rougeur,
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront à jamais sur ce front imprimée.
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu:

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, THÉODORE.

LE PRINCE, *interdit, et la regardant sortir.*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées,
Suivez-vous cette ingrate, êtes-vous insensées?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux?
Adorable inhumaine, hélas! où fuyez-vous?
Ma sœur, au nom d'amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette insensible, et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie!

LE PRINCE.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie;
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour, je chérirai sa haine,
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine;

Se plaindre des ennuis que causent ses appas;
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas;
Que je la voie au moins si je ne la possède;
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remède.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en étoit charmé; je l'en veux démentir:
Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'ame,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme;
Allez. Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'aveugle? as-tu du sentiment?

(elle s'en va.)

Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.

(à Théodore, prête à sortir.)

Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LE PRINCE.

Eh! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas,
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée,
Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est dans sa frénésie armer un furieux?
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle,
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle,
Peignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis céler que le trait qui vous blesse,
Dedans un sang royal trouve trop de foiblesse;
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus;
Mais les difficultés sont le champ des vertus;

Avec un peu de peine on achète la gloire;
Qui veut vaincre est déja bien près de la victoire:
Se faisant violence, on s'est bientôt domté,
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LE PRINCE.

Hélas! il est aisé de juger de ma peine,
Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène,
Et par ces mouvements si prompts et si puissants,
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens;
Mais, quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître.
Je lui laisserai libre, et l'espoir et la foi,
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
Je la perds pour maîtresse, et l'acquiers pour sujette:
Sur qui régnoit sur moi j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du duc de Curlande augmentez les trophées.
La victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THÉODORE.

Quoi, mon frère, le duc auroit dessein pour elle?

LE PRINCE.

Ce mystère, ma sœur, n'est plus une nouvelle;
Et mille observateurs que j'ai commis exprès,
Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

Ah!

LE PRINCE.

C'est de cette amour que procède ma haine,
Et non de sa faveur, quoique si souveraine,

Que j'ai sujet de dire avec confusion,
Que presque auprès de lui le roi n'a plus de nom;
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut en le servant que mon mépris éclate;
Et pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le roi:
Je mettrai de ma main mon rival en ma place,
Et je verrai leur flamme avec autant de glace,
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

SCÈNE IV.

THEODORE, *seule.*

O raison égarée! ô raison suspendue!
Jamais trouble pareil t'avait-il confondue?
Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités?
Le Duc aime Cassandre! et j'étois assez vaine,
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine,
Et bien plus pour m'en plaindre, et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser!
Le duc aime Cassandre! eh quoi! tant d'apparences,
Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachements, de craintes, de tributs,
N'offroient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
Ces soupirs dont cent fois la douce violence,
Sortant désavouée a trahi son silence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage?

Fais-je d'un simple hommage une inclination,
Et formé-je un fantôme à ma présomption?
Mais insensiblement renonçant à moi-même,
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux?
Aux raisons de l'état ne dois-je pas mes vœux,
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
Que le gouvernement immole à ses maximes?
Mes vœux en un vassal honteusement bornés,
Laisseront-ils pour lui des rivaux couronnés?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance;
Et soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, et ne les cherche pas:
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que....

SCÈNE V.

LÉONOR, SUIVANTE, THÉODORE.

LÉONOR.

MADAME, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

Qu'il entre. Mais après ce que je viens d'apprendre
Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs, et le revoir encor,
Lâche, le dois-je faire? attendez, Léonor,
Une douleur légère à l'instant survenue,
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.

Faites-lui mon excuse. O ciel! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison!

(Léonor sort.)

Je voudrois à l'amour paroître inaccessible,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible :
Je ne puis être sienne, et sans dessein pour lui,
Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, THÉODORE, LÉONOR.

ALEXANDRE.

COMMENT? du duc, ma sœur, refuser la visite!
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THÉODORE.

Un léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portoit ici ses pas.

THÉODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie....

THÉODORE.

A peine deux moments ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avois averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore,
D'un secours que je sais que Ladislas imploire;
Vous connoissez le prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger;

Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées :
On peut voir l'avenir dans les choses passées,
Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces offres d'hymen, un appât suborneur ;
Mais, parlant pour le duc, si je vous sollicite
De la protection de l'ardeur illicite,
N'en accusez que moi ; demandez-moi raison,
Ou de son insolence, ou de sa trahison.
C'est moi, ma chère sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel,
Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel.
Servez, contre une impure, une ardeur si parfaite.

THÉODORE, *se retirant appuyée sur Léonor.*

Mon mal s'accroît, mon frère, agréez ma retraite.

(elles s'en vont.)

ALEXANDRE, *seul.*

O sensible contrainte ! ô rigoureux ennui
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui !
Outre que je pratique une ame prévenue,
Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue,
Et que puis-je espérer sous cet aspect fatal,
Qui cache le malade en découvrant le mal ?
Mais, quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre,
J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre,
Et certain du secours, et d'un cœur et d'un bras,
Qui pour la conserver ne l'épargneroient pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC DE CURLANDE.

Que m'avez-vous produit, indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées?
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut précipité si bas;
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite;
Évitez les combats que vous vous préparez;
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse,
Irrite également le prince et la princesse,
Si voulant hasarder ou ma bouche, ou mes yeux,
Je fais l'une malade, et l'autre furieux?
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque révérence.
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés.
Portons sans intérêt un joug si légitime:
N'en osant être amant, soyons-en la victime;
Exposons un esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE DUC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée,
Notre amitié s'en plaint, et s'en trouve offensée.
Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez;
Qui donne toute une ame en veut aussi d'entières;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières,
Pour les bien embrasser ce cœur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi;
Et j'ai d'une chaleur généreuse et sincère,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré.
Mettre en doute un serment si saintement juré;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentiments cachés, des atteintes muettes,
Et d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

LE DUC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai reclamé votre aide,
Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt,
Que le seul souvenir m'en charme et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable;
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre;
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.

Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets,
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts.
J'ai su que votre grande et dernière journée,
Par la main de l'amour veut être couronnée;
Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence,
Vous a fermé la bouche, et contraint au silence :
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différent,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences;
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et le roi ne pouvant vous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différents,
Sans irriter sa haine, elle est assez aigrie;
Il est prince, seigneur, respectons sa furie :
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
Que des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier.
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein généreux et discret;

Ne me le celez plus, duc, vous aimez Cassandre,
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre;
Et celui dont le prince adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir;
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle aux vôtres préférés,
Sont ces puissants respects à qui vous déférez.
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse,
Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas.

LE DUC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas;
Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré, je me cherche, et demeure en suspens
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi, vous trahir, seigneur; moi, sur cette Cassandre,
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre,
Sur un amour si stable et si bien affermi!
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident, ou rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC.

Sincère et généreux je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître,
Et tout homme de cœur pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

LE DUC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, et cet avis, s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins et mes respects,
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agents si puissants pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver la liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un nom emprunté.
Assez et trop long-temps sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,
Ont assez ébloui tous les yeux de la cour;
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage,
Il faut lever le masque, et montrer le visage :
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages
Il est temps que l'hymen règle vos avantages.
Et faisant l'un heureux en laisse un mécontent;
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'infante où je viens de la rendre,

Qui hautement du prince embrassant le parti,
La mande, s'il est vrai ce qu'elle a pressenti,
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine,
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux,
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux,
Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE.

Mais me libère-t-il du pouvoir de mon père,
Qui peut.....

LE DUC.

Si votre amour défère à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste;
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste.
Et l'ardent procédé d'un frère impétueux,
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure;
Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir;
Je prends loi de Cassandre, épousons dès ce soir :
Mais, duc, gardons encor d'éventer nos pratiques;
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques,
Et, hors de ses plus chers dont le zèle est pour nous,
Aveuglons leur créance, et passez pour l'époux;
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après, et fasse son office;
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

LE DUC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde :
Et plus vôtre que mien ne puis avec raison,
Avoir donné mon cœur, et refuser mon nom.
Le vôtre....

SCÈNE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

CASSANDRE, *en colère, sortant de chez l'infante.*

Eh bien, madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre;
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chute au moins ne nous surprendra pas.
(avisant l'infant.)
Ah! seigneur, mettez fin à ma triste aventure :
Mettra-t-on tous les jours mon ame à la torture?
Souffrirai-je long-temps un si cruel tourment?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérêt d'un frère.
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux ;
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne et que j'aime ;
C'est l'ordre qu'on m'impose, ou le prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample

Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
Voilà les compliments que l'amour leur suscite,
Et les tendre motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmants appas;
Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas,
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
Tombera le premier dessous votre ruine :
Fondez votre repos en me faisant heureux;
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et soyez sans frayeur, quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

LE DUC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte,
Aux desseins importants la diligence importe,
L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE, CASSANDRE, LE DUC.

LE PRINCE.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent,
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien,
Avec deux confidents qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme :
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme?

CASSANDRE.

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord,
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air, et des contes frivoles.
L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité.
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matière à tant de vaine gloire;
Je ne vois point en vous d'appas si surprenants,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminents.
Rien ne relève tant l'éclat de ce visage,
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats.
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes,
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes;
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma foiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre;
L'intérêt de l'état qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.

Avec tous mes efforts, j'ai manqué de fortune;
Vous m'avez résisté, la gloire en est commune.
Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir;
Dérobant ma conquête, elle m'étoit certaine:
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine;
Et bien loin de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends,
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée.
Si vous en croyez plus, soyez désabusée;
Votre mépris enfin m'en produit un commun:
Je n'ai plus résolu de vous être importun,
J'ai perdu le désir avecque l'espérance;
Et pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
Je veux rendre un service à qui m'a desservi;
Je ne vous retiens plus, conduisez-la, mon frère,
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE, *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colère,
Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE DUC.

LE PRINCE, *bas.*

DIEUX! avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même!
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LE PRINCE.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considère :
Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit.
Cette même vertu condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits,
Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne;
Venez choisir des fers, qui sont votre couronne;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez.
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
Et de votre valeur verrai la récompense,
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

LE DUC.

Mon espoir avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;
Mais depuis mon malheur d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace;
Et qui se voit des yeux le commerce interdit,
Est bien vain s'il espère et vante son crédit.

LE PRINCE.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père;
J'ai déja sa parole, et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

LE DUC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine.

LE DUC.

Mes efforts étoient vains avecque votre haine.

LE PRINCE.

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

LE DUC.

Mes vœux humiliés révèrent mon devoir,
Et l'ame qu'une fois on a persuadée,
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mepris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, GARDES.

LE ROI, *au Duc.*

Venez, heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite;
D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat;
J'engageai mon honneur engageant ma parole;
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole;
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix;
En votre récompense éprouvez ma justice:
Du prince la raison a guéri le caprice;

Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux;
Et qui vous desservoit, parle à présent pour vous.

LE PRINCE, *bas.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance;
A quelle épreuve, ô ciel! réduis-tu ma constance?

LE DUC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir :
Ne faites point, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire;
Pouvoir dire, ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats?

LE ROI.

Non, non, quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable;
Ce grand cœur refusant, intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien :
Faisons par vos travaux et ma reconnoissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance :
Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

LE DUC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre :
J'aime en un lieu, seigneur, où je ne puis atteindre;
Je m'en connois indigne, et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoueroit mes fers.

LE ROI.

Les plus puissants états n'ont point de souveraines,
Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes,
Et mon pouvoir enfin ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE, *bas.*

Quoi! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse,
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse!

LE DUC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LE PRINCE.

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

LE DUC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence.
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant;
J'avouerai donc, grand roi, que l'objet qui me touche.

LE PRINCE.

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche.
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI.

Insolent!

LE PRINCE.

J'ai sans fruit vaincu ma passion,
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire;
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire :
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colère;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père,
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(il s'en va furieux.)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

GARDES, qu'on le saisisse.

LE DUC, *les arrêtant.*

Ah ! seigneur, quel asile
A conserver mes jours ne seroit inutile,
Et me garantiroit contre un soulèvement ?
Accordez-moi sa grâce, ou mon éloignement.

LE ROI.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune,
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie,
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie :
Que l'instinct enragé qui meut ses passions,
Ne mettra plus de borne à vos prétentions ;
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

Ah dieu ! que cet effroi me trouble et me confond !
Tu vois que ton rapport à mon songe répond ;
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes !
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes !

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement ;
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente ?
Croyez-vous que le prince en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'ame sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur ?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme,
Que le repos tourmente et que l'amour consomme ?
C'est les examiner d'un soin trop curieux ;
Sur leurs déportements il faut fermer les yeux,
Pour n'en point être en peine, il n'en faut rien apprendre,
Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, et dont tout à propos
L'horreur se remontrant, interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont les avis du ciel pour les choses futures.
Hélas! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps, j'ai vu la tombe prête;
Et m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur,
J'ai dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit aussitôt m'a tirée,
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi, je me rendois en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit.... Mais que vois-je?

SCÈNE II.

OCTAVE, LE PRINCE, THÉODORE, LÉONOR.

OCTAVE.

Ah, madame!

THÉODORE, *à Léonor.*

Eh bien!

OCTAVE.

Sans mon secours, le prince rendoit l'ame.

THÉODORE.

Prenois-je, Léonor, l'alarme sans propos?

LE PRINCE.

Souffrez-moi sur ce siège un moment de repos;
Débile, et mal remis encor de la foiblesse
Où ma perte de sang et ma chute me laisse;
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah, mon frère!

LE PRINCE.

Ah, ma sœur! savez-vous mes ennuis?

THÉODORE.

O songe! avant-coureur d'aventure tragique!
Combien sensiblement cet accident t'explique!
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat,
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état?

LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte,
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE, *faisant signe à Léonor, qui va voir si personne n'écoute.*

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même,
Pour secouer le joug de cet amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement mon esprit se rebelle;
Mon cœur de son service à peine est diverti,
Qu'au premier souvenir il reprend son parti;

Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cet amour, non amour, mais ennemi des hommes!
J'ai, pour secrètement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrois le plus, feint le plus de santé;
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du souverain, et j'ai tranché du brave.
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit:
Mais, au moindre penser, mon ame transportée,
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colère, et plus que ses mépris:
Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,
L'hymen qui se traitoit, du duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommoit cette nuit. .

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même temps rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sur l'escalier, et dans l'obscurité,
Prépare à tout succès mon courage irrité.
Au nom du duc, enfin, j'entends ouvrir la porte,
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,

Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort,
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *effrayée, s'appuyant sur Léonor.*

Le duc : qu'entends-je ? hélas !

LE PRINCE.

A cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras ;
Son ame à cet effort de son corps se sépare ;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare !

LE PRINCE.

Et moi, par cent détours, que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et, hors de moi, demeure sur la place ;
Tant qu'Octave passant s'est donné le souci
De bander ma blessure, et de me rendre ici,
Où, non sans peine encor, je reviens en moi-même.

THÉODORE, *appuyée sur Léonor.*

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême ;
Ma foiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.

(bas.)

Soutiens-moi, Léonor. Mon cœur, est-tu si tendre,

(s'en allant.)

Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé ?
Cet hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

SCÈNE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

Déja du jour, seigneur, la lumière naissante
Fait voir, par son retour, la lune pâlissante.

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même au quartier du roi j'entends déja du bruit.
Allez vous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort, craint peu, quoi qu'il avienne;
Mais, allons, conduis-moi.

SCÈNE IV.

LE ROI, GARDES, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Mon fils?

LE PRINCE.

Seigneur?

LE ROI.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

LE ROI.

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte et la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est séparée?

En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas, incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LE PRINCE, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas?

LE ROI.

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident.....

LE PRINCE.

Seigneur, je vous le dis :
J'allois... j'étois.... l'amour a sur moi tant d'empire,
Je me confonds, seigneur, et ne vous puis rien dire.

LE ROI.

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire;
Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu...

LE PRINCE.

M'a-t-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

LE ROI.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LE PRINCE.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

LE ROI.

Oui; mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort;

Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instants dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LE PRINCE.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice;
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien:
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

LE ROI.

O Dieu! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin!
A cette épreuve, ô ciel! mets-tu ma patience?

SCÈNE V.

LE DUC, LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE, GARDES.

LE DUC.

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE.

Que vois-je? quel fantôme? et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion?

LE ROI.

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LE PRINCE.

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit et confus,
Je ne pouvois rien dire, et ne raisonnois plus?

LE ROI.

Ah, duc! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée;
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir;
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

LE DUC.

Que Cassandre à la porte
Demandoit à vous voir.

LE ROI.

Qu'elle entre.
(le duc sort.)

LE PRINCE, *bas.*

O justes cieux!
M'as-tu trompé, ma main? Me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte?

SCÈNE VI.

CASSANDRE, LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE, *aux pieds du roi pleurant.*

GRAND roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,

Prince et père à la fois vengez-moi, vengez-vous ;
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

LE ROI, *la faisant lever.*

Faites trève, madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix, et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

LE ROI.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'aïeux issus de sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre,
Eût, au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre.

LE ROI.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté :
Mais avec différence, et d'objet, et d'estime ;
L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime ;
Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentiments contraires,
Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères.
Je ne les pus aimer ni haïr à demi ;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi :
L'infant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise ;
Le prince, par son vice, en a manqué la prise ;
Et par deux différents, mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.

Alexandre, qui vit son rival en son frère,
Et qui craignit, d'ailleurs, l'autorité d'un père,
Fit, quoiqu'autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret;
Et sous le nom du duc déguisant sa poursuite,
Ménagea notre vue avec tant de conduite,
Que toute votre cour a cru jusqu'aujourd'hui,
Qu'il parloit pour le duc, quand il parloit pour lui.
Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques.
Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât tout entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre,
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier, déja le sommeil, semant partout ses charmes,
(En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes,

(pleurant.)

Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais,)
L'infant, de son hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
À peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

LE ROI.

O Dieu! l'infant est mort!

LE PRINCE, *bas.*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage!
(Le roi se sied, et met son mouchoir sur son visage.)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas,
A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
J'en connois le meurtrier,[1] et j'attends son supplice
De vos ressentiments et de votre justice:
C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé,
Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre;
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
Que veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi.

(montrant le prince.)

Il s'émeut, il vous parle, et pour et contre soi;
Et par un sentiment, ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit;
Et plus que tout enfin, cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort?
Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre,
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé:

---

[1] *Meurtrier* n'étoit, du temps de Rotrou, que de deux syllabes.

D'assassin de son frère, il peut être le vôtre;
Un crime pourroit bien être un essai de l'autre:
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés,
Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône, et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;

(elle tire un poignard de sa manche.)

Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris;
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.
Oui, de ce coup, seigneur, un frère fut capable;
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et complice du meurtre, en déclare l'auteur.
Ce fer qui, chaud encor, par un énorme crime,
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et père à votre fils vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse
Ou par votre justice, ou par votre tendresse,
Ou si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains:
Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge,
Il en fut le témoin, il en sera le juge;

Et pour punir un bras d'un tel crime noirci,
Le sien saura s'étendre, et n'est pas réconci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses?

LE PRINCE.

Non, je suis criminel : abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère;
Supprimons les doux noms et de fils, et de père,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
Cassandre veut ma mort, il faut la contenter;
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime;
Et pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
Le coup qui me tuera pour venger son injure,
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur.
J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre;
Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre :
Puisqu'être sa victime est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace;
Privé de sa faveur, je ne veux point de grâce.
Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé,
Achevez un trépas déja bien avancé;

Et si d'autre intérêt n'émeut votre colère,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frère.

LE ROI.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts;
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque,
Et d'un juge équitable, et d'un digne monarque;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand roi, n'a point été trompée,
Et....

LE ROI.

Prince, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE, *se levant.*

Mon épée! ah! mon crime est-il énorme au point
De me....

LE ROI.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LE PRINCE, *bas.*

La voilà!

LE ROI, *la baillant au duc.*

Tenez, duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine!

LE ROI.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LE PRINCE, *ayant fait la révérence au roi et à Cassandre.*

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(il entre.)

LE ROI.

Duc !

LE DUC.

Seigneur !

LE ROI.

De ma part donnez avis au prince,
Que sa tête autrefois si chère à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux,
Qui fera détester son crime à nos neveux.

SCÈNE VII.

LE ROI, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

LE ROI, *à Octave.*

Vous, conduisez madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE, *à genoux.*

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modèle,
Conservez invaincu cet invincible sein,
Poussez jusques au bout ce généreux dessein,
Et constant écoutez contre votre indulgence,
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

LE ROI.

Ce coup n'est pas, madame, un crime à protéger;
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

(elle s'en va avec Octave.)

(Il dit étant seul.)

O ciel ! ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes soupirs, de deux fils m'a fait père;
Et l'un d'eux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre :
En vain sa modestie a voulu déguiser,
Venant à votre nom il l'a fallu baiser;
Comme à force imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton temps pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur!
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon père, et qui sert sa couronne,
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et que je sais qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort.
Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimois également le mort et l'assassin,
Je plains également l'un et l'autre destin;
Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier ma fureur n'a point d'armes;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui.... Mais le duc vient, Léonor, laissez-nous.

(Léonor s'en va.)

SCÈNE II.

LE DUC, THÉODORE.

LE DUC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse,
Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter?

LE DUC.

Cette épreuve, madame, est facile à tenter :
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

LE DUC.

Quelle? ordonnez-la moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche
De quel heureux objet le mérite vous touche,
Et doit être le prix de ces fameux exploits,
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos lois.
J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre;
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC.

Mes vœux ont pris, madame, un vol plus élevé;
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie;
Nommez-la, je le veux.

LE DUC.

Je suis sans repartie;
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux.
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux,
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.
(lui présentant sa lettre ouverte.)

THÉODORE, *ayant lu son nom.*

Votre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre;
Mais....

LE DUC.

Osant vous aimer j'ai condamné mes vœux,
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Mais, madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir que la raison ravale;
De faire à vos sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle
Me promettre à l'instant une preuve fidèle?

LE DUC.

Ce beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut, cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché,
De vous taire et n'admettre en votre confidence
Que votre seul respect avec votre prudence;

Et pour le prix enfin du service important
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,
Aller en ma faveur demander à mon père,
Au lieu de notre hymen, la grâce de mon frère;
Prévenir son arrêt, et par votre secours
Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
De cette épreuve, duc, vos vœux sont-ils capables?

LE DUC.

Oui, madame; et de plus, puisqu'ils sont si coupables,
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non, je vous le défends; laissez-moi mes vengeances,
Et si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, duc.

(elle s'en va.)

LE DUC, *seul.*

Quel orage agite mon espoir?
Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir?
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence;
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir?
Mais.....

SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

O jour à jamais funèbre à la province!
Fédéric?

LE DUC.

Quoi, seigneur?

LE ROI.

Faites venir le prince.

LE DUC, *sortant avec les gardes.*

Il sera superflu de tenter mon crédit;
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

LE ROI, *seul, rêvant et se promenant.*

Trève, trève, nature, aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et me perçant le cœur le veulent partager
Entre mon fils à perdre et mon fils à venger;
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un père:
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.

(Ladislas paroît.)

Mais, ô vaine constance! ô force imaginaire!
A cette vue encor je sens que je suis père,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment!
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LE ROI, LE PRINCE.

LE PRINCE.

VENEZ-VOUS conserver ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort, ou ma grâce?

LE ROI, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE.

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse, et quelle nouveauté!
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

LE ROI, *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassements,
Recevez de mon cœur les derniers sentiments;
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LE PRINCE.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

LE ROI.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements?

LE PRINCE.

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

LE ROI.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LE PRINCE.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin

LE ROI.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LE PRINCE

S'il est temps de partir, mon ame est toute prête.

LE ROI.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête;
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra.
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera,
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample;
Mais à l'état enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.

J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandoient, et que j'ai dû leur rendre.
Pour ne vous perdre pas, j'ai long-temps combattu;
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LE PRINCE.

Eh bien, achevez-le : voilà ce col tout prêt;
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt:
Je ne m'en défends pas, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris et crut trop ma fureur;
Ma haine et mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au duc, et non pas à mon frère:
J'alléguerois encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos états,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour vous devoir parler en faveur de ma grâce:
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort,
J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort;
Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même.
Moi, je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter;
C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner, et du sang à répandre;
Et forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu vivant répondre à son désir,
Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
Et que mourant je plaise aux plus beaux yeux du monde.

LE ROI.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame.
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.

(l'embrassant.)

Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province,
Si né pour commander, et destiné si haut,

(Le roi frappe du pied pour faire venir le duc.)

Vous mourrez sur un trône ou sur un échafaud.
Duc, remenez le prince.

(le duc entre avec les gardes.)

LE PRINCE, *s'en allant.*

O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de père.

SCÈNE V.

LE ROI, GARDES.

LE ROI.

O justice inhumaine, et devoirs ennemis,
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils!
Mais laissez-les agir, importune tendresse,
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma foiblesse:
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne lui puis être et bon père, et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils, et que mon propre sang.

SCÈNE VI.

THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, LE ROI, GARDES.

THÉODORE.

Par quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
Pouvez-vous renverser celle de la nature?
J'apprends qu'au prince, hélas! l'arrêt est prononcé,
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi! nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'état sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères?
Consultez-vous un peu contre votre fureur;
C'est trop en votre fils condamner une erreur:
Du carnage d'un frère, un frère est incapable;
De cet assassinat la nuit seule est coupable;
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime il est assez puni.
La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice;
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux.
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévère,
Moins au devoir d'un roi qu'à la fureur d'un père.
Un murmure public condamne cet arrêt,
La nature vous parle, et Cassandre se tait:
La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
L'intérêt de l'état, et mes pleurs l'ont vaincue;
Son ennui si profond n'a su nous résister;
Un fils enfin n'a plus qu'un père à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice.

Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire,
Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frère :
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;
Et quoique tout meurtri mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple et de l'état entier,
Qui contre mon parti soutient son héritier,
Et condamne l'arrêt dont la douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat
Contre le bien public et le chef de l'état.
Je me tais donc, seigneur, disposez de la vie
Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie.
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

LE ROI.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante,
Que père je voudrois répondre à votre attente;
Je suis par son arrêt plus condamné que lui,
Et je préférerois la mort à mon ennui :
Mais d'autre part je règne, et si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma couronne,
Au lieu que résistant, à cette dureté
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est domté; mais peut-être, madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenteroit sur votre honnêteté;
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,

Contre mon propre sein demain seroit armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais si je veux régner, il l'est de ma rigueur;
Je vous dois, malgré vous, raison de votre offense,
Et quand vous vous rendez, prendre votre défense :
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCÈNE VII.

LE DUC, LE ROI, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LE ROI.

Que fait le prince, duc?

LE DUC.

C'est en ce moment, sire,
Qu'il est prince en effet, et qu'il peut se le dire;
Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Et puisque si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

LE ROI.

Il est juste, et fût-il de toute ma province.

LE DUC.

Je le restreins, seigneur, à la grâce du prince.

LE ROI.

Quoi!

LE DUC.

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré;
J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI.

Quoi! Fédéric aussi conspire à me surprendre!
Quel charme contre un père en faveur de son fils,
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

LE DUC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface;
L'état qu'il doit régir lui doit bien une grâce:
Le seul sang de l'infant par son crime est versé;
Mais par son châtiment tout l'état est blessé.
Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique:
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique;
Ce que veut tout l'état se peut-il dénier?
Et père devez-vous vous rendre le dernier?

SCÈNE VIII.

OCTAVE, LE ROI, LE DUC, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

OCTAVE, *hors d'haleine.*

SEIGNEUR, d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du prince, et demande sa grâce;
Et surtout un grand nombre en la place amassé,
A d'un zèle indiscret l'échafaud renversé,
Et les larmes aux yeux d'une commune envie,
Proteste de périr, ou lui sauver la vie;
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des lois;
Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition ne fut plus disposée.
En vain, pour y mettre ordre, et pour le contenir,
J'ai voulu....

LE ROI, *à Octave.*

C'est assez, faites-le moi venir.

(Octave va quérir le prince.)

LÉONOR.

Ciel, seconde nos vœux!

THÉODORE.

Voyons cette aventure.

LE ROI, *rêvant, et se promenant à grands pas.*

Oui, ma fille, oui, Cassandre, oui, parole, oui, nature,
Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentiments régler mes volontés.

SCÈNE IX.

(Le prince et Octave entrent.)

LE PRINCE, LE ROI, LE DUC, THEODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LE PRINCE, *aux pieds du roi.*

Par quel heur....

LE ROI, *le relevant.*

Levez-vous; une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un règne futur,
Et dont tous les brillants ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands, et le commun suffrage,
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir,
Pour en votre faveur désarmer mon pouvoir;
Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne;
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir, s'il faut vous pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.

L'état vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus :
Régnez ; après l'état, j'ai droit de vous élire,
Et donner en mon fils un père à mon empire.

LE PRINCE.

Que faites-vous, grand roi ?

LE ROI.

M'appeler de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon ;
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire :
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père ;
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis ;
Père, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie ;
Je ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie,
Pour contenter Cassandre, et le duc, et l'état,
Qui les premiers font grâce à votre assassinat.
Le duc, pour récompense, a requis cette grâce,
Le peuple mutiné veut que je vous la fasse,
Cassandre la consent, je ne m'en défends plus ;
Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
Sans peine je descends de ce degré suprême ;
J'aime mieux conserver un fils qu'un diadème.

LE PRINCE.

Si vous ne pouvez être et mon père, et mon roi,
Puis-je être votre fils, et vous donner la loi ?
Sans peine je renonce à ce degré suprême ;
Abandonnez plutôt un fils qu'un diadème.

LE ROI.

Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas.

Qui pardonne à son roi puniroit Ladislas,
Et sans cet ornement feroit tomber sa tête.

LE PRINCE.

A vos ordres, seigneur, la voilà toute prête;
Je la conserverai, puisque je vous la dois;
Mais elle régnera pour dispenser vos lois,
Et toujours, quoi qu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front sera votre sujette.

(Il dit au duc, l'embrassant.)

Par quel heureux destin, duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté,
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

LE DUC.

Ils ont servi l'état alors qu'ils l'ont servie.
Mais, et vers la couronne, et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LE PRINCE.

Quelle?

LE DUC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrète,
Qui m'expliquant si mal vous rend toujours suspects
Mes plus ardents devoirs, et mes plus grands respects.

LE PRINCE.

Non, non, vous devez, duc, vos soins à ma province;
Roi, je n'hérite point des différents du prince;
Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possède un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être roi.

Le ciel nous l'a donné, cet état le possède;
Par ses soins tout nous rit, tout fleurit, tout succède;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis :
Il fait briller partout notre pouvoir suprême:
Par lui toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime;
Il est de tout l'état la force et l'ornement,
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement;
L'heur le plus précieux que régnant je respire,
Est que vous demeuriez l'ame de cet empire.

(*montrant Théodore.*)

Et si vous répondez à mon élection,
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

LE DUC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens;
Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC.

O de tous mes travaux trop digne récompense!

(*au prince.*)

C'est à ce prix, seigneur, qu'aspiroit mon crédit,
Et vous me le rendez me l'ayant interdit.

LE PRINCE.

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne :
Pour moi, sans vos faveurs elles n'ont rien de doux;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous:
De vous seule dépend et mon sort, et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie?

LE ROI.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé,
Dessous un nouveau règne oublions le passé;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine;
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je sans un trop lâche et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort?
Puis-je.....

LE ROI.

Le temps, ma fille...

CASSANDRE.

Ah! quel temps le peut faire?

LE PRINCE.

Si je n'obtiens au moins, permettez que j'espère;
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

LE ROI, *au prince.*

Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses;
Vous, faites-moi, vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE,

PAR L'ABBÉ GENEST,

Représentée, pour la première fois, le 22 janvier 1684.

NOTICE
SUR L'ABBÉ GENEST.

Charles-Claude Genest, né à Paris en 1636, de parents obscurs, cherchoit à passer dans les colonies, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglois. Conduit à Londres, il y vécut en donnant des leçons de françois jusqu'au moment où il eut la liberté de revenir en France. Il y obtint la place de précepteur de mademoiselle de Blois qui, devenue duchesse d'Orléans, le fit son aumônier. Genest fut depuis abbé de St. Wilmer et secrétaire des commandements du duc du Maine. Il profita de l'aisance que lui donnèrent ses places pour se livrer à son goût pour la littérature. Le premier ouvrage dramatique qu'il fit jouer fut *Zelonide*, princesse de Sparte, tragédie représentée pour la première fois le 4 février 1682. Cette pièce eut dix-sept représentations. Deux ans après parut *Pénélope*, tragédie. Elle ne fut d'abord donnée que huit fois, mais à sa première reprise, en août 1722, elle eut un grand succès qui s'est encore accru, vingt-cinq ans après, par le talent avec lequel mademoiselle Clairon remplit le rôle de *Pénélope*. Le jeu muet de cette actrice, à la scène de la reconnoissance, produisit le plus grand effet.

Polymnestor, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1696, ne le fut que cinq fois et n'a point été imprimée.

Le 19 décembre 1710, Genest fit jouer pour la première fois à Paris *Joseph,* tragédie, qui avoit été représentée cinq fois en 1706, au château de Cluny près Versailles, et dans laquelle madame la duchesse du Maine avoit rempli le rôle d'*Azaneth;* M. de Malezieu et ses deux fils ceux de *Juda, Ruben* et *Benjamin;* le marquis de Roquelaure y avoit fait le personnage de *Siméon;* le marquis de Gondrin celui de *Pharaon,* et Baron, alors retiré de la scène, y avoit joué *Joseph.*

Cette tragédie, la dernière de l'auteur, fut jouée onze fois.

Genest, reçu à l'académie françoise dès 1698, mourut le 19 décembre 1719, dans sa quatre-vingt-troisième année.

PERSONNAGES.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse.
ULYSSE, roi d'Ithaque.
TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope.
EURIMAQUE, roi de Samos.
IPHISE, fille d'Eurimaque.
EUMÉE, ministre d'Ithaque.
ANTINOÜS, prince sujet d'Ithaque.
ERICLÉE, gouvernante de Télémaque.
EURINOME, autre femme de la reine.
ARGINE, confidente d'Iphise.
ARCAS, confident d'Antinoüs.
Gardes

La scène est dans le palais d'Ithaque.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE *seule dans un vestibule qui regarde sur la mer.*

J'APPELLE en vain Ulysse : ô fatale journée,
Pénélope, à quel choix te vois-tu condamnée !
Non, mes persécuteurs, non, le sort en courroux
Ne sauroient me réduire au choix d'un autre époux.
J'expirerai plutôt : cette mer, moins barbare,
Rejoindra par ma mort deux cœurs qu'elle sépare.
Tu n'as donc point voulu, toi que j'ai tant prié,
Me rendre le dépôt que je t'ai confié,
Neptune ? Eh ! plût au sort que ta fureur avide
Eût étouffé sous l'onde un ravisseur perfide,
Quand il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable beauté funeste à tant d'états !
On ne m'auroit point vue au désespoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulysse séparée,
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémissements,
De tant de tristes jours compter tous les moments.
La flamme a dévoré cette odieuse Troie ;
J'ai vu des Grecs vengés le triomphe et la joie,

Et le ciel pour moi seule a gardé sa rigueur;
Il refuse à mes vœux le retour du vainqueur.
Est-il mort ou vivant? quelles rives lointaines
Me laissent ignorer ses courses incertaines?
L'un promet son retour, l'autre l'a vu périr;
Et l'on m'a fait sans cesse, et revivre et mourir.
Hélas! il me sembloit dans ce dernier orage,
Voir Ulysse mourant, jeté sur ce rivage.
Je pleure ses malheurs; je me tourmente : hélas!
Je puis souffrir pour lui des maux qu'il ne sent pas.
Obstacles et périls, peut-être imaginaires!
Cruels retardements, peut-être volontaires!
Peut-être sans songer à mes tristes soupirs,
Un climat plus heureux arrête ses désirs.
En des liens nouveaux les charmes d'une amante...
Seroit-ce là le prix d'une foi si constante?
Mais puis-je me former ces injustes douleurs!
C'est sa mort trop certaine, à qui je dois mes pleurs.
Mon Ulysse...

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EURINOME.

Pourquoi fuyez-vous notre vue?
A paroître en public vous étiez résolue;
Vous laissiez à nos soins adoucir vos regrets,
Et relever l'éclat de vos divins attraits;
Mais vous pleurez encore avec plus d'amertume :
Faut-il que votre vie en plaintes se consume?
Dans ce jour solennel, où vous...

PÉNÉLOPE.

Jour malheureux !
Que faire, que résoudre en ces moments affreux ?
Voici mon dernier terme : il est temps que j'expire,
Pour éviter l'hymen qu'on ose me prescrire.

ÉRICLÉE.

Contraignez-vous encore, essuyez ces beaux yeux,
Montrez-vous, reprenez cet air victorieux,
Qui range sous vos lois les cœurs les plus rebelles ;
Priez, parlez, cherchez des excuses nouvelles :
Vos célestes beautés pourront tout obtenir.
Songez que Télémaque est prêt à revenir,
Ce fils dont votre choix me confia l'enfance ;
Cet aimable héros, notre unique espérance,
Il n'a que vous, vivez, conservez-vous pour lui.

PÉNÉLOPE.

Je suis de maux sans nombre accablée aujourd'hui.
L'intérêt de mon fils encor me désespère ;
Échappé de nos bras, il cherche en vain son père ;
Je ne sais si lui-même il voit encor le jour,
Je ne sais si je dois souhaiter son retour ;
Pour lui, plus que pour moi, dans l'état où nous sommes,
Je crains Antinoüs le plus méchant des hommes.
On me trahit : Eumée est le seul en ces lieux,
Qui soit resté fidèle, et qui craigne les dieux ;
A mes persécuteurs tout obéit, tout cède.
En des maux si pressants où trouver du remède ?
Je vois Eumée ; hélas ! en cette extrémité
Que peut faire son zèle, et sa fidélité ?

SCÈNE III.

PÉNELOPE, EUMÉE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Ce zèle qui ressent vos funestes alarmes,
Madame, vient mêler mes regrets à vos larmes;
Je ne puis aujourd'hui que pleurer avec vous,
Et mon auguste maître et votre digne époux.
O mortelle douleur! verrai-je ainsi détruire
Cette île florissante, et cet heureux empire?
Verrai-je ainsi gémir, sous une injuste loi,
Ces gages adorés qu'il commit à ma foi?
On ne peut vous cacher, que les peuples d'Ithaque
Se déclarent, madame, en faveur d'Eurimaque:
Déja comme en triomphe il entre en ce palais,
Il croit que dans ce jour tout rit à ses souhaits.
On s'assemble, et déja la fête est ordonnée,
Où se doit publier ce célèbre hyménée.
Vos sujets et les siens, d'un mutuel accord...

PENÉLOPE.

Me demander ce choix, c'est demander ma mort.
J'abhorre cet hymen, qu'Eurimaque ose attendre;
Je ne veux point le voir, je ne veux point l'entendre.
Qu'il change cette pompe en funèbre appareil.

EUMÉE.

Dissimulez encor, croyez notre conseil.
Quoi que le ciel enfin ait ordonné d'Ulysse,
Grande reine, attendons que son sort s'éclaircisse,
Et ressouvenez-vous que vous avez un fils
Que votre perte expose à ses fiers ennemis.

Laërte son aïeul, accablé de vieillesse,
Est expirant. Le prince, en sa grande jeunesse,
En vain à nos tyrans osera s'opposer;
Notre seule espérance est de les diviser.
Craignez Antinoüs; on sait que le perfide
Médite, pour régner, un dessein parricide;
Et s'il est appuyé par le roi de Samos,
Rien n'arrêtera plus ses barbares complots.
Songez-y donc, madame. En ce péril extrême
Vous pouvez tout encore, Eurimaque vous aime;
Malgré tous les transports d'un dépit enflammé,
Vos charmes et vos pleurs souvent l'ont désarmé.
La jeune Iphise aussi vous aime, vous révère;
Elle peut vous aider pour adoucir son père.
Ne le rebutez point. Voyez avec terreur
Où peut d'Antinoüs l'entraîner la fureur;
De ce traître avec lui rompez l'intelligence,
Et flattez-le toujours d'une douce espérance.

PÉNÉLOPE.

L'espoir dont s'est flatté cet odieux amant,
Fait injure à ma foi, trahit mon sentiment.
Hélas! je me reproche, avec trop de justice,
D'avoir par ma foiblesse offensé mon Ulysse:
Mais j'espérois qu'enfin ma mort ou son retour
Préviendroit les horreurs de ce funeste jour.
Après avoir brûlé d'une si belle flamme,
Jamais un autre feu n'embrasera mon ame;
Et le roi de Samos en vain croit obtenir....

EUMÉE.

Madame, croyez moins.... Mais je le vois venir.
Antinoüs le suit. Songez à Télémaque,
Songez que ces tyrans sont maîtres dans Ithaque;

Qu'ils ont pour eux un peuple ingrat, lâche et sans foi,
Que le salut d'un fils.....

PÉNÉLOPE.

Grands Dieux! inspirez-moi.

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ANTINOÜS, EURIMAQUE, EUMÉE, ÉRICLÉE, EURINOME, ARCAS.

EURIMAQUE.

DIVINE reine, enfin je vois cette journée,
Que pour me rendre heureux le ciel a destinée.
Les voici ces moments si long-temps désirés,
Par vos cruels refus tant de fois différés.
Jamais mes yeux charmés ne vous virent si belle,
Et comme pour le prix de mon ardeur fidèle,
On diroit que l'amour, prêt à me couronner,
De plus brillants attraits ait voulu vous orner!

PÉNÉLOPE.

Moi, seigneur! quelle erreur a séduit votre vue?
Parmi tant de douleurs que suis-je devenue?
De si foibles attraits, par les pleurs effacés,
Peuvent-ils mériter tous ces soins empressés?
Ah! plutôt c'est du sort la fatale injustice,
Qui veut que votre amour devienne mon supplice.

EURIMAQUE.

Me verrez-vous toujours comme auteur de vos maux?
Avez-vous oublié combien j'ai de rivaux?
Pour charmer tous les cœurs, vous n'avez qu'à paroître.
Si tous les autres rois avoient pu vous connoître,
Madame, en seroit-il un seul dans l'univers,
Qui ne vînt avec moi soupirer dans vos fers?

PÉNÉLOPE.

Ces amans odieux, qui m'ont persécutée,
Vous cèdent; devant vous leur foule est écartée:
Mais achevez, seigneur; et que votre bonté,
Pour pleurer mes malheurs, me laisse en liberté.

EURIMAQUE.

Non, madame, il est temps que vos larmes tarissent,
Que votre douleur cesse, et que mes maux finissent.
Venez en honorant le trône de Samos,
Après vos longs ennuis, y trouver du repos:
Tout conspire à nous faire un bonheur plein de charmes.
Votre père....

PÉNÉLOPE.

Laissez, laissez couler mes larmes.
Ce cœur toujours en butte aux destins irrités,
Est bien loin du repos que vous lui promettez.

EURIMAQUE.

N'avez-vous pas assez éprouvé ma constance?
Ah! voulez-vous encor tromper mon espérance?
Après tant de délais, de feintes, de détours,
Quel artifice encor sera votre secours?
Après l'engagement....

PÉNÉLOPE.

Non, de cet hyménée,
Seigneur, ne formons point la chaîne infortunée;
Vous-même le premier, vous vous repentiriez
De l'état déplorable où vous me réduiriez.
L'amour est-il jamais né de la violence?
Et le don de mon cœur est-il en ma puissance?
Vous êtes généreux, je dois vous confesser
Qu'Ulysse de ce cœur ne sauroit s'effacer:

Le seul bien que j'éprouve en mes tristes alarmes,
C'est de le regretter, de répandre des larmes.
Quel déplaisir pour vous d'entendre à tous moments
Mêler le nom d'Ulysse à mes gémissements!
Ah! fuyez-moi plutôt; et loin de me contraindre,
Voyez avec pitié combien je suis à plaindre.

EURIMAQUE.

Vous, inhumaine, vous, pouvez-vous concevoir
Mes violents transports, mon cruel désespoir?
J'aimois, quand d'un rival la flatteuse éloquence
Sur moi dans votre cœur obtint la préférence;
Il devint votre époux : de dépit transporté,
Je fus en d'autres nœuds par l'hymen arrêté :
Mais jaloux en secret, je voyois avec joie
Mon rival, loin de vous, occupé devant Troie.
Celle à qui je devois mes vœux et mon amour,
En me donnant Iphise, avoit perdu le jour;
J'apprends que de Neptune Ulysse est la victime:
Mon premier feu renaît, mon espoir se ranime;
J'accours auprès de vous, je viens vous adorer.
Vous avez consenti que j'osasse espérer.
Toujours dans vos délais vos feintes incertaines,
Par des discours flatteurs, ont prolongé mes peines.
On ne m'abuse plus, et j'ai trop attendu
Un bien qui m'est promis, un bonheur qui m'est dû;
Et si mes vœux encor vous trouvent insensible,
J'aurai contre vos pleurs un courage inflexible.

PÉNÉLOPE.

Moi? je n'ai rien promis. Jamais....

ÉRICLÉE.

Que faites-vous?

PÉNÉLOPE.

Prenez, seigneur, prenez des sentiments plus doux.
Donnez-moi quelques jours. Un reste d'espérance
Peut-être contre vous soutient ma résistance.
De mon fils qui revient, écoutons le rapport :
Nous saurons si d'Ulysse on confirme la mort,

EURIMAQUE.

On vous a mille fois raconté son naufrage ;
Sa mort, le temps, un père, enfin tout vous dégage.

PÉNÉLOPE.

Ah ! je ne saurois vivre en l'état où je suis,
Si mon fils de retour n'adoucit mes ennuis.
Ayez au moins pitié des douleurs d'une mère.
C'est trop que de pleurer et le fils et le père :
Seigneur, si Télémaque à mes pleurs est rendu,
Je regretterai moins l'époux que j'ai perdu.

EURIMAQUE.

Faut-il que Télémaque à mon bonheur s'oppose ?
Quoi ! garant des périls où son erreur l'expose,
Puis-je régler les vents, et les flots mutinés,
Par qui ses jours peut-être ont été terminés ?
Des pirates peut-être ont attaqué sa vie.

PÉNÉLOPE.

Je vous entends, je sais votre cruelle envie :
Vous craignez son courage, et vos complots secrets,
De sa mort, dès long-temps ont formé les apprêts.
Quelle marque d'amour que ce dessein funeste,
De m'arracher un fils, le seul bien qui me reste !
Et vous m'aimez ? seigneur, à ne vous point flatter,
Pour son intérêt seul je puis vous écouter ;
Prête pour le sauver à m'immoler moi-même,
Je vaincrai de mon cœur la répugnance extrême.

Allez donc, et jamais ne vous montrez à moi,
Si mon fils ne revient, si je ne le revoi.

EURIMAQUE.

Ah ! qu'il revienne ou non, il faut... Mais je vous laisse,
Pour ne me pas livrer au transport qui me presse.
J'attendrai votre choix : prononcez dans ce jour,
Ou la fureur pourroit succéder à l'amour.

PÉNÉLOPE.

Fais périr, fais périr une innocente reine ;
J'abhorre ton amour, et demande ta haine.

SCÈNE V.

ANTINOÜS, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

ANTINOÜS.

MADAME....

PÉNÉLOPE.

Antinoüs, rien ne peut me fléchir;
De vos indignes lois je saurai m'affranchir.

SCÈNE VI.

ANTINOÜS, ARCAS.

ANTINOÜS.

PRESSONS de cet hymen l'heure trop différée.
Par-là je m'ouvre au trône une route assurée,
Et satisfais enfin l'ambitieuse ardeur
Qui depuis si long-temps a dévoré mon cœur.
Tu l'as vu, quand d'Ulysse on eut appris la perte,
Qu'à tant de prétendants cette île fut ouverte ;
Appuyé de ce peuple asservi sous mes lois,
De la reine avec eux je disputai le choix.

Son hymen auroit pu flatter mon espérance,
Mais du roi de Samos je craignis la puissance:
Au lieu de le combattre, il fallut le gagner;
Il étoit amoureux, et je voulois régner.
S'il me laisse l'état, qu'il épouse la reine,
Voici le jour marqué; j'y consens, qu'il l'emmène.
Le sceptre, à leur départ, va tomber dans mes mains,
Et le retour du prince est tout ce que je crains.

ARCAS.

Un plein succès ainsi suivra votre entreprise.
L'Ithaque dès long-temps à vos lois est soumise;
Si Télémaque échappe à la fureur des eaux,
Il trouvera sa perte en trouvant nos vaisseaux:
Rien ne l'en peut sauver. Mais le dernier orage
D'armes et de débris a couvert ce rivage;
Il a péri sans doute

ANTINOÜS

Il faut s'en assurer.
A sa mort Eurimaque a paru conspirer:
Il craignoit comme moi ce jeune téméraire;
Mais enfin, attendri des larmes d'une mère,
Il pourroit aisément changer en sa faveur.
De la reine, à ce prix, il toucheroit le cœur:
Des peuples inconstants l'ame seroit émue,
Si leur prince aujourd'hui se montroit à leur vue.
Arcas, ce n'est pas tout; je ne t'ai point caché
Que sur Iphise aussi mon choix est attaché:
Soit que je l'aime, ou soit que je regarde en elle
Une alliance utile à ma grandeur nouvelle;
Le prince Télémaque est encor mon rival,
Lui seul de tous mes vœux est l'obstacle fatal.
Mais l'entreprise enfin pour sa mort concertée,

Lorsque nous en parlons, doit être exécutée.
Vois nos amis; et moi je vais, sans perdre temps,
D'Eurimaque irrité fixer les vœux flottants.
Qu'il contraigne l'orgueil d'une reine inflexible,
Qu'il parte, qu'il me laisse ici maître paisible.
Régnons. Oui, si des bords des plus lointaines mers,
De la nuit du cercueil, ou du fond des enfers,
Ulysse revenoit m'ôter ce diadème,
Mon bras, sans balancer, l'attaqueroit lui-même.
Point de retardement, je n'en puis plus souffrir;
Arcas, je veux régner, ou faire tout périr.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IPHISE, ARGINE.

IPHISE.

Ce désordre m'alarme, et j'ai trouvé mon père
Moins enflammé d'amour qu'il ne l'est de colère.
Voyons la reine, allons calmer ses déplaisirs.

ARGINE.

Sans cesse à ses regrets vous mêlez vos soupirs.
Quel excès de pitié, quel soin vous importune,
Et vous rend si sensible à sa triste fortune?
On peut plaindre ses maux, on peut les soulager;
Mais votre cœur trop tendre aime à les partager :
Vous sentez pour le fils les ennuis de la mère.

IPHISE.

Tout mon cœur s'ouvre à toi; je ne te puis rien taire.
Argine, il te souvient, quand je vins en ces lieux,
Quels troubles, quels chagrins s'offrirent à mes yeux :
Mon père gémissant aux pieds de cette reine,
Plaignoit ses vœux déçus et sa poursuite vaine;
Et pour Ulysse absent, la reine dans les pleurs
Se plaisoit à nourrir de mortelles douleurs.
C'étoit des deux côtés des plaintes éternelles.
Mon cœur fut effrayé de leurs peines cruelles;
Frappé de cet exemple, il juroit chaque jour
D'éviter ces tourments, qu'ils appeloient amour.

Mais je crains que ce mal ne soit inévitable.
Télémaque, il est vrai, m'a paru trop aimable;
Et charmant comme il est, un rival odieux
Semble encor relever tant d'appas glorieux.
Deux contraires objets occupoient ma pensée,
Des vœux d'Antinoüs je me vis menacée;
Et le désir de fuir un objet plein d'horreur,
A vers le prince encor précipité mon cœur.
Si je m'engage trop, si je dois m'en défendre,
Donne-moi des conseils.

ARGINE.

Les voudrez-vous entendre?
Je me taisois; je sais que des tourments pareils
Ne font que s'irriter par les meilleurs conseils.
Mais enfin dans ce choix n'êtes-vous point trompée?
Des mêmes soins ce prince a-t-il l'ame occupée?
S'il vous aimoit, madame, eût-il pu vous quitter?

IPHISE.

Ah! si c'est une erreur, laisse-moi me flatter.
Ses plaintes m'ont parlé de ses flammes naissantes;
J'en ai vu dans ses yeux mille marques touchantes.
Quand je rappelle encor ces secrets entretiens,
Où ses regards troublés, souvent troubloient les miens,
Je pense qu'il m'aimoit, je me plais à le croire.
Télémaque est toujours présent à ma mémoire;
En tous lieux je le suis, je l'entends, je le voi,
Et peut-être de même, Argine, il songe à moi:
Il viendra me jurer une ardeur immortelle.

ARGINE

Madame, un jeune cœur est rarement fidèle.
Loin de vous désormais ses vœux sont emportés,
Dans les cours de la Grèce il voit d'autres beautés;
Son oubli, son silence...

IPHISE.

Épaigne mes alarmes,
Et permets que pour moi son retour ait des charmes.
Dieux immortels ! songez à nous le ramener,
Regardez ses périls, daignez les détourner,
Et laissez moi fléchir la fierté de sa mère ;
Qu'elle se rende enfin à l'amour de mon père,
Et que celui du fils, répondant à ma foi,
Puisse...

ARGINE.

On vous entendra, madame, c'est le roi.

SCÈNE II.

EURIMAQUE, ANTINOÜS, IPHISE, ARGINE.

EURIMAQUE.

Non, je ne saurois vivre et mériter sa haine.
Je veux... C'est vous, Iphise ! Alliez-vous chez la reine ?
Allez la préparer à me voir, après vous,
Expier à ses pieds mon indigne courroux.

SCÈNE III.

EURIMAQUE, ANTINOÜS.

ANTINOÜS

De quel frivole espoir votre ame est abusée !
A se laisser fléchir est-elle disposée ?
On sait jusqu'où ce sexe ingrat, impérieux,
Porte de son orgueil l'excès capricieux.
Ces éclatants dehors d'une austère tristesse,
Qui sont depuis long-temps l'entretien de la Grèce,

Vos fers, dans ses mépris, si constamment portés.
Votre amour qui résiste à tant de cruautés;
Tout cela flatte trop la fierté qui l'anime,
Seigneur, vous en serez l'éternelle victime;
Et toujours malheureux, et toujours maltraité,
On verra vos tourments nourrir sa vanité.
Une femme adorée a l'injuste manie
D'éprouver jusqu'où peut aller sa tyrannie;
A nous trop rebuter son cœur accoutumé,
Par nos soumissions n'est jamais désarmé.
Qu'un vif transport succède à la vaine tendresse,
Que l'ingrate à la fin connoisse sa foiblesse :
Menacez, surmontez avec un plein pouvoir,
Ses orgueilleux regards, son scrupuleux devoir :
Faites que Pénélope, ou vous craigne, ou vous aime.
Et d'ailleurs, que sait-on? Peut-être qu'elle-même
Cédera sans regret à l'effort amoureux,
Qui va la retirer d'un deuil si rigoureux;
Sur quelque fondement que sa fierté s'appuie,
D'un état si funeste à la fin on s'ennuie.
Pressez.

EURIMAQUE.

Pour la fléchir je n'ai que des soupirs,
Et je sens contre moi tourner ses déplaisirs.
Quittons-la. Mais, amour, ton injuste puissance
Fait croître mes désirs avec sa résistance!
Ses refus, ses dédains, ses mépris, ses fiertés
Rallument mes ardeurs, raniment ses beautés.
Par tant d'ennuis soufferts, tant de larmes versées,
Ces superbes beautés devroient être effacées,
Elle devroit moins plaire; et cependant mon cœur
Se sent plus vivement touché par sa langueur;

Son triste abattement lui prête encor des armes,
Et dans ses yeux mourants renaissent mille charmes.
Allons à ses vertus offrir un cœur soumis.
Il faut demander grâce, il faut sauver son fils.

ANTINOÜS.

Lui, que nous avons vu, même dans son enfance,
Allumer contre nous sa haine et sa vengeance;
Son superbe chagrin dédaignant les plaisirs,
S'entretenoit toujours d'ambitieux désirs.
Il s'est, vous le savez, montré le fils d'Ulysse;
Il mêle dans son cœur l'audace et l'artifice:
Quelquefois devant nous tâchant à se forcer,
On voyoit, malgré lui, ses yeux nous menacer.
Mais avec quelle ardeur, quel secret, quelle adresse,
A-t-il quitté ces bords pour courir dans la Grèce!
Depuis plus d'une année éloigné de ces lieux,
Chez tous les princes grecs il nous rend odieux.
Vous-même, vous avez conçu que ce voyage
Vous devoit, comme à moi, donner un juste ombrage.
Vos frayeurs à sa mort vous ont fait consentir.
Il est trop tard enfin pour vous en repentir;
Et mes vaisseaux armés, ou la mer irritée,
Répondent de sa mort dès long-temps méditée;
Il ne peut échapper.

SCÈNE IV.

ARCAS, EURIMAQUE, ANTINOÜS.

ARCAS.

Le prince est arrivé;
Et de tant de périls par miracle sauvé,
Entrant dans ce palais, il trouve avec Eumée,
Une foule de peuple à son aspect charmée.

ANTINOÜS.

Il est sauvé? qu'entends-je!

ARCAS.

Il eût été surpris
Dans l'embûche dressée aux rochers d'Astéris;
Mais par un coup du sort, la dernière tempête
De ce péril certain a garanti sa tête;
Et du port qu'il cherchoit par les vents écarté,
Sous le cap de Forcin les vagues l'ont jeté.
Ces vents dont la fureur est cause qu'il respire,
Seigneur, ont fait périr des vaisseaux de Corcyre :
Poussés sur les rochers, navires, matelots,
Ont été cette nuit abîmés dans les flots.

ANTINOÜS.

Quoi! Télémaque évite et l'embûche et l'orage!
Mais jusques dans le port il peut faire naufrage :
Et sauvé des périls qu'il couroit sur les eaux,
Il se livre en Ithaque à des dangers nouveaux.
J'ai donné tous mes soins à la cause commune,
Je poursuivrai.

EURIMAQUE.

Non, non, respectons la fortune
D'un prince qu'en ce jour on voit chéri des dieux.
Ne versons point un sang qui leur est précieux,
Qui vient des plus grands rois que la Grèce révère.

ANTINOÜS.

Voulez-vous épargner ce jeune téméraire?
Si nous ne prévenons sa fureur, que je crains,
Dans notre sang lui-même il trempera ses mains;
Il pourroit engager vingt rois dans sa querelle.
Ah! le voici. Perdons-le, avant qu'il les appelle.

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, EURIMAQUE, ANTINOÜS, ARCAS.

EURIMAQUE.

Quel plaisir pour la reine, et qu'il me sera doux
De voir finir les pleurs qu'elle versoit pour vous !
Nous avons craint souvent que Neptune en colère,
Prince, n'eût confondu le fils avec le père :
Nos vœux sont exaucés, et votre heureux retour
D'un bonheur accompli signale ce grand jour.

TÉLÉMAQUE.

Je vous dois trop, seigneur. Mais ne saurois-je apprendre
D'où naît un changement qui vient de me surprendre ?
Qui commande en ces lieux ? Quels nouveaux attentats
Fait-on contre ma mère, ou contre mes états ?
Je vois que mon absence et la perte d'Ulysse
Ont mis en liberté l'audace et l'injustice :
Mais on se fonde en vain sur la mort d'un grand roi ;
Ses droits sont en mes mains, son nom revit en moi.
Ma présence, fatale à de lâches rebelles,
Suffit pour arrêter leurs trames criminelles ;
Et ces perfides cœurs devoient se souvenir
Que j'étois né leur prince, et viendrois les punir.

ANTINOÜS.

Seigneur, je ne sais pas sur qui votre colère
Prétend faire tomber ce châtiment sévère,
Mais je crains qu'aujourd'hui votre ressentiment
N'éclate sans effet comme sans fondement.
De qui vous plaindrez-vous, si ce n'est de la reine ?
Ses vains retardements, sa parole incertaine

Irritant à la fin cent princes abusés,
Livrent à leur fureur vos états divisés;
Mais portez-la vous-même au choix qu'elle doit faire.
Il est temps.....

TÉLÉMAQUE.

Apprenez à respecter ma mère;
Sans blâmer ses refus, sans demander ce choix,
C'est à vous d'obéir, et d'attendre ses lois.
Enfin pour accepter, ou pour fuir l'hyménée,
Qu'elle seule à son gré règle sa destinée :
Je ne laisserai plus, avec impunité,
De son rang et du mien blesser la majesté :
Et pour en rétablir la puissance suprême,
Je saurai, s'il le faut, commencer par vous-même,
Vous montrer qu'un sujet.....

ANTINOUS, *de loin, en se retirant.*

C'est trop vous emporter.
Un sujet tel que moi n'a rien à redouter;
Et d'une autorité qui semble encor douteuse,
Cette épreuve, seigneur, seroit trop dangereuse

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE, EURIMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

A ce comble d'orgueil seroit-il parvenu,
Si par votre puissance il n'étoit soutenu?
Je trouve en mon palais une garde étrangère:
Déja comme captive on y retient ma mère :
J'entends mes vrais sujets gémir et soupirer.
Quelle fête, quels jeux faites-vous préparer?

Quelle nouvelle pompe en ces lieux se déploie ?
Je ne viens point ici pour troubler votre joie ;
Mais enfin vous devez nous laisser en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

EURIMAQUE.

J'admire ce grand cœur, et je hais l'injustice ;
Il faut de mes desseins que je vous éclaircisse.
De ces lieux ma puissance a banni cent tyrans,
Qui sont vos ennemis comme mes concurrents,
Qui, par leurs factions, dont cette île étoit pleine,
Désoloient vos états en adorant la reine.
Mais c'est moi seul enfin que regarde son choix :
Je l'épouse, je pars, et vous rends tous vos droits.
Venez donc conspirer à ce bonheur extrême.
La reine, vous savez, prince, à quel point je l'aime,
La reine n'attendoit que votre heureux retour
Pour me donner enfin le prix de mon amour.
Que ce jour nous unisse et nous réconcilie :
Puisqu'Ulysse n'est plus, que ma haine s'oublie.
Il tint le premier rang entre mes ennemis,
Mais de la reine en vous je ne vois que le fils.
Parlez-lui, prince ; allez, ma fille est avec elle.
Pour comble de bonheur, cette union si belle
Peut s'affermir encor par un autre lien.
Consultez votre cœur et soyez sûr du mien.
Je vous laisse.

SCÈNE VII.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

Quel sort en ces lieux me ramène,
Et dans quels sentiments trouverai-je la reine ?
Parlez donc, c'est vous seul que je puis consulter.
Comment à ses regards dois-je me présenter ?
Est-il vrai que le temps ait fléchi sa constance ?
N'est-ce point d'un tyran l'injuste violence ?
Je puis armer pour nous tous les Grecs indignés.

EUMÉE.

Ah ! seigneur, que feront ces secours éloignés ?
Évitez les malheurs qui menacent Ithaque,
Ne vous opposez point à l'espoir d'Eurimaque ;
Et contre Antinoüs ménageant son appui,
Faites qu'Iphise encor vous unisse avec lui.
Seigneur, vous n'avez pu déguiser la tendresse
Qu'inspire à votre cœur cette jeune princesse :
J'ai connu, malgré vous, qu'elle a su vous charmer.

TÉLÉMAQUE.

Mon cher Eumée, hélas ! j'avois honte d'aimer.
Pour le roi de Samos plein d'une juste haine,
Je voulus fuir Iphise, et crus rompre ma chaîne.
Vain projet ! je reviens plus épris que jamais,
Et je ne sais encore où porter mes souhaits.
Que de troubles divers la fortune m'apprête !
Iphise... Je la vois ! Je fuis, et je m'arrête.
Vous, courez vers ma mère, allez la préparer
Sur le triste rapport dont je viens l'assurer.
Je vous suis.

SCÈNE VIII.

TÉLÉMAQUE, IPHISE.

TÉLÉMAQUE.

Dans l'ennui qui m'accable,
Le ciel me montre encore un aspect favorable;
Les coups les plus cruels du sort injurieux
Cèdent, belle princesse, au pouvoir de vos yeux;
Mes chagrins dissipés à cette aimable vue...

IPHISE.

Votre secret départ, votre fuite imprévue,
Ce silence, ce temps employé loin de nous,
M'ont trop dit que mes yeux ne peuvent rien sur vous.
Vous m'avez oubliée, et votre ame n'est pleine
Que des rares beautés de Sparte et de Mycène.

TÉLÉMAQUE.

Ah! madame, il falloit pressé de mon devoir,
Ou mourir à vos pieds, ou partir sans vous voir.
Un indigne repos faisoit rougir ma gloire;
Mon père, ses travaux s'offroient à ma mémoire,
Je courus le chercher; mais fuyant tant d'appas,
Votre image sans cesse accompagnoit mes pas;
Mon ame loin de vous toujours plus enflammée,
Vous trouvoit tous les jours plus digne d'être aimée :
Mais cette belle ardeur ne sert qu'à me gêner;
Mon cœur à ses transports n'ose s'abandonner.
Je reviens, je vous cherche. O ciel! puis-je paroître,
Lorsque dans mes états je ne suis pas le maître?
De mille objets cruels mes regards sont frappés :
Mes peuples asservis, et mes droits usurpés,

Ma gloire qu'on offense, et celle de la reine,
Parlent plus que jamais de vengeance et de haine,
Contre Eurimaque même.....

IPHISE.

Ah! quels sont vos projets?
Pourquoi vous formez-vous de si tristes objets?
La reine a pris enfin un conseil salutaire,
Pour vous, pour votre état, pour elle nécessaire.
Je viens de la quitter, résolue à ce choix,
Attendu si long-temps, différé tant de fois.
Prince, allez donc la voir. Mais elle vous devance;
Sa tendresse paroît par son impatience.
Parlez; hâtez, seigneur, ces momens souhaités;
Nous serons tous heureux, si vous y consentez.

SCÈNE IX.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, ÉRICLÉE, EUMÉE.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, le ciel permet qu'enfin je vous revoie.
Quelle amertume, hélas! il mêle à cette joie!
D'un voyage si long quel est le triste fruit?
Du sort d'Ulysse enfin vous êtes trop instruit.

TÉLÉMAQUE.

J'ai trouvé l'univers plein de sa renommée:
Mais, madame, en tous lieux sa mort est confirmée.
Aux bords Siciliens, de ses vaisseaux péris
L'effroyable Carybde a vomi les débris:
Et moi-même j'ai vu ces marques déplorables,
De son dernier destin témoins trop véritables.
La profonde sagesse et la haute valeur
N'ont pu de ce héros empêcher le malheur.

On ne peut plus douter de sa perte funeste,
Et le seul nom d'Ulysse est ce qui nous en reste.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il est donc vrai, les dieux l'ont donc permis!
Voilà donc ce retour qu'ils avoient tant promis?
Ah rigueur! sur quels bords chercher sa cendre aimée?
Au cercueil avec lui ne puis-je être enfermée?

TÉLÉMAQUE.

A ce coup dès long-temps votre cœur préparé
D'une moindre douleur doit être pénétré;
Le temps doit de vos maux calmer la violence.
J'ai vu louer partout votre noble constance:
Mais après avoir plaint vos ennuis rigoureux,
Madame, on vous souhaite un destin plus heureux;
On sait depuis quel temps vous pleurez pour Ulysse,
La Grèce approuvera qu'un si long deuil finisse.

PÉNÉLOPE.

Puis-je jamais assez pleurer un tel époux?
Et que de pleurs encor je répandrai pour vous!
Pour comble des malheurs dont je suis poursuivie,
Lorsque je l'ai perdu, je crains pour votre vie;
Je ne puis aujourd'hui vous voir qu'avec effroi.

TÉLÉMAQUE.

Non, ne pensez qu'à vous, ne craignez rien pour moi.
Eurimaque prétend qu'un prochain hyménée,
Sans contrainte, à son sort joint votre destinée.
Se flatte-t-il en vain? parlez, ne consultez
Que vos seuls sentiments, vos seules volontés;
Reine libre en ces lieux, de vous-même maîtresse,
Vous pouvez rejeter le choix dont on vous presse.
Mon père jusqu'ici tant plaint, tant regretté,
Crie au fond de mon cœur, qu'il veut être imité;

Les louanges qu'on donne à ce roi magnanime,
Sont de vives leçons qu'en mon ame on imprime.
Je soutiendrai sa gloire en combattant pour vous,
Et les Grecs qu'il vengea, s'uniront avec nous.

PÉNÉLOPE.

Ah! de trop près, mon fils, le péril vous menace:
Pour le roi de Samos retenez votre audace.
Voyez-le, dites-lui... qu'il a droit d'espérer,
Qu'il attende... pour lui je dois me déclarer.
Cependant prenez soin de ranimer le zèle
De tous ceux dont le cœur vous demeure fidèle.
Assemblez vos amis, songez à résister
Aux noirs projets qu'un traître ose encor méditer.
Trompez d'Antinoüs la rage envenimée;
Défiez-vous de tout, et ne croyez qu'Eumée.
Faites-vous voir au peuple.

TÉLÉMAQUE.

Oui, je vais me montrer,
Et découvrir les cœurs dont je puis m'assurer.
Contre vos fiers tyrans, tout prêt à vous défendre
Je reviendrai...

PÉNÉLOPE.

Contr'eux n'allez rien entreprendre;
Laissez-moi respirer dans le trouble où je suis,
Et ne m'accablez point par de nouveaux ennuis.
Allez, il faut céder au sort qui nous entraîne.

SCÈNE X.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Qu'ai-je dit? que ferai-je? ô malheureuse reine!
Ah! mon fils, d'Eurimaque évitez le courroux.
Mes refus vont encor l'animer contre vous.

ÉRICLÉE.

Ciel! si ce roi déçu rallume sa vengeance,
Et si d'Antinoüs il suit la violence,
Madame, où n'ira point leur lâche cruauté,
Que va justifier votre injuste fierté?
Ah! les devoirs d'épouse, et de reine et de mère,
Vous ordonnent l'hymen qu'a prescrit votre père.

PÉNÉLOPE.

Hélas! pour cet hymen tout parle contre moi;
Mon père dès long-temps m'en impose la loi:
Les intérêts d'un fils, son salut le demandent;
J'ai semblé le promettre, et mes peuples l'attendent.
Mais c'est en vain; mon cœur n'y sauroit consentir.
Mers, soulevez votre onde, et venez m'engloutir.
Fiers aquilons, joignez sur une même rive
L'ombre errante d'Ulysse, et mon ombre plaintive.
Déployez...

ÉRICLÉE.

Télémaque a besoin de secours:
Au nom d'un fils si cher, conservez vos beaux jours.

PÉNÉLOPE.

Le puis-je? Ulysse seul régnera dans mon ame.
J'emporterai là-bas le beau nom de ta femme,

Cher Ulysse, à jamais nos noms seront unis;
Le mien partagera tes honneurs infinis.
Mes feux et ma constance égaleront ta gloire.
Si tes fameux travaux consacrent ta mémoire,
Pour toi ce cœur fidèle abandonnant le jour,
Se fera célébrer par un parfait amour.

ÉRICLÉE.

Eh! regardez son fils. Que ce fils vous fléchisse.
En ce jeune héros faites revivre Ulysse.
Dieux! que deviendra-t-il ce prince infortuné?
Par vous-même à périr sera-t-il condamné?

PÉNÉLOPE.

Grande divinité que l'Ithaque révère,
Vous, Minerve, à mon fils, daignez servir de mère.
Allons, allons finir au pied de ses autels
Une si triste vie, et des maux si cruels.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, *seul.*

DÉESSE, dont le soin et me guide et m'inspire,
Est-ce donc l'air d'Ithaque enfin que je respire ?
N'est-ce donc point un songe, et suis-je dans ces lieux
Où je vis, en naissant, la lumière des cieux ?
Est-ce ici ce palais, ce port et ce rivage,
Dont sans cesse à mes yeux se présentoit l'image ?
Par un soudain transport, par un secret pouvoir
Je sens à cet aspect tout mon sang s'émouvoir !
Lieux aimés, rendez-vous à l'ardeur qui me presse
Ces gages précieux que cherche ma tendresse,
Qui depuis si long-temps ont fait tous mes souhaits,
Que j'ai craint si souvent de ne revoir jamais ?
Une garde étrangère, une foule inconnue
Aux portes du palais ont étonné ma vue !
D'hyménée et de jeux, qu'entends-je publier ?
Ne m'attendoit-on plus? a-t-on pu m'oublier ?
Tout excite mon trouble et mon impatience ;
Je ne sais plus en qui je prendrai confiance.
Je laisse errer mes yeux et mes pas incertains,
Sans oser m'informer des malheurs que je crains.
En suspens... Quelqu'un vient. Je crois le reconnoître.
C'est Eumée. Éprouvons son zèle pour son maître.

SCÈNE II.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

CIEL, conserve la reine, et permets qu'aujourd'hui
Le prince puisse en elle avoir un sûr appui.

ULYSSE.

(à part.) *(à Eumée.)*
Nous sommes seuls, parlons. Si vous êtes Eumée,
Dont j'ai vu la vertu par Ulysse estimée,
Un malheureux, sauvé des vagues en courroux,
Connu de votre roi, peut s'adresser à vous.

EUMÉE.

Ah ! pour votre secours vous devez vous promettre
Tout ce qu'un sort contraire à mes vœux peut permettre.

ULYSSE.

Tout me surprend ici ; qu'est-ce donc que je vois ?
Ces lieux ne sont point tels qu'ils étoient autrefois.

EUMÉE.

Ulysse y fit jadis régner par sa présence
La gloire, le bonheur, et la magnificence ;
Mais d'un roi si fameux le triste éloignement
Y produisit bientôt un affreux changement.
Si vous l'avez connu, déplorez notre perte,
Regrettez ce grand roi.

ULYSSE.

Pénélope, Laërte,
Que sont-ils devenus ? Qu'est devenu son fils ?

EUMÉE.

Le cours de leurs malheurs voudroit de longs récits :
Ils vivent ; mais hélas ! leur triste destinée.....

ULYSSE.

On parle de la reine, on parle d'hyménée?

EUMÉE.

Eurimaque prétend devenir son époux.

ULYSSE.

Son époux, Eurimaque! Ah! que me dites-vous?
Donnez-vous ces conseils? la reine y consent-elle?
Laissez-vous pour Ulysse éteindre votre zèle?

EUMÉE.

Ah! ses mânes sacrés et les dieux sont témoins
Si j'ai manqué jamais de zèle ni de soins.
La reine, de son sexe et l'exemple et la gloire,
Dont la noble constance à peine peut se croire,
Abhorre cet hymen; mais il faut à ce prix
Racheter la couronne et la vie à son fils.

ULYSSE.

Les dieux de son tyran confondront l'injustice;
Attendez leur secours, ils vous rendront Ulysse.
Il est vivant.

EUMÉE.

Cent fois, pour calmer nos ennuis,
Par ce flatteur espoir d'autres nous ont séduits;
Mais le temps dissipant cette trompeuse joie,
De nouvelles douleurs nous devenions la proie.

ULYSSE.

J'en atteste les dieux, il revient; croyez-moi.

EUMÉE.

Je reverrois encor mon cher maître, mon roi!

ULYSSE.

Et que feroit pour lui votre ardeur si fidèle?
Sauriez-vous affronter la fortune cruelle,
Mourir pour le défendre?

EUMÉE.

Ah, bonheur glorieux!
Que pour lui tout mon sang.....

ULYSSE.

Eumée, ouvrez les yeux.
Quoi, mon fidèle Eumée a pu me méconnoître!

EUMÉE.

Ah! qu'entends-je? que vois-je? ô ciel! vous pourriez être...
Ces traits changés... Ma joie et mon étonnement...
Ah! seigneur, pardonnez à mon aveuglement.
Les Dieux vous ont sauvé!

ULYSSE.

Gardez qu'on ne vous voie.
Levez-vous.

EUMÉE.

Qui croiroit que le vainqueur de Troie
Revînt seul, inconnu, sans armes, sans vaisseaux?
Où sont tous ces guerriers partis sous vos drapeaux?

ULYSSE

Parmi tant de combats, de courses vagabondes,
Tous ont été la proie ou du fer ou des ondes.
Le long siège de Troie, et ses mortels assauts,
Ne furent que l'essai de mes rudes travaux.
Pour aborder ces lieux, j'ai durant dix années
Lutté contre les flots, contre les destinées,
Et seul de tous les miens tu me vois échappé,
Mais en d'autres périls peut-être enveloppé.
Donne-moi de mon sort l'entière connoissance.
Parle; ne cèle rien.

EUMÉE.

Dans votre longue absence

On a vu cent rivaux, l'un par l'autre animés,
Du trône et de la reine également charmés ;
Au bruit de votre mort l'Ithaque désolée,
Par leurs divers partis soudain fut accablée.
En vain je m'opposois à leur injuste orgueil :
Le prince enfant, Laërte au bord de son cercueil,
Et le peuple amolli par l'oisive licence,
Ne pouvoient des tyrans réprimer l'insolence.
Nous n'espérions qu'en vous. Nous demandions aux dieux,
Que vous vinssiez punir tous ces audacieux.
Mille funestes bruits troubloient cette espérance.
Mais la reine toujours soutenoit sa constance :
Aux vœux de tant d'amants répondant par des pleurs,
Elle élevoit son fils, nourrissoit ses douleurs.
Ni la force du temps, à qui tout est possible,
Qui soulage ou guérit l'ennui le plus sensible,
Ni les flatteurs devoirs, les hommages pompeux,
Ni l'appât engageant des fêtes et des jeux,
Ni les brûlants transports, l'impatiente audace,
Qui portoient leur ardeur jusques à la menace ;
Enfin tout ce qu'amour a pour vaincre les cœurs,
N'a pu de Pénélope adoucir les rigueurs.
Réduite à faire un choix, cette constante reine
Entre tous ses amants paroissoit incertaine :
Malgré son père même, inventoit des délais,
Et désignoit un jour qui n'arrivoit jamais.
Mais le roi de Samos, las de sa résistance,
S'établit dans Ithaque, usurpe la puissance ;
Aidé d'Antinoüs, ce lâche ambitieux,
Sans respect pour les lois, sans crainte pour les dieux,
De la reine captive ils méprisent les larmes.
L'hyménée, ou la mort....

ULYSSE.

Vertu pleine de charmes!
Qu'elle a bien répondu par ce constant amour
Aux vœux impatients qui pressoient mon retour!
Sans cesse Pénélope étoit en ma pensée :
Rien n'a pu ralentir cette ardeur empressée;
Des plus heureux climats les beautés, les plaisirs,
N'ont pu de mon Ithaque éloigner mes désirs.
Mais de lâches sujets, ô dieux, le peut-on croire?
Ainsi de mes bienfaits ont perdu la mémoire!
On opprime leur reine, ils la laissent périr!
Les Grecs que j'ai sauvés n'ont pu la secourir!
Et mon fils?

EUMÉE.

Il suivra ses hautes destinées;
Sa naissance, seigneur, lui vaut beaucoup d'années.
Malgré son infortune il sentoit sa grandeur;
S'échappant à nos soins, d'une héroïque ardeur
Il courut vous chercher, au sortir de l'enfance.
Tantôt sur nos tyrans préparant sa vengeance,
Son cœur impatient demandoit votre appui;
Tantôt pour les punir il ne vouloit que lui.
En vain par les plaisirs, où la jeunesse engage,
Ses ennemis tâchoient d'amollir son courage;
Il en sut éviter les pièges dangereux.
Mais quels périls ici vous menacent tous deux!
Le sort, qui ce jour même en ces lieux le ramène,
De nos cruels tyrans veut assouvir la haine:
Vous allez être ensemble en proie à leurs fureurs;
Pour le prince et pour vous je n'aperçois qu'horreurs.
Vos perfides sujets, animés par un traître,
Comme un juge irrité regarderont leur maître,
Passant de la terreur à la rébellion.....

ULYSSE.

Quel est donc le destin des vainqueurs d'Ilion !
Des Grecs enorgueillis la flotte triomphante
Partout des dieux vengeurs sentit la main pesante ;
La mer n'a point de banc, de gouffre ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil.
Sur de brûlants rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irrités tombe réduit en poudre ;
Le grand Agamemnon, dans Argos retourné,
Par sa femme en fureur se voit assassiné.
Mais le courroux des dieux s'épuise sur ma tête :
Chassé de mers en mers, jouet de la tempête,
J'ai vu dans le long cours d'un destin rigoureux
Tout ce que l'univers a de monstres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Lestrigons, et Carybde et Sirènes ;
Après m'être tiré des sauvages déserts,
Des abîmes des flots, de l'horreur des enfers,
Mes maux sembloient finir dans l'île de Corcyre :
On m'offre des vaisseaux, le vent propre m'attire ;
Je pars, je vois l'Ithaque ; et mon cœur transporté
Croyoit enfin toucher à sa félicité,
Quand, pressé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchés je fais encor naufrage.
Tout périt ; je suis seul, désarmé, sans secours :
Mais j'espère en l'appui que j'éprouvai toujours.
Cette nuit m'a fait voir, dans son horreur profonde,
Minerve dont la main me retiroit de l'onde :
Sa voix m'appelle ici, son esprit me conduit ;
A céler mon retour, c'est elle qui m'instruit.
Je veux me cacher même à mon père, à la reine :
Vers de si chers objets quelqu'amour qui m'entraîne,

En ce funeste état irois-je me montrer ?
Non, non, de leurs tyrans il faut les délivrer.
La reine trop touchée en me voyant paroître,
Par ses tendres transports me feroit reconnoître.
On ne me connoît plus; l'état où je me voi,
A tes fidèles yeux même a caché ton roi.
Mais vois si dans les cœurs mon nom pourra revivre,
Et si j'ai des sujets qui soient prêts à me suivre :
Promets-leur mon retour, tâche à les animer;
Je verrai quels projets je puis encor former,
Je prendrai mon parti. Les fortunes humaines
Ont toujours des plaisirs mêlés parmi les peines;
Les dieux versent sur nous, par un mélange égal,
Le mal avec le bien, le bien avec le mal.
Que l'amour de la reine et l'ardeur de ton zèle
Sont un charme puissant à ma douleur cruelle!
Sûr d'être aimé, j'éprouve en mon sort rigoureux
Des plaisirs que n'ont pas les rois les plus heureux.
Mais fais-moi voir mon fils; il parlera sans feinte,
Ni séduit par l'espoir, ni forcé par la crainte.
Dis-lui qu'un étranger cherche à l'entretenir.

EUMÉE.

Chez la reine, seigneur, le prince doit venir
Il me suivoit. Il vient.

ULYSSE.

O vue aimable et chère!
Il faut contraindre ici les tendresses de père :
Mon fils, trop jeune encor pour d'importants secrets,
Pourroit mal ménager de si grands intérêts.

SCÈNE III.

TÉLÉMAQUE, ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Cet illustre étranger, que le ciel vous envoie,
A suivi votre père à la guerre de Troie;
Seul du destin d'Ulysse il peut vous informer,
Et vous devez, seigneur, et le croire et l'aimer.

TÉLÉMAQUE.

Eh bien, noble étranger, par des récits fidèles
Tracez-moi d'un héros les vertus immortelles,
Son funeste trépas.....

ULYSSE.

Ulysse voit le jour :
Je croyois qu'en Ithaque il étoit de retour.

TÉLÉMAQUE.

Grands dieux! il ne vit plus que dans notre mémoire.
Ma mère tous les jours me parloit de sa gloire;
Elevé dès l'enfance au bruit de ses exploits,
J'admirois le plus grand, le plus parfait des rois.
En vain de l'imiter un beau désir me presse,
Cet exemple est trop haut pour ma foible jeunesse.
Hélas! si j'avois eu ses conseils, son appui,
L'âge et mes soins m'auroient rendu digne de lui;
Et peut-être qu'un jour il eût vu, plein de joie,
Renouveler par moi ses triomphes de Troie.
Mais le sort qui nous l'ôte, envie à nos douleurs
De baigner seulement sa cendre de nos pleurs.

ULYSSE.

Ah! mon juste transport ici ne se peut taire.
Quel plaisir, quel bonheur, prince, pour votre père,

D'entendre, de revoir un fils si généreux!
Les dieux, n'en doutez point, le rendront à vos vœux.
Qu'il va pour vous encor redoubler sa tendresse!
Il respire; il revient dégager ma promesse.
Vous l'allez voir bientôt.

TELÉMAQUE.

A cet air noble et grand,
Qui me touche en secret, m'engage, me surprend,
Vous obtenez d'abord toute ma confiance!
Je reprends un espoir qui n'a point d'apparence;
Il semble qu'attachés par des nœuds inconnus,
Mon cœur et mon esprit pour vous sont prévenus!
Je ne puis m'en défendre, il faut que je vous croie.
Si ce bonheur est vrai, si le ciel nous l'octroie,
Attendez-vous de voir, vous qui me l'annoncez,
Par-delà vos désirs, vos soins récompensés.
Mais venez de la reine apaiser les alarmes;
Par cet heureux espoir venez sécher ses larmes.

EUMÉE.

Non, seigneur, évitons tous les bruits éclatants.

TÉLÉMAQUE.

Mais où donc est le roi? Dites, depuis quel temps?
Où l'avez-vous laissé?

ULYSSE.

Ce que je puis vous dire,
C'est qu'on vient de le voir dans l'île de Corcyre.
Là Neptune en courroux, à le perdre obstiné,
Alloit ensevelir ce prince infortuné,
Lorsque de ces beaux lieux la charmante princesse,
Pour lui dans ce moment secourable déesse,
Sur les bords de la mer conduite par le sort,
Le vint tirer des flots, et du sein de la mort.

Il pressoit son départ, d'une ardeur incroyable.
Il va paroitre enfin.

TÉLÉMAQUE.

Mer, sois lui favorable.
Ramenez-le, grands dieux.

EUMÉE.

Seigneur, cet étranger,
Aperçu des tyrans, pourroit être en danger;
Tout blesse de leurs cœurs la lâche défiance,
Et nous devons pour lui craindre leur violence.
Dans mon appartement, sans soupçon et sans bruit,
Libre de surveillants, vous serez mieux instruit;
Nous délibérerons du parti qu'on doit prendre.

TÉLÉMAQUE.

Je vais vous suivre, Eumée. Allez tous deux m'attendre.
Que veut Iphise? hélas! quand je dois l'éviter,
Par quel charme fatal me laissé-je arreter?

SCÈNE IV.

IPHISE, TÉLÉMAQUE.

IPHISE.

Que la reine, seigneur, se montre et se déclare.
Prévenez l'attentat qu'Antinoüs prépare.
Il obsède mon père : il veut lui faire voir
Qu'on l'amuse toujours par un trompeur espoir;
Et mon père en ce jour, rempli d'impatience,
Du bonheur qu'il attend veut avoir l'assurance.
Il m'envoie à la reine. Allons presser ce choix,
Que le peuple assemblé demande à haute voix.

TÉLÉMAQUE.

La reine avec raison est toujours inflexible;
Je ne puis la presser, l'obstacle est invincible.

IPHISE.

Puisqu'Ulysse n'est plus, quels devoirs ennemis
Traversent cet hymen que la reine a promis?
Son ame à vos désirs enfin s'étoit rendue,
La joie à votre abord ici s'est répandue;
L'obstacle est-il de vous? Hélas! aviez-vous peur
Que je ne prisse part à ce commun bonheur?

TÉLÉMAQUE.

Croyez qu'on n'a jamais autant aimé que j'aime;
Mais que la reine enfin dispose d'elle-même;
Laissez-la de mon père attendre le retour;
Tout change, s'il est vrai qu'Ulysse voit le jour,
Si les dieux l'ont sauvé, s'ils veulent nous le rendre.

IPHISE.

A cet espoir encor vous laissez-vous surprendre?
N'êtes-vous pas lassé d'ouïr les imposteurs,
Qui vous trompent toujours par leurs récits flatteurs?
Après tous ces rapports qu'on a vu se détruire,
Est-il quelqu'un encor qui puisse vous séduire?
Est-ce cet étranger au palais arrivé?
Les soins d'Antinoüs déja l'ont observé;
L'imposteur recevroit la peine de son crime:
Mais, hélas! prendroit-on une seule victime?
On rend de tous vos pas compte à vos ennemis;
Vous voyez qu'à leurs lois ici tout est soumis:
Maîtres de ce palais, leur fureur déja prête,
Y tient partout le fer levé sur votre tête.
Au traître Antinoüs allez-vous vous livrer?
Avec sa cruauté vous semblez conspirer.
A quel ardent courroux va-t-il porter mon père?
Prince, pensez-y mieux. Moi, je saurai me taire.
Mais sur votre refus, que de maux je prévoi!
Que dirai-je à mon père? où cacher mon effroi?

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, *seul.*

Ah! ma princesse... arrête, imprudent Télémaque.
Oublieras-tu qu'Iphise est le sang d'Eurimaque?
Et que devient ton cœur soumis a ses appas,
Lorsque contre son père il faut armer ton bras?
Que veux-tu? cesse, amour, de partager mon ame;
Aux ardeurs de ma gloire il faut joindre ta flamme.
Vois parmi nos tyrans, vois l'insolent rival
Qui de tous nos malheurs est l'artisan fatal.
Iphise... Je la perds! Mon lâche cœur soupire,
Quand je vais recouvrer et mon père et l'empire!
Il approche, il revient ce roi victorieux;
Vous allez, fiers tyrans, disparoître à ses yeux.
De ce noble étranger le rapport est sincère.
Mais, ô dieux! quel accueil ferons-nous à mon père?
Ce grand roi qui laissa ses états florissants,
Sous un joug odieux les verra gémissants?
Fils indigne de lui! Ne dois-je pas moi-même,
Heureux imitateur de sa valeur suprême,
Contre nos ennemis prévenir ses efforts,
Et de leur sang versé faire rougir ces bords.
Allons rendre l'espoir à la reine alarmée,
Revoyons l'étranger, et consultons Eumée;
Par quelque beau dessein tâchons que ce héros,
En arrivant ici, trouve un heureux repos:
Ou si je suis forcé d'attendre sa présence,
Qu'Ulysse en me voyant seconder sa vengeance,
Dans ce dernier triomphe à son bras réservé,
S'applaudisse du fils qu'il aura retrouvé.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

ÉRICLÉE.

Le prince assure encor ce qu'il vient de vous dire,
Que vos maux vont cesser, et qu'Ulysse respire;
Qu'il reviendra bientôt : mais vous ne pouvez voir
Cet illustre étranger qui nous rend cet espoir;
Il est avec le prince enfermé chez Eumée.

PÉNÉLOPE.

Je l'attends, et par lui je veux être informée.
Qu'il vienne.

ÉRICLÉE.

On ne veut point faire un bruit indiscret.
Il ne doit devant vous paroître qu'en secret;
A nos lâches tyrans tout donne de l'ombrage,
Ils sont à craindre.

PÉNÉLOPE.

Ah ciel! gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers Ulysse sans appui,
Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui.
Mais, par de tels rapports tant de fois abusée,
A croire un inconnu suis-je encor disposée?
Mon Ulysse revient! O puissants Immortels!
Que d'encens va pour lui brûler sur vos autels!

Oh, qu'en le revoyant, mes amoureuses plaintes,
S'en vont lui reprocher mes ennuis et mes craintes,
Et ces hardis projets où son cœur hasardoit
Des jours dont il sait trop que mon sort dépendoit!
Ulysse, tu verras Pénélope attentive
Au récit de tes faits, et charmée et craintive,
Après tant de périls à ses yeux retracés,
Se faire un doux plaisir de tes travaux passés.
Mais que me diras-tu sur cette longue absence,
Qui fait d'un tendre cœur la juste défiance?
Qui pouvoit loin de moi t'arrêter si long-temps?
Mais reviens, cher époux, tous mes vœux sont contents.
Oui, c'est assez qu'il vive et que je le revoie.
Je sens en ce moment une secrète joie,
Que depuis son départ je ne sentis jamais :
Je crois que tous les vents secondent mes souhaits,
Je crois le voir déja sur cette humide plaine.
Mais peut-être est-ce encore une espérance vaine,
Qui s'effaçant soudain comme un songe léger,
En de nouveaux ennuis viendra me replonger,
Si mes tyrans... Ah ciel! on vient.

SCÈNE II.

EURIMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLEE.

EURIMAQUE.

Eh bien, madame,
N'allez-vous pas enfin déterminer votre ame?
Le prince est en ces lieux, vous ne craignez plus rien,
En faisant mon bonheur vous assurez le sien;
Toute la cour demande une union si chère.

PÉNÉLOPE.

Une loi plus puissante ordonne qu'on diffère.

EURIMAQUE.

Qui vous arrête encor sur ce choix tant promis?
Quel inconnu, madame, est avec votre fils?
Quel est donc ce secret? Est-ce leur artifice
Qui répand sourdement qu'on doit revoir Ulysse?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je ne sais point quel est cet étranger;
Mais le bruit qu'on répand, n'est pas à négliger.

EURIMAQUE.

Vous attendez, madame, on vient de m'en instruire,
Cet étranger qu'on dit arrivé de Corcyre.
Vient-il d'Ulysse encor démentir le trépas?
Ah! je sais qu'en effet vous ne le croirez pas;
Mais quoi! chercheriez-vous encore à vous défendre
Du choix où mon amour a seul droit de prétendre?

PÉNÉLOPE.

Mon choix de quelques jours peut être retardé.
Voyons sur quoi ce bruit pourroit être fondé.

EURIMAQUE.

Ah! sans doute vous-même inventez cette fable,
Ce bruit si chimérique et si peu vraisemblable,
Pour avoir un prétexte à me manquer de foi.
C'est vainement; votre art ne peut plus rien sur moi.
Toute ma patience enfin est épuisée;
D'un trop juste courroux mon ame est embrasée.
Après tant de soupirs, de délais rigoureux,
Je méritois, ingrate, un destin plus heureux:
Mais je vous punirai de votre indigne feinte;
Votre cruel refus me porte à la contrainte.

Ce nouvel artifice, au lieu de m'arrêter,
Avancera l'hymen qu'il tâche d'éviter.
Je suis maître, j'ordonne; il faut, dès ce jour même,
Venir au temple.

PENÉLOPE.

Ah dieux! quelle injustice extrême!
Barbare, que prétend votre aveugle pouvoir?
Puis-je trahir ainsi ma gloire et mon devoir?

EURIMAQUE.

Assez et trop long-temps votre gloire inhumaine
A rejeté mes vœux, a joui de ma peine;
Assez et trop long-temps tous les Grecs ont appris
Que mes soumissions irritent vos mépris.
Vous faites vanité de ma longue souffrance,
Mais enfin à son tour mon orgueil s'en offense;
Après tant de soupirs, il me seroit honteux
De n'avoir pu vers moi faire pencher vos vœux.

PÉNÉLOPE.

Un héros va paroître, il prendra ma défense,
Ou du moins de ma mort il prendra la vengeance.
Sais tu quel est Ulysse, et ne trembles-tu pas
A ce nom seul? Il vient punir tes attentats.
Lâche, qui t'endormois dans l'obscure mollesse,
Tandis qu'il combattoit pour l'honneur de la Grèce,
Peux-tu prétendre un cœur où règne ce héros?
Va, fuis, ne l'attends pas, sauve-toi dans Samos.

EURIMAQUE.

Que vous sert d'invoquer l'odieux nom d'Ulysse?
Des dieux qu'il irrita, la suprême justice
N'a pas même permis, que dans les champs Troyens
Il mourût noblement, entre les bras des siens:

Sur les bords ignorés de quelqu'île déserte,
Ou dans le fond des eaux il a trouvé sa perte.
Cessez de vous flatter d'un retour décevant;
Mais si vous le voulez, croyez qu'il est vivant :
Que pouvez-vous juger d'une si longue absence,
Qu'un trop perfide oubli, qu'une lâche inconstance?
N'avez-vous pas appris, qu'en l'île de Circé
Des traits de cette reine il eut le cœur blessé?
Depuis qu'il l'a quittée, une Circé nouvelle
Peut avoir engagé cet époux infidèle.
Si quelqu'indigne amour ne l'avoit attaché,
Où donc ce grand héros se tiendroit-il caché?
On entendroit de lui parler la renommée.
Mais non, de tous côtés sa mort est confirmée.
Nous consumons ici le temps en vains discours,
Nous savons qu'un naufrage a terminé ses jours;
Et si votre imposteur, par des feintes nouvelles,
Ose encor démentir tant de récits fidèles,
Je le ferai dédire au milieu des tourments :
C'est lui qui répondra de vos retardements.
Oui, si vous résistez à l'hymen que j'espère,
Votre fils va lui-même éprouver ma colère :
Plus de pitié, vos pleurs couleront vainement,
Je ne demande plus votre consentement;
J'arracherai le prix qu'on doit à ma constance :
Si ce n'est par amour, ce sera par vengeance.

SCÈNE III.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Chère Ériclée, hélas! j'avois su le prévoir,
Que je garderois peu ce favorable espoir.

De ce fatal hymen de nouveau menacée,
Par ce lâche tyran ma mort est prononcée :
Et le cruel soupçon qu'il jette dans mon cœur,
De mon sort déplorable achève la rigueur.
Ulysse....

ÉRICLÉE.

Est-ce le temps de ces alarmes vaines ?

PÉNÉLOPE.

On a dit que Circé l'arrêta dans ses chaînes.
M'oublieroit-il, grands dieux ! Puis-je m'imaginer
Qu'Ulysse à mes malheurs veuille m'abandonner ?
Ne prend-il plus de part à ma peine cruelle,
Et ne vais-je mourir que pour un infidèle ?
Quand il seroit poussé dans le fond des déserts
Que l'Océan renferme au bout de l'univers,
S'il m'aimoit comme il doit, son amour, son courage
Auroient forcé les mers, auroient vaincu l'orage.
Plût aux dieux que le sort qui veut me le cacher,
M'eût appris en quels lieux j'eusse pu le chercher !
On m'auroit vu voler sur la terre et sur l'onde,
Et franchir mille fois les limites du monde.

SCÈNE IV.

TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

Enfin par des récits qui sont dignes de foi,
Madame, nous savons quel est le sort du roi.
Ulysse est en Corcyre, où la jeune princesse,
Dont l'éclatant mérite est connu dans la Grèce,
D'un funeste naufrage a garanti ses jours,
A sa triste disgrâce a donné du secours,

Et dans ses intérêts a mis le roi son père;
La cour d'Alcinoüs l'estime, le révère.
Il attendoit le jour marqué pour son départ,
Et ses vaisseaux....

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il reviendra trop tard;
On me presse, on m'annonce un funeste hyménée.
Par un lâche tyran à périr condamnée,
Je ne puis plus d'Ulysse attendre le retour,
Je meurs en lui marquant un immortel amour;
Et quand il reviendroit environné de gloire,
Fidèle, généreux, suivi de la victoire,
Par son retardement je perds des biens si doux;
Il ne me verra plus. Mon fils, songez à vous,
Trompez nos fiers tyrans; voyez avec Eumée
Les moyens d'éviter leur fureur enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Bientôt sur ce rivage Ulysse revenu....

PÉNÉLOPE.

Faites-moi seulement parler à l'inconnu;
Je veux l'interroger, c'est mon unique envie.
Que je le voie avant que de quitter la vie.

TÉLÉMAQUE.

Madame....

PÉNÉLOPE.

Mon destin ne peut se prolonger.
Allez. Je vais attendre : amenez l'étranger.

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, ÉRICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! quel trouble, grands dieux !

ÉRICLÉE.

Seigneur, sauvons la reine ;
Cherchons un prompt remède à l'excès de sa peine.
Allez près d'Eurimaque employer vos efforts ;
Parlez-lui, retenez ses barbares transports :
Implorez le secours de la princesse Iphise ;
Du traître Antinoüs arrêtez l'entreprise.
Si vous voulez enfin l'empêcher d'expirer,
Amenez l'inconnu : qu'il la vienne assurer
Qu'Ulysse sur nos bords en ce jour va descendre ;
Que ce héros fidèle est prêt à la défendre.
Ne perdez point de temps.

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE, *seul.*

Où sommes-nous réduits !
On replonge ma mère en ses mortels ennuis !
On presse cet hymen, lorsqu'elle attend Ulysse !
Il faut que je me perde, ou que je vous punisse,
Tyrans. C'est trop souffrir, et mon juste courroux...

SCÈNE VII.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

ULYSSE.

Prince, un bruit odieux m'appelle auprès de vous.
Antinoüs menace, et dès cette journée
On prescrit à la reine un indigne hyménée;
On en veut à vos jours. Songeons à prévenir...

TÉLÉMAQUE.

Oui, j'y suis résolu, je cours pour les punir:
La reine veut mourir : ses douloureuses plaintes
Font sentir à mon cœur de trop vives atteintes.
Je n'écouterai plus que mon seul désespoir:
Du moins en expirant je ferai mon devoir.
Perfide Antinoüs, si ma perte est certaine,
Sous ma chute funeste il faut que je t'entraîne.

ULYSSE.

Contre vos ennemis mon bras se vient offrir;
Je dois périr moi-même, ou les faire périr.
C'étoit trop endurer une telle insolence.
Les dieux semblent hâter le temps de ma vengeance;
Ils parlent à mon cœur, et j'entends leurs conseils.

TÉLÉMAQUE.

Ciel! d'un si grand dessein quels sont les appareils?
A vous perdre pour nous, quel motif vous engage?
Vous qu'un sort imprévu conduit sur ce rivage,
Vous, étranger? Allez chercher un sort plus doux.
Laissez-nous des malheurs qui ne sont que pour nous.
Partez; et si la mer vous remène en Corcyre,
Si vous voyez mon père, ayez soin de lui dire

Que malgré les malheurs qui m'ont environné,
Je me suis souvenu du nom qu'il m'a donné,
Et qu'enfin par ma mort j'ai cru faire connoître
De quel sang glorieux les dieux m'avoient fait naître.

ULYSSE.

Ah! c'est ici qu'il faut vous ouvrir mes desseins,
Et que nous unissions et nos cœurs et nos mains!
Je viens borner le cours de vos longues disgrâces.
Tandis que les tyrans s'amusent aux menaces,
Notre unique salut est de les attaquer.
Prince, à vos vrais amis allez vous expliquer,
Retracez à leurs yeux la gloire et la justice:
Dites qu'en ce moment on va connoître Ulysse.
Reprenez votre place et vos droits usurpés.
Que ces fiers ennemis, du coup mortel frappés,
Enivrés, comme ils sont, d'une vaine espérance,
Sans prévoir nos desseins, sentent notre vengeance.

TÉLÉMAQUE

O zèle incomparable! ô dessein glorieux!
Vous êtes envoyé par l'ordre exprès des dieux.
Vous-même, vous montrant comme un dieu tutélaire,
Vous serez aujourd'hui mon défenseur, mon père.
Cet air et ces regards, qui n'ont rien d'un mortel,
Me promettent la fin de mon destin cruel.

ULYSSE.

Contre un si doux transport je n'ai plus de défense;
Tout mon cœur pénétré s'ouvre avec violence!
Ah! mon fils, mon cher fils, dans ces embrassements
Finissons votre erreur et mes déguisements.
Connoissez votre père, ô mon cher Télémaque;
Vous étiez au berceau, quand je partis d'Ithaque.

EUMÉE.

Oui, c'est le roi, seigneur.

TÉLEMAQUE.

Mon père, je vous vois!
Je perds en cet instant l'usage de la voix.
Mais, mon père, est-ce ainsi qu'on eût dû vous attendre?

ULYSSE.

L'état où je parois ne vous doit point surprendre.
Les dieux, comme il leur plaît, peuvent en un moment
Nous mettre dans la gloire, ou dans l'abaissement.
A peine resté seul d'un funeste naufrage,
Je devois, inconnu, venir sur ce rivage,
Et prendre ce dessein conforme à mes malheurs.
Que votre mère et vous m'avez coûté de pleurs!
Dans quels ennuis profonds mon ame ensevelie...
Enfin je vous revois, mon fils, je les oublie;
Votre présence efface, en ce moment heureux,
Ce que mon infortune eut de plus rigoureux.

TÉLÉMAQUE.

Ah, seigneur! ah, mon père! ah, quelle joie extrême!
A peine en ce bonheur me connois-je moi-même!
Rare faveur des dieux! vœux enfin exaucés!
Mais vos rudes travaux, hélas! sont-ils passés?
Je sais qu'une sagesse, et pleine et consommée,
Guide votre valeur en tous lieux renommée:
Je sais par quels succès votre esprit généreux
A franchi tant de fois des pas si dangereux;
Mais, seigneur, celui-ci n'eût jamais de semblable;
Votre perte en ces lieux devient inévitable.
Sitôt que les tyrans pourront vous découvrir,
Vous allez voir unis, pour vous faire périr,

Les soldats étrangers, et vos sujets rebelles.
Dérobez-vous, seigneur, à leurs mains criminelles.
Ce seroit un péril trop indigne de vous;
Et sans vous exposer à périr sous leurs coups,
Il faut que votre nom armant toute la Grèce,
Fasse éclater sur eux la foudre vengeresse.

ULYSSE.

Non, il faut en ce jour me perdre, ou me venger.
Mais les moments sont chers, allons les ménager.
Assemblez sans éclat cette noble jeunesse,
Dont je sais que pour vous le devoir s'intéresse.
Déja Philétius, Haliterse, Mentor,
Préparent leurs amis, qui nous joindront encor.
Ils sont de mon retour avertis par Eumée;
Pour moi d'un zèle ardent leur âme est enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Que feront-ils? un peuple et lâche et désarmé,
Séduit par les tyrans, aussi bien qu'opprimé,
En ce péril soudain voudra-t-il reconnoître,
S'il faut périr pour vous, que vous êtes son maître?
Mais cependant la reine est prête d'expirer;
Vous seul de cet état pouvez la retirer.
Tandis que votre bras va combattre pour elle,
Elle succombera sous sa douleur mortelle.
Si vous ne la voyez....

ULYSSE.

Ah! sans cesse mon cœur
Vers un si cher objet se porte avec ardeur.
Peut-être en vous cherchant, que mon ame éperdue
De la reine en ce lieu cherchoit aussi la vue!
Trop cruelle contrainte! il la faut éviter;
Ses transports ne pourroient s'empêcher d'éclater:

Les larmes qu'à tous deux on nous verroit répandre,
Nous trahiroient. Mon fils, je cherche à la défendre.
Vous, calmez ses douleurs, allez la consoler.
Aux portes du palais il faut nous rassembler.
Nous choisirons le temps propre à notre entreprise :
Le tumulte des jeux, le jour nous favorise.
La prudence, mon fils, jointe avec la valeur,
Peut toujours surmonter le plus cruel malheur.
Allez, qu'un prompt retour tous trois nous réunisse.

SCÈNE VIII.

ULYSSE, EUMÉE.

ULYSSE.

Nous touchons au penchant d'un affreux précipice ;
Je ne te cèle point, que j'en ai quelqu'effroi,
Et j'inspire un espoir que je n'ai pas en moi.
Exposé sans relâche, aux destins en furie,
Entre les bras des miens, au sein de ma patrie,
Au sortir des travaux qui signalent mon nom,
J'aurai dans mon palais le sort d'Agamemnon !
Que dis-je ? ma fortune est encor plus cruelle ;
Je retrouve une femme adorable, fidèle ;
Quand je dois être heureux, je vois que je péris
Avec tout ce que j'aime, et père, et femme et fils !
Mais suivons mon destin, viens ; que tout se prépare...

EUMÉE.

Les tyrans sont armés, et leur rage barbare...

ULYSSE.

Je veux les reconnoître, et je vais remarquer
Le lieu, l'occasion propre à les attaquer.

S. s-moi. Mon cœur reprend une assiette tranquille.
N i-je donc entrepris rien de plus difficile ?
Et lorsque Polyphème exerçant sa fureur,
ıs son antre sanglant, noir séjour de l'horreur,
Entre mes compagnons dévorés à ma vue,
Tint si cruellement ma perte suspendue,
N'ai-je pas échappé de ses sanglantes mains,
E n'ai-je pas puni ses meurtres inhumains?
is à quelque destin que le ciel me réserve,
age protectrice, ô puissante Minerve,
ns ici soutenir et mon bras et mon cœur;
double ces transports, ce courage vainqueur
Qui m'ont fait triompher de la superbe Troie;
Ou si de mes malheurs je dois être la proie,
Fais au moins que mes jours, prêts à se terminer,
Par une belle mort se puissent couronner.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE, EUMEE, ÉRICLÉE.

EUMÉE.

Où courez-vous ? O ciel ! par quelle impatience
Vous-même voulez-vous trahir notre espérance !
Madame, arrêtez.

PÉNÉLOPE.

Non, cessez de vains discours :
Je veux voir l'étranger ; il est chez vous, j'y cours :
Vous m'arrêtez en vain, je ne veux plus attendre.
Eh ! comment de me voir peut-il tant se défendre,
Et quel mystère ici peut être enveloppé ?

EUMÉE.

Pour vous en ce moment son zèle est occupé,
Il est prêt à s'armer ; et si sa noble envie...

PÉNÉLOPE.

Je ne demande pas qu'il expose sa vie.
Hélas ! loin de tenter d'inutiles efforts,
Qu'il me parle, et soudain qu'il parte de ces bords.

EUMÉE.

Madame, croyez-nous, un destin plus propice
Peut-être dès ce jour vous rendra votre Ulysse.

PÉNÉLOPE.

Mes yeux courent en vain le vaste sein des eaux ;
Je ne vois point d'Ulysse arriver les vaisseaux.

Il reviendra trop tard, ma mort est assurée;
Je sens qu'elle s'approche, et j'y suis préparée.
Ulysse m'abandonne, on le peut trop juger
Par les soins qu'à me fuir a pris cet étranger.
Il me vient assurer que mon époux respire :
Le reste, cher Eumée, il n'ose me le dire;
Il craint par ce récit d'accroître mes tourments.

EUMÉE.

Votre époux est fidèle, et dans peu de moments
L'étranger va calmer l'effroi qui vous agite.

PÉNÉLOPE.

Plus vous me retenez, plus mon désir s'irrite.
Ah! je veux lui parler, vos soins sont superflus;
S'il diffère un moment, il ne me verra plus.
Une reine mourante et l'implore et l'appelle.
C'est trop attendre, allons.

EUMÉE.

Extrémité cruelle!
De votre impatience il le faut avertir :
Je vais vous l'amener, il y doit consentir;
Mais évitez l'éclat; préparez-vous, madame,
A cacher les transports qui troubleront votre ame.
Modérez.....

PÉNÉLOPE.

A mes vœux qu'il se laisse toucher.
Allez, courez; qu'il vienne, ou je vais le chercher.

EUMÉE.

Vous le voulez, j'y cours.

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE, *assise.*

INCROYABLE supplice !
Tu me regretteras, trop insensible Ulysse ;
Mon amour te prépare un juste repentir.
Il étoit à Corcyre, il n'en peut plus partir ;
Songe-t-il si je meurs ? A-t-il soin de m'apprendre
Qu'il vit, qu'il m'aime encor, que je le dois attendre ?
Hélas ! s'il peut encor se souvenir de moi,
C'est donc pour outrager ma constance et ma foi ?
Par l'indigne mépris d'une épouse fidèle,
Il flatte, le volage, une amante nouvelle.
Mes lettres, mes regrets, mes plaintes, mes soupirs,
De leurs doux entretiens augmentent les plaisirs ;
Lorsque je compte ici tant de tristes journées,
Comme de courts moments il passe les années ;
Mon esprit le cherchoit en des lieux ignorés,
Et d'un foible trajet nous étions séparés !

ÉRICLÉE.

Pourquoi l'accusez-vous, puisqu'il revient lui même
Justifier sa foi, vous montrer qu'il vous aime ?

PÉNÉLOPE.

On me trompe, Ériclée ; il seroit revenu,
Si des nœuds étrangers ne l'avoient retenu.
Ulysse, on voit ton père expirer de tristesse,
Bien plus que par le poids d'une longue vieillesse ;
Ta mère infortunée, au récit de ta mort,
Dans mes bras languissants a terminé son sort :

Ton absence détruit le royaume d'Ithaque;
Mais ton fils, ton seul fils, l'aimable Télémaque,
Qui perd par cette absence et le trône et le jour,
Ce fils au moins devoit avancer ton retour.
Tu devrois prendre ici le soin de le conduire;
Dans le métier des rois tu le devrois instruire.
Père injuste, est-ce ainsi qu'il apprendra de toi
Les vertus d'un héros et les devoirs d'un roi?
Pour moi, si ton mépris me montre à ta pensée,
Loin de cet âge heureux où tu m'avois laissée,
Ah! songe à ces beaux jours dans la douleur passés,
Songe à mes vœux constants, aux pleurs que j'ai versés,
Et qu'un si tendre amour est d'un prix qui surpasse
Tous les brillants attraits qu'un peu de temps efface.
Mais l'étranger.....

ÉRICLÉE.

Il vient.

PÉNÉLOPE.

Laissez-moi lui parler,
Et gardez que quelqu'un ne nous vienne troubler.

SCÈNE III.

ULYSSE, PÉNÉLOPE.

ULYSSE.

Dieux! où me conduis-tu? Que mon ame est émue!
En l'état où je suis, m'offrirai-je à sa vue?

PÉNÉLOPE.

Ulysse est donc vivant? suis-je en son souvenir?
Vous parloit-il de moi? Quand doit-il revenir?
Me celant qu'il vivoit, étoit-ce son envie
Que mes longues douleurs terminassent ma vie?
Ne m'aime-t-il donc plus?

ULYSSE.

Ah ! jamais votre époux
Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, et d'un amour si parfait, si fidèle,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PÉNÉLOPE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? quelle touchante voix.
Ulysse..... C'est ainsi qu'il parloit autrefois !
Quel doux charme s'oppose à ma douleur extrême !
Plus je regarde, plus..... Ah ! seigneur, c'est vous-même !

ULYSSE.

Oui, madame, c'est moi, c'est cet époux heureux,
De qui l'éloignement vous coûte tant de vœux.

PÉNÉLOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre !
Est-il bien vrai ? mes yeux craignent de se méprendre.
Oui, c'est vous, et mon cœur vous avoit reconnu.
Mais, hélas ! mon esprit par l'erreur prévenu,
Et mes pleurs répandus, comme un épais nuage,
De mes regards troublés m'avoient ôté l'usage.
Ulysse !

ULYSSE.

Pénélope !

PÉNÉLOPE.

O favorable jour !

ULYSSE.

O moments fortunés !

PÉNÉLOPE.

Mais ce charmant retour,
Pourquoi me le céler, quand vous saviez mes craintes,
Et de mon désespoir les funestes atteintes ?
Quand j'expirois pour vous, pouviez-vous en ces lieux,

En ce même palais, vous cacher à mes yeux?
Ah! vos soupirs, seigneur, sont d'un triste présage.
Jetté seul sur les bords par les coups de l'orage,
Ce retour souhaité, les dieux ne l'ont permis
Que pour vous exposer entre vos ennemis!
Ah! fuyons ces tyrans, et leur fureur mortelle;
Les monstres sont plus doux, la mer est moins cruelle.
Pourquoi reveniez-vous? téméraires souhaits!
Ciel! il eût mieux valu ne le revoir jamais!

ULYSSE.

Ah! revenez à vous. Faut-il que ma présence
Puisse de vos ennuis aigrir la violence?
De tant de maux divers, qu'on me vit endurer,
Votre absence est le seul qui m'ait fait soupirer;
Et si j'ai supporté des travaux incroyables,
Si je n'ai point fléchi sous les coups redoutables
Du sort, des éléments, et des dieux opposés,
Si j'ai franchi les mers qui nous ont divisés,
C'est par la seule ardeur de vous revoir encore,
Et de vous rapporter ce cœur qui vous adore.
Ah! quand je vous revois, quand vous me revoyez,
Pénélope, vos pleurs devroient être essuyés.

PÉNÉLOPE.

Eh! comment vous revois-je? hélas! je n'envisage
Que d'une prompte mort l'épouvantable image!
C'est en faisant sur vous tomber ces coups affreux,
Qu'elle s'arme pour moi de traits plus rigoureux!
Sous de si longs ennuis languissante, abattue,
Aurois-je pu prévoir le dernier qui me tue!

ULYSSE.

Je viens en ce grand jour terminer vos malheurs,
Perdre vos ennemis, et venger vos douleurs.

Les dieux vont décider de notre destinée ;
Et je crois qu'apaisant cette haine obstinée,
Dont j'ai, jusques ici, toujours senti les coups,
Fléchis par vos vertus, ils combattront pour vous :
Espérons. A vos pleurs je deviens trop sensible,
Lorsque je dois m'armer d'un courage invincible ;
Laissez-moi vous quitter.

PÉNÉLOPE.

Pour courir au trépas ?

ULYSSE.

Je vais vous délivrer.

PÉNÉLOPE.

Je veux suivre vos pas.

ULYSSE.

De paroître à vos yeux je devois me défendre :
Vos plaintes, vos transports se feront trop entendre ;
Et ces cruels tyrans que mon bras doit punir,
Avertis par vos cris, pourroient nous prévenir.
Adieu, je vais... Hélas ! que pourrai-je vous dire ?
Percé de vos douleurs, je frémis, je soupire ;
Je m'arrête, m'oublie, et me laisse attendrir !
Ce n'en est pas le temps, il faut vous secourir.

PÉNÉLOPE.

Que les dieux soient fléchis, qu'ils soient inexorables,
Nos destins désormais seront inséparables.
Je ne vous quitte plus.

ULYSSE.

Ne me retenez pas ;
Attendez, espérez.

PÉNÉLOPE.

Il se va perdre, hélas !
Suivons.

SCÈNE IV.

EURIMAQUE, PÉNÉLOPE, ERICLÉE.

ÉRICLÉE.

De vos ennuis cachez la violence :
Vous découvrirez tout, votre ennemi s'avance.

EURIMAQUE.

Il fuit. Il croit en vain éviter mon courroux,
L'imposteur, je voulois le surprendre avec vous.
Dieux ! à ce dernier trait aurois-je pu m'attendre !
Ce n'est point un faux bruit qui vient de se répandre ?
Vous le croyez ?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je crois la vérité.
Mon Ulysse est vivant.

EURIMAQUE.

Ah ! j'en serois flatté.
Je voudrois qu'il vécût, pour sentir mieux ma haine ;
Que mon bonheur causât et sa honte et sa peine ;
Qu'il me vît en ces lieux revêtu de ses droits,
Son fils chargé de fers, son peuple sous mes lois.
Faites-le revenir pour augmenter ma joie,
Qu'un si fameux triomphe à ses yeux se déploie :
Mais si l'on ne l'a pu tirer du fond des mers,
Il en devra rougir du moins dans les enfers.
Songez donc qu'à mes lois rien ne peut vous soustraire
Votre fils forme en vain un projet téméraire ;
J'ai déja prévenu ce qu'il pourroit tenter,
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter.
Et quant à l'imposteur qui fait revivre Ulysse,
En présence du peuple on le livre au supplice.

Je cours pour seconder les soins d'Antinoüs.
L'arrêt est prononcé; je ne pardonne plus.

SCÈNE V.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Étoit-ce donc ainsi que vous deviez m'entendre?
Grands dieux! étoit-ce ainsi qu'il falloit me le rendre,
Cet époux demandé par des vœux si constants?
Après que j'ai pour lui soupiré si long-temps,
Ce héros qui du sort a bravé les outrages,
Sorti de cent combats, sauvé de cent naufrages,
Viendra dans son palais, dans le sein de ses dieux,
Sous une main indigne expirer à mes yeux!
Traître, de qui le bras s'arme pour son supplice,
Ne frémissez-vous point en regardant Ulysse?
C'est lui. Je veux, cruel, mourir des mêmes coups.

ÉRICLÉE.

Madame!

PÉNÉLOPE.

Hélas! mes cris trahiront mon époux.
Oui, peut-être qu'encor leur fureur en balance
N'exerce pas sur lui toute sa violence;
Peut-être que son sang leur semble à dédaigner,
Et pour quelques moments ils pourront l'épargner.
Mais s'ils vont découvrir que c'est le grand Ulysse,
Par leur lâche fureur il faudra qu'il périsse;
Excités par mes cris, ils vont précipiter
L'attentat inhumain que je veux arrêter!
A quoi me résoudrai-je? où courir? Quelle peine!
La crainte me retient, quand mon amour m'entraîne.

Courons, cherchons Iphise; il la faut employer
Pour suspendre...

ÉRICLÉE.

Le ciel semble vous l'envoyer.

SCÈNE VI.

IPHISE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

IPHISE.

Que faites-vous? hélas! je viens de voir mon père
Suivre, sans m'écouter, son ardente colère.
Arcas, Antinoüs, excitent leurs soldats :
Le sang de l'étranger ne leur suffira pas;
Ils vont perdre le prince. Êtes-vous sans alarmes?
Tout le peuple est troublé, partout brillent les armes.

PÉNÉLOPE.

Ah! vous ne savez pas quels coups me font souffrir;
Mes maux sont à leur comble, et je n'ai qu'à mourir.

IPHISE.

Quoi! quel vain désespoir de votre ame s'empare?
Non, arrachez le prince à leur fureur barbare.
Vous pouvez d'un seul mot calmer tous les esprits.
Que l'amour de mon père à la fin ait son prix;
Et lui-même aussitôt dissipant les rebelles,
Fera tomber le fer de leurs mains criminelles.
Paroissez. Hâtez-vous. Le prince va périr.
Ah! s'il est temps encor je vais le secourir.

SCÈNE VII.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Ne ménageons plus rien : allons, chère Ériclée,
Montrer toute l'horreur dont mon ame est comblée;
Apprenons à ce peuple à mourir pour son roi.
(à Eurinome qui entre.)
Mon exemple... Eurinome, ah! quel est ton effroi?
Jusqu'où va des tyrans la cruelle injustice?
Sur l'étranger...

EURINOME.

On dit qu'on reconnoît Ulysse;
Qu'on l'immole, qu'il meurt. Un combat furieux,
Un spectacle inouï vient d'effrayer mes yeux:
Je n'ai pu discerner qui périt, qui se venge;
De cris, de sang, de morts, c'est un affreux mélange.
J'entendois : C'est Ulysse! Et mille bruits confus
Méloient avec son nom celui d'Antinoüs.
Le roi, dit-on, cédant au nombre qui l'accable,
Arrache aussi la vie à ce monstre exécrable.
Télémaque entraîné par le sort inhumain,
Pressé dans ce palais, court le fer à la main;
Pour venir jusqu'à vous, sa valeur étonnante
S'ouvre par cent combats une route sanglante;
Sous ses pas... Il paroît.

SCÈNE VIII.

TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, où courez-vous?
Venez, mourons ensemble.

TÉLÉMAQUE.

Ah! le ciel est pour nous.
Mon père est triomphant; sa valeur invincible...
Non, plutôt quelque dieu sous sa forme est visible;
Et ce miracle est tel, que venant de le voir,
J'ai peine encor moi-même à le bien concevoir.

PÉNÉLOPE.

Dieux justes!

TÉLÉMAQUE.

Des tyrans l'implacable colère,
Le traitant d'imposteur, vouloit perdre mon père;
Et par un châtiment célèbre et signalé,
Qu'aux yeux de tout le peuple on le vît immolé.
Dès qu'il sort du palais, leurs soldats l'environnent;
Il marche, il se fait jour, ses regards les étonnent:
Sur les degrés du temple enfin il est monté,
D'un air tel que l'auroit Jupiter irrité:
Traîtres, s'écria-t-il, *dont la lâche insolence*
Désola mes états pendant ma longue absence,
Et qui persécutant et ma femme et mon fils,
Pensiez voir par ma mort vos crimes impunis;
Je vis, me voici prêt à me faire justice;
Aux coups qui vont tomber, reconnoissez Ulysse:
Allons, Eumée, à moi, Mentor, Philétius.
Là d'un bras foudroyant il perce Antinoüs.

Je crie à haute voix : C'est le roi, c'est mon père ;
Et fonds, en l'imitant, sur la garde étrangère.
Arcas, les plus mutins sont d'abord renversés.
Nos fidèles amis, d'un beau zèle poussés,
Animent tout le peuple ; il se déclare, il s'arme ;
Parmi les ennemis tout se trouble, s'alarme,
Tout s'ébranle, tout fuit, rien n'ose résister,
Et l'effroi dans les flots les fait précipiter.
Dérobant Eurimaque à sa perte certaine,
Je l'ai dans les vaisseaux fait conduire avec peine.
O ciel ! que ne peut point la présence des rois ?
Mon père, en se nommant, a repris tous ses droits ;
Et son aspect auguste, et ses coups redoutables
Ont désarmé soudain, ou puni les coupables ;
Les plus rebelles cœurs rentrent dans le devoir.
Tout reconnoît déja ses droits et son pouvoir.
Tandis que sa victoire exige sa présence,
Son ordre auprès de vous m'envoie en diligence.
J'ai chassé les soldats qui gardoient ce palais,
Et leur indigne sang a lavé leurs forfaits.
Venez donc voir Ulysse au milieu de sa gloire.
Son cœur attend de vous le prix de sa victoire.
Je vais trouver Iphise ; et dans son triste effroi,
Lui rendre en ce moment les soins que je lui doi.
Que veut Eumée ?

SCÈNE IX.

EUMÉE, TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Enfin tout se calme en Ithaque,
Mais votre soin n'a pu conserver Eurimaque :
Lorsqu'il croyoit, seigneur, aborder ses vaisseaux,
L'esquif qui le portoit, s'abime sous les eaux.

TÉLÉMAQUE.

Et que devient Iphise ?

EUMÉE.

Elle ignore sa perte.
Ulysse vous attend, pour aller voir Laërte,
Madame.

TÉLÉMAQUE.

Pardonnez si mon empressement
Cherche Iphise....

PÉNÉLOPE.

Suivez ce tendre mouvement.
Enfin, dieux tout puissants qui m'avez exaucée,
De mes longues douleurs je suis récompensée !
Mais ce bonheur, mon fils, qu'ils rendent à mes vœux,
Ne seroit pas parfait, si vous n'étiez heureux.

FIN DE PÉNÉLOPE.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 8 février 1685.

NOTICE
SUR CAMPISTRON.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1656, d'une bonne famille de cette ville. Son père, procureur général des eaux et forêts, près le parlement de Toulouse, lui fit donner une éducation soignée dont il profita. Le jeune Campistron n'avoit encore montré aucun penchant pour la poésie, lorsqu'une affaire d'honneur l'éloigna de sa patrie. La passion qu'il avoit conçue pour une demoiselle de Toulouse lui suscita un duel dans lequel il fut blessé. Ses parents, craignant les suites de cette affaire et plus encore celles de son amour, l'envoyèrent à Paris. Il prit bientôt au sein de la capitale le goût du théâtre et des vers. Guidé par Racine dans la carrière dramatique, il essaya de marcher sur ses traces, et, s'il n'atteignit jamais les charmes de sa poésie, du moins est-il de tous nos auteurs celui qui a le plus approché de ce grand maître par la sage conduite et l'excellente contexture de ses ouvrages. Le premier qu'il donna fut *Virginie*. Cette tragédie, représentée, pour la première fois, le 12 février 1683, n'eut qu'un médiocre

succès. L'année suivante, Campistron fit jouer *Arminius :* cette pièce réunit tous les suffrages, et lui fit une sorte de réputation qui fut bientôt solidement établie par *Andronic* et *Alcibiade.* La première de ces tragédies, mise au théâtre le 8 février 1685, eut vingt-cinq representations dont les vingt premières à prix double. *Alcibiade,* donnée le 28 octobre de la même année, fut jouée quarante fois.

Trois ans après parut *Phocion,* qui obtint onze représentations. Cette tragédie fut suivie de *Phraarte* dont un ordre supérieur fit interrompre les représentations, et qui n'a jamais été imprimée.

Adrien, tragédie mise au théâtre le 11 janvier 1690, n'eut que huit représentations.

Tiridate, donnée l'année suivante, eut un brillant succès et attira la foule pendant vingt-cinq représentations.

Aétius tragédie, représentée le 28 janvier 1693, fut jouée quinze fois, mais n'a point été reprise ni imprimée.

Dès 1684 Campistron avoit fait preuve de talent pour la comédie dans *l'Amante amant,* pièce en cinq actes qu'il avoit composée pour la femme de Raisin, laquelle désiroit jouer un rôle de travestissement. *Le Jaloux désabusé,* comédie, qu'il

donna le 13 décembre 1709, fut dès-lors regardée comme une fort bonne pièce, et tiendra toujours une place distinguée parmi les bons ouvrages de ce genre.

L'esprit et les talents de Campistron lui obtinrent plusieurs places lucratives. Sa valeur dans les armées lui mérita des décorations militaires. Il étoit de l'Académie françoise, lorsqu'il mourut le 11 mai, 1723, presque subitement, d'un abcès au poumon.

PERSONNAGES.

COLOJEAN PALÉOLOGUE, Empereur de Grèce.

IRÈNE, fille de l'Empereur de Trébisonde, et femme de l'Empereur.

ANDRONIC, fils de l'Empereur.

LÉON, } ministres d'État.
MARCÈNE, }

LÉONCE, envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, gouvernante d'Irène.

NARCÉE, confidente d'Irène.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR, } officiers des gardes de l'Empereur.
GÉLAS, }

CRISPE, officier de l'Empereur.

Gardes.

La scène est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le palais de l'Empereur.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARCÈNE, CRISPE.

MARCÈNE.

Quoi ! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcène ?
A moi ! Me dis-tu vrai ? puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCÈNE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son âme
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-temps, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance ?
Pour moi, je l'avouerai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi ;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.

Je l'attendrai, pourtant, et pour être éclairci
Des sentiments secrets d'un homme...

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCÈNE II.

LÉON, MARCÈNE, CRISPE.

LÉON, *à Crispe.*

Que l'on nous laisse seuls.

(Crispe sort.)

SCÈNE III.

MARCÈNE, LÉON.

LÉON.

Seigneur, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que, de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez, sans contrainte, écouter mes discours?

MARCÈNE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrette;
Mais, dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi.
Je le jure, seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur:
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.

Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous : vous ne craigniez que moi,
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son rival
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal;
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zèle.
Chacun de nous étoit un ministre fidèle,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoient affermi.
Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'Empereur a joui du fruit de nos querelles.
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette cour, seigneur, vous est connu:
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irène
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colère;
Et si dans ses transports il épargne son père,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups.
Il impute à nos soins sa triste destinée.
Il croit que pour résoudre un second hyménée,

Enfin, pour en former les injustes liens,
L'Empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et, pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCÈNE.

Je ne sais si je puis, avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter :
Nous sommes seuls, enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage.
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur.
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance.
Le prince est plus à craindre encore qu'on ne pense :
Il régnera; comment nous pourrons-nous sauver?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-temps une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours, solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret;
Grâce à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflamme;
Au désir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De domter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier.

Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance:
Mais surtout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la cour de son père,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire;
Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le prince; et je puis dire encore,
Qu'il est cher à la cour, que le peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares:
Chaque jour l'envoyé de ces peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'Empereur
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile:
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille?
L'Empereur, libre alors de craintes et de soins,
Étant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques:
Il est, n'en doutez point, comme tous les monarques
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achètent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire;
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles:
Nos services passés sont de foibles asiles;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux:
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,

Et l'exil, la prison... que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte,
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie,
Que le peuple triomphe, et loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grâce en nous faisant mourir!

LÉON.

Oui, seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colère;
Occupons l'Empereur; ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... mais je le vois paroître.
L'envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCÈNE IV.

LÉONCE, MARTIAN, ANDRONIC, MARCÈNE, LÉON.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zèle
Des peuples opprimés je défends la querelle...

(*à Marcène et à Léon.*)

Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur,
Au gré de vos désirs, font agir l'Empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un peuple malheureux et non pas criminel.

Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie:
Des peuples ébranlés j'assurerai la foi.
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misère;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon père,
En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin, jusqu'à vous en prier.

MARCÈNE.

Ah! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'empire.
Laissez-moi.

(Marcène et Léon sortent.)

SCÈNE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons!

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour, par une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis... Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux si mes soins donnent à vos états
Ce repos souhaité, dont je ne jouis pas!

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, GARDES, ANDRONIC, LÉONCE MARTIAN.

ANDRONIC, *à l'Empereur, en allant au-devant de lui.*
Seigneur, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daignez m'assurer...
L'EMPEREUR, *l'interrompant.*
Qu'il s'avance.
LÉONCE, *se jetant aux pieds de l'Empereur.*
Permettez-vous, seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...
L'EMPEREUR, *l'interrompant.*
Levez-vous.
LÉONCE, *à part, en se relevant.*
Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche!...
(à l'Empereur.)
Tout un peuple, seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre père, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des rois.
Vous le savez, seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne héros pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses chefs et ses soldats.
Cet heureux temps n'est plus; ces guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs de gouverneurs avides.

ous des fers odieux leur cœur est abattu :
a rigueur de leur sort accable leur vertu.
out se plaint, tout gémit dans nos tristes provinces,
es chefs et les soldats et le peuple et les princes.
haque jour sans scrupule on viole nos droits,
t l'on compte pour rien la justice et les lois.
n vain vos ennemis à nos peuples soutiennent
ue c'est de votre part que leurs ordres nous viennent.
on, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats.
 dirai plus, seigneur, vous ne les savez pas.
h! si, pour un moment, vous pouviez voir, vous-même,
our quels coups on se sert de votre nom suprême,
ue ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
u'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
lors de vos sujets, moins Empereur que père,
ous ne songeriez plus qu'à finir leur misère,
t qu'à punir bientôt, avec sévérité,
es indignes abus de votre autorité!
nfin, si l'on a vu nos peuples en furie
armer pour maintenir les droits de la patrie,
eigneur, nos gouverneurs sont les plus criminels;
s nous ont trop appris à devenir cruels!
our vous nous conservons la foi la plus constante:
aut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
aut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
rodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
aut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
uivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?
ous nous verrez, contents au milieu des déserts,
raver, pour vous servir, tous les périls offerts,
t mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
es bontés dont jadis nous combla votre père.

Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maisons, massacrer nos parents,
Et les trésors tirés du sein de nos provinces,
Rendre ces inhumains plus puissants que nos princes;
Je l'avouerai, seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger en prince légitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos misères.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos états.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice.
Que dis-je? vous voulez me prescrire des lois,
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix.
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentiments,
Je ne vous répondrois que par des châtiments.
Mais je veux bien encor suspendre ma colère.
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévère.
Allez; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(Léonce sort.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidèles;
Et, malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs!
L'Empereur, mon aïeul, dont les vives lumières
Égaloient le grand cœur et les vertus guerrières,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grâce méritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aille.....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte;
De ces lieux, pour un temps, souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, seigneur; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le désir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons, que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance, et quitter cette cour?

ANDRONIC.

Oui; j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une première grâce?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne!
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jeter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Byzance, où ma cour vous adore...,
Quel étrange projet! je le répète encore:
Pour des peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous; je vous laisse y penser.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire:
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir!

MARTIAN.

Eh quoi! vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre ciel vous serez plus tranquille?
Non, seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas:
Changerez-vous de cœur en changeant de climats?

Et croyez-vous sentir en sortant de Byzance
Des transports moins pressants et plus d'indifférence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter :
C'en est fait, mes tourments ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irène est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans désirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance ;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance ;
Ses yeux sont plus puissants qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts !
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-temps ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon père avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irène !
Il s'élève en mon cœur des sentiments de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer.
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon père,
Et le ciel m'est témoin comme je le révère !
Je voudrois faire plus, mais il m'a tout ôté.
Son choix... n'en parlons plus... Je suis trop agité.
Je ne me connois plus, et je me crains moi-même.
Je suis jeune, jaloux : j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons ; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu !

MARTIAN.

Que je vous plains, seigneur ! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée !

Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos aïeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux!
Eh quoi! pour pénétrer l'excès de ma misère,
Ne te suffit-il pas de connoître mon père?
L'Empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang:
Les plus saints mouvements que la nature imprime
Dans son austère cœur passeroient pour un crime;
Et pour être né prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un père pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! seigneur....

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure.
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang.
Surtout de mon aïeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous moments et remplit ma mémoire!
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet, n'en peut être arraché:
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatants je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succès triomphants,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,

Des rebelles punis, des rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité.
Je le vois triompher du destin irrité;
Et tirant de sa chute une nouvelle gloire,
A force de vertu, rappeler la victoire.
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi, ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe; elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irène;
Du dessein que j'ai pris il la faut avertir.
Va la trouver; dis-lui qu'avant que de partir
Je demande surtout à voir l'Impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... adieu : cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Je ne le verrai point : non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Byzance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir ;
Et, puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRÈNE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zèle et la prudence
Devroient à tous moments rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce prince déplorable ?

Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra, pour le moins, devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune...
Que dis-je? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la cour?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime!
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit, tôt ou tard, quelque éclat de ses feux,
Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms et d'époux et de père,
Et vous perdroit tous deux, sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle.
Surtout, commandez-lui de ne vous voir jamais:
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce palais;
Qu'il pense à tous momens que son sort et le vôtre
Vous doit, jusqu'au tombeau, séparer l'un de l'autre.
O ciel! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence?
Que de nouveaux combats! que de secrets soupirs!
Hélas! épargnez-vous ces mortels déplaisirs!
Si le prince une fois vous a promis, madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Étouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant désir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.

Voyez-le ; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRÈNE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste !
J'ai causé ses malheurs, en causant son amour ;
Le presserai-je encor de sortir de la cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre ?
Que dis-je? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes : ..
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes !
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien!
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien !
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance ;
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes désirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs !...

(A part.)

O bienheureux séjour ! aimable Trébisonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde,
Que n'ai-je en vous perdant de mes funestes jours
Par une prompte mort vu terminer le cours !
Je m'éloignai de vous. En ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos pères l'ordonnoient. Trébisonde et Byzance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance.
Je venois, avec joie, en célébrer les nœuds.
Le prince étoit aimable, il étoit amoureux.

Vains projets ! vains transports ! espérance inutile !
J'arrive, enfin ; à peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis.
Il me faut épouser le père au lieu du fils.
Nos destins sont changés : un ordre de mon père
Détruit dans un instant le bonheur que j'espère.
En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir !

EUDOXE.

Eh ! pourquoi rappelant vos disgrâces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
Madame, faites-vous un généreux effort ;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Ah ! que m'osez-vous dire ?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
Cependant, qui jamais eut le sort plus contraire ?
Observée avec soin par une cour austère,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même,
Que vous dirai-je, enfin ? où ce cœur malheureux
Est souvent, malgré moi, moins fort que je ne veux !

EUDOXE.

Redoublez vos efforts. Le temps, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCÈNE II.

NARCÉE, IRÈNE, EUDOXE.

NARCÉE, *à Irène.*

Andronic s'avance vers ces lieux :
Il vous cherche, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Ah ! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCÈNE IV.

ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irène, qui veut s'éloigner.*

Vous me fuyez, madame ? Ah ! ciel ! quelle injustice !
Quoi ! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice ?
Hélas ! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

IRÈNE.

Que demandez-vous, prince, et que pourrez-vous dire ?
Méprisez-vous les lois que je vous fais prescrire ?
Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire, malgré moi, recevoir vos adieux ?

uisque vous êtes prêt à sortir de Byzance,
'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
vez-vous oublié qu'un serment solennel
ous impose à tous deux un silence éternel;
u'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
u'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime;
ue, sans cesse, attentive à remplir mon devoir,
mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
t, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
u'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

u'entends-je? juste ciel! de quoi m'accusez-vous?
ladame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
iens-je vous demander que d'un œil pitoyable
ous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
iens-je vous demander que vous me permettiez,
uisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
h! de votre repos plus jaloux que vous-même,
ai soin de m'exiler, parce que je vous aime.....
ardonnez-moi ce mot, pour la dernière fois,
t songez que je pars sans attendre vos loix,
u'en vain à me bannir vous étiez résolue,
uisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
epuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
ladame, vous vivez pour un autre que moi,
uoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
ous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme,
i le moindre transport, un indiscret soupir
ous ont fait soupçonner quelque injuste désir?
out a gardé, madame, un rigoureux silence...
lais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
e sais tous les combats qu'il me faudroit livrer

Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais, enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire.
Ils ont su mon amour et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer.
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés apaiser la furie:
Ils me veulent pour chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs États,
Qu'au gré de mes désirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit, pour le moins, s'offenser de mon zèle.
S'il défend à mon cœur des sentiments trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre père,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux,
Appelez-moi, madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire.
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRÈNE.

En vain vous me flattez de ces fameux services:
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.

Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, prince, dans cette cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence!
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le ciel m'a donné,
Obéir à ses lois, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévère,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi,
Voilà, jusqu'à la mort, quel sera mon emploi.
J'avoûrai, cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent monarques jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidèle,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps? ce bonheur, dont vous flattez mon ame,
Hélas! en vous perdant je l'ai perdu, madame;
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer.
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;

Et, payant de mon sang ma première victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que, nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Étonne mon courage et confond mes projets!
Ah! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine,
Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyez seul à plaindre, et le seul malheureux?...
Mais, que dis-je? où m'entraîne une force inconnue?...
Ah! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue?
Partez, prince; c'est trop prolonger vos adieux!

EUDOXE.

Ah, madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCÈNE V.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

L'EMPEREUR, *à Irène, en lui montrant Andronic.*

Madame, quel étoit son discours et le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre:
Je le vois; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRÈNE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espère.

Il vient de me presser de vous parler pour lui.
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerrière,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma prière...
(A Andronic.)
Je fais ce que je puis, prince; vous l'entendez.
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!
(Elle sort avec Eudoxe.)

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Quoi! prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, seigneur; et déja je brûle de partir:
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne!

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne:
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en père,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander;
Mais, puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! seigneur, voulez-vous...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ne me repliquez plus.
Songez à m'obéir d'une âme plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh! bien, seigneur, je sors; mais c'est trop me contraindre.
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LEON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous....
Que dis-je? croyez-vous que ce prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire;
Je prends peu garde au fils s'il faut servir le père.
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.

Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.
Iroit-il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie ?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé ?

MARCÈNE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et pour mieux attirer ce prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un chef tel que lui,
S'ils peuvent désormais braver votre colère,
En opposant le fils aux menaces du père,
Et publier partout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur !

LÉON, *à l'Empereur.*

Hélas ! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre !
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets.

Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend ;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand.
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole.
Pour lui le sort se fixe et la victoire vole.
Il gagne des soldats et l'estime et le cœur :
Les peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore, ou le suit ; tout le redoute, ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux !

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez !.. Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse, de plus près, éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins.
Placez autour de lui de fidèles témoins.
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(Léon et Marcène sortent.)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

Ce n'est pas tout : dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement..
Ah ! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne !
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irène?
Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?..
Que dis-je ? ils se parloient quand je les ai surpris.

J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O ciel! quelle terreur!.. Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux...
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure ..
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'Impératrice;
Et bien qu'à ses désirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint...
Ah! si je le croyois... un châtiment sévère...
Allons, développons ce funeste mystère.
Ils se cachent en vain, et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus;
Martian, tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre!

MARTIAN.

Mais, quoi! ne sauriez-vous un moment vous contraindre.
Modérez vos transports. Est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce
Est-il prêt? qu'a-t-il dit et quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos lois un souverain devoir...
Mais il vient.

SCÈNE II.

LÉONCE, ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'EST en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez, sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, seigneur; tout est prêt, vous n'avez qu'à me suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours;
De nos peuples armés acceptez le secours.
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus. Par trop de violence,
On a poussé mon cœur et lassé ma constance.
Ouvrons des yeux, enfin, trop long-temps abusés,
Rendons, à notre tour, les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos peuples vous attendent:
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.

Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fidèles à leurs chefs, patients à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune:
Mais surtout bannissez une crainte importune;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords.
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise;
Entrez dans la carrière, et, sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces egards sévères,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires;
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit, et je cours vous attendre.
D'abord que l'empereur, congédiant sa cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fidèles amis et des cœurs assurés,

Qui, tous brûlants pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, seigneur. Moi, sans plus différer,
A remplir vos désirs je vais tout préparer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'EN est donc fait, seigneur, et, malgré ma prière,
Vous suivez les transports d'une aveugle colère?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?
Dans quels affreux périls vous courez vous jeter!
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mène?
J'en frémis!... vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah, cruel! oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse cour?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'état me défendront en vain.
Mais mon destin le veut: il faut que j'obéisse.
Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes moments
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourments?

On me prive, à jamais, de tout ce que j'adore;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né!
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte,
Laissé-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets:
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;
Et, nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande, par grâce, à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles états;
On me refuse encor l'emploi que je demande:
On soupçonne ma foi! je vois qu'on m'appréhende.
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner:
On me croit dévoré de l'ardeur de régner;
Et, tout près de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fausses raisons on me retient ici!
Je vois contre mes pleurs qu'un père est endurci:
Je vois mes ennemis triompher de ma peine;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne:
On veut me voir souffrir, et mes persécuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrette rage!

Plus de conseils ; il faut m'éloigner, ou périr.
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-temps une douleur timide ;
Je veux que désormais la colère me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur !...
Mais déja dans ces lieux règne un profond silence...
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera temps reviens m'en avertir.

(Martian sort.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Enfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets !
O vous, dont si long-temps j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Byzance,
Palais de mes aïeux, où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis ; mais, en partant, mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie !
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer !
Je l'aime, je l'adore et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes ;
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes ;
Et, le ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs !...

(Voyant paroître Martian.)

Enfin...

SCÈNE V.

MARTIAN, ANDRONIC.

MARTIAN.

Venez, seigneur; l'heure nous favorise :
Partez.

ANDRONIC.

(A part.)

Allons... O ciel! conduis notre entreprise.
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient... L'Empereur se présente à mes yeux...
Serois-je découvert?

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ASPAR, CRISPE, GÉLAS, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *aux gardes.*

Gardes, qu'on les saisisse?

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins, par ma mort, prévenons sa justice.

(Il veut se tuer, on le désarme.)

L'EMPEREUR.

Mais, prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime,

Satisfaire, à la fois, mon cœur et vos soupçons;
Vous épargner le soin de chercher des raisons,
Pour condamner un fils, que vous croyez perfide;
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide!

L'EMPEREUR, *à part.*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?..
(Aux gardes.)
Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer, au milieu des supplices,
Léonce et Martian, ses malheureux complices...
(Andronic sort avec Aspar et quelques gardes. Martian est emmené par Crispe, Gélas et d'autres gardes.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez-vous; et sans perdre un moment
Suivez le prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime
(Léon sort.)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Vous l'avez vu, seigneur; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils.
Ils s'éloignoient tous deux, et ce palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.

Mais, seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts.
Il m'a tout dit. Nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCÈNE IX.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE, L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

Qu'ai-je entendu, seigneur? quel bruit, quelles alarmes?
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiète, éperdue,
Je vous cherche, je cours : rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des soldats interdits, des gardes etonnés.
Qui cause dans la cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible,
Je les ai détournés. Ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRÈNE.

Quoi! seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colère,
Couroit insolemment s'armer contre son père;
Et, malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les tranports furieux.

Mais le ciel, qui toujours me conduit et me guide,
A trompé les desseins de ce prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des lois.
Il est en mon pouvoir, et ce prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable!

IRÈNE.

Ah! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain?

L'EMPEREUR.

Madame...

IRÈNE, *l'interrompant.*

A cet excès pousser votre colère!
Quelle horreur!... pardonnez à mon discours sincère:
Je crains pour vous, seigneur, l'infaillible retour
Des mouvements du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austère justice
Entraînent après eux un éternel supplice.
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fidèles...
Peut-être j'en dis trop; mais mon zèle, seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire!

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zèle officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense;
Allez; ne doutez point de ma reconnoissance.

(Il sort d'un côté avec les gardes, et Irène sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.)

SCÈNE X.

MARCÈNE, *seul.*

Enfin, le prince est près de périr aujourd'hui!
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte?...
Ah! prenons, sans effroi, l'occasion offerte!
Il nous a menacés : il nous perdroit un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LÉON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'empire.
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LÉON.

L'Empereur à déja vu la lettre
Qu'entre les mains du prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris?
Cependant, l'Empereur veut que son fils la voie.
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie.
Faites-la rendre au prince, et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

(Il lui donne une lettre.)

ASPAR, *prenant la lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zèle.

LÉON.

Mais, surtout, employez un ministre fidèle.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

ASPAR, *seul.*

Ne craignez rien ; je vous ferai connoître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître...
Mais je vois Andronic... Il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

ANDRONIC, GARDES, ASPAR.

ANDRONIC, *à Aspar et aux gardes.*
Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.
(Aspar et les gardes s'éloignent.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Desseins mal concertés, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance !
Douces illusions de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussitôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères,
Et laissez-moi, sans vous, contempler mes misères !...
O ciel, dans quel état me trouvé-je réduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoi dois-je m'attendre, et quel espoir me reste ?
Léonce et Martian, que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment, ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon âme est troublée,

Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencements doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi; je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse;
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice.
Qu'il songe à nos destins, et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon père... mais, que dis-je? il refuse de l'être:
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse et l'empire et le jour.
Voilà tous les présents que m'a faits son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse,
Et, quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir!

(Voyant entrer Gélas.)

Mais, que veut-on de moi?

SCÈNE V.

GELAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la lettre d'Irène.*

Seigneur, c'est une lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC, *prenant la lettre.*

N'avez-vous rien à dire et ne puis-je savoir...

GÉLAS, *l'interrompant.*

Non, seigneur. Je vous quitte, et j'ai fait mon devoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ANDRONIC, *seul.*

Est-il quelque remède au malheur qui m'accable?
Le ciel me jette-t-il un regard favorable?
Qui peut être touché de mon sort inhumain?...

(Ouvrant la lettre et l'examinant.)

Lisons... Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon âme s'est émue.
Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas...

(Il lit.)

« Par un dernier effort apaisez votre père.
« Ne ménagez plus rien, prince, pour vous sauver.
« Assurez une vie à l'état nécessaire,
« Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever. »

(après avoir lu.)

O bonté sans exemple!... Adorable princesse!
Quoi! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix : il me semble l'entendre.
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous... Ah! prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux?

Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un père.
Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colère?...
Irène, de vos vœux je me fais une loi :
Vous voulez que je vive, et c'est assez pour moi.
A vos moindres désirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi!...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres!
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours...

(Appelant.)

Holà, gardes! quelqu'un.

SCÈNE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon père,
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

(Aspar sort.)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC, *seul.*

Que vais-je faire? ô ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un père qui me traite avec indignité;
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grâce;
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace;
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence:
Son front ne m'offrira qu'un sévère dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCÈNE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Préparez-vous, seigneur, votre père s'approche.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Dites plutôt mon roi... quel combat! quel reproche!...
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter!

SCÈNE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR, *à Aspar.*

Qu'on nous laisse...

(*Aspar sort.*)

SCÈNE XI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.

L'EMPEREUR, *à part.*

A mes pieds viendra-t-il se jeter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espère?

L'EMPEREUR, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colère!

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons et ne balançons plus...

(*à l'Empereur.*)

Vous me voyez, seigneur, interdit et confus...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, seigneur, rassurez-moi!
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse!

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, seigneur? Ah! ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire!

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel!

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévère?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un père?

ANDRONIC.

Eh quoi! c'en est donc fait? il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils?
Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous:
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux.
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle et mon fils dans un traître!

ANDRONIC.

Seigneur....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons ;
Nous avons découvert toutes vos trahisons....
Allez, prince, marchez où l'honneur vous convie ;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie :
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore....

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas !
Ne me reprochez point un crime imaginaire !

L'EMPEREUR.

Quoi ! se rendre le chef d'un peuple téméraire,
Traiter secrètement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés ?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces serments mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au trône où, dès long-temps, un père te fatigue ?
Réponds-moi, si tu peux. As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle : ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, seigneur ; je ne puis ou n'ose vous répondre....
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi !...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite.
Sous le joug importun de leurs sévères lois,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois ;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous... :

(Se jetant à ses pieds.)

Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?

(Voyant l'Empereur détourner la vue de dessus lui.

Quoi ! loin de m'écouter vous détournez la vue ?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvements
Qui devroient le saisir dans ces tristes moments !
Regardez-moi, seigneur, avec des yeux de père....
Mais, hélas ! je ne fais qu'aigrir votre colère.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non ; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah ! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grâce,
Et mon cœur, en effet, n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint a cet indigne effort....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

C'est assez ; je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice.
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt, de honte et de regret,
De m'être à vos genoux abaissé sans effet. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR, *seul.*

O CIEL! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence!...
C'est trop en sa faveur me faire violence....
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'impératrice l'aime....
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même.
Irène a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire.
Je n'en puis plus douter; le traître s'est trahi.
A d'autres lois, enfin, auroit-il obéi?
Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine, au lieu de ma pitié!
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage.
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel temps? au moment que, malgré ma colère,
Le traître me faisoit sentir que j'étois père,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner!
Que sais-je? quand mon cœur eût pu lui pardonner....

Que cette lettre entr'eux marque d'intelligence!
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres.... mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possède la science,
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre?
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides, sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur....
Hélas! ils m'abusoient sans peine et sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude.
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu!...
O malheureux époux! ô déplorable père!
Où dois-tu t'arrêter, où porter ta colère?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt!
Dans leur perfide sang étouffons cet affront.
Mais, surtout, ménageons leur mort avec prudence;
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat:
Condamnons Andronic en criminel d'état...
Par un effort secret perdons l'impératrice,
Et cachons, à la fois, son crime et son supplice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC, *seul.*

Serai-je encor long-temps dans cet état cruel?
Pourquoi laisse-t-on vivre un prince criminel?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude.
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé!...
Que je souffre!... Je cède à mon impatience...
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance!
Je ne puis résister à tout ce que je sens...
(Voyant paroître les officiers des gardes.)
Mais, enfin, voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCÈNE II.

ASPAR, GÉLAS, CRISPE, ANDRONIC.

CRISPE, *à Andronic.*

Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends. On veut que je périsse?
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice.
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend !
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grâce,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain. Quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt : revenez m'avertir.

(Aspar sort.)

SCÈNE III.

ANDRONIC, GÉLAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas ! quel transport, quel mouvement me presse ?

(Crispe lui donne un fauteuil.)

Que l'on me donne un siège... Il suffit ; qu'on me laisse...

(A Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.)

Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs ?

(Gélas et Crispe sortent.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Il est tems de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas ! toute mon espérance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître, dès le berceau, de cent peuples divers ;

Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug, si long-temps, fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs,
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs, et, dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées!...
Mais, quoi! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort!
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux!
Furieux sans effet, amant sans espérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups...
Ah! le ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laisser libre, du moins, ma flamme, ou ma colère,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler!
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grâce au coup qui m'en délivre...
Oui, je suis résolu... mais, que deviendrez-vous,
Irène? De mon père évitez le courroux!
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes!
Et que sais-je? peut-être, en ce moment fatal,
Il me condamne moins en père qu'en rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
Quel péril pour Irène, ô ciel! s'il la soupçonne!...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!...

Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice!...
Mais je touche au moment du fatal sacrifice!...
Ciel! je t'offre ma mort, apaise ta rigueur!
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!...
Contre un barbare époux protège l'innocence!
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense!

SCÈNE V.

ASPAR, GÉLAS, ANDRONIC.

ANDRONIC, *à Aspar.*

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit?

ASPAR.

Oui, seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt?

ASPAR.

Je frémis de le dire!

ANDRONIC.

Tout est prêt?... allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire!...

(A Gélas.)
Gélas, menez le prince.

(Andronic et Gélas sortent.)

SCÈNE VI.

ASPAR, *seul.*

Ah! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort!...

Sinistre évènement! exemple redoutable!...
O perte pour l'empire à jamais déplorable!...
De quels coups après toi sommes-nous menacés?

SCÈNE VII.

IRÈNE, NARCÉE, ASPAR.

IRÈNE, *à Narcée.*

NON, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic, en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le temps qui me reste...
(A Aspar.)
Que fait le prince, Aspar? L'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRÈNE.

Expliquez-vous, parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRÈNE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importants.

(Aspar sort.)

SCÈNE VIII.

IRÈNE, NARCÉE.

NARCÉE.

MAIS, que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?

Hélas, que je vous plains ! mon cœur, saisi d'effroi,
Regarde votre sort...

SCÈNE IX.

EUDOXE, IRÈNE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irène.*

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
Quel est votre dessein ? Vous m'avez donc trompée ?
Quoi ! madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
Quel succès de mes soins ! Ah ! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'empire, un époux ?

IRÈNE.

O ciel ! pour ces conseils quel temps choisissez-vous ?
Hélas ! en ma faveur soyez plus indulgente !
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos lois
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches !
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel....
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie !
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment ;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel et la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein, et cherchez du secours.

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime.
Il croit son fils et moi noircis du même crime....
Ah ! courons le chercher : il est près de ces lieux.
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux !
Que les derniers regards de ce prince fidèle
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irène un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entière à la sienne affligée ;
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux....
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse, à la fin, toute ma destinée !...

(Elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas, qui survient.)

SCÈNE X.

GÉLAS, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irène.*

MADAME, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher ?
Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher !
Evitez un objet qui déchire mon ame !

IRÈNE.

Andronic est donc mort ?

GÉLAS.

Il ne vit plus, madame.

Je viens, en ce moment, de le voir expirer,
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRÈNE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi.... Je cède après ce coup funeste....
(A Gélas.)
Et vous, du sort du prince apprenez-moi le reste.

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras, lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang, qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant, il pâlit et ses yeux s'obscurcissent.
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent.
Son ame, avec son sang, trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler!...
Donnez un peu de temps à mon ame abattue...
(Après une courte pause.)
C'est assez; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il lève au ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
« O mort! des malheureux unique et sûr asyle,
« Je verrois ton approche avec un œil tranquille
« Si du courroux vengeur, dont je subis la loi,
« La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi!
« Je crains.... » En cet instant son ame s'est émue.
Il promène partout une inquiète vue :

« Père cruel ! dit-il, d'un fils infortuné,
« Je te rends tout le sang que tu m'avois donné :
« N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage. »
Alors de la parole il perd presque l'usage ;
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus :
Ce ne sont que des mots toujours interrompus ;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare ;
En de vagues projets il s'emporte et s'égare ;
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille et tantôt en fureur.
Enfin, son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt, et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à part.*

C'EN est fait, à ses yeux la lumière est ravie,
Éclatez, mes soupirs ; sa mort vous justifie !

EUDOXE.

Quoi donc !...

IRÈNE, *à part.*

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,
Paroissez ; il est temps : je ne vous contrains plus....

Il est mort !... ciel ! quel sang a-t-on osé répandre !...
Reçois, du moins, les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher prince ! vois Irène, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur !...
Mais, hélas ! du poison l'atteinte se redouble....
Je sens croître, à la fois, ma foiblesse et mon trouble;
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort !...
Non, non, je me trompois; ils agissent ensemble:
Tous deux en même-temps...L'Empereur vient. Je tremble.
Ma peine à son aspect vient de se redoubler !

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

SEIGNEUR, avant ma mort, j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni; je meurs empoisonnée....
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une lettre, aujourd'hui tombée en votre main,
A, sans doute, achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangère.
Sans honte, je l'avoue. Eh ! pourquoi le cacher?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher;
J'en atteste le ciel, ce ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel désir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidèle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.

C'est dans ce même temps qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur, qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort.
Je passe, sans regret, dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie...
(à Eudoxe.)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.
Otez-moi de ces lieux, et que je puisse, au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins!
(Eudoxe et Narcée emmènent Irène.)

SCÈNE XIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

Qu'entends-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante et me gêne!
Etoient-ils innocents ou coupables tous deux?
Je ne sais..... mais, hélas! que je suis malheureux!...

FIN D'ANDRONIC.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE,

PAR LONGEPIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 13 février 1694.

NOTICE
SUR LONGEPIERRE.

Hilaire Bernard de Requeleine, baron de Longepierre, naquit à Dijon le 18 octobre 1659. Après y avoir étudié, avec de grands succès, les langues anciennes sous les jésuites, il vint à Paris et y obtint, par son mérite, la place de précepteur du comte de Toulouse.

En 1694 il donna *Médée* tragédie. Cet ouvrage fut d'abord reçu assez froidement, mais s'étant relevé ensuite, il fut fort applaudi et remplaça sur la scène la Médée de Corneille.

Sésostris, tragédie représentée le 21 décembre 1669, ne fut jouée que deux fois et n'a point été imprimée.

La dernière pièce que composa Longepierre fut *Électre*. Il n'avoit pas l'intention de la donner aux comédiens, et ne céda, ni aux sollicitations de ses amis, ni à celles des personnes de distinction qui en avoient entendu la lecture. De ce nombre étoit la princesse de Conti. Elle lui témoigna un vif désir de voir l'effet que cette tragédie produiroit au théâtre. Longepierre consentit alors d'en distribuer les rôles aux acteurs, mais il y mit la

condition qu'elle ne seroit jouée qu'en société. Ce fut en 1702 qu'elle parut pour la première fois à Versailles, sur le théâtre de l'hôtel de Conti. Le succès qu'elle y obtint, pendant trois représentations, ne détermina point l'auteur à la faire représenter à Paris. Ce ne fut que dix-sept ans après qu'il ne put se refuser à l'invitation que lui en fit le Régent. *Baron* et *Roséli*, retirés alors, y remplirent les rôles d'Oreste et d'Égisthe, et contribuèrent à lui obtenir de nombreux applaudissements. Elle n'eut cependant alors que six représentations, et n'a point été reprise.

Les talents de Longepierre lui procurèrent des places fort avantageuses, indépendamment de celle dont nous avons déja parlé. Il fut secrétaire des commandements de madame la duchesse de Berri, et en 1718 M. le régent duc d'Orléans se l'attacha sous le même titre.

Cet auteur mourut à Paris le 31 mars 1721 dans sa soixante-unième année.

PERSONNAGES.

MÉDÉE, fille d'Æete, roi de la Colchide, et femme de Jason.

JASON, prince de Thessalie.

CRÉON, roi de Corinthe.

CRÉUSE, fille de Créon.

Les ENFANTS de Médée.

RHODOPE, confidente de Médée.

IPHITE, confident de Jason.

CYDIPPE, confidente de Créuse.

Suite de Créon.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Créon.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JASON, IPHITE.

JASON.

E sais ce que je dois à l'amour de Médée;
esse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée:
e qu'elle a fait pour moi, dans la Grèce, à Colchos,
e traverse que trop ma joie et mon repos.
lais du sort, de l'Amour, la fatale puissance
'ait taire mes remords et ma reconnoissance;
t de ces deux tyrans les violentes lois,
e laissent ni l'amour ni la haine à mon choix.
ui, de leur joug pressant l'invincible contrainte
ixe enfin mes destins et mes vœux à Corinthe.
n vain Médée en proie à ses transports jaloux,
e livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
e la plains; mais, ami, j'adore la princesse,
u destin de Jason souveraine maîtresse,
lle asservit mon âme à son pouvoir vainqueur:
'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur;
t ce cœur embrasé d'une ardeur violente,
e sauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuse douceur,
Séduit votre raison par son appât flatteur.
Votre ame toute entière avidement s'y livre:
Mais si fuyant, seigneur, le plaisir qui l'enivre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison;
Si vous daigniez encor consulter la raison,
Vous banniriez bientôt Créuse de votre âme,
Et vous étoufferiez une funeste flamme.

JASON.

Non, la raison ici d'accord avec mon cœur,
Autorise ma flamme et soutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Soulève contre nous toute la Thessalie.
Ce tyran, de mon trône injuste usurpateur,
De ses crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu sais comme Médée ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appât d'une vaine espérance,
De ses propres enfants en a fait ses bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par morceaux:
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour venger son trépas,
J'obéis au destin, je quittai ses états;
Et Créon seul osant plaindre notre disgrâce,
Lorsque d'un fier tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans son sein, moi, Médée et mes fils,
D'une triste maison infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire,
Et le ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats
L'asile et le repos qu'il m'offre en ses états.

Pour moi son amour brille et son estime éclate.
Il me regarde en père; il m'applaudit, me flatte.
Cependant trop instruit par mes malheurs divers,
Toujours du sort jaloux je crains quelque revers.
Mon ennemi demande et Médée, et ma tête :
Irrité d'un refus, à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il est vrai; Créon est généreux:
Mais on porte à regret le poids des malheureux;
Quelque noble penchant qui pousse à les défendre,
Iphite, on craint de voir ses états mis en cendre,
Ses peuples asservis, et son trône ébranlé.
Souvent même Créon flotte et paroît troublé.
D'ailleurs trop prévenu d'une haine secrette,
A Médée à regret il donne une retraite;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux.
Qui pourroit retomber jusque sur son époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'assurer en Créon un appui ferme et stable,
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir et fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille avec joie il voit briller ma flamme;
Elle règle ses vœux, et peut tout sur son âme :
Créuse seule enfin peut m'assurer Créon.
Hé bien! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jason?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour, trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme et séduit par ses ruses.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ses piéges flatteurs songez à vous garder.
Eh quoi! d'une autre amour votre âme possédée,
Trahira les bienfaits et l'espoir de Médée?
Ni les droits de l'hymen, ni sa fidèle ardeur....

JASON.

Qu'un tel secours est foible et défend mal un cœur,
Iphite! Ah! quand l'amour règne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoissance?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi;
Je m'accuse et rougis de ce que je lui doi.
Mais transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie et mon devoir, et Médée, et moi-même.
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison;
L'amour devient alors ma suprême raison,
Et d'un feu violent l'impérieuse flamme
Etouffe tout le reste et triomphe en mon âme.
Je sens, je sens alors, que mon trépas certain,
Les bontés de Créon, le courroux du Destin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la princesse;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe et me presse,
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ses yeux;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puissants que Médée et ses charmes
Sitôt que je les vis, m'arrachèrent les armes.
Et quel cœur soutiendroit leurs feux éblouissants,
Leur éclat dangereux, leurs regards languissants;
Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse empreinte;
Cette douce fierté, cette aimable langueur;
Un je ne sais quel charme innocent et flatteur;
Ce souris dont l'appât réveille la tendresse,
Et ce maintient auguste, et cet air de déesse?
Enfin en la voyant, ébloui, transporté,
Je crus voir et je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets? que pouvez-vous prétendre

JASON.

D'écouter ma tendresse, et de tout entreprendre.
L'amour se flatte, Iphite, et se croit tout permis.
Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis?
Le roi me veut pour gendre, et ma belle princesse
Semble favoriser mes soins et ma tendresse:
Il offre sa couronne et Créuse à mes vœux;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux?
Je ne puis résister à ces douces amorces,
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la toison, et voler à Colchos?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête?

IPHITE.

Dieux! que fera Medée, et quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure époux?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous savez de son art jusqu'où va la puissance.
La nature est soumise à ses commandements.
Elle trouble le ciel, l'enfer, les éléments;
Elle arrête à son gré les astres dans leur course.
Les torrents les plus fiers remontent vers leur source.
La lune sort du ciel, les mânes des tombeaux.
Elle lance la foudre et change en sang les eaux.
Vous savez....

JASON.

Je le sais. Cesse de me le dire.
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit; et sa tendresse extrême

Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai la fléchir ; je saurai l'apaiser.
Mais à tout son courroux dussé-je m'exposer,
Je n'écoute et ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grâce examinez....

JASON.

Ah ! je vois ma princesse.
Considère à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, et ne l'adorer pas ?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colère.

SCÈNE II

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Je croyois en ces lieux trouver le roi mon père.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le roi, madame ; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter et prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour ?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour ?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur et n'en fut triomphante.
Tout le jure à vos yeux ; soins, vœux, empressements,
Mes remords immolés, mes transports, mes serments ;
Et mes tendres respects, et mes ardents hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas ?

CRÉUSE.

Hé! le puis-je, seigneur? une jeune princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux.
Il m'a même ordonnné d'écouter votre flamme;
Si j'ose après cela vous découvrir mon âme,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune et conquit la toison,
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
L'ornement de la Grèce, et l'effroi de l'Asie,
Le chef de nos guerriers, la fleur de nos héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit sans peine;
Mais un fatal obstacle et m'arrête et me gêne:
Médée est votre épouse, et des nœuds si puissants
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocents.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon âme,
Tandis qu'un autre hymen vous attache?...

JASON.

Ah! madame,
Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les dieux.
Dès demain, dès ce jour faut-il briser ses chaînes?

CRÉUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
Vous puissiez soutenir sa vue et sa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux et votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, et de votre âme elle sait le chemin.

Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour et si long et si tendre.
Je crains....

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainsi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoissez mieux ce cœur, madame, et ma tendresse
Rien ne peut m'enlever à ma belle princesse.
Je défie à la fois les mortels et les cieux,
Et tout l'art de Médée, et l'enfer et les cieux.
Si sa présence ici vous alarme et vous blesse,
Il faut vous delivrer du soupçon qui vous presse
Un véritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement, je suis prêt d'obéir.
Je donnerois mon sang, j'immolerois ma vie:
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie!

CRÉUSE.

J'entends le roi, seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CRÉON, SUITE.

CRÉON.

Je vous cherchois, seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du roi de Thessalie,
Vient demander raison du meurtre de Pélie?
De mes refus Acaste offensé justement,
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à sa vengeance,
Ou qu'au moins la chassant du sein de mes états,
Je refuse un asile à ses assassinats.
Il me presse...

JASON.

Ah ! seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime ?
Pourroit-il...

CRÉON.

En faveur de vos fils et de vous
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes sujets innocents deviennent les victimes,
Et que d'une étrangère appuyant les forfaits,
De mes heureux états je trouble ainsi la paix ?
Non, il faut qu'elle parte, et qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite.
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous ;
Pour Acaste, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris et sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vue ; elle me fait horreur.
Des songes effrayants, des présages sinistres,
Des redoutables dieux les augustes ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie :
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez et trop long-temps ses liens mal tissus
Ternissent votre gloire, et souillent vos vertus.
Assez et trop long-temps avec douleur la Grèce
Voit gémir sous le joug de cette enchanteresse
Le plus grand des héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle et de ses forfaits.

Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour
Ait vu partir Médée en commençant son tour;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus profanée,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je cède à vos raisons, j'obéis. Mais, seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur;
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude,
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos désirs généreux;
Et pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ.
Qu'au bonheur de leurs rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie et la fin de sa crainte.
Que des chants d'hyménée et d'aimables concerts
Commencent cette fête et remplissent les airs.
Que du dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument;
Qu'on pare les autels et que les temples fument.
Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célèbre et fortunée!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MEDÉE, *seule.*

Où suis-je, malheureuse ? où porté-je mes pas ?
Qu'ai-je vu, qu'ai-je ouï ? je ne me connois pas.
Furieuse je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille ?
Corinthe retentit de cris et de concerts.
Ses autels sont parés ; ses temples sont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit !
Jason honteusement me chasse de son lit !
Il m'ôte tout espoir ! Épouse infortunée !
Que dis-je, épouse ! hélas ! pour nous plus d'hyménée ;
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes, dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait et vengez nos injures.
Toi surtout, ô soleil, j'implore ton secours !
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours ;
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine,
Et Corinthe jouit de ta clarté divine !
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté.
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire :
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire ;

Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;
J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.
Mais où vont mes transports? est-ce donc dans les cieux
Que j'espère trouver du secours et des dieux?
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur.
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur;
Que de sang altéré, que de meurtres avide
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je! De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les essais;
J'étois et foible et simple, et de plus innocente;
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit; il faut qu'il nous sépare.

SCÈNE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Eh bien! tu vois le prix que me gardoit Jason.
L'ingrat couronne enfin sa noire trahison.
Il épouse Créuse, et la pompe s'apprête;
Tout m'annonce ma mort. Mais quand est cette fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célèbre demain.

MÉDÉE.

Demain! le temps est court et le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée!
Hélas! à quels malheurs êtes-vous condamnée?

MÉDÉE.

Ah! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût cru? Jason jure ma mort;
Au plus honteux destin son mépris me ravale;
Il m'attache en esclave au char de ma rivale.
J'ai tout osé pour lui; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parents, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat! jusqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense!
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée,
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Eh! puis-je triompher de mon fatal amour?
Malheureuse! tout cède à mon art redoutable,
La nature se trouble à ma voix formidable,
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur:
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur!

L'amour brave ma force, et méprise mes charmes;
Il rit de ma fureur et m'arrache des larmes.
Pour un perfide encor il trouble ma raison.
J'aime; que dis-je, aimer? j'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor père et patrie;
Pour lui j'immolerois mon repos et ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre!

MÉDÉE.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre.
On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais, que dit ma rivale, et que fait son amant?

RHODOPE.

Ah! madame, il soupire aux pieds de la princesse,
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MÉDÉE.

Ton sang va me venger, lâche et perfide époux!
Tu mourras... quelle horreur vient glacer mon courroux?
Et depuis quand Médée est-elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocents immolés sans remords,
Je respecte un ingrat digne de mille morts.
Ah! qu'il meure. Où m'emporte une jalouse rage?
Qu'il meure, ce héros, ton amour, ton ouvrage,
Le fruit de tant de soins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux!... non il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, et, s'il se peut, qu'il vive pour Médée;
Ou, si de mon bonheur le destin est jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous.

C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable ;
Créon mérite seul mon courroux implacable,
Lui qui de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant,
Fait régner en tyran le crime et le divorce,
Et ne connoît de droits que l'injure et la force
Qu'il périsse et sa race. Accablons son orgueil ;
Mettons son insolence et sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah ! modérez, de grâce, une douleur si forte ;
Étouffez ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domtez ce fier courroux,
Madame ; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCÈNE III.

MÉDÉE, CRÉON, RHODOPE, SUITE.

CRÉON.

JASON avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déja chanter leur hyménée,
Madame ; à ce divorce il faut vous préparer.
De Jason et de nous il faut vous séparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune ;
Fuyez ces lieux, fuyez une pompe importune ;
Obéissez au sort, et quittant mes états,
Cherchez un sûr asile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, et Corinthe m'en presse :
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets :
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime ;
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur victime.

Quel joug ne brise point un peuple audacieux ?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux ?
A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer.
J'ai voulu vous l'apprendre et vous y préparer.

MÉDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de grâces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre,
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement ?

CRÉON.

Quoi, Médée est surprise et demande ses crimes !

MÉDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes ?
Un tyran par la force agit dans ses états ;
Un roi juste au coupable apprend ses attentats.
Parlez donc ; ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
Voici les miens, Créon ; vous n'avez qu'à choisir.
J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des dieux, et la fleur de la Grèce.
Sans moi, pour conquérir la superbe toison,
Qu'auroient pu ces héros, et ce fameux Jason ?
Quelle bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire ?
S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.
Dans une forêt sombre un dragon furieux
Conservoit du dieu Mars le dépôt précieux.
Ses yeux étinceloient d'une affreuse lumière ;
Jamais le doux sommeil ne charma leur paupière ;

Et veillant nuit et jour, ses terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
Farouches défenseurs de la forêt sacrée,
Deux taureaux menaçants en occupoient l'entrée.
Il falloit mettre au joug ces taureaux indomtés.
Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,
Et de torrents de flamme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons,
Voir des dents d'un serpent naître des bataillons,
Et vaincre ces soldats enfantés par la terre,
Qui tous ne respiroient que le sang et la guerre.
Parmi tant de périls, quel dieu, sans mon secours,
De vos tristes héros eût conservé les jours?
Sur le destin jaloux j'emportai la victoire :
J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire;
Et leur sacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon père, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense.
Vous jouissez du reste, et par mon assistance.
Pour les avoir sauvés, je ne demande rien.
Je vous les laisse tous : mais laissez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainsi donc, à l'ouïr, Médée est innocente.
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante.
La Grèce...

MÉDÉE.

Me doit tout, et ne sauroit jamais
D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que sert-il d'affecter un faux zèle?
J'ai tout fait pour Jason, et n'ai rien fait pour elle.

Il me coûte assez cher, l'ingrat ! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler et me manquer de foi.
De quel droit osez-vous séparer nos fortunes ?
Même sort nous est dû ; nos causes sont communes.

CRÉON.

Ah ! de grâce avec vous ne le confondez pas,
Jason est innocent de tous vos attentats.

MÉDÉE.

Non, il est criminel, ce héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MÉDÉE.

Ah ! tyran, la mienne est déja lasse.
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grâce.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux :
Tu le peux ; mais, tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CRÉON.

Ah ! c'est trop long-temps contraindre ma colère.
Va, sors de mes états, sors, barbare étrangère.
Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux,
Porter tes attentats et le courroux des dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire ;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux ;
Et n'empoisonne plus la lumière des cieux.
Va semer à Colchos l'horreur et l'épouvante :
Vas y hâter des dieux la justice trop lente.

Demain dès que l'aurore allumera le jour,
Précipite tes pas, fuis loin, fuis sans retour;
Ou contentant les dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE

MÉDÉE.

Tyran, n'en doute pas;
Mon choix est fait. Demain je sors de tes états.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sortir.
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime et qui m'offense,
A-t-il pu consentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MÉDÉE.

O toi, qui vois mon trouble et causes ma douleur,
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur;
Remets-le dans mes fers; efface son injure;
Rends-moi, dieu tout puissant, le cœur de ce parjure.
Tout mon art n'y peut rien : seul tu peux le fléchir.
Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.

SCÈNE V.

MÉDÉE, JASON, RHODOPE.

MÉDÉE.

Enfin, c'en est donc fait; mon époux m'abandonne.
Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi;
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrâce;
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse.
N'importe; obéissons aux lois de mon époux.
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asile en Europe, en Asie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un roi fameux qui règne sur le Phase,
Dont l'empire s'étend du Bosphore au Caucase,
Dans ces riches climats, où ses heureux sujets
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts;
Trésors, sceptre, parents, j'ai tout quitté sans peine,
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le savez, Jason, pour vous j'ai tout quitté,
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des dieux contre nous me réduit la colère.

Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, nos enfants, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créuse et les bienfaits du roi
Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi,
Ingrat? quel vain détour, quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Créon, les bontés de Créuse!
Que sont-il près des miens, et quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conservé cent fois et ta vie et ta gloire.
Ressouviens-t-en, ingrat. rappelle en ta mémoire
Ces temps où vil rebut du destin et des flots,
Tu vins chercher ta perte et la mort à Colchos.
En vain de la toison tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards,
Ces enfants de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feux, ces monstres pleins de rage.
Alors, ingrat, alors, qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fais sans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les guerriers, et par leurs propres armes.
Je domtai les taureaux; j'assoupis le dragon;
Enfin, je te livrai la fatale toison.
Je fis plus; je quittai ma patrie et mon père;
J'étouffai la nature, et déchirai mon frère;
J'affrontai le naufrage et la mort pour Jason.
J'immolai ton tyran, je rajeunis Éson.

Ta vie est un tissu des bienfaits de Médee.
Créuse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

JASON.

Jusque dans le tombeau rempli de vos bienfaits,
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril?

MÉDÉE.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample?
Je t'en aurois donné le courage et l'exemple;
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour;
Mais souviens-toi du moins de mon fidèle amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen et de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux;
Si tes fils te sont chers, ne trahis point leur mère.
Dans ces portraits vivants on reconnoît leur père.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocents;
Et te laisse toucher à des traits si puissants.
Hélas! dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grâce,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.

Sauve-moi, sauve-les, et plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mère infortunée,
Quels maux...

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfants! j'en mourrois de douleur.
Ah! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare,
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare.
Rien ne peut les ravir à mes embrassements.

MÉDÉE.

Quoi! tu prétends aussi m'arracher mes enfants?
Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence apaiser mes fureurs?
Et de si chères mains n'essuieront point mes pleurs?
Tu m'ôtes les objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre?

JASON.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire et réponde à leur sang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur père,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

MÉDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage!
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage!
Voir les fils du soleil, sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis et confondus!

JASON.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie,

Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, et l'amour paternel....

MÉDÉE.

Hé bien! n'en parlons plus; ôte-les moi, cruel.
Mais crains mon désespoir, crains mon courroux funeste;
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reste.
Leur vue et leurs soupirs suspendoient ma fureur;
Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous presse.
Cependant je l'aigris; ma présence vous blesse.
Le temps et la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice, en me connoissant mieux.

SCÈNE VI.

MÉDEE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Oui, je te la rendrai, cruel; je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfants; tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah! je t'en punirai; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat, c'en est fait. Ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

Madame, c'en est fait. Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe et quitte cette cour.
En menaces en vain elle ose se répandre.
Dans un terme si court que peut-elle entreprendre?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des otages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas et sa colère;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espère.
Tout m'annonce un bonheur infaillible et prochain,
Et les dieux de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence,
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment.
Elle irrite ma flamme et mon empressement.
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle princesse,
Partagez-vous du moins ma joie et ma tendresse?
Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur?
Vous ne me dites rien. Quelle raison secrette,
Dans ces heureux moments, peut vous rendre muette?
Une sombre langueur, que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.

Que vois-je! à vos yeux même il échappe des larmes.
D'où viennent vos frayeurs? d'où naissent vos alarmes?
Ai-je pu, ma princesse, offenser vos beaux yeux?
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? et vous suis-je odieux?

CRÉUSE.

Moi, vous haïr, seigneur! quelle injustice extrême!
Et ma bouche et mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins, tous mes vœux
N'aspirent qu'à vous plaire et qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur je ne sais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les dieux mêmes jaloux
Traverser un bonheur pour des mortels trop doux?
Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée.
Daignent les justes dieux, soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur!
Hélas! si quelque jour leur fatale colère
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospère?

JASON.

Ah! calmez ces frayeurs. Les dieux justes toujours
De vos prospérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais, quand des dieux, seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre?
Vous me répondez d'eux; répondez-moi de vous.
Hélas! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô ciel! dans ma douleur mortelle?

JASON.

Vous pleurez, ma princesse, et vous pouvez penser
Que jamais votre amant puisse vous offenser.

Quel outrage cruel vous faites à ma flamme?
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon âme?
Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau.
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garants de ma constance?

CRÉUSE.

Hypsipile et Médée, objets de vos amours,
Se laissèrent surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets votre âme possédée,
A laissé cependant Hypsipile et Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame; bannissez un injuste soupçon.
Hypsipile et Médée, en prévenant mon âme,
Avoient su m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais, dès que je vous vis, un trouble impérieux
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une pressante ardeur l'extrême violence
Surmonta ma raison, força ma résistance,
Et je sentis enfin que jusques à ce jour
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un si parfait amour bravera la mort même.
J'en atteste des dieux la puissance suprême.
Puissent ces dieux vengeurs, si je trahis ma foi,
Épuiser leur courroux et leurs foudres sur moi!
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma défense.
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins?
Je ne craindrois pas tant, hélas! si j'aimois moins.

JASON.

Si vous sentez mes feux, ah! sentez donc ma joie;
Et que dans vos transports votre amour se déploie.
Si près de rendre heureux votre fidèle amant,
Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CRÉUSE.

Vous le voulez; je cède et ma tristesse change;
Je ressens votre joie et pure et sans mélange.
Oui, Jason, je me rends, et l'amour est vainqueur.
Il comble tous mes vœux, m'assurant votre cœur.
Adieu. Je vais aux pieds des autels de sa mère,
Implorer ardemment son secours tutélaire,
La presser d'augmenter nos fidèles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCÈNE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable princesse
Répond à vos transports et sent votre tendresse!
Tout flatte votre espoir, tout conspire à vos vœux,
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite,
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur!

Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi partout s'offre Médée:
Ce souvenir cruel m'afflige et me poursuit.
Jusqu'aux pieds de Créuse il me trouble et me suit.
Grands dieux! quel sort fatal, quelle loi trop sévère
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amère?
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant?
Et ne sauroit-on être heureux impunément?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens et les tourments, les plaisirs et la peine.
Au faîte du bonheur on pousse des soupirs,
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah, c'est trop! De mon sort soyons enfin le maître.
Déja je sens le calme en mon âme renaître.
Déja.... Je vois Médée! ô dieux! trop justes dieux!
Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux!
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets et m'offre mon supplice.
Que lui dire? fuyons.

SCÈNE III.

JASON, MÉDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Seigneur, où fuyez-vous?
Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris et de reproches.
Cessez de redouter ma vue et mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur.
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur.
Oui, je sens que mon cœur dans ses vives alarmes,
Vous excuse, vous plaint, et vous prête des armes.

Je vois que le destin vous force à me bannir,
Que le ciel rompt les nœuds dont il sut nous unir;
Et cédant sans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer par un prompt repentir
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir,
Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes disgraces,
Et condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la dernière fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes transports, oubliez ma colère.
Pardonnez à l'amour un crime involontaire,
Et ne vous souvenant que d'un si tendre amour
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah! de grâce, épargnez-moi, madame.
Aimez-moins un ingrat qui trahit votre flamme;
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.
C'est augmenter mon trouble et déchirer mon cœur;
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable;
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine et vos transports jaloux.
Ah! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MÉDÉE.

Ah! laissez-moi l'amour dont je suis possédée.
C'est lui seul qui m'anime; et la triste Médée
Ne peut, tel est son sort, cesser de vous chérir;
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez; régnez heureux. Mais pour grâce dernière
Ne me refusez pas une juste prière:
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour.

Ils suffiront, seigneur, pour consoler leur mère.
Je croirai, les voyant, revoir encor leur père,
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-temps que je vous les demande;
Et je jouirai peu d'une faveur si grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux;
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,
Ils reviendront, seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?
Demandez-moi plutôt et mon sang et ma vie,
Que la parque sans eux m'auroit bientôt ravie;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MÉDÉE.

Eh bien! jouissez-en; possédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel se faisant violence
Cède enfin à vos vœux, et s'impose silence.
Conservez chèrement un si précieux bien;
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien;
Jouissez de leur vue et goûtez leurs caresses.
Sans jalousie entr'eux partagez vos tendresses.
Faites-leur un destin illustre et glorieux.
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs aïeux.
Enfin, qu'en les voyant la tendresse de père
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mère;
Et que pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grâce!

Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse ?
Les grandeurs, les plaisirs, vont les environner;
Et je ne me fais roi, que pour les couronner.

MÉDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence;
Je tremble avec raison que ses ressentiments
Ne punissent mes fils de mes emportements;
Et que pour m'accabler, sa trop juste colère
Ne se venge sur eux du crime de leur mère.
A Créuse bientôt je vais les envoyer.
Pour eux, au nom des dieux, allez vous employer.
Adoucissez Créon, attendrissez Créuse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse :
C'est lui, c'est la douleur, qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoissez mal Créon et sa clémence!
Un si prompt repentir désarmant sa vengeance,
Sensible à vos malheurs, ses soins et ses bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux et calmer sa colère.

MÉDÉE.

Peignez-lui bien, seigneur, mon repentir sincère.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
Pour la dernière fois recevez mes adieux.

JASON.

Puisse le juste ciel, à mes vœux favorable,
Vous accorder, madame, un repos désirable!
Jason à son destin cédant avec regret,
Nourrissant loin de vous un déplaisir secret,

Gardera chèrement dans le fond de son âme
Le tendre souvenir d'une si belle flamme.
L'absence ni le temps n'effaceront jamais
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Va, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colère!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue, et ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contr'eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous prêts.
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse et d'or étincelante,
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux.
Le soleil mon aïeul, favorisant mon père,
Pour présent nuptial en fit don à ma mère;
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors, où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.

Tu sais qu'en arrivant en ces funestes lieux,
De Créuse éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant son éclat et vantant sa richesse,
Elle a tout employé, prières, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, et par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste,
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage, et la mort, et l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfants, pour cacher ma vengeance,
Et feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes dieux dans ma querelle;
J'entends déja leur voix qui m'anime et m'appelle.
Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Il est temps d'achever le charme et ma vengeance.
Hécate, viens pour moi signaler ta puissance.
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux.
Viens, je vais consommer mes mystères affreux.
J'ai mis mon art en œuvre; et ma robe empestée
A bu les sucs mortels dont elle est infectée.
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts.
Mais que pourroient sans toi mes impuissants efforts?
Grande divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons et la flamme invisible,
Que j'ai su confier à ce don précieux.
Surtout cache-la bien aux regards curieux,
Et qu'au gré de mes vœux impuissante ou fatale,
Elle dévore seuls Créon et ma rivale.
Qu'elle épargne tout autre et ne consume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, et viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la sens qui m'échauffe et m'entraîne.
Tout mon cœur en frémit et je respire à peine.
Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux.
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux.
Je vais me faire ouïr dans l'empire des mânes.
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin profanes!

SCÈNE II.

MÉDÉE, *seule.*

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'empire infernal,
Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres,
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfants de la nuit, mânes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégère,
Nuit, discorde, fureur, parques, monstres, Cerbère,
Reconnoissez ma voix et servez mon courroux.
Dieux cruels, dieux vengeurs, je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes.
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers.
On m'exauce. Le ciel se couvre de ténèbres.
L'air au loin retentit de hurlements funèbres.
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur.
Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.
Ce palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre,
Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?
Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte et pleure sa disgrâce.
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare
Ne sauroit vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards!
Quelle ombre vient à moi? Que vois-je? c'est mon père!
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière?
Chère ombre, apprends-le moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frère. Oui, c'est lui; je le connois à peine.
Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne. L'amour seul a causé ma fureur.
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... Tout disparoît; tout fuit devant mes yeux.
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;
Calme de tes serpents les affreux sifflements.
Tu ne peux ajouter à mes ressentiments,
Ne songe qu'à servir une fureur si grande.
Hécate le désire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, enfers, terribles déités,
J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités.
Le charme réussit. Poursuivons ma vengeance.

SCÈNE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VIENS, Rhodope; mon art ne craint plus ta présence.
Le charme est consommé. C'en est fait et jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma robe précieuse;
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse;
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes enfants, conduis-les en ces lieux.
Je veux les préparer à servir ma vengeance,
Et feignant d'obéir au tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux
De leurs maux et des miens les auteurs odieux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, *seule.*

ENFIN de mes tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure approche, et mon cœur
Triomphe et s'applaudit déja de son bonheur.
(Rhodope apporte la robe de Médée, et sort pour amener ses enfants.)
Cours chercher mes enfants. O superbe parure,
Présent qui vas servir à venger mon injure,
Cache bien les trésors que mon art t'a commis:
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne!
Ah! seul tu me tiens lieu d'empire et de couronne.

SCÈNE V.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

MÉDÉE.

APPROCHEZ, approchez, jeunes infortunés,
Qu'au maux presqu'en naissant le ciel a condamnés.
On va nous séparer par une loi sévère.
C'en est fait, mes enfants; vous n'avez plus de mère.
Je ne jouirai plus de vos transports charmants.
Le sort cruel m'arrache à vos embrassements.
Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne seront point fermés.
Il vous est interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le ciel vous précipite;
Et vous asservissant à de cruelles lois,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils; cédons à la fortune.
Quittez cette fierté près des rois importune;
Votre sort a changé, changez aussi de vœux :
L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres.
Esclaves, apprenez à ménager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais dieux,
Essayez à trouver grâce devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la princesse.
Offrez-la de ma part; peignez-lui ma tristesse;
Qu'un juste repentir surmonte ma fureur;
Que j'implore pour vous ses bontés, sa faveur.

Allez ; de vos destins à présent souveraine,
Mes fils, c'est votre mère, et de plus votre reine.
Sans rougir, à ses pieds, d'abord prosternez-vous.
Baisez avec respect sa robe et ses genoux ;
Et par vos soins flatteurs, par vos tendres caresses,
Appuyez vivement la foi de mes promesses.
Qui vous peut retenir ? Mes fils, vous soupirez ;
Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
Je le vois. Votre sang répugne à ces foiblesses.
Les neveux du soleil ont horreur des bassesses.
Mais c'est l'arrêt du sort. Vous pouvez, sans rougir,
Imiter mon exemple, à mes lois obéir.

(A Rhodope.)

Tu pourras au besoin leur servir d'interprète,
Rhodope ; conduis-les ; fais ce que je souhaite,
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, *seule*

Tout succède à mes vœux, et mon destin s'avance.
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables dieux, qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouïr du plus creux des enfers.
Dans le piège fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes tyrans enivrés de leur joie.
Que Médée, asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage
Déja je crois vous voir remplir toute ma rage ;

Déja je vois tomber et Créuse et Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jason?
Comment punir assez son crime détestable?
De tous mes ennemis il est le plus coupable.
Enfantons quelque monstre, inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur.
Dieux! que m'inspirez-vous? quelle barbare image.
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante et surpasse mes vœux.

SCÈNE VII.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

RHODOPE.

VOTRE présent, madame, a charmé la princesse,
Ne pouvant se lasser d'en vanter la richesse.
Dès ce soir sans soupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empresse à l'admirer.
Jason et vos présents les assurent, madame,
Que la raison éteint la colère en votre âme;
Que pour vous, pour vos fils, vous faisant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du sort.
Enfin tous deux comblant vos enfants de caresses,
Ont témoigné pour eux les dernières tendresses.
Que vois-je! vous pleurez. Si près de vous venger,
Quel trouble vous saisit et vient vous affliger?

MÉDÉE.

Hélas!

RHODOPE.

Vous gémissez; d'où naissent ces alarmes?
Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,

Vous frémissez, madame, et changeant de couleur,
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance.
Je pleure avec raison ces enfants malheureux.
Quel crime les condamne, et qu'ont-ils fait aux dieux?
Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mère,
Et les infortunés n'ont déja plus de père.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours!
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence?
Languissant sous le joug, gémissant dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort!... Ah! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur!
Pour les fils du Soleil quel indigne partage!
Quel coup!... mon amour meurt et se transforme en rage;
C'en est fait. Innocents, vous me tendez les bras.
Ces regards caressants, ce souris pleins d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma foiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas! en souriant, vous répandez des pleurs.
Infortunés! déja sentez-vous vos malheurs?

Que voulez-vous de moi par ces douces caresses ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De votre triste mère il faut vous détacher ;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance.
En vain je me flattois d'élever votre enfance.
Il nous est interdit de nous voir désormais ;
O mes fils ! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Épuisez vos transports, madame. La princesse
Pour un temps assez court s'en prive et vous les laisse.
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs et vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déja leur commande et m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des dieux !
Ma fureur se réveille, et l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance et bornons leur malheur.
Que dis-tu, misérable, et que veut ta fureur ?
Non, pour finir leurs maux, il n'est plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons... frappons...

UN DES ENFANTS.

Ah ! Dieux. Ma mère ! qu'avez-vous ?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, et d'où vient ce courroux ?
Je tremble.

MÉDÉE.

Je frémis. Leurs regards et leurs larmes

Me troublent, et dés mains me font tomber les armes.
O mon sang ! ô mes fils, si chers à mes désirs !
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amère,
Approchez, mes enfants ; embrassez votre mère.
Empressez-vous encor d'obéir à mes lois,
Et baisez-moi du moins pour la dernière fois.
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble et redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs ! qu'ils me sont chers, hélas !
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCÈNE VIII.

MÉDÉE, *seule.*

Tu les aimes, cruelle, et tu les laisses vivre ;
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre ;
Et ta pitié barbare, en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours.
Ah ! lâche ! suis-tu donc un foible amour pour guide ?
Sauve-les ; tu fais bien. Leur père moins timide,
Pour venger tes tyrans, leur percera le flanc.
Quoi ! leur père à Créuse immoleroit mon sang !
Non, mes enfants jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfants d'un infidèle époux :
Adoptés par Créuse, ils ne sont plus à nous.
Ah ! s'ils sont innocents, aussi l'étoit mon frère.
J'immolerois mes fils ! ô trop barbare mère !
Ah ! plutôt... l'heure approche ; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.

Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes.
S'attachant à leur mère, et tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher :
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur père,
Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour leur mère.
O Jason ! ô mes fils ! amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur !
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assemble.
Le temps fuit ; le mal presse. Accordez-vous ensemble.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

Ah! madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez, sans différer, de ces funestes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y règne l'épouvante.
Votre présent fatal a passé votre attente;
Et vos fiers ennemis mourants, désespérés,
Succombent au poison dont ils sont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaisir cette robe fatale,
Qu'un feu sombre et cruel, une invisible ardeur,
Embrase tout son corps, et consume son cœur.
Un funeste poison, courant de veine en veine,
Allume dans son sang une flamme inhumaine,
Qui pénètre avec force et s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à soulager ses maux.
La robe dévorante, à son corps attachée,
Y nourrit le venin de sa flamme cachée;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe sans obstacle et règne avec fureur.
Qui veut la secourir, de sa perte complice,
Loin de la soulager, redouble son supplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embrasement;
On ne peut arracher le fatal vêtement.

Créon, saisi d'horreur, à l'arracher s'empresse;
Mais du charme aussitôt la flamme vengeresse,
Dans son sein embrasé porte les mêmes feux:
Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les presse;
Servez-vous des moments que ce trouble vous laisse;
Profitez de l'horreur qui règne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie! ah! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand sur mes ennemis j'emporte la victoire!
Que je fuie! ah! le sort m'eût-il réduite à fuir,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir;
Je viendrois assister à ce grand hyménée.
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée,
Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux,
Repaître avidement mes regards curieux.
Mes odieux tyrans deviennent mes victimes:
Ah! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes.
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir,
Et mon nom désormais ne sauroit plus périr.
Ce n'est pas tout. Rentrons; et perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour et comblons ma vengeance.

SCÈNE II.

JASON, *en entrant.*

En vain, pour la trouver, je cours de toutes parts.
Ah! sans doute son art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme.
Mais qui l'en peut sauver?

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Ah ! seigneur.

JASON.

Ah ! madame;
Quel est mon désespoir ! où portez-vous vos pas ?

CRÉUSE.

Ah ! seigneur, le roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable.
Jouet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous.
Vous fermerez mes yeux.

JASON.

Dieux ! qu'entends-je ? ah ! madame;
On peut éteindre encore une cruelle flamme.
Les dieux, les justes dieux pour vous s'intéressants
Prendront soin par pitié de vos jours innocents,
Et vous verrez Médée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces dieux, j'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeler au jour;
Médée à se venger est trop ingénieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir;
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue;

Et l'amour seul, plus fort que ses enchantements,
M'anime et me soutient encor quelques moments.
Écoutez-moi, seigneur. Mes maux ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse;
La mort même ne peut éteindre un feu si beau.
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau;
Mon amour y vivra. La fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse;
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous, possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourments cette douceur secrète.
La vie et les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique et tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet si comblant mon attente
Les dieux... ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroît; je me sens déchirer:
Je brûle. Adieu, Jason; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer! ô dieux! ah! rigueur qui me tue.
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourments.
Quoi! tous les dieux sont sourds à mes gémissements!
Je vous perds pour jamais: en vain je les implore.
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre âme s'abandonne.
Vivez, Jason, vivez. C'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas, dans mon sort rigoureux,
L'unique et dernier bien qui flatte encor mes vœux.

Gardez le souvenir d'une triste princesse.
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse.
Elle meurt votre épouse. À la face des dieux
Recevez donc ma main et mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie
À vous prouver l'amour dont mon âme est remplie?
Hélas! on n'a jamais aimé si tendrement,
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les dieux. Mes forces s'affoiblissent:
Ma voix, mon sang se glace, et mes yeux s'obscurcissent.
Malgré le sort cruel, qui va nous désunir,
Mon cœur vous aime encore à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire, seigneur.

JASON.

Destin impitoyable!
Elle est morte, et je vis! ô tourment effroyable!
Ah! mon bras, au défaut de ma lente douleur,
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuse:
Je dois un sacrifice aux mânes de Créuse.
Pour apaiser son ombre et ses ressentiments,
Je veux livrer Médée aux plus cruels tourments;
Et mon âme aussitôt sur le rivage sombre
De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
La soif de te venger, seule arrête mon bras,
Belle ombre, attends, j'y cours, et vais suivre tes pas.
Médée en vain me fuit, en vain son art la cache;
À ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
Je suivrai la barbare au bout de l'univers,
Et je la trouverai même au fond des enfers:
Mon amour furieux me servira de guide.

SCÈNE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide;
C'est Médée. Oui, c'est elle.

JASON.

Ah! crains mon désespoir,
Barbare....

MÉDÉE, *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat, et connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! dieux, ma fureur est vaine!
Je me sens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile, et malgré mes efforts
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MÉDÉE.

Juge, si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance;
Magnanime héros, ne songe plus à moi;
Trop indigne aussi-bien d'un époux tel que toi.
Laisse une infortunée, oublie une étrangère,
Sans appui, sans couronne, errante et solitaire.
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux.
Est-il temps de rester auprès d'une jalouse?
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle épouse.
Vante-lui ton ardeur, assure-lui ta foi :
Tu lui voles le temps que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée?
Hâte-toi de conclure un si doux hyménée,

Le sacrifice est prêt, et le temple est orné;
On n'attend plus que toi. Cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encore et m'insulte et m'outrage!
Faut-il que par son art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur!
Son sang apaiseroit Créuse et ma douleur!

MÉDÉE.

Oui, Jason, à Créuse il faut quelque victime,
Et mon sang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment!

MÉDÉE.

À tes deux fils j'ai su percer le flanc,
Regarde ce poignard et cette main sanglante;
C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte et fumante
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,
Si déja ton ardeur languit pour la princesse;
Si tu fuis, inconstant, ta nouvelle maîtresse;
Cours du moins, père heureux, à tes fils expirants,
Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourants.

JASON.

Barbare!

MÉDÉE.

En est-ce assez et connois-tu Médée?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée?
Oublieras-tu sa haine, ainsi que son amour?

JASON.

Monstre, à tes propres fils avoir ravi le jour!
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes?
Ma trop juste fureur a dû les en punir;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre;
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore;
Et, pour mieux t'oublier, effacer sans retour
Jusqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée.
Tu m'en as inspiré l'audace et la pensée;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidèle, et c'est toi qui leur perces le sein.

JASON.

Quoi! les dieux irrités, pour te réduire en poudre,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre?

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les dieux pour t'accabler ont employé mon bras;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice et rempli leur vengeance;
(Médée monte dans un char, traîné par des dragons.)
C'en est fait. Pour repaître et mes yeux et mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire:
Je savoure à longs traits ta peine et ma victoire,
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon sceptre, mes parents, la toison et Colchos.
Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de charmes.
Lève encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,
Ingrat. Vois ces dragons qui soumis à ma loi,
Et plus reconnoissants, plus fidèles que toi,

Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse.
Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse.
Adieu ; je t'abandonne aux horreurs de ton sort.
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

(Le char s'envole.)

SCÈNE V.

JASON, IPHITE.

JASON.

Elle fuit, et ce char l'enlevant dans les nues
Ouvre à sa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux disparoît pour jamais.
Elle brave ma haine après tant de forfaits ;
Et m'enlève en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-père, enfants, maîtresse, et ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté.
Le ciel offre un asile à son impiété.
C'en est trop. Terminons ma vie et mon supplice.
Je ne puis me venger ; il faut que je périsse.
Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créuse ! infortuné Créon !
O mes fils ! jouissez de la seule vengeance
Que les dieux inhumains laissent en ma puissance.

(Il se tue.)

IPHITE.

Ah ! seigneur... il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste amour, produisent tes fureurs !

FIN DE MÉDÉE.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME II.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Se vend à Paris,

Chez J. B. GARNERY, Libraire, rue du Pot-de-Fer, nº 14;

H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, nº 12.

THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TRAGÉDIES. — TOME II.



PARIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE D'A. ÉGRON.

1816.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE,

PAR LAFOSSE,

Représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1698.

NOTICE
SUR LAFOSSE.

Antoine de Lafosse d'Aubigny naquit à Paris en 1654. Neveu d'un peintre célèbre, il désira se distinguer lui-même dans une carrière différente, et s'adonna avec le plus grand zèle à la littérature ancienne. Son oncle l'avoit recommandé à Fouché, ministre français près la cour de Toscane. Celui-ci l'emmena en qualité de secrétaire, et Lafosse joignit bientôt à ses autres connoissances celle de la langue et de la littérature italienne. Reçu membre de l'académie des apatistes de Florence, il fit pour le jour de sa réception une ode italienne qui prouva qu'il étoit digne de l'honneur qu'on lui avoit fait. A son retour d'Italie il devint secrétaire du marquis de Créqui et le suivit à la guerre, où il eut le malheur de le perdre à la bataille de Lazzara. Lafosse s'attacha ensuite au duc d'Aumont.

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-trois ans que Lafosse mit au théâtre *Polixène,* sa première tragédie. Cet ouvrage eut un grand succès pendant dix-sept représentations. M. le Dauphin, assistant à la seconde, fut si content du jeu des acteurs, qu'il leur fit donner cent louis.

Deux ans après *Polixène*, parut *Manlius Capitolinus*. Cette tragédie eut alors un grand succès, et tient encore aujourd'hui une des premières places dans le répertoire du théâtre français après les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Thésée, tragédie, malgré les critiques auxquelles elle a donné lieu, est restée long-temps au théâtre; donnée pour la première fois le 5 janvier 1700, elle eut vingt-trois représentations. La sixième scène du cinquième acte produisit un grand effet.

Corésus et Calirrhoé, quatrième et dernière tragédie de Lafosse, eut beaucoup moins de succès que les autres. Jouée pour la première fois le 9 décembre 1703, elle n'obtint qu'un petit nombre de représentations, et n'a point été reprise.

Lafosse étoit encore chez le duc d'Aumont lorsque la mort l'enleva lui-même aux lettres, le 2 novembre 1708, dans sa cinquante-sixième année.

PERSONNAGES.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, son ami.

VALÉRIE.

VALÉRIUS, consul, père de Valérie.

RUTILE, un des chefs de la conjuration de Manlius.

ALBIN, confident de Manlius.

TULLIE, confidente de Valérie.

PROCULUS, un des domestiques de Manlius.

La scène est à Rome, dans la maison de Manlius, située sur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'un tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zèle éprouvé me répond du silence :
Mon courroux à tes yeux peut, sans crainte, éclater.
Justes dieux ! quand viendra le temps d'exécuter ?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices,
Dont ces tyrans de Rome ont payé mes services ?
Oui, je rends grâce, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule, aujourd'hui, j'envisage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du peuple contre eux j'embrassai le parti,
Je voulois seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne sauroit trop tôt ni trop agir,

Je veux leur faire voir, par un éclat terrible.
A quel point Manlius au mépris est sensible;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui. seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un peuple variable, incertain et timide,
Dont le zèle d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses protecteurs un appui fastueux,
Et qui, dans le péril, tremble et les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne?
Vous-même, qui deviez, par cent et cent bienfaits,
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le sénat à me rendre.
Leur repentir accroît leur zèle et mon espoir.
Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que pour abolir une injuste puissance,
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans chef, combien ont réussi?
Ils ont fait des tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueil des consuls est un frein nécessaire:
Aux plus nobles emplois on les voit appelés;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés;
Ils ont forcé les grands, en leur donnant leurs filles,
A souffrir avec eux l'union des familles:

Ils se font partager les terres des vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus,
Que leur montrer un chef dont les soins, le courage
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, seigneur, qu'à haute voix,
Partout des sénateurs vous décriez les lois?
Quoi! ne craignez-vous point qu'une audace si fière
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumière?

MANLIUS.

Non, Albin; leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.
Ils me soupçonneroient à me voir plus paisible.
En me déguisant moins je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux;
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne pas me contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien; vous avez tout prévu:
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste!
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'asile de nos dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez: son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage et du zèle
De tant d'amis armés pour la même querelle,
De Rutile, surtout, ce guerrier généreux,
Qui pressé des arrêts d'un sénat rigoureux,
Eût, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie et ses misères?

Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu!
Des devoirs d'un ami qu'avec zèle il s'acquitte!
A peine, loin de Rome, il apprend, dans sa fuite,
Du sénat contre vous l'arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valérie,
A son père par lui si hautement ravie,
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joie a-t-il fait éclater,
Lorsqu'en vous embrassant il s'est vu hors d'alarmes!
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes!

MANLIUS.

Il n'en sait rien encor, et je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin:
Mais, l'aurois-tu pensé? la triste Valérie,
Tremblante pour ses jours, et sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi pour le joindre arrive en ce moment.
Mais je vais au plus tôt pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

Pour vous voir Valérius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valérius! quel important souci
Oblige ce consul à me chercher ici?

Auroit-il su déja que sa fille enlevée,
Après Servilius chez moi fût arrivée?
(A Albin.)
Va, cours les avertir, et qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile après cet entretien.
(Proculus et Albin sortent.)

SCÈNE III.

MANLIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui se répand et blesse votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir par vous d'un asile assuré :
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oui, seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter;
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sais me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler sur son caprice et ma haine et mes vœux.
Ce qu'il a fait, seigneur, vous semble un crime affreux:
C'est ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance.
Mais, quoi qu'il en puisse être, enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALÉRIUS.

Par cette loi, seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la patrie,

De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Votre ami, par son crime, en a blessé les lois ;
A vos yeux, comme aux miens, il est par-là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontents prendre les intérêts,
Les combler de faveurs ? Ordinaire industrie
De qui veut à ses lois asservir sa patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons ?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons ?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence ?
Et suis-je criminel, quand par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil ?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager ?
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre ?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui ?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage ?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un État sont-ils les fondements ?
Mes bienfaits vous font peur, et d'un esprit tranquille,

Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille!
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux :
De la paix, de la guerre, il est lui seul arbitre :
Ses collègues soumis et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui :
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome, aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendoit ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole :
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déja battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu;
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons;
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

VALÉRIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.

Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zèle anime son courage;
Que suivre ses conseils, du succès assurés,
C'est obéir aux dieux qui les ont inspirés.
Avons-nous à rougir de cette obéissance,
Par qui croît notre gloire et notre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'état, pour sa gloire;
Vos desseins sont pareils, et je veux bien le croire:
Mais à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquiétée en jugeoit autrement?
Et quels soupçons, surtout, ne dut pas faire naître
Le jour où, devant nous forcé de comparaître,
Votre parti nombreux, et celui du sénat,
Semblaient deux camps armés résolus au combat?
Quels flots de sang romain s'alloient alors répandre,
Si jusqu'au bout le peuple eût osé vous défendre!
On croyoit que vos soins, réglés sur ce succès,
A tout parti suspect fermeroient tout accès;
Mais de Servilius appuyant l'insolence....

MANLIUS.

Pour vous parler, seigneur, je le vois qui s'avance
Peut-être, en l'écoutant, un sentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laisse tous deux.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Que me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, si votre aspect m'étonne et m'intimide,
Je sais trop à quel point je vous suis odieux;
J'en fais tout mon malheur, j'en atteste les dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre:
Sans colère un moment voulez-vous bien m'entendre?

VALÉRIUS.

Et quel est ton espoir? Qu'oses-tu souhaiter?
Moi, que tranquillement je puisse t'écouter!
Moi, j'oublierois ce jour, où préparant ta fuite,
Trop sûr d'être avoué de ma fille séduite,
Jusqu'aux pieds des autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un époux, l'enlever à mes yeux!
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je....

SERVILIUS.

Hé! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon rival, seigneur, récompenser la foi,
D'un prix que vous saviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter et mes droits et ma gloire;
Et si ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où, parmi le carnage, et la flamme et le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valérie.

Que faisoit mon rival en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux;
Je combattis pour l'une, et je vous sauvai l'autre :
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit;
Et par votre refus, au désespoir réduit,
Mon bras, contre un rival superbe et téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vu faire.

VALÉRIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des lois!
Tu prétendois en eux triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême!
Car enfin, de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, et je la perds par toi.
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise,
Sur eux, comme sur moi, tu crois l'avoir conquise :
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valérie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre,
Vous m'ôtiez plus, seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valérie avoit seule et mon cœur et mes vœux :
Ce qui n'étoit point elle étoit au-dessous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire?
Tous mes raisonnements ne font que vous aigrir :
Eh bien! ce n'est qu'à vous que je veux recourir.

Pour ne devoir qu'à vous ma grâce toute entière,
J'implore ici pour moi votre bonté première;
Plus je parois, seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux.
Vos aïeux et les miens, que cet hymen assemble,
Peuvent sans honte...

VALÉRIUS.

Eh bien! parlons d'accord ensemble :
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiser?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand que puis-je refuser?
Parlez, seigneur, parlez.

VALÉRIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance;
Mais je la tiens coupable, et ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce superbe esprit, suspect à sa patrie.
Sois, si tu veux, fidèle à flatter sa furie;
Mais dégage mon sang du sort et des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets;
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force,
Entre ma fille et toi souffre enfin un divorce :
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colère.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pu m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALÉRIUS.

C'en est assez : adieu.

SCÈNE V.

SERVILIUS, *seul.*

Moi, pour fuir ta furie !
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valérie !
Barbare ! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts :
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvis la fureur qui t'inspire ;
De quels traits si cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puissent... Mais je vois Valérie avancer.
O justes dieux ! témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue, ai-je trop fait pour elle ?

SCÈNE VI.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Hé bien, vous avez vu mon père en ce moment ?
De tout votre entretien quel est l'événement ?
Sa grâce, et son aveu sur l'hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valérie ?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
Quel malheur...

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'univers, s'il faut croire leur voix,
Les peuples asservis prendront un jour des lois ;

Cette Rome, en un mot, ma patrie et la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALÉRIE.

Je vous entends, seigneur, rien ne fléchit mon père :
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colère.
Mais j'en suis peu surprise : ô destin rigoureux!
Le sort d'une mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ses ressentiments menacent votre tête;
Par un plus long séjour cessons de l'irriter;
Rien ne doit plus, seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis : nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Et peut-on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus ici, seigneur, besoin de votre zèle.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement,
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vue;
Venez : que de ma foi la votre convaincue
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa patrie et ses dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidèle! ô vertu que j'adore!
Quel exil avec vous peut m'affliger encore!
Quel bien me peut manquer? Je conserve pour vous
Tous les feux d'un amant dans le cœur d'un époux;
Que dis-je? vos beautés, vos vertus dans mon âme
Allument de plus près une plus vive flamme:

Et mon cœur, chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valérie, allons; fuyons ce lieu funeste;
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis et ses soins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Non, je n'appprouve point cette seconde fuite,
Ami : ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner,
Que bornant tous mes vœux à plaire à Valérie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs... Mais vaine idée, inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit et par quelle puissance
Valérius ici peut hâter sa vengeance;
Qu'en vain contre un sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriroient un appui;
Et lorsque loin de Rome une fuite facile
Peut, contre leur pouvoir, m'assurer un asile,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
Engager sans besoin un ami généreux?

MANLIUS.

Mais, en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune?
Quelle ressource encore y pourras-tu trouver?
Sais-tu dans le sénat ce qui vient d'arriver,
Jusqu'où Valérius a porté sa colère?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t-il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'est peu pour t'accabler que le sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel :
Pour te faire un tourment des jours que l'on te laisse,
Tes biens te sont ravis, tes titres, ta noblesse,
Ta maison, dont bientôt les trésors précieux
Vont être le butin du soldat furieux,
Et qui par mille mains aussitôt démolie,
Va dans ses fondements tomber ensevelie.
Pour remplir cet arrêt déja l'ordre est donné ;
Le fier Valérius lui-même l'a signé :
En un mot, tu perds tout, et dans ce sort funeste,
Juge s'il te suffit de partager le reste
Des biens qu'avec mon sang versé dans les combats,
J'ai prodigués en vain en servant ces ingrats.

SERVILIUS.

Ainsi, père cruel, ainsi ta barbarie,
En éclatant sur moi, tombe sur Valérie.
Son sort au mien uni devoit .. Ah ! Manlius !
Tu sais dans les périls quel est Servilius ;
Tu sais si jusqu'ici le destin qui m'outrage,
Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, hélas ! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté.
Et pardonne de grâce à cette lâcheté,

Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes,
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes!

MANLIUS.

Des larmes! ah! plutôt par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains!
Des larmes! Jusque-là ta douleur te possède!
Il est, pour la guérir, un plus noble remède,
Un privilège illustre, un des droits glorieux
Qu'un homme tel que toi partage avec les dieux,
La vengeance. Ma main secondera la tienne.
Notre sort est commun : ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse, et dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu;
Perdons et sénateurs et consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce discours obscur, ta voix et ton visage
Relèvent mon espoir, raniment mon courage;
Tu sembles méditer quelque important projet:
Achève, achève, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur par sa colère,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis pour chefs de l'entreprise;
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le peuple a su choisir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu sais la prudence et la foi.

Pour en hâter le temps, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence;
Tout me flatte. J'ai su, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendants entr'eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entrenuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime;
Non qu'il m'aveugle assez pour me faire penser
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser :
Je sais trop quels revers tout à coup il déploie;
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périssant, en voulant se venger,
Que Manlius vivant, qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;
J'écoute avec transport ton dessein généreux;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sauront à mon zèle ajouter ma furie.
Commande seulement. Sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras?
Faut-il qu'avec ma suite affrontant leurs cohortes,
Du sénat, en plein jour, j'aille briser les portes,
Ou renverser sur eux leurs palais embrasés?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, présenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact et difficile,

Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi, dans ses mains, assure nos amis;
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après, et tes yeux et ton front
En doivent dérober le mystère profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien, pour craindre qu'un reproche...

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le vois qui s'approche.
Mais ne t'éloigne pas : je vais te rappeler.

(Servilius se retire à l'écart.)

SCÈNE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'est plus temps, seigneur, de reculer.
Nous avons, par nos soins et par nos artifices,
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions, et non plus des conseils.
La longueur est funeste à des desseins pareils.
Peut-être, avec le temps, mes soins, aidés des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajouteroient d'autres;
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,
En avoir joint ensemble un nombre suffisant,
De peur qu'un coup du sort les rompe ou les divise,
Il faut s'en prévaloir, et tenter l'entreprise.
Quel temps, d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le sénat, déclarant la guerre aux Circéiens,
Doit, pour la commencer sous un heureux auspice,
Venir au Capitole offrir un sacrifice.

Quel temps, dis-je, quel lieu propice à nos desseins!
Un temps où tout entier il se livre en nos mains;
Un lieu dont je suis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'exposent sans armées.
Le jour n'en est pas pris; mais pour s'y préparer,
Des sentiments du peuple il se faut assurer;
Il faut, contre un sénat dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.
La peur d'être suspect lui défend de me voir :
Mais en vos soins, seigneur, je mets un plein espoir.
Je sais qu'en nos projets l'ardeur qui vous inspire
Vous saura suggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encor : vous avez su, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise.

RUTILE.

Comment! par vous, seigneur, sait-il notre entreprise?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement....

RUTILE.

Je m'explique à regret,
Et voudrois étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposoient que ma vie;
Mais sur moi de son sort un grand peuple se fie :
Je dois craindre, seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami; je sais ce qui l'irrite;
Qu'il peut, en nous aidant, relever son destin :
Mais au sang du consul l'hymen l'unit enfin;
D'un superbe consul, proscrit par notre haine :
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,

Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,
Est il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, seigneur, l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance?
Sur quelques droits puissants que se fonde aujourd'hui
Cette ferme amitié qui vous répond de lui,
L'amour y peut-il moins? En est-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hasard fît naître
Quelque intérêt qu'entr'eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule présence.
Venez, Servilius.

SCÈNE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein, que l'on m'a fait connoitre,
Doit.... Mais quelle froideur me faites-vous paroître!
Vous serois-je suspect? Ai-je en vain prétendu....

RUTILE.

Pourquoi le demander? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, seigneur, et bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi même j'applaudis à votre défiance;
Moi-même, comme vous je récuse la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi;

Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre envers vous les dieux garants de ma parole.
C'est pour un cœur parjure un trop foible lien;
Je puis vous rassurer par un autre moyen;

(En montrant Manlius.)

Je vais mettre en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettois tous les sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux.
Valérie est, seigneur, retirée en ces lieux :
De ma fidélité voilà quel est le gage,
A cet ami commun je la livre en otage;
Et moi, pour mieux encor vous assurer ma foi,
Je réponds en vos mains et pour elle et pour moi.
Témoins de tous mes pas, observez ma conduite;
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussitôt prenez ce fer en main;
Dites à Valérie, en lui perçant le sein :
« Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
« Servilius, par moi, t'assassine lui-même. »
Et dans le même instant, tournant sur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il soit aux yeux de tous
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il serve de pâture.

(A Manlius.)

Vous, seigneur, de ma part, allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux, et calmer ses alarmes.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur;
Je vois d'un œil charmé votre noble fureur :
De votre foi pour nous c'est le plus sûr otage,
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seroient plus défiants que moi.
Car enfin le projet où s'unit notre zèle,
Est tel qu'en vain chacun répond d'un bras fidèle :
Il ne porte au péril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant, pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, seigneur, et vous rends à vous-même.
Consultez Manlius : qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter ces chagrins superflus,
Je fuirai Valérie, et ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'apaiser sa tristesse.
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.

SCÈNE V.

RUTILE, *seul.*

Son front et ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pu davantage ;
Cependant c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment ;
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence,
Et revenons d'abord éprouver si son cœur
Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Non, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte ;
Qu'un autre vient pour lui me porter ses adieux ?
Quel est de son départ le but mystérieux ?
Quel dessein forme-t-il, lorsque Rome l'exile ?
Il vient d'entretenir Manlius et Rutile :
Est-ce par leur conseil, que s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ses secrets à ma foi ?
Mais quelque espoir me reste, et fait que je respire ;
Il est chez Manlius, on vient de te le dire ;
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel sujet peut vous troubler ainsi ?
Craignez-vous qu'un héros si grand, si magnanime
Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime ?
Connoissez-vous si mal un cœur si généreux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ses feux ;
De sa fidélité vos malheurs sont un gage ;
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage,
Vous qui si hautement faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour ?

VALÉRIE.

Déja sur ces raisons j'ai condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,

Que troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne saurois plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, madame.

VALÉRIE.

Laisse-nous.

SCÈNE II.

SERVILIUS, VALÉRIE.

SERVILIUS.

Oui, sénat, ton orgueil va tomber sous mes coups,
Et je viens de choisir le poste où ma furie....
Mais que vois-je?

VALÉRIE.

Ah! seigneur, vous fuyez Valérie?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de tristes adieux?
Croyez-vous par vos pleurs ébranler ma constance?

VALÉRIE.

Non, seigneur, je n'ai plus de si haute espérance.
Il est vrai jusqu'ici, charmé de ses liens,
Votre cœur à mes vœux soumettoit tous les siens;
Mes moindres déplaisirs inquiétoient son zèle :
Mais ce temps-là n'est plus; ce cœur est un rebelle
Que l'hymen enhardit, par ses superbes droits,
A mépriser enfin la douceur de mes lois.
Il me fuit; il me laisse, en proie à mille alarmes,
Percer le ciel de cris, me noyer dans mes larmes,

Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? Est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux que fait votre tendresse?
Est-ce moi dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs?

VALÉRIE.

Non, vous ne l'êtes plus lorsque je vous écoute.
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité:
Mais pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre;
Tout prêt à me quitter, ne me déguisez rien.
Dites-moi....

SERVILIUS.

C'est assez: quittons cet entretien,
Valérie; et sur moi quelque soit votre empire,
Respectez un secret que je ne puis vous dire.

VALÉRIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? ah! connoissez-moi mieux
Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une âme commune,
Qu'étonne le péril, qu'un secret importune;
Mais comme la moitié d'un héros, d'un Romain,
Comme un fidèle ami reçu dans votre sein,
Qui sut depuis long-temps, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zèle généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un et l'autre sort.

Mon cœur peut désormais tout ce que peut le vôtre;
Et de quoi que le ciel menace l'un et l'autre,
Pour vous, je puis sans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontés pour moi n'ont que trop su paroître,
Et mon sang est trop peu pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance :
Les secrets que je cache à votre connoissance
Sont tels.... Mais où se vont égarer mes esprits?
Adieu.

VALÉRIE,

Vous me fuyez en vain; j'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur secrète,
Dont cet air sombre et fier m'est un sûr interprète,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon père.

SERVILIUS.

Qui, moi?

VALÉRIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire,
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile et Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés.
De-là ces entretiens où l'on craint ma présence;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins que la perte d'un homme.

De ses affronts récents encor tout furieux,
Sur le sénat sans doute il va faire....

SERVILIUS.

Grands dieux!
Qu'osez-vous pénétrer? Savez-vous, Valérie,
Quel péril désormais menace votre vie,
Que votre sûreté dépend à l'avenir
D'effacer ce discours de votre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de votre vie ensemble et de la mienne;
Vous êtes en ces lieux l'otage de ma foi;
Je le suis de la vôtre.

VALÉRIE.

Ah! je frémis d'effroi.
Moi! l'otage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent périr mon père et ma patrie?

SERVILIUS.

Ah! retenez vos cris. Est-ce là ce grand cœur?

VALÉRIE.

Oui, c'est lui qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.
Vous, à votre vengeance immoler votre gloire!
Contre votre pays former de tels desseins!
Vous, au sang de mon père oser tremper vos mains!
En ce jour, il est vrai, son courroux redoutable
Vient de combler les maux dont le poids nous accable;
Mais c'est mon père enfin, seigneur. Pouvez-vous bien
Verser vous-même un sang où j'ai puisé le mien
A qui même est uni le sang qui vous fit naître?
Quoi! sans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur, jusqu'à ce jour si grand, si généreux,
Médite avec plaisir tant de meurtres affreux?

Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale;
Et qu'en proie au remords qui suit ses noirs effets,
Souvent les mieux vengés sont les moins satisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valérie,
Moins à venger mes maux, qu'à sauver ma patrie.
Ce n'est point, pour la perdre, un sanglant attentat:
Je verse un mauvais sang pour en purger l'État.

VALÉRIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous allez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre pays?
Du sénat, des consuls, par le peuple haïs?
Ah! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices?
Et quoi que le sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas et plus juste et plus digne de nous
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre patrie?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours:
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais si, pour désarmer votre fureur fatale,
Mon père dans mes pleurs ne trouve point d'appui,
J'en atteste les dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.

SCÈNE III.

SERVILIUS, *seul.*

PAR quel destin contraire
A-t-elle pénétré ce dangereux mystère !
Quel embarras fatal ! Je n'ai pu rien nier :
C'étoit un artifice inutile et grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre, après tout, d'un cœur tel que le sien ?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine ?
Qui, moi ? je douterois d'un si juste courroux ?
Je pourrois.... Non, ingrats, non, vous périrez tous ;
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMI, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle :
Le sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux sacrifice ordonne les apprêts.
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se rendre :
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valérie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en otage :
De Rutile par-là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui seulement prends garde qu'aujourd'hui...
Mais il entre.

SCÈNE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE, *à part.*

Je vois Manlius avec lui;
C'est ce que je souhaite. Éprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage,
Seigneur? De nos amis que faut-il espérer?

RUTILE.

Tout, seigneur. Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins;
Oui, chers amis, leur dis je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime;
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour-à-tour à resserrer nos chaînes!
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,

Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes,
Ce que devoit dans Rome exécuter leur bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer;
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits, que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage;
Qu'une pitié, surtout, indigne de leur cœur,
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes;
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes;
Tous doivent.... Mais, seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change, et votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui: si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie et de surprise;
Et mon cœur, moins ému, ne croiroit pas, seigneur,
Sentir autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, et m'écoutez. J'ajoute:
Ils n'ont de nos desseins ni lumière, ni doute;
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux, tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnoit l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,

Abattus et brisés, sur la poussière épars ;
La terreur et la mort errant de toutes parts,
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence,
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels ;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flatte son audace,
Sur son espoir prochain s'applaudit et s'embrasse ;
Chacun par mille vœux en hâte les moments.
Et pour vous à l'envi fait de nouveaux serments.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice
A conduit nos tyrans au bord du précipice,
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
Mais quel effort, seigneur, quel assez digne prix,
M'acquittant à vos soins....

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur, que vous pourriez me faire ;
Mais cet ami veut bien que, sur mes intérêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentiments secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, seigneur.

SCÈNE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis-je....

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur : il vous souvient des serments que j'ai faits,
Lorsqu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous, que, si j'avois un frère,
Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chère ;
Quand tous deux, en même heure ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le ciel auroit uni par les plus fortes chaînes
Nos vœux, nos sentiments, nos plaisirs et nos peines ;
Si ce frère si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussitôt sa lâcheté punie
Préviendroit notre perte et son ignominie.
Vous louâtes, seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, après vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Hé bien ?

RUTILE.

Voici le temps qu'un effort nécessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincère.

MANLIUS.

Sur qui ?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit.
Tandis qu'il m'écoutoit, rêveur, triste, interdit,

Les yeux mal assurés, il m'a trop fait connoître
Un repentir secret dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes;
Mais selon nos serments elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus, que, dans un tel dessein,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain,
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord;
De lui, de son otage il a conclu la mort;
Et si quelque pitié s'emparant de notre âme,
Force notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement,
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera? vous? que m'osez-vous dire?
Quelle est cette fureur qu'un soupçon vous inspire?
Sachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, seroit déja vengé;
Mais je vous rends justice, et crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grâce, et, calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi;
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par-là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse avec vous ce soupçon important.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SERVILIUS, *seul.*

Où m'égaré-je? où suis-je? et quel désordre extrême
Guide au hasard mes pas, et m'arrache à moi-même?
Quel changement subit! O vengeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah! si le seul récit m'a pu faire frémir,
Quel serai-je, grands dieux! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible!
Ah! fuyons, dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuir? en quels lieux te cacher désormais,
Où dans des flots de sang, Rome entière noyée,
Ne s'offre pas sans cesse à ton âme effrayée?
En la laissant périr ne la trahis-tu pas,
Et même tes amis, qui comptoient sur ton bras?
Envers les deux partis ta fuite est criminelle.
Non, non, pour l'un des deux il faut fixer ton zèle.
Pour tenir tes serments, il faut tout immoler;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler.
Tout immoler! ton cœur marque trop de foiblesse.
Tout révéler! ton cœur y voit trop de bassesse:
Tu perdrois tes amis. Hé! quel choix feras-tu?
Deux écueils opposés menacent ta vertu;

En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O vous dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous qui de la vertu nous prescrivez les lois,
Dieux justes! dieux puissants! souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidèle à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin malgré lui dans les piéges du crime?

SCÈNE II.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE, *à part, les deux premiers vers.*
Ciel, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi jusqu'au bout ton appui souverain!
(A Servilius.)
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis différents vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie
Sauve tous vos amis, en sauvant la patrie?
Nous le pouvons, seigneur, sans danger, sans effort.
Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.
Comment?

VALÉRIE.
Il faut oser révéler l'entreprise,
Mais ne la révéler qu'après être assurés
Que le sénat pardonne à tous les conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service!

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? et qui me croyez-vous?

VALÉRIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sais à vos amis quel serment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre âme envisage,
Quels noms dans leur colère ils pourront vous donner:
Mais un si vain égard doit-il vous étonner?
Est-ce un crime de rompre un serment téméraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis?
Quoi! pour ne pas rougir devant quelques amis,
Que séduit et qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre patrie!
Devant tout l'univers! Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment?
De l'un et l'autre ici comprenez mieux la suite:
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite:
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous?
Rome entière est sauvée, et leur pardonne à tous;
Et quand de ce bienfait, consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus,
Leurs reproches alors seront-ils entendus?
Enfin, retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage;
Figurez-vous, seigneur, qu'en ces affreux débris
Des enfants sous le fer vous entendez les cris;
Que les cheveux épars et de larmes trempée,
Une mère sanglante aux bourreaux échappée
Vient, vous montrant son fils, qu'elle emporte en ses bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas:

Votre fureur alors est-elle suspendue?
Un soldat inhumain l'immole à votre vue;
Et du fils aussitôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang.
Soutiendrez-vous l'horreur que ce spectacle inspire?

SERVILIUS.

Par les dieux immortels, appuis de cet empire,
Ces mots sont des éclairs, qui, passant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié.... Mais quoi! Rome inhumaine,
Tu devrois ton salut aux objets de ta haine?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits?
Le forcer.... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALÉRIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valérie?

SERVILIUS.

Non. Votre amour suffit au bonheur de ma vie;
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah! pourquoi, justes dieux! un si charmant bonheur
Ne m'est-il pas donné plus pur et plus paisible?
Quels orages y mêle un destin inflexible?

VALÉRIE.

Et pourquoi donc, seigneur, ne les pas détourner?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre; et, puisqu'il faut tout dire,
De la foi du sénat j'ai ce que je desire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O dieux! sans mon aveu, qu'avez-vous entrepris?

VALÉRIE.

Je vous avois promis de garder le silence:
Sur vous des conjurés je craignois la vengeance.

'ais enfin ce parti met tout en sûreté;
ıns votre aveu, seigneur, j'ai tout exécuté
vous persuader je voyois trop de peine.
'est moi seule par-là qui m'expose à leur haine;
t quoiqu'en vous nommant j'aie agi pour tous deux,
ous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

u'avez-vous fait, ô ciel! par quel reproche horrible
en va me foudroyer leur colère terrible!
t que me servira de vous désavouer?
près qu'ils sont trahis, ce seroit les jouer.
erront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
e secret que par vous le sénat vient d'entendre?
t pourront-ils douter d'un concert entre nous?
'en est fait, Valérie. Évitez leur courroux;
uyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALÉRIE.

llez, ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
'un témoin défiant il faut craindre les yeux :
uittons-nous, et gardons de rien faire connoître.

SCÈNE III.

SERVILIUS, *seul.*

ANS le trouble où je suis, qui vois-je encor paroître?
roit-il averti de ce qui s'est passé?
e quel front soutenir son visage offensé?
'importe, demeurons; et dans un tel orage,
près notre pitié, montrons notre courage.
ais dans quelle pensée est-il enseveli?

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Connois-tu bien la main de Rutile?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS *lit.*

« Vous avez méprisé ma juste défiance :
» Tout est su par l'endroit que j'avois soupçonné.
» C'est par un sénateur de notre intelligence,
» Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
» Fuyez chez les Véiens, où notre sort nous guide;
» Mais pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
» Trop heureux en partant, si la mort du perfide,
» De son crime, par vous, lui déroboit le fruit! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre:
Frappe, dis-je; ton bras ne sauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? Où vas-tu t'égarer?
Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur que je t'offre en victime;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein!
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un ami dans les traits d'un perfide?
Qui? toi? tu me trahis! L'ai-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être, plus tranquille, aurois-tu lieu de croire,
Que sans moi tes desseins auroient flétri ta gloire.
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit,
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit;
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon destin je meurs trop satisfait,
Puisque ma trahison, qui sauve ma patrie,
Te sauve en même temps et l'honneur et la vie.

MANLIUS.

Toi, me sauver la vie!

SERVILIUS.

Et même à tes amis:
A signer leur pardon le sénat s'est soumis:
Leurs jours sont assurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur sort et du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais?

Pour m'y voir des Romains le mépris et la fable?
Pour la perdre peut-être en un sort misérable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foi,
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toi notre dessein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit!
Car, je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui, né pour l'esclavage,
Sauves des fiers tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des amis qui vouloient te venger!
Quel sera contre moi l'éclat de leur colère!
Je leur ai garanti ta foi ferme et sincère;
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre!
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre;
Il auroit assuré l'effet de mon dessein:
Mais sans fruit maintenant il souilleroit ma main;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

SCÈNE V.

SERVILIUS, *seul.*

Quelle confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que résoudre? Il me fuit comme un monstre funeste:
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste?
O colère trop juste! ô redoutable voix!
Noms affreux, entendus pour la première fois!

Moi lâche, moi perfide! et je vivrois encore!
Moi-même, autant que lui, je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur;
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colère affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur, du crime ou du remords.

SCÈNE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout est perdu, seigneur, et dans Rome alarmée,
De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius;
Mais il n'étoit plus temps. Déja Valérius,
Qui, pour plus d'assurance en ce péril extrême,
Des ordres du sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement,
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras pour s'arracher la vie.
On lui laisse, seigneur, ce palais pour prison:
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, et n'assurent sa grâce.

SERVILIUS.

Juste ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous, courez lui chercher du secours.
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre....
Mais Valérius vient.

SCÈNE VII.

SERVILIUS, VALÉRIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur? ai-je payé trop peu sa liberté?
Cette grâce pour tous n'est-elle pas signée?
Le sénat reprend-il sa parole donnée?

VALÉRIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
Il vous importe peu de les connoître, ou non.
Puisque pour vous, seigneur, ils ne sont point à craindre:
Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre;
Il vous fait grâce entière, et veut que dans l'oubli
Son arrêt contre vous demeure enseveli.
Il vous rend tout, il veut, de votre illustre zèle,
Dans nos fastes garder la mémoire immortelle.
C'est ce que de sa part je viens vous déclarer;
Et pour moi-même aussi, je viens vous assurer,
Qu'avec vous renouant une amitié sincère,
Je rends grâces aux dieux, dont le soin salutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon âme désavoue.
Je déteste à jamais ce sénat qui me loue;

e lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié;
e vous rends à vous-même une vaine amitié :
'en fais et mon malheur et mon ignominie,
, Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Ion dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
i de vendre son sang, ni d'épargner le mien :
'our son propre intérêt, j'ai pris ce soin du vôtre;
t ma pitié vouloit vous sauver l'un de l'autre.
)uoi! de ma trahison, dont le remords me suit,
'aurois-je que la honte? auriez-vous tout le fruit?
'erdrois-je tout moi seul, en sauvant tout l'Empire?

VALÉRIUS.

e vous ai déja dit ce que je pouvois dire :
Iais retenez, seigneur, cet injuste transport;
ous allons au sénat décider de son sort;
t soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
roye-moi, désormais la gloire vous ordonne
)e quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
t du bonheur public faire tous vos souhaits.
e temps me presse : adieu.

SCÈNE VIII.

SERVILIUS, *seul.*

Dans quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude!
Le sénat voudroit-il.... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois.... Mais du moins ne l'abandonnons pas :

Pour défendre ses jours, souffrons encor la vie;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé,
Expirons aussitôt à ma gloire immolé.
Surtout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons.... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCÈNE IX.

SERVILIUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Seigneur, j'ai vu mon père, et ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais pressé par le temps, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée,
Et sans doute.... Ah! seigneur, ne jettez point sur moi
Ces sévères regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux! quelle horreur imprévue...

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALÉRIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours!
Où Manlius est-il, qu'en as-tu fait, perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide;
Avant ta trahison, il y falloit songer.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie.

De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,
De la foi de tous deux je t'avois fait l'otage,
Et de sa sureté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi : tes soins pour Rome ont réussi :
Que tarde ma fureur de le venger aussi !

VALÉRIE.

Hé bien ! pourquoi, seigneur, ces transports, ces injures ?
S'il ne faut que mon sang pour calmer ses murmures,
Vous l'ai-je refusé ? n'est-il pas tout à vous ?
Je puis souffrir la mort, mais non votre courroux.
Immolez sans fureur une tendre victime ;
Que ce soit seulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui, jusques au trépas
Vous aima, ne périt par votre main sévère,
Que pour avoir sauvé ma patrie et mon père

SERVILIUS.

Moi, te percer le cœur ! Ah ! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris, pour mériter le tien.
Fidèle à ses serments, généreux, intrépide,
Tu n'en as fait, hélas ! qu'un lâche, qu'un perfide ;
Et quoi que lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'asile où tu braves mes coups.
Que dis-je ? En ce moment, les dieux, sur ton visage,
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage ;
Des Romains, par toi conservés en ce jour,
Le démon tutélaire est le tien à son tour.
Hé bien ! c'est donc à toi qu'il faut que je m'adresse :
Par tout ce que pour toi mon cœur sent de tendresse,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sait si bien dérober le crime au châtiment,

En faveur d'un ami montre encor ta puissance;
Et tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le sénat ait pu rien arrêter,
A ton père cruel, va, cours te présenter;
Tombe, pleure à ses pieds : fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle;
Que par lui du sénat s'apaise le courroux;
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

Oui, j'ai tout craint pour vous, seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vu le sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile et de vous.
Je craignois de vous voir seul en proie à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine.
Mais puisque de ce soin, moins prompt à se charger,
Il remet aux tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
Sa crainte vous livrant à des juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.
C'est à Servilius que cette grâce est due;
Car enfin, puisqu'ici vous souhaitez sa vue,
J'ose vous en parler, et loin d'être offensé...

MANLIUS.

O dieux! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé!

ALBIN.

Quoi! parlez-vous encor de haine et de colère,
Après tout ce qu'a fait son repentir sincère?
Vous le voyez. Quel autre, osant parler pour vous,
D'un sénat tout puissant craint si peu le courroux?
Tandis que tout le peuple, effrayé des supplices
Où vos projets connus exposoient vos complices,

Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver son innocence, ou payer son pardon;
Tandis que tout se tait, jusqu'à vos propres frères,
C'est lui qui, s'opposant aux sénateurs sévères,
A produit, à leurs yeux, quatre cents citoyens,
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens,
Tant d'autres, par vos mains sauvés dans les batailles,
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre sang versé cent et cent fois pour eux.
Surtout quelle chaleur animoit son courage,
Quelle rougeur subite a couvert leur visage,
Quant montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos dieux, dont alors vous fûtes la défense,
Sa voix, sur ces ingrats, attestoit la vengeance!

MANLIUS.

Vain remède à mes maux! inutile secours!
Quand son zèle et ses soins auroient sauvé mes jours,
Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vengeance?
Toutefois, que me sert de cacher à ta foi
Un penchant qui vers lui m'entraîne malgré moi?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrète:
Pour un perfide ami ma haine m'inquiète,
M'embarrasse: et tandis que, ferme, indifférent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme,
Qui, malgré son dépit, le touche et le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'apaise mon courroux;
Je prétends.... Mais il vient. Sors, Albin, et me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCÈNE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Enfin, tu prétends donc, dans mon cœur confondu,
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'est dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace;
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.
Il semble à mes tyrans, que, tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mendiés, c'est moi qui m'humilie.
Ton zèle mal conçu m'expose à leurs mépris,
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte, à ce point, t'inquiète et t'afflige,
Tous tes efforts sont vains, sans un prix que j'exige:
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi,
Que tout ce que ton zèle osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai mérité l'outrage;
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des serments que tu ne croirois plus,
Si j'ai peu fait encor pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien! écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le sénat en furie.

Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait et me poursuivre et te garder sa foi;
Il me livre aux tribuns, et de ma mort certaine,
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses lois, de ma gloire jaloux,
C'est sa main, contre moi, qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.
Enfin, qu'espères-tu de tes soins pour mes jours?
Crois-tu que le sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moi, quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, et choisir mon supplice!
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux,
Par une main infâme un sort si glorieux?
Enfin, d'un tel trépas l'infamie assurée.
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes, en entrant, t'ont désarmé toi-même;
Mais il faut, pour tromper leur vigilance extrême....

SERVILIUS.

Je t'entends.... Mais on vient.

SCÈNE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un tribun empressé
Vient vous entretenir de ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, seigneur; il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu, que sert ce soin frivole?....
Tu vois bien qu'il est temps de prendre ton parti;
Profitons des moments, quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zèle
N'est plus pour Manlius qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai par de là tes souhaits.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, *seul.*

Oui, c'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire est flétrie!
Il faut que l'avenir.... Mais je vois Valérie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme et constant.
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCÈNE V.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Je vais voir éclater sur moi votre colère,
Mais la plus prompte mort me sera la plus chère,

Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un père endurci j'ai fait de vains efforts;
Mes pleurs....

SERVILIUS.

Je le savois : mais enfin, Valérie,
De mes ressentiments ne crains plus la furie.
J'ai fléchi Manlius ; mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grâce aux efforts que, sur le cœur d'un père,
Pour sauver cet ami, ton zèle vient de faire;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le destin a pouvoir sur les cœurs.
Il sait, des plus unis, troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin retiens ici le cours;
D'une âme raffermie écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta naissance.

VALÉRIE.

Je vous obéirai, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour
Où la haine des dieux alluma notre amour.

VALÉRIE.

Malheureux! Juste ciel!

SERVILIUS.

Quoi! déja ton courage....

VALÉRIE.

Et puis-je avec constance écouter ce langage?
Ainsi ce jour, témoin de ma félicité,
Est un jour malheureux, et par vous détesté!

Que votre amour, seigneur, dans ses transports sincères,
S'en souvenoit, hélas! sous des noms bien contraires!

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardoit que soi :
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi
Déploiroient les destins, depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le ministre,
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains
Contre ton propre sang exciteroient mes mains.

VALÉRIE.

Ciel! où tend ce discours? Pourquoi dans ma pensée
Rappeler vainement cette image effacée?

SERVILIUS.

D'un malheureux ami tu comprends le danger :
Le conseil des tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense ;
Mais si l'évènement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valérie, après tant de travaux,
A perdre sans regret l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCÈNE VI.

VALÉRIE, *seule.*

Que me dit-il! Quel nouveau coup de foudre!
A quel parti cruel prétend-il me résoudre?
Moi, que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour!

Et que veut-il enfin? Rompre mon hyménée?
Me fuir? Ou par ses mains trancher sa destinée?
Que deviendrais-je? ô dieux! quelque soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une âme inébranlable!
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu?
Ah! ciel! s'il étoit vrai! s'il falloit que mon âme...
Courons m'en éclaircir.

SCÈNE VII.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Ah! viens, suis-moi.

TULLIE.

Madame,
Des gardes sont ici chargés par votre époux,
De retenir vos pas, et de veiller sur vous.
C'est l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma présence,
Quand Albin est venu lui dire en diligence,
Que son maître, en partant, souhaitoit lui parler

VALÉRIE.

O ciel! que m'apprends-tu? Que j'ai lieu de trembler!
Sait-on si son arrêt....

TULLIE.

On n'a pu m'en instruire.
Déja l'un des tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.

Il craignoit que du peuple une troupe avertie,
Pour sauver Manlius n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des soldats,
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas.
Qui sur l'heure formant une nombreuse escorte,
Conduisent aux tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux;
Et sans doute, madame, il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALÉRIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Et que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je frémis d'y penser: et cependant captive,
J'attendrois!.... Non, Tullie, il faut que je le suive;
Il faut en ce palais, les flammes à la main,
M'allumer un bûcher, ou m'ouvrir un chemin....
Mais j'aperçois Albin: quel est son trouble extrême!

SCÈNE VIII.

ALBIN, VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Albin, où courez-vous?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même,
Et dans l'égarement d'un aveugle transport....

VALÉRIE.

Vient on de condamner Manlius à la mort?
Servilius.... parlez, expliquez-vous sans feinte,
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez par ce récit fidèle,
L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Votre époux indigné frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant;
Il leur dit qu'il savoit un secret important;
Que pour en informer le sénat et l'empire,
A Servilius seul il désiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé.
Moi seul resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire :
« C'en est fait, disoit-il, et tu n'en doutes pas.
« Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas;
« J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
« Épargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche;
« Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
« Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
« Laissons à Rome, au moins, cette tache éternelle
« De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.
« Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort
« Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :
« Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire

« De cet affront cruel que m'impute ta gloire,
« Je veux en t'imitant te venger aujourd'hui. »
Sur le bord aussitôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court : mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,
Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALÉRIE.

Hé bien ! c'en est donc fait, ô fortune inhumaine,
Et je serois encor le jouet de ta haine !
Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir,
J'ai su secrettement armer mon désespoir ;
Et je vais malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une misérable.

(Elle se poignarde.)

TULLIE.

Grands dieux ! quelle fureur....

VALÉRIE.

Ne me plains point ; je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN DE MANLIUS CAPITOLINUS.

AMASIS,

TRAGÉDIE,

AR LAGRANGE DE CHANCEL,

présentée, pour la première fois, le 13 décembre 1701.

NOTICE
SUR LAGRANGE DE CHANCEL.

Joseph Lagrange de Chancel naquit au château d'Antoniat, près de Périgueux, en 1676. Poëte dès l'âge de sept ans, il composa à neuf une comédie qu'il joua à Bordeaux avec ses camarades de collége. Amené à Paris, il y entra page chez la princesse de Conti. Il n'avoit pas encore dix-sept ans quand il mit *Adherbal* au théâtre. Cette tragédie, jouée pour la première fois le 8 janvier 1694, eut cinq représentations. Trois ans après il donna une seconde tragédie intitulée *Oreste et Pilade,* qui fut jouée dix fois. L'année 1699 vit paroître deux autres tragédies du même auteur, *Méléagre* le 18 janvier, et *Athenais* le 20 novembre. La première eut dix représentations, et la seconde fut donnée quinze fois avec beaucoup de succès. Elle n'en obtint pas moins en 1736.

De toutes les tragédies de Lagrange, celle qui est restée le plus long-temps au théâtre, est *Amasis*, représentée pour la première fois le 13 décembre 1701.

En 1708 il donna sa tragédie d'*Alceste*, qui n'eut que six représentations. *Ino et Melicerte*, tragédie

onnée, pour la première fois, le 10 mars 1713, ut un grand succès pendant dix-sept représen-ntions. Dix-huit ans après, le 17 décembre 1731, arut *Erigone*, qui ne fut jouée que huit fois. Elle it suivie, l'année 1732, de *Cassius Victorinus* ernière tragédie de l'auteur; elle n'obtint éga-ement que huit représentations.

Lagrange de Chancel a composé plusieurs péra, et eut peut-être encore ajouté quelques agédies à celles que nous venons de citer, s'il eût mené une vie fort orageuse que lui procura on caractère vif et turbulent. Il mourut à l'âge e quatre-vingt-deux ans à Antoniat, sa patrie, le 7 décembre 1758.

PERSONNAGES.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Égypte.
NITOCRIS, reine d'Égypte, veuve d'Apriès.
SÉSOSTRIS, fils d'Apriès et de Nitocris.
PHANÈS, favori d'Amasis.
ARTHÉNICE, fille de Phanès.
CANOPE, confidente de la reine.
MICÉRINE, confidente d'Arthénice.
MÉNÈS, gouverneur de Psamménite, fils d'Amasis.
AMMON, officier de la garde.
Gardes.

La scène est à Memphis, dans le palais des rois d'Égypte.

AMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

Tandis qu'avec le jour qui commence de naître,
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi,
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,
Venez, prince; il est temps de vous marquer la place
Où vous devez venger le sang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez, d'un côté, la célèbre Memphis:
De l'autre, ces tombeaux, et ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.
Voici de vos aieux le superbe palais,
Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits;
Ces vestiges sacrés, où tout vous représente
D'Apriès votre père une image sanglante;
Ces colonnes, ces arcs, ces monuments pompeux,
Insensibles témoins de son sort rigoureux.

C'est là que sans pâlir, ce monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide.
C'est là qu'abandonné des dieux et des mortels,
Il tomba sous l'effort de mille bras cruels.
C'est ici qu'attiré par les plaintes funèbres
Des esclaves fuyant au travers des ténèbres,
Le tumulte et la nuit secondant mes desseins,
J'arrachai votre vie au fer des assassins;
Tandis que dans les maux votre mère abîmée,
Sur son époux sanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ses sens que pour envisager
Cinq fils, que sur ce marbre on venoit d'égorger.

SÉSOSTRIS.

Ah! que par tant d'horreurs mon âme est attendrie!
Que ces tristes objets redoublent ma furie!
Quand pourra Sésostris, secondé par les dieux,
Achever le dessein qui l'amène en ces lieux?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire:
Par vos soins généreux c'est peu que je respire;
Et qu'avec Cléophis à mon sort attaché,
Des bords, où par votre ordre il m'a tenu caché,
Je puisse me revoir au sein de ma patrie,
En état d'apaiser la voix du sang qui crie:
C'est peu qu'après trois jours que comme un inconnu,
Chez vous, hors de Memphis, vous m'avez retenu,
Vous avez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance:
Pour l'achever encor, sans exposer mes jours,
À quoi votre amitié n'a-t-elle point recours?
De ce fils inconnu dont j'ai puni l'audace,
Vous voulez que je prenne et le nom, et la place;

Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis, soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.
J'écoute avidement, j'admire vos raisons :
Mais sévère ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux dieux ce juste sacrifice,
Plutôt par ma valeur, que par mon artifice ?

PHANÈS.

Non, seigneur : pour punir un tyran furieux,
Les moyens les plus sûrs sont les plus glorieux.
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience.
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés, nul autre mieux que moi,
Ne suivit en tous lieux le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux, quand il perdit la vie,
Si je n'eusse écouté que ma seule furie ?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui.
Ne pouvant l'accabler, je devins son appui ;
Et par là, de son cœur gagnant la confiance,
J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déja pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer.
Les prêtres de nos dieux leur ont donné l'exemple :
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduits dans Memphis.
J'ai fait plus. A leurs yeux j'ai montré Cléophis,
Qui sans vous découvrir, pour redoubler leur zèle,
A de votre retour répandu la nouvelle.
Tous les cœurs sont pour vous : et maître de ces lieux,
Aussitôt que la nuit obscurcira les cieux,

De nos braves amis marchant à votre suite,
Jusqu'au lit du tyran je conduirai l'élite.
Là tout vous est permis : vous n'aurez qu'à frapper.
Surpris de toutes parts, il ne peut échapper.
C'est en vain qu'agité des troubles formidables
Qu'impriment les remords dans le cœur des coupables,
De ce vaste palais parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ses jours.
C'est là qu'au moindre bruit, craignant sa dernière heure,
En cent lieux différents il change de demeure;
Et que plus malheureux que ses moindres sujets,
Il cherche le sommeil, qu'il ne trouve jamais.
Autour de son palais, une garde empressée
De piques et de dards est toujours hérissée,
Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons,
De tout ce qui l'approche, il craint des trahisons.
Ainsi jusqu'à tantôt gardez-vous d'entreprendre.
Voici le temps propice, où je lui puis apprendre,
Qu'un étranger sans suite, arrivé d'aujourd'hui,
D'un secret important ne veut s'ouvrir qu'à lui.
Attendez-nous.

SÉSOSTRIS.

Phanès, voyons plutôt ma mère.

PHANÈS.

La reine! ô dieux, seigneur, que prétendez-vous faire?
Ignorez-vous le soin qu'on prend à la garder?
Sans l'ordre du tyran, nul ne peut l'aborder.
Ma fille, dont le cœur pour elle s'intéresse,
La voyoit autrefois, et flattoit sa tristesse.
Il sembloit qu'il eût peine à souffrir son aspect.
Il fallut l'éloigner, pour n'être point suspect.

De femmes, de soldats, à toute heure entourée,
Du temple seulement on lui permet l'entrée,
Où demandant aux dieux la fin de ses malheurs,
Son offrande ordinaire est celle de ses pleurs.
Mais loin de vous trahir, le ciel vous favorise.
Si sa vue aujourd'hui vous eût été permise,
C'étoit tout hasarder, que de vous découvrir.
Ses transports suffisoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature,
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! Phanès, allez, ne perdez plus de temps;
Achevez de me rendre un trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,
Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthénice.

PHANÈS.

Ma fille! eh quoi, seigneur, par un servile espoir
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir?
Ah! si de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer, sans honte, à vous tout accorder,
Régnez, soyez mon roi, pour me le commander.

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, *seul.*

Il sort: et le tyran va paroitre à ma vue!
Je sens à son approche une horreur imprévue:
Je sens que cette idée éloigne de mon cœur
Tout autre mouvement que ceux de ma fureur.
O vous, de mes aïeux demeure magnifique,
Asservie à regret sous un joug tyrannique!

Palais, qu'après la mort du plus grand de vos rois,
Ma mère de ses pleurs a lavé tant de fois!
Par votre cher aspect, pour ce fameux ouvrage,
Excitez mes transports, redoublez mon courage.
Et vous de qui le sang empreint de toutes parts,
Se vient offrir encore à mes tristes regards,
Mânes de mes parents qui demandez vengeance,
Mon ardeur est égale à votre impatience.
Vous m'avez déja vu, plein d'un juste courroux,
Sur le fils du tyran porter mes premiers coups.
Mais ce n'est point assez qu'il ait cessé de vivre :
Me voici dans ces lieux. Son père va le suivre.
Je jure par ce fer, qu'aussitôt que la nuit
Aura chassé des cieux le flambeau qui nous luit,
Par le sang d'Amasis j'apaiserai vos ombres :
Ou je vous rejoindrai dans les royaumes sombres.

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANES, GARDES.

AMASIS, *à Phanès.*

Quel est cet étranger qui demande à me voir?
Que veut-il? d'où vient-il? n'as-tu pu le savoir?

PHANES.

Non, seigneur. Il ne veut s'expliquer qu'à vous même.
Le voici.

AMASIS.

Juste ciel! ma surprise est extrême;
Quel trouble, à son abord, s'élève dans mon cœur!
Approchez, étranger. Que voulez-vous?

SÉSOSTRIS.

Seigneur,

Souffrez que je vous rende une dernière lettre,
Qu'à Ladice en vos mains j'ai promis de remettre.

AMASIS.

J'en reconnois encore et les traits et le seing.
Que veut-elle ? lisons : et sachons son dessein.

(Il lit.)

« Votre amour pour la reine, et vos desseins pour elle,
« De vos états, seigneur, m'ont jadis fait sortir ;
« Mais du moins en perdant un époux infidèle,
« A perdre encore un fils je ne puis consentir :
« Aujourd'hui que le sort, pour vous combler de joie,
« Par mon trépas enfin dégage votre foi,
« N'étendez point l'horreur que vous eûtes pour moi,
« Sur ce fils que je vous renvoie. »
Ladice. Ah ! quels transports m'agitent à la fois !
Psamménite, mon fils ! est-ce vous que je vois ?
Vous que sur un soupçon conçu par votre mère,
A retenu quinze ans une terre étrangère ?

SÉSOSTRIS.

C'est moi-même, seigneur : et le sort m'est bien doux,
Qui me permet enfin de m'approcher de vous.

AMASIS.

Mais d'où vient que Ménès n'est point à votre suite,
Lui qui de votre mère accompagna la fuite ?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, il ne vit plus : chargé d'ans et de soins,
Mes yeux de son trépas ont été les témoins.

AMASIS.

Quoi ! Ladice en vos mains n'a point mis d'autre gage ?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, si mon récit vous donne quelque ombrage,

Si ces lettres d'ailleurs sont peu dignes de foi,
Ce fer et cet anneau vous parleront pour moi.

AMASIS.

Donnez. Ciel! il est vrai : c'est la marque sincère
Qu'eut jadis de ma foi Ladice votre mère.
Mais ce n'est point le fer dont fut armé mon fils.

SÉSOSTRIS.

Non, seigneur. C'est celui que portoit Sésostris.

AMASIS.

Sésostris?

SÉSOSTRIS.

Oui, d'un sang fatal à ma patrie,
J'ai dans mon ennemi surmonté la furie;
Et voici devant vous le garant de sa mort.

AMASIS.

Eh! comment votre bras a-t-il fini son sort?

SÉSOSTRIS.

Assez près de ces murs, par un avis fidèle,
Du chemin qu'il prenoit, ayant eu la nouvelle,
J'ai voulu que mon père, en entrant dans Memphis,
Eût lieu de s'applaudir du retour de son fils.
Je l'attends au passage, et je le vois paroître.
Il ne démentoit point le sang qui le fit naître.
L'insolence et l'orgueil paroissoient dans son port.
Notre âge, je l'avoue, avoit quelque rapport;
Mais mon cœur, aux vertus instruit par sa naissance,
N'avoit avec le sien aucune ressemblance.
Je le joins, je me nomme, il s'arrête, et soudain
Il venoit m'aborder les armes à la main;
Quand un vieux gouverneur qui marchoit à sa suite,
Croyant par quelque effort ralentir ma poursuite,

Me force à le punir de sa témérité.
Son maître, à cet objet, de fureur agité,
En redouble pour moi sa haine impétueuse.
La victoire entre nous flotte long-temps douteuse.
Mais enfin indigné contre un sang odieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la justice des dieux,
Sous mes coups redoublés je le vois qui succombe;
Il recule, j'avance; il se débat, il tombe.
Là, sans être touché de son sort abattu,
Mon bras de l'achever se fait une vertu:
Et de ses flancs ouverts, son âme fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.

AMASIS.

Ah! que cette victoire, et votre heureux retour,
Secondent les desseins que je forme en ce jour!
Dieux! que par ce récit ma joie est redoublée!
Quel plaisir de montrer à l'Égypte assemblée,
Un fils victorieux que le ciel m'a rendu,
Un fils plus souhaité qu'il n'étoit attendu,
Et dont, en arrivant, la valeur salutaire
Assure la couronne et les jours de son père!
Allez vous reposer, tandis que sans témoins,
A combler votre espoir je vais donner mes soins.
Je ne veux ni grandeur, ni gloire, ni fortune
Qu'entre nous, désormais, je ne rende commune.
Vous verrez mon amour par mon empressement.
Gardes, menez ce prince à mon appartement,
Et que par vos respects, par votre obéissance,
On ne mette entre nous aucune différence.

(A Sésostris.)

Allez. Dans un moment, je vous rejoins.

SCÈNE IV.

AMASIS, PHANÈS.

AMASIS *continue.*

Et toi,
Approche, et viens savoir les secrets de ton roi,
Phanès : voici le jour qu'un heureux hyménée
Va, selon mes souhaits, fixer ma destinée,
Aux yeux de mes sujets que je fais assembler.

PHANÈS.

Ah, seigneur ! pour vos jours vous me faites trembler.
Quoi ! vous songez encore à l'hymen de la reine ?
Si le temps, ni vos soins, n'ont pu calmer sa haine,
Croyez-vous lui trouver un esprit plus soumis,
Lorsqu'elle va savoir le meurtre de son fils ?
Ignorez-vous, seigneur, en voulant la contraindre,
Combien dans sa vengeance une femme est à craindre ?
Et que le nom d'époux, dans ses embrassements,
Loin de vous dérober à ses ressentiments,
Ne feroit qu'enhardir sa main désespérée
À vous porter au cœur une atteinte assurée ?

AMASIS.

Qu'avec ravissement j'écoute tes avis !
Je me suis déja dit tout ce que tu me dis,
Phanès ; et ma puissance est assez affermie,
Sans mettre dans mon lit cette fière ennemie.
Les dieux m'ont mis au trône, il faut m'y maintenir.
Puisque c'est leur ouvrage, il faut le soutenir.
Par les soins que je prends à défendre ma vie,
Leur gloire attend de moi que je les justifie.

ependant t'avouerai-je une foule d'ennuis
ui ne sortent jamais de la place où je suis ?
i monté par le meurtre à ce degré suprême :
n autre, à mon exemple, en peut faire de même.
est toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir ;
plus on est puissant, plus on se fait haïr.
ilà ce que je crains : voilà ce qui me trouble.
redoublant mes soins, ma frayeur se redouble.
crois ne voir partout que des pièges secrets,
ue des traîtres cachés au fond de ce palais.
prends pour assassin tout ce qui m'environne ;
il ne peut m'approcher, que je ne le soupçonne.
on fils même, ce fils qui vient de triompher
un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer,
a pu se garantir de ma terreur secrette.
i senti dans mon sein la nature muette ;
s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi,
frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.
i-même, à qui je dois la moitié de ma gloire,
i qui vins confirmer ma dernière victoire,
sachant quelquefois par où j'ai mérité
s effets surprenants de ta fidélité,
ton pouvoir trop grand mon âme est alarmée.
te vois si chéri du peuple et de l'armée,
ue le rang de ministre où ma faveur t'a mis,
lève de l'Égypte, et non pas d'Amasis.
ntre un sujet suspect je sais ce qu'on peut faire ;
pendant je te crois, et fidèle, et sincère.
is pour n'avoir plus lieu de douter de ta foi,
de si forts liens je veux t'unir à moi,
e ton ambition n'ait plus rien à prétendre :
in, je suis ton roi, je veux être ton gendre.

PHANÈS.

Seigneur....

AMASIS.

Pour m'acquitter de ce que je te doi,
Il faut que je te force à tenir tout de moi.
Il faut que mon bonheur fasse ta récompense.
Que ta fille, en un mot.... La voici qui s'avance.

PHANÈS.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ? ma fille dans ces lieux !

SCÈNE V.

AMASIS, PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

AMASIS.

Venez voir les effets du pouvoir de vos yeux,
Et savoir les raisons qui vous ont arrachée
De l'indigne retraite où vous étiez cachée :
Je veux vous faire un sort digne de vos appas,
Un sort que votre sang ne vous promettoit pas ;
Et pour vous confirmer cette heureuse nouvelle,
Au trône de l'Égypte Amasis vous appelle.
Avant la fin du jour, pour ce nœud solennel,
Préparez-vous ensemble à me suivre à l'autel ;
Et pour tant de bontés qui devroient vous confondre,
A l'honneur de mon choix ne songez qu'à répondre.
Adieu.

SCÈNE VI.

PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

PHANÈS.

Que pensez-vous de cet ordre absolu?
Trouve-t-il à le suivre un esprit résolu?

ARTHÉNICE.

C'est à vous d'ordonner : le roi, ni sa puissance,
Ne sauroit me soustraire à votre obéissance.

PHANÈS.

La couronne pour vous a-t-elle des appas?

ARTHÉNICE.

Je sens que son éclat ne m'éblouiroit pas,
Et le rang qu'en ces lieux votre vertu vous donne,
Permet à votre sang l'espoir d'une couronne.

PHANÈS.

Mais s'il faut qu'Amasis devienne votre époux,
Ma fille, en quelle estime est-il auprès de vous?

ARTHÉNICE.

De ses crimes, seigneur, qui comblent la mesure,
Vous m'avez fait cent fois la sanglante peinture,
Et s'il faut que mon cœur se découvre à vos yeux,
Tel que sans artifice il se fait voir aux dieux,
Vous avez tout pouvoir sur le sort d'Arthénice;
Mais si vous m'imposez un si dur sacrifice,
Je ne vous réponds pas que ce cœur gémissant
Ne souffre aucune peine en vous obéissant,
Ni que d'un sceptre offert je puisse être charmée,
Quand il vient d'une main au meurtre accoutumée.

PHANÈS.

Ma fille, embrassez-moi : que cet aveu m'est doux!
Voilà les sentiments que j'attendois de vous.

Contre un tyran chargé de la haine publique,
Gardez, sans le montrer, cet orgueil héroïque.
Pour vous soustraire au joug qu'il veut vous imposer,
Par un chemin nouveau je vais tout disposer.
J'en attends pour tous deux une gloire éclatante;
Et si l'évènement répond à mon attente,
Espérez d'une main plus digne de régner,
Les biens que vos vertus vous feront dédaigner.
De tout, avec le temps, vous serez mieux instruite.
Adieu... De votre sort laissez-moi la conduite;
Et quoi que l'on propose à votre vanité,
Craignez de faire un choix sans mon autorité.

SCÈNE VII.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

O ciel! qu'ai-je entendu, ma chère Micérine?

MICÉRINE.

Quoi, madame?

ARTHÉNICE.

Quel est le sort qu'on me destine?
Amasis me présente et son trône et sa foi:
La reine pour son fils veut s'assurer de moi;
Et mon père, à tes yeux, vient de me faire entendre,
Qu'à son choix seulement je sois prête à me rendre.
Sa bouche vient trop tard m'imposer cette loi:
Mon cœur, pour obéir, ne dépend plus de moi.

MICÉRINE.

Cet aveu me surprend! Qu'est devenu, madame,
Ce tranquille repos qui régnoit dans votre âme?
Quel charme ou quel chagrin a pu vous en priver?

ARTHÉNICE.

Un étranger...

MICÉRINE.

Eh bien?

ARTHÉNICE.

Je ne puis achever.

MICÉRINE.

Quoi, celui qu'on a vu dans notre solitude,
Auroit-il part, madame, à votre inquiétude;
Lui qui par votre père, envoyé parmi nous,
Durant trois jours à peine a paru devant vous,
Et qui se dérobant aux yeux de tout le monde,
Partit hier, en secret, dans une nuit profonde?

ARTHÉNICE.

C'est ce même inconnu. Pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit, il ne se cacha pas.
Je le vis, j'en rougis, mon âme en fut émue;
Et pour quelques moments qu'il parut à ma vue,
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits
Que l'absence et le temps n'effaceront jamais.
Que dis-je? ce matin, je devançois l'aurore,
Pour goûter la douceur de le revoir encore:
Quel trouble, à mon reveil, n'ai-je point ressenti!
Sans m'apprendre son sort, j'apprends qu'il est parti,
Et soudain dans ces murs dont j'étois exilée,
Par un ordre du roi je me vois rappelée.
Alors, je l'avouerai, j'ai repris quelque espoir:
J'ai cru que dans Memphis je pourrois le revoir.
A ce brûlant désir je m'abandonnois toute,
Et d'un œil attentif j'en parcourois la route,
Quand ces deux malheureux, sur la terre étendus,
Ont redonné l'alarme à mes sens éperdus:

J'ai vu dans le premier quelque reste de vie;
Son âge vénérable a mon âme attendrie:
Mais tandis qu'immobile, et sourd à tes désirs,
Sa voix pour s'exprimer n'avoit que des soupirs;
Combien pleine d'horreur, et de crainte glacée,
Vers l'autre pâle et mort je m'étois avancée!
Combien en l'abordant je détournois les yeux!
Je ne l'ai point connu, j'en ai béni les dieux.
Ma pitié seulement s'est bornée à lui rendre
Ce qu'après le trépas tout mortel doit attendre:
Tandis qu'au lieu voisin que nous avions quitté,
Le vieillard, par ton ordre, avoit été porté.
Enfin de ma frayeur à peine revenue,
Me voici dans ces murs où j'étois attendue.
Je n'y vois point celui que cherchoient mes souhaits,
Et je dois souhaiter de ne l'y voir jamais.
Bannissons de mon cœur cette idée importune:
Et remettant aux dieux le soin de ma fortune,
Allons, pour dissiper le désordre où je suis,
Au pied de leurs autels, l'oublier... si je puis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

NITOCRIS, CANOPE.

CANOPE.

Quoi ! des vives douleurs où vous étiez en proie,
Peut-on passer si vite à cet excès de joie,
Madame ? et se peut-il qu'un si grand changement
Soit l'ouvrage d'un jour, ou plutôt d'un moment ?
Croirai-je que le ciel, une fois pitoyable,
Ait daigné vous montrer un regard favorable ?
Quel présage du temple avez-vous apporté ?
Ne puis-je prendre part à cette nouveauté ?
Un moment avec moi cessez de vous contraindre,
Madame : dans ces lieux vous n'avez rien à craindre.
C'est ici qu'Amasis doit venir vous parler ;
Vos gardes sont sortis pour ne vous point troubler :
Celles que parmi nous ses présents ont gagnées,
De vos yeux, par respect, se tiennent éloignées ;
Et mon zèle pour vous a trop bien éclaté,
Pour vous laisser douter de ma fidélité.

NITOCRIS.

J'aurois tort d'en douter, ô ma chère Canope !
Il faut bien qu'à tes yeux mon cœur se développe.
Dans mes longs déplaisirs, pourrois-tu soupçonner
Qu'à quelque joie encore il pût s'abandonner ?
Voici le jour heureux qui va finir mes peines !
J'ai reçu de mon fils des nouvelles certaines.

Le bruit de son retour, en ces lieux répandu,
A frappé ce matin mon esprit éperdu;
Et pour rendre le ciel à mes désirs propice,
J'ai couru dans le temple offrir un sacrifice.
Là, j'ai fait informer de mon intention
L'interprète absolu de la religion,
Le seul qui des tyrans balançant la puissance,
Ait de quoi réprimer leur injuste licence.
A peine a-t-il paru, que son auguste aspect
A rempli tous les cœurs de crainte et de respect.
De tous mes surveillants il m'a débarrassée :
J'ai marché sur ses pas : je me suis avancée
Dans un lieu qu'au silence on avoit consacré;
Lieu que l'astre du jour n'a jamais pénétré,
Où la divinité que l'Égypte y révère,
Se voit au sombre éclat d'une pâle lumière.
C'est alors qu'embrassant le marbre de ses pieds,
Après que de mes pleurs ils ont été noyés,
Et que ma voix éteinte et mal articulée,
Au secours de mon fils l'a cent fois appelée,
J'ai senti tout à coup un changement soudain.
Un espoir inconnu s'est glissé dans mon sein.
La flamme du bûcher s'est d'abord allumée :
Elle a brillé dans l'air, sans pousser de fumée.
La victime aussitôt présentée à l'autel,
N'a point en gémissant reçu le coup mortel;
Et le prêtre attentif à ce pieux office,
N'a rien vu dans ses flancs qui ne me fût propice.
D'une sainte fureur, en même temps, épris:
Reine, rends, m'a-t il dit, le calme à tes esprits;
Ton fils est en ces lieux : avec la tyrannie,
Avant la fin du jour, ta misère est finie.

Il triomphe : tout fuit, tout cède à son effort,
Le tyran va tomber ; il expier, il est mort.
Il dit ; et me quittant après cette réponse,
Dans un antre opposé je le vois qui s'enfonce ;
Et moi pleine de joie, et d'un esprit content,
Je reviens dans le temple, où ma garde m'attend.
Mais je reviens à peine, ô comble d'allégresse !
Que des dieux tout-puissants j'éprouve la promesse.
Et pour me confirmer le retour de mon fils,
En rentrant au palais, j'ai vu...

CANOPE.

Qui ?

NITOCRIS.

Cléophis.

CANOPE.

Lui qui de votre fils, avec des soins fidèles,
Vous venoit autrefois apporter des nouvelles :
Mais qui depuis le jour que pour armer ce fils,
Le fer de votre époux en ses mains fut remis,
Ce fer que vous gardiez, dans ses jeunes années,
Pour relever un jour vos tristes destinées,
Dans les murs de Memphis ne s'étoit plus fait voir,
Et dont même vos soins n'avoient pu rien savoir !

NITOCRIS.

C'est lui-même, et d'abord que je l'ai vu paroître,
Mes yeux, après dix ans, n'ont pu le méconnoître.
Il n'a pu me parler ; mais ses regards contents
M'ont assez confirmé le bonheur que j'attends.
Mon fils revient, Canope, au secours de sa mère :
Il va perdre Amasis ; il va venger son père.
Dieux ! avec quelle ardeur je compte les moments,
Où je pourrai jouir de ses embrassements !

Je crois déja le voir au rang de ses ancêtres,
Et le Nil retourné sous les lois de ses maîtres.
Déja je m'abandonne aux transports les plus doux....

CANOPE.

Que faites-vous? Ah ciel! le tyran vient à vous.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Puis-je savoir de vous ce que je dois attendre
Des décrets immortels que vous venez d'entendre,
Madame, et si les dieux, consultés sur mon sort,
Vous ont promis, au temple, ou ma vie, ou ma mort?

NITOCRIS.

Pour apprendre des dieux les volontés suprêmes,
Vous n'avez pas besoin qu'ils s'expliquent eux-mêmes.
Voyez par quels forfaits vous étes couronné,
Et vous saurez le sort qui vous est destiné.

AMASIS.

Je sais bien plus: je sais que dans un sacrifice,
Quelque signe trompeur vous a paru propice;
Que le prêtre à vos vœux a promis mon trépas.
Madame, sur ce point, je ne vous presse pas.
Votre joie en sortant, de chacun remarquée,
Pour m'informer de tout s'est assez expliquée.
Mais je voudrois savoir quel est cet étranger,
Que vos yeux en rentrant viennent d'envisager.
Pourquoi tout ce matin vous a-t-il attendue?

NITOCRIS.

Quoi donc! Quel étranger s'est offert à ma vue?

AMASIS.

A mes soins vigilants rien ne peut échapper,
Et j'ai partout des yeux que l'on ne peut tromper.
Que vouloient vos regards attachés l'un sur l'autre ?
Quel étoit son dessein ? quel peut être le vôtre ?

NITOCRIS.

Si j'ai quelques secrets que je veuille cacher,
Pensez-vous de mon sein les pouvoir arracher ?
A l'artifice encore ajoutez les menaces :
Mon cœur s'est endurci par toutes ses disgrâces ;
Et quelqu'autre malheur qui puisse m'accabler,
Vous saurez mes secrets, quand je pourrai trembler.

AMASIS.

Tremblez donc ; car vos yeux m'en ont plus fait comprendre
Que vos discours ici ne m'en sauroient apprendre.
C'est donc cet imposteur, qui jusque dans ma cour,
De votre fils, madame, a semé le retour ;
Et qui par le secours de ce bruit téméraire,
A trouvé sans effort le secret de vous plaire ?
Je ne m'étonne plus, après de tels projets,
Qu'on l'ait vu si matin aux portes du palais.
Il cherchoit à vous voir, vous le cherchiez peut-être ;
Votre âme s'est émue en le voyant paroître :
Vos regards et les siens se trouvant à la fois,
Ont fait également l'office de la voix ;
Et de ces confidents le rapport peu fidèle,
Vous a de mon malheur confirmé la nouvelle.
Que toujours Sésostris est prêt à m'immoler....

NITOCRIS.

Oui, tyran, il est vrai : c'est trop dissimuler :
Je vois que tu sais tout. Ta politique infâme
N'épargne aucun moyen pour lire dans mon âme.

Je vois que mes discours te sont tous racontés,
Qu'on observe mes yeux, que mes pas sont comptés;
Et par une rigueur qui n'eut jamais d'exemple,
On t'apprend jusqu'aux vœux que je fais dans le temple.
Mais dans mon triste sort, j'espère toutefois,
Que je n'ai pas long-temps à gémir sous tes lois.
Également haï du ciel et de la terre,
Tu ne peux éviter le fer ou le tonnerre.
Les dieux à mon secours ont amené mon fils.
Son nom est cher encore aux peuples de Memphis.
Tout le monde te hait, et tout le favorise :
Tous suivront un parti que le ciel autorise.
De son courage ardent à punir tes forfaits,
Chaque moment qui fuit, avance les effets;
Chaque moment ne fait que remplir l'intervalle
Qui t'éloignoit encor de ton heure fatale.

AMASIS.

Peut-être aurois-je à craindre un pareil attentat,
Si de l'exécuter il étoit en état.
Mais ma vie aujourd'hui n'est pas bien hasardée,
Si ce n'est que sur lui que ma perte est fondée.

NITOCRIS.

Eh! qui peut arrêter son généreux effort?
Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort!

AMASIS.

Conduit par sa noire furie,
Il venoit dans ces murs pour m'arracher la vie,

Lorsqu'un bras triomphant, envoyé par les dieux,
L'a privé, pour jamais, de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non, je ne le crois point : la céleste puissance
Ne trahit point ainsi les vœux de l'innocence :
Moi-même j'en ai vu des signes assurés.

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien, d'où vient que vous pleurez ?

NITOCRIS.

Auprès de mon tyran puis-je être sans alarmes,
Et parler de mon fils sans répandre des larmes ?
Mais comment ? qui t'a dit ? d'où sais-tu qu'il est mort ?

AMASIS.

Celui qui l'a vaincu, m'en a fait le rapport.

NITOCRIS.

O ciel !

AMASIS.

N'en doutez point, je le sais de lui-même :
Il est dans mon palais, et ma joie est extrême,
De pouvoir vous montrer l'auteur de son trépas.

NITOCRIS.

Quand il me le diroit, je ne le croirois pas.
Je vois que ta frayeur lui dicte ce langage.
Tu crois que pour sortir d'un si long esclavage,
Au récit de sa mort, sans secours, sans espoir,
Je pourrai m'abaisser à trahir mon devoir ;
Et que par notre hymen j'arrêterai la foudre,
Dont les dieux et mon fils vont te réduire en poudre.
Mais d'un pareil espoir cesse de te flatter.
Adieu. L'orage gronde, il est près d'éclater.

AMASIS.

Orgueilleuse, tremblez ; c'est sur vous qu'il va fondre.

Qu'on appelle mon fils : qu'il vienne la confondre.
Qu'il me suive.

SCÈNE III.

AMASIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, gardez-vous de sortir.
On en veut à vos jours. Je viens vous avertir,
Qu'aux portes du palais un insolent murmure
Vous ose, avec le prince, accuser d'imposture;
Et que de Sésostris publiant le retour,
On s'obstine à nier qu'il ait perdu le jour.

AMASIS.

Eh! qui peut à mon peuple inspirer cette audace?
Est-ce cet inconnu qu'on a vu dans la place?

PHANÈS.

Oui, seigneur, c'est lui-même.

AMASIS.

Et l'on ne l'a pas pris?
Courez, gardes....

PHANÈS.

Seigneur, rassurez vos esprits :
Se voyant découvert, il a cru que la fuite
Pourroit le garantir de ma juste poursuite :
Mais j'ai partout des bras qu'il ne peut éviter.
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter;
Et bientôt de sa bouche apprenant ses complices,
Vous le ferez dédire au milieu des suplices.

AMASIS.

Ah! c'est mettre le comble à ce que je te doi.
Dispose, ordonne, agis, je m'abandonne à toi.

Va, cours... Que de Memphis les portes soient fermées.
Disperse où tu voudras mes légions armées.
N'épargne rien surtout pour l'amener ici,
Tandis qu'avec mon fils, je vais.... Mais le voici.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

VIENS me tirer, mon fils, d'une peine mortelle.
On sème parmi nous une étrange nouvelle.
On dit que Sésostris n'a point fini ses jours.

SÉSOSTRIS.

Eh! qui peut vous tenir de semblables discours?

AMASIS.

Un traître, un inconnu, par ce bruit qui m'outrage,
Du peuple contre nous excite le courage;
Et la reine, à mes yeux, vient de le soutenir.
Il faut les détromper, avant de les punir.
Pour lui, dans un moment, j'espère le confondre.
Il fuit, mais de sa prise on vient de me répondre.
On le cherche partout : il ne peut aller loin.

SÉSOSTRIS.

Quoi, seigneur....

AMASIS.

Oui, Phanès s'est chargé de ce soin.
Pour la reine, ce jour va m'en faire justice :
Mais avant que ma haine ordonne son supplice,
Avant de l'immoler, je veux que son rapport
Confirme, aux yeux de tous, ta naissance et ton sort.

SÉSOSTRIS.

La reine!

AMASIS.

Pour finir de semblables murmures,
De la mort de son fils je veux que tu l'assures;
Que tu fasses briller un moment, à ses yeux,
Ce fer, de ta victoire instrument glorieux :
Et que par cet objet confirmant sa disgrâce,
Nous la forçions d'aller au milieu de la place,
Pour y dire elle-même, au peuple de Memphis,
Que ton bras a vaincu le dernier de ses fils.

SÉSOSTRIS.

Moi, pour leur confirmer ma gloire et ma naissance,
D'un semblable détour implorer l'assistance!
Non, non, pour détromper les esprits abusés,
Et réunir pour moi tous les cœurs divisés,
Commandez qu'avec vous je paroisse à leur vue,
Et non devant les yeux d'une mère éperdue,
Qui n'a que trop souffert de ses autres malheurs,
Sans que par mon aveu j'irrite ses douleurs.

AMASIS.

Quoi! toi qui de son fils n'as pas craint les approches,
D'une femme en fureur tu craindrois les reproches?
Trouverai je ton cœur plus foible que ton bras?
Je le veux; il suffit : ne me réplique pas.
Ta résistance ici deviendroit inutile.
Allez, gardes....

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, GARDES.

ARTHÉNICE.

Seigneur! où sera mon asile?
Quel spectacle cruel pour mes yeux étonnés!
Vos sujets contre moi se sont tous mutinés.
A peine je sortois qu'ils m'ont environnée;
Les uns de ma naissance ont maudit la journée:
D'autres plus insolents, d'une profane main,
Du temple et des auteis m'ont fermé le chemin;
Et poussant de longs cris qui menaçoient ma vie,
Aux portes du palais leur foule m'a suivie.
Ils ne sauroient souffrir d'une commune voix,
Que le sang d'un sujet leur impose des lois,
Tandis que de leur roi la veuve infortunée
Achève dans les fers sa triste destinée.
Ils n'imputent qu'à moi les maux qu'elle a soufferts;
Et si dans un moment vous ne brisez ses fers,
Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez, pour être leur victime.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple asservi sous mes lois,
A la témérité de condamner mon choix?
Il brave jusque-là ma grandeur souveraine?
Allons, mon fils, avant qu'on appelle la reine,
Allons nous présenter à ces audacieux....

ARTHÉNICE.

Que vois-je ? lui seigneur, votre fils ! justes dieux !

AMASIS.

Oui, c'est l'unique fruit d'un premier hyménée.
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,
Et forcer ces mutins, dignes de mon courroux,
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

(Il sort.)

SÉSOSTRIS.

J'ajouterai, madame, avec un cœur sincère,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma mère :
Je brûle également que vous donniez des lois,
Sur un trône où le sang me donne quelques droits ;
Et pour vous confirmer le grand titre de reine,
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entreprenne.

SCÈNE VI.

ARTHENICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

Quelle surprise, ô ciel ! quel abord imprévu !
Où suis-je ? qu'a-t-on dit ? qu'ai-je ouï ? qu'ai-je vu ?
De cet événement que faut-il que je croie ?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie ?
Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix,
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon âme déteste,
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort, en m'attachant à lui !
O rencontre fatale, et qui me désespère !
Quoi ! l'horreur que je sens pour les crimes du père,

L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils?
Quel charme dangereux me surprend et m'arrête?
O ciel! à quels tourments faut-il que je m'apprête?
Quels combats pour mon cœur, que de trouble à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois!

MICÉRINE.

Eh! pourquoi sans besoin vous montrer si sévère?
Doit-il être garant des crimes de son père?
Et par mille vertus ne peut-il démentir
L'injustice du sort qui l'en a fait sortir?

ARTHÉNICE.

Non, non, quelque vertu qui brille en sa personne,
Il est toujours d'un sang que le crime couronne.
Phanès qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoi que pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sais ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner,
Avant que leur hymen me force de régner.
J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible!
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher:
A son sort que j'abhorre, il voudra m'attacher;
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose,
Allons revoir mon père, employons toute chose,
Et parmi tant de maux que mon âme ressent,
Comme au plus grand de tous, courons au plus pressant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

La reine va venir, et de cette entrevue
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue;
Et sans doute avec vous il y seroit venu,
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis, que de sujets de craindre!
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu, si vous vous déclarez.

SÉSOSTRIS.

Eh! comment voulez-vous qu'auteur de ses alarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes?
Que j'aie en la voyant assez de cruauté....

PHANÈS.

Dieux! voici le péril que j'ai tant redouté.
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie,
Pour avoir un moment attendu sa sortie,
Qu'allez-vous devenir, si durant ses regrets,
Vous ne pouvez cacher vos sentiments secrets?
Ah! voyez quels périls suivroient cette imprudence,
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance!
Si dans le temps fatal qu'avec empressement
On cherche Cléophis par mon commandement,

Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée
N'eût daigné le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, seigneur, vous fasse ouvrir les yeux ;
C'est un avis exprès envoyé par les dieux,
Qui se servent souvent de la chute d'un autre,
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre:
Profitez du désordre où l'on voit Amasis.
De crainte et de courroux tous ses sens sont saisis,
De voir que dans ces murs, sa proie enveloppée,
Est comme par miracle à sa rage échappée.
Tandis que furieux, et surpris, et troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé,
Frappons. Ne tenons plus sa perte suspendue.
Que la foudre en tombant lui dessille la vue.
Allons hâter l'effet de ce noble dessein,
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SÉSOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience :
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance?
Vingt fois, en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vu tenté de le faire périr.
Qu'à feindre si long-temps un grand cœur a de peine!
Mais enfin je me livre aux transports de ma haine.
Plus de retardement. Il le faut immoler,
Et je vais....

PHANÈS.

Ah! seigneur! où voulez-vous aller?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne,
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne?
Des rivages brûlants où commence le jour,
A force de bienfaits, attirés dans sa cour,

Accoutumés au sang, nourris dans le carnage,
Ces barbares du peuple ignorent le langage :
Et nul jusqu'à ce jour n'a connu d'autre voix,
Que celle du tyran qui leur donne des lois.
Ainsi, si vous suivez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant c'est fait de votre vie,
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure, il faut vivre et régner.
L'immoler et périr, n'est qu'une foible gloire.
Pour vaincre, il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains.
Vous voyez que lui-même avance nos desseins;
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt et plus facile,
En sortant de ces murs qui lui servent d'asile.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis :
Car je veux qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux mêmes des dieux notre vengeance éclate,
Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SÉSOSTRIS.

Eh! c'est-là, puisqu'il faut que je vous le révèle,
C'est-là ce qui m'inspire une frayeur mortelle!
Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthénice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui,
Et que prête à subir un joug qu'elle appréhende....

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie et plus juste et plus grande.
C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil,
De voir servir mon sang à creuser son cercueil,
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne,
De vos bontés, seigneur, la rendra moins indigne.

Mais sur ce grand projet en vain nous balançons;
Le ciel l'achevera, si nous le commençons :
Je ne crains que la reine et votre âme trop tendre....
Ah, seigneur! de la voir il falloit vous défendre;
Il falloit résister à cet ordre absolu :
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis, il faut que je l'évite.
Rentrons.

PHANÈS.

Il n'est plus temps, vous devez lui parler;
Vous êtes trop avant, seigneur, pour reculer :
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.
Voyez-la, mais sur vous n'attirez point l'orage;
Otez lui tout espoir, et par un juste effort,
De ce fils qu'elle plaint confirmez-lui la mort.
C'est la sauver qu'aigrir le tourment qui l'accable :
C'est une pitié que d'être impitoyable.
Et moi de mon côté, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscrettes,
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites;
Et qu'au premier regard, prompts à vous déceler,
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit, on vient; c'est la reine elle-même.

SÉSOSTRIS.

Ciel! quel accablement, quelle douleur extrême!
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux?
Ah barbare! ah tyran!

PHANÈS.

Que faites-vous? ah, dieux!

Vous êtes observé, seigneur, je me retire :
Songez à vous.

SÉSOSTRIS.

Hélas ! que lui pourrai-je dire ?

SCÈNE II.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Où donc est ce cruel qu'on veut me présenter ?
Qu'il vienne. Qu'attend-il ? qui le peut arrêter ?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger, madame : c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi ! c'est lui ?.... Mais ô ciel ! qu'en dois-je présumer ?
Plus sa vue en ces lieux a droit de m'alarmer,
Plus je le considère, et plus en sa présence
Je sens que ma douleur a moins de violence.
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Eh bien ! parle : est-ce toi qui demande à me voir ?

SÉSOSTRIS.

Madame....

NITOCRIS.

Explique-toi, parle sans te contraindre ;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre.
De la mort de mon fils es-tu coupable ou non ?

SÉSOSTRIS.

Ces éclaircissements ne sont pas de saison.
Vous saurez tout, madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O dieux! quel est l'objet dont ma vue est frappée?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide, il est donc vrai, tu l'as assassiné?

SÉSOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée,
Vous la voyez, madame.

NITOCRIS.

O mère infortunée!
Et vous, dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût cru que ce fer redoutable,
Dont j'attendois la fin de mon sort déplorable,
Ce fer dont je t'armai dût servir quelque jour,
A me prouver ta mort et non pas ton retour?
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire.
Élève de ce meurtre un trophée à ta gloire.
Parle, achève, cruel, de me percer le cœur.

SÉSOSTRIS.

Madame, c'est assez.... Je plains votre malheur....
Il finira bientôt.... Ma présence l'irrite....
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, et je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah barbare! ah cruel! arrête, et que ta main
De la mère et du fils égale le destin.
Avant que de sortir mets le comble à ta rage.
Frappe, voilà mon sein, achève ton ouvrage:
Dans ces flancs malheureux épuise ton courroux.
Frappe, te dis je.

SÉSOSTRIS.

O ciel! que me proposez-vous?

NITOCRIS.

Tu soupires, cruel! est-ce à toi de me plaindre?

SÉSOSTRIS.

Ah, c'en est trop! mon cœur ne peut plus se contraindre.
Gardes, qu'avec la reine on me laisse un instant.
Éloignez-vous, sortez.

SCÈNE III.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, CANOPE, AMMON, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, on vous attend:
Tout est prêt dans le temple, et le roi va paroître.
Venez.

SÉSOSTRIS.

Ah! laissez-moi...

PHANÈS.

Je n'en suis pas le maître:
Vous savez l'ordre. Allons, il faut me suivre....

NITOCRIS.

Eh quoi!
Phanès aussi, Phanès est sans pitié pour moi?
Laissez-moi de ce monstre assouvir la furie....

PHANÈS.

Madame, mon devoir s'oppose à votre envie;
(bas, en s'en allant, à Sésostris.)
L'ordre presse. En ces lieux c'est trop vous arrêter;
Rentrons. Dans quels périls alliez-vous nous jeter!

SCÈNE IV.

NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

VA, ministre insolent, auteur de ma misère,
Va d'un crime si noir partager le salaire.
Perfide! qui pour prix des honneurs, des bienfaits,
Dont jadis mon époux surpassa tes souhaits,
Pour prix du rang suprême où l'hymen de ta fille
Eût fait monter un jour ton obscure famille,
Préférant l'esclavage à cet illustre espoir,
As peut-être vendu ton maître et ton devoir.
Mais où va s'arrêter la douleur qui m'anime,
Tandis que l'assassin triomphe de son crime?
Par quel charme nouveau, par quel fatal poison,
A-t-il séduit mes sens et surpris ma raison?
Et par un mouvement que je ne puis connoître,
D'où vient que sans horreur je le voyois paroître?
Ah! j'en rougis de honte, et je sens que mon cœur
Se rend en frémissant à toute sa fureur.
Ne tardons plus, suivons le transport qui me guide;
Faisons tous nos efforts pour perdre ce perfide.
Je sais par quels moyens je pourrai le punir:
Allons voir le tyran; mais je le vois venir.

SCÈNE V.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

APPROCHE et viens jouir du tourment qui m'accable;
Le meurtre de mon fils n'est que trop véritable:

Mais après les horreurs de mon sort inhumain,
Si tu veux qu'aujourd'hui je te donne ma main,
Rappelle ce cruel dont la noire furie
Triomphe insolemment d'une si belle vie :
Consens de l'immoler aux mânes de mon fils,
Je n'y résiste plus, je t'épouse à ce prix.

AMASIS.

Eh! le connoissez-vous pour suivre cette envie?
Savez-vous de quel sang il a reçu la vie ?

NITOCRIS.

Il m'a ravi mon fils; je n'examine rien.

AMASIS.

Pour venger votre fils que j'immole le mien!

NITOCRIS.

Lui, ton fils?

AMASIS.

Oui, madame; et je viens vous apprendre,
Qu'à remonter au trône il ne faut plus prétendre;
C'en est fait. Toutefois si vous y consentez,
Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver mes bontés :
Je mettrai tous mes soins à soulager vos peines.
Libre dans ce palais, vous n'avez plus de chaînes;
Vous pouvez, pour pleurer la mort de votre fils,
Vous montrer désormais aux peuples de Memphis,
Et parmi les tombeaux dressés pour nos monarques,
De votre piété lui consacrer des marques.
Pour toutes ces faveurs je n'exige de vous,
Qu'un traître, un imposteur, l'objet de mon courroux,
Que le peuple, séduit par ses vains artifices,
Dérobe trop long-temps aux rigueurs des supplices.
Allez, dans leur devoir forcez-les de rentrer;
Avant la fin du jour il faut me le livrer :

Ou j'atteste les dieux que votre mort certaine,
Au défaut de son sang qu'on refuse à ma haine,
Vengera le mépris de mon autorité,
Et servira d'exemple à la témérité.
Obéissez, madame; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE VI.

NITOCRIS, CANOPE.

NITOCRIS.

Qu'entends-je? quelle loi vient-on de me prescrire?
Où suis-je? Dois-je croire un si grand changement?
Tout fuit, tout se disperse à ce commandement?
Profitons du bonheur que le ciel nous envoie;
A punir les tyrans il faut que je l'emploie;
Allons les immoler ou périr sous leurs coups.

CANOPE.

Eh! de ce vain projet quel fruit espérez-vous?
Dérobez-vous plutôt au sort qu'on vous destine.
Dans Thèbes, dans Saïs, ou dans Éléphantine,
Venez de vos sujets mendier le secours.
Ils vous défendront tous au péril de leurs jours.
Ah! si contre un tyran ils ont eu l'assurance
D'enlever Cléophis à sa noire vengeance,
Quand ils verront en vous la veuve de leur roi,
Que ne feront-ils point pour vous prouver leur foi?

NITOCRIS.

En vain de cet espoir tu flattes ma misère:
De mes tristes sujets que veux-tu que j'espère,
Canope, et quels conseils m'oses-tu proposer?
Aux fureurs du tyran pourront-ils s'opposer?

Tu sais comme agité d'éternelles alarmes,
Il a pillé leurs biens, il a saisi leurs armes :
Ses ministres sanglants, ou plutôt ses bourreaux,
Ont abattu leurs cœurs sous le poids de leurs maux ;
Et la mort de mon fils, qui détruit leur attente,
Va rendre désormais leur chaîne plus pesante.
Quels amis d'Apriès viendroient me secourir ?
Les plus zélés d'entre eux, il les a fait mourir,
Et le reste approuvant ses funestes maximes,
Lui fait une vertu de chacun de ses crimes.
Ceux même qui veillant au culte des autels,
Devroient donner l'exemple au reste des mortels,
Abusant lâchement de leurs saints privilèges,
Descendent, pour lui plaire, aux derniers sacrilèges ;
Et sourds aux cris plaintifs des peuples gémissants,
Entre les dieux et lui partagent leur encens.
Non, non, je veux moi seule en délivrer la terre,
Au défaut de leurs bras, et même du tonnerre.
Je veux seule venger mon époux, mes enfants.
Ne laissons point ici les crimes triomphants ;
Et si nos ennemis me font cesser de vivre,
Du moins dans les enfers forçons-les de nous suivre.

CANOPE.

Dieux ! que je crains pour vous ce terrible dessein !

NITOCRIS.

Périsse de mon fils, périsse l'assassin !
Ménageons pour sa mort les moments qu'on nous laisse.
Voyons par quels chemins, cherchons par quelle adresse,
En quels temps, en quels lieux je pourrai l'immoler ;
Et fuyons des témoins qui pourroient nous troubler.

SCÈNE VII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE.

ARTHÉNICE.

Madame, dans les maux dont mon âme est atteinte,
Ne sachant où porter ni mes pas ni ma plainte,
Vous me voyez tremblante....

NITOCRIS.

Arthénice en ces lieux!
Mais d'où vient la douleur qui paroît dans vos yeux?
De vos sens affligés quel désordre s'empare?

ARTHÉNICE.

Ignorez-vous le sort qu'Amasis me prépare,
Qu'il m'a mandée ici pour être mon époux,
Et me donner des biens qui ne sont dûs qu'à vous?

NITOCRIS.

A vous donner la main le tyran se dispose!
Eh! que résolvez-vous sur ce qu'il vous propose?

ARTHÉNICE.

Ah! pour fuir cet hymen que je ne puis souffrir,
S'il étoit une voie où je pusse courir,
S'il étoit un moyen de m'en pouvoir défendre,
Au péril de mes jours j'oserois l'entreprendre:
Mais seule, sans espoir, sans secours, sans appui,
Au milieu de sa cour, que puis-je contre lui?
Je comptois sur mon père en ce péril extrême:
Mais ce qui me confond, c'est mon père lui-même,
Qui par des sentiments dignes de sa vertu,
Relevoit ce matin mon espoir abattu,
Qui d'un trône accepté d'une main criminelle,
Présentoit à mes yeux l'infamie éternelle:

Par un ordre nouveau qui me perce le sein,
Du tyran, tout à coup, approuvant le dessein;
A ses feux maintenant il veut que je souscrive,
Et dans une heure au temple il faut que je le suive.
Voyez l'état funeste où me réduit le sort.

NITOCRIS.

Eh bien! pour en sortir feriez-vous un effort?
Vous sentez-vous le cœur capable de me suivre?

ARTHÉNICE.

Je ne crains point la mort : s'il faut cesser de vivre,
Il n'est rien qu'avec vous je ne puisse tenter.
Que faut-il faire enfin, madame?

NITOCRIS.

M'imiter.
Vous savez qu'à mon fils vous fûtes destinée;
Et que pour célébrer cet illustre hyménée,
De moment en moment j'attendois son retour :
Il n'y faut plus songer, il a perdu le jour.
Contre son assassin armons-nous l'une et l'autre.
S'il échappe à mon bras, qu'il tombe sous le vôtre.
La noirceur de son crime est égal entre nous :
S'il me ravit mon fils, il vous ôte un époux;
Et vous devez montrer qu'une pareille injure
Intéresse l'amour autant que la nature

ARTHÉNICE.

Oui, courons accomplir ce généreux dessein;
Mon cœur vous est connu, nommez-moi l'assassin :
Vous verrez s'il est rien qui puisse le défendre....

NITOCRIS.

C'est le fils du tyran.

ARTHÉNICE.

Dieux! que viens-je d'entendre?

NITOCRIS.

Quoi! déja ce grand cœur commence à s'ébranler,
Et dès le premier pas vous semblez reculer?
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?

ARTHÉNICE.

Quoi, madame! c'est lui dont la mort....

NITOCRIS.

Oui, madame;
Et si trop jeune encor pour un si grand projet,
Votre bras chancelant ne s'arme qu'à regret,
Par un autre moyen faisons qu'il s'accomplisse;
Unissons contre lui la force et l'artifice.
Invisible en ce lieu, j'attendrai l'assassin.
Je ne veux que mon bras pour lui percer le sein.
Chargez-vous seulement d'amener la victime,
Et je réponds du coup qui doit punir son crime.

ARTHÉNICE.

Mais, madame, songez....

NITOCRIS.

Ah! c'est trop de raisons.
Craignez d'ouvrir mon âme à d'étranges soupçons.
Enfin si le perfide échappe à ma vengeance,
Ma fureur avec lui vous croit d'intelligence;
Et dans les mouvements d'un si juste courroux,
Je ne m'en prendrai plus qu'à votre père, à vous.
Songez-y bien. Adieu.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE, *seule.*

Quel orage s'assemble !
On en veut à mon père : on en veut.... ah, je tremble !
Courons la prévenir et chercher les moyens,
De conserver des jours où j'attache les miens.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, *seul.*

En quel état cruel ai-je réduit ma mère ?
Peut-être que cédant à sa douleur amère,
Le cœur gros de soupirs, sans espoir, sans secours,
Elle touche au moment qui va trancher ses jours.
Eh ! que me servira que dans mon entreprise,
Par la mort d'Amasis le ciel me favorise,
Si ma mère tombant dans l'éternelle nuit,
Du succès que j'attends va me ravir le fruit?
O dieux ! pour l'achever que n'ai-je point à craindre ?
L'empressement d'agir, l'horreur de me contraindre :
Le tyran qui prétend dans le temple, à mes yeux,
Allumer le flambeau d'un hymen odieux.
Tant de troubles mortels, tant d'affreuses images,
Semblent à mes desseins de si tristes présages,
Que mon cœur agité d'une prompte terreur,
Se remplit malgré moi d'une secrète horreur.
De noirs pressentiments étonnent ma constance ...

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, NITOCRIS, *d'un côte du théâtre, un poignard à la main;* AMASIS, *de l'autre côté.*

NITOCRIS, *d'un côté du théâtre.*

Il est seul, avançons. Ciel ! soutiens ma vengeance.

SÉSOSTRIS.

O patrie ! ô devoir ! nature ! amour ! hélas !

NITOCRIS, *voulant le frapper.*

Prenons ce temps propice. Ah, traître ! tu mourras.

AMASIS, *lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse.

NITOCRIS.

O dieux !

SÉSOSTRIS.

O ciel !

AMASIS.

Perfide !

Quel aveugle transport, quelle fureur te guide ?
Quel démon, quelle rage a pu te posséder ?

NITOCRIS.

Le bourreau de mon sang peut-il le demander ?

SÉSOSTRIS.

Je ne puis revenir de ma terreur extrême.
La reine sur mes jours attenter elle-même !
O ciel ! quelle est la main par qui j'allois périr !
O ciel ! quelle est la main qui vient me secourir !

AMASIS.

Cruelle ! si les dieux soutenant mon audace,
Des tiens qu'ils ont proscrits m'ont fait prendre la place

Si leur courroux vengeur me les fit immoler
Au repos d'un État qu'ils auroient pu troubler,
N'étoit-ce pas à moi que tu devois t'en prendre?

NITOCRIS.

J'ai voulu te frapper par l'endroit le plus tendre.
J'ai voulu te montrer en ce fatal moment
Si la perte d'un fils est un léger tourment:
Juge par la fureur, le trouble et la surprise
Où t'a mis de mon bras l'inutile entreprise,
Quel fut mon désespoir, quand je vis en ces lieux
Un époux et cinq fils massacrés à mes yeux.

AMASIS.

Ce ne fut rien encor. Depuis que les coupables
Ont éprouvé des lois les rigueurs équitables,
Pour punir un forfait si noir, si plein d'horreur,
Il n'est point de tourment au gré de ma fureur.
Holà, Gardes, à moi...

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Ciel! quelle est ma surprise?
Comment, de qui, seigneur, et pour quelle entreprise,
Tenez-vous ce poignard qui me glace d'effroi?

AMASIS.

Viens apprendre un forfait qu'à peine encor je croi.
Sur l'avis important d'une trame secrète,
Pour les jours de mon fils ma tendresse inquiète,
Je l'avoit fait en vain chercher de toutes parts.
Quel spectacle, en rentrant, a frappé mes regards,

Phanès ! cette furie à ma perte animée,
De ce fer assassin dont elle étoit armée,
A mes sens éperdus confirmant cet avis,
Sans moi, sans mon secours, m'alloit ravir mon fils.

PHANÈS.

La reine ! justes dieux !

AMASIS.

Gardes, qu'on la saisisse.
Toi qui connois le crime, ordonne du supplice.
Et toi, tremble, barbare, et t'apprête à périr.

NITOCRIS.

Menace-moi de vivre, et non pas de mourir,
Par une prompte mort termine ma misère,
Ou par ce que j'ai fait crains ce que je puis faire.
Quel que soit mon arrêt, je vais m'y préparer,
Et laisse mes tyrans pour en délibérer.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, GARDES.

AMASIS.

Qu'on l'immole.

SÉSOSTRIS.

Arrêtez : non, seigneur, qu'elle vive.
Il faut sur nos destins la tenir attentive,
Et qu'elle soit présente aux glorieux apprêts
Qui vont de ce grand jour signaler le succès.

PHANÈS.

Je dirai plus, seigneur. Sa personne est un gage
Qui dans tous vos périls vous a servi d'otage :
Et si depuis quinze ans vous les avez bravés,
C'est peut-être la reine à qui vous le devez.

Enfin, si de ses jours le flambeau doit s'éteindre,
Mettez-vous en état de n'avoir rien à craindre.
Attendez à punir ses criminels desseins
Qu'un traître qu'on poursuit soit remis en vos mains,
Et qu'en les confrontant au milieu des supplices,
Nous puissions de leur bouche arracher leurs complices.

AMASIS.

Mais jusqu'à ce moment, sur qui, sur quelle foi
Pourrai-je de son sort me reposer?

PHANÈS.

Sur moi.

AMASIS.

Sur toi, Phanès!

PHANÈS.

Seigneur, confiez-moi sa garde.
Ma foi vous est connue, et ce soin me regarde.
Quelque nouveau projet qui puisse l'inspirer,
D'elle, comme de moi, je puis vous assurer;
Et pour servir mon roi, pour le bien de l'empire,
Il n'est rien d'impossible au zèle qui m'inspire.

AMASIS.

Eh bien! réponds-moi d'elle, et marche sur ses pas.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

Dieux justes! dieux puissants! que ne vous dois-je pas?
C'est peu qu'à pleines mains vos faveurs épanchées,
Sur moi depuis quinze ans demeurent attachées:
Pour arracher mon fils au bras qui l'eût percé,
Quel secours imprévu m'avez-vous adressé?

SCÈNE VI.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, GARDES.

AMASIS.

Vous à qui je le dois, venez, venez, madame,
A nos transports de joie abandonner votre âme.
C'est de vous que je tiens le salutaire avis
De l'horrible attentat qui menaçoit mon fils.
J'ai retenu la main qui l'alloit entreprendre.
Quels honneurs désormais ne dois-je point vous rendre?
Si le rang où je suis peut vous récompenser,
Je ne vous verrai plus que pour vous y placer.
Je vais de notre hymen presser l'instant propice.
Toi, rends grâces, mon fils, à ta libératrice.

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE.

SÉSOSTRIS.

Que vois-je? quelle horreur a glacé mes esprits?
Qu'ai-je entendu, madame, et que m'a-t-on appris?
Objet infortuné des fureurs de la reine,
Exposé sans défense aux transports de sa haine,
Mon sang alloit couler, le fer étoit levé.
Sans vous ce coup impie alloit être achevé.
J'en frémis... grâce au ciel, tout a changé de face.
Par où devant vos yeux ai-je pu trouver grâce?
Quel zèle en ma faveur venez-vous de montrer,
Et quel dieu favorable a su vous l'inspirer?

ARTHÉNICE.

Ne me demandez point quel zèle m'a poussée.
A peine de la reine ai-je su la pensée,

A peine résolue à vous sacrifier,
Sa haine à ses fureurs a cru m'associer,
Que de tous ses bienfaits rejetant la mémoire,
Sans craindre son courroux, sans consulter ma gloire;
Que dis-je? sans songer qu'un prince infortuné,
Qu'à l'hymen d'Arthénice elle avait destiné,
Par vos cruelles mains privé de la lumière,
Devoit à le venger me porter la première:
De votre seul péril trop prompte à m'occuper,
Je n'ai songé qu'au coup qui vous alloit frapper.
J'ai couru prévenir un complot si funeste.
Vous vivez, il suffit, j'ignore tout le reste.

SÉSOSTRIS.

Madame, je le vois, la suprême grandeur
A des charmes puissants pour vaincre un jeune cœur.
Ce zèle officieux n'a plus rien qui m'étonne.
Pour régner sur l'Égypte Amasis vous couronne.
De ce qu'il fait pour vous mon salut est le prix,
Et je ne dois vos soins qu'au seul nom de son fils.

ARTHÉNICE.

N'imputez rien, seigneur, à ma reconnoissance.
C'étoit pour votre vie une foible défense,
Et j'aurois de la reine appuyé le courroux,
Si nul autre intérêt ne m'eût parlé pour vous.

SÉSOSTRIS.

Ciel! que vous m'étonnez! Se pourroit-il, madame,
Que l'amour d'Amasis n'eût point touché votre âme?
Auriez-vous quelque peine à recevoir sa foi?

ARTHÉNICE.

A l'honneur qu'il me fait je sais ce que je doi.
Mais mon cœur alarmé de cette préférence,
En sent plus de frayeur que de reconnoissance;

Et si vos jours sauvés méritent quelque prix,
Si vous êtes sensible aux soins que j'en ai pris,
Détournez un hymen dont l'odieuse chaîne
Ne prépare à mon cœur qu'une éternelle gêne.
Voyez le roi, parlez, il vous écoutera;
Demandez mon exil, il vous l'accordera.
Pour un fils tel que vous, que ne fait point un père!
Voyez enfin quel est l'excès de ma misère,
Puisque, pour m'opposer à l'hymen d'Amasis,
Je ne puis dans sa cour m'adresser qu'à son fils.
Oui, seigneur, sur vous seul mon esprit se repose
Pour rompre le dessein que le roi se propose.
Vous nous épargnerez un mutuel ennui;
En agissant pour moi, vous agirez pour lui.
Montrez-lui que nos cœurs ne sont pas l'un pour l'autre:
Empêchez mon trépas, quand j'empêche le vôtre.
Le repos de mes jours me semblera plus doux,
Si je puis me flatter que je le tiens de vous.

SÉSOSTRIS.

Redevable à vos soins, madame, d'une vie
Qui sans votre secours m'alloit être ravie,
Je ne demande aux dieux d'en prolonger le cours
Que pour la consacrer au repos de vos jours.
Cet hymen dont l'idée excite vos alarmes
Ne sera pas long-temps le sujet de vos larmes.
Je prends à l'empêcher plus d'intérêt que vous.
Non: jamais Amasis ne sera votre époux.
Mais à cette frayeur votre âme trop sensible
A d'autres sentiments est-elle inaccessible?
Auriez-vous pour le sceptre encor quelques dédains,
S'il vous étoit offert par d'innocentes mains?
A nous abandonner êtes-vous toujours prête?

N'envisagez-vous rien ici qui vous arrête?
Et quand j'aurai comblé votre espoir le plus doux,
Où sera votre exil? sera-t-il loin de nous?

ARTHÉNICE.

Par vos soins désormais exempte de tristesse,
J'irai de vos bontés m'entretenir sans cesse,
Dans ces paisibles lieux, ces retraites, ces bois
Où je vous vis, seigneur, pour la première fois.

SÉSOSTRIS.

Non, non, vous méritez une autre destinée;
Avant la fin du jour vous serez couronnée :
Mais au sort qui m'attend votre sort attaché
Vous doit laisser encor ce mystère caché.
Mon secret découvert nous perdroit l'un et l'autre;
Il y va de ma vie, il y va de la vôtre.
J'aurois déja fini mon trouble et votre effroi,
Si le danger prochain n'eût regardé que moi.
Mais ceux qu'avec mes jours j'expose à cet orage,
A des ménagements abaissent mon courage.
Cependant l'heure approche, où pour votre secours
Tout est prêt dans le temple; on m'attend, et j'y cours.
Quelqu'honneur que sur moi répande la victoire,
Vous en aurez le prix, vous en aurez la gloire.
En présence des dieux je vais me découvrir,
Dégager votre foi, vous la rendre ou mourir.
Adieu, madame.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE, *seule.*

O dieux ! que va-t-il entreprendre?
Quel est ce grand dessein que je ne puis comprendre?

Ciel ! par où dévoiler ce mystère caché ?
A son sort, m'a-t-il dit, le mien est attaché ;
Et jusque dans le temple, où l'entraîne la gloire,
Il va chercher pour moi la mort ou la victoire !
Quel mélange confus et d'espoir et d'ennuis !
Quel dieu dissipera l'embarras où je suis ?

SCÈNE IX.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

MICÉRINE.

Madame.....

ARTHÉNICE.

Ah ! que me veut Micérine éperdue ?

MICÉRINE.

Ce vieillard que le sort offrit à notre vue,
Sur la terre étendu, mourant, ensanglanté,
Et qui ne doit le jour qu'à votre piété...

ARTHÉNICE.

Eh bien ?

MICÉRINE.

Pâle, abattu, la démarche mal sûre,
Malgré le sang qui coule encor de sa blessure,
Son extrême foiblesse et son âge glacé,
A quitté la demeure où nous l'avions laissé.
Il est ici, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel ! qu'y vient-il faire ?

MICÉRINE.

Quand il m'a rencontrée, il cherchoit votre père.

ARTHÉNICE.

Mon père ! Et l'a-t-il vu ? l'a-t-on fait avertir ?

MICÉRINE.

Madame, du palais il venoit de sortir:
Il étoit dans le temple, où son zèle s'applique
A dresser de ce jour l'appareil magnifique;
Et des gardes rangés les armes à la main,
A chacun par son ordre en ferment le chemin.

ARTHÉNICE.

Et de ce malheureux quelle est la destinée?

MICÉRINE.

Instruit de vos bontés et de votre hyménée,
Il m'envoie au plus vite implorer votre appui.

ARTHÉNICE.

Ne pouvant rien pour moi, que pourrai-je pour lui?

MICÉRINE.

Obtenir d'Amasis une prompte audience;
Devant lui seulement il rompra le silence:
Et l'instruira, dit-il, d'un forfait odieux,
Qui regarde l'état, lui, son fils et les dieux.

ARTHÉNICE.

Son fils! quel sort cruel menace encor ta vie?
Par combien de malheurs est-elle poursuivie!
Cher prince... Mais allons, courons à son secours;
Et comme je le dois, prenons soin de ses jours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à un officier de sa garde.*

Retournez à Phanès. Bientôt par ma présence
Je vais de ses amis calmer l'impatience.
Allez. Je suis content de leurs soins généreux,
Et je marche après vous pour me rendre auprès d'eux.
Qu'on appelle Arthénice, et mon fils avec elle.
(à Nitocris.)
Et toi, viens prononcer ta sentence mortelle.
Te voici, grâce au ciel, sans espoir, sans soutien;
Mes sujets, dont l'orgueil entretenoit le tien,
Environnés partout de mes fières cohortes,
Du temple et de la ville ont vu saisir les portes;
Et si contre mes lois ils s'osoient soulever,
Tout l'univers, les dieux ne pourroient les sauver.
Je devrois dans ton sang éteindre leur audace;
Mais tu sais à quel prix ma bonté te fait grâce.
Mon ennemi par toi va-t-il se découvrir?
Parle, et songe qu'un mot te fait vivre ou mourir.

NITOCRIS.

Pour ébranler mon cœur la menace est légère.
Qui ne craint point la mort sait mourir et se taire.
Va jusque dans le temple, aux yeux de mes sujets,
Célébrer un hymen qui flatte tes projets:

Ajoutes-y ma perte à tant d'autres victimes :
Mais crains d'y rencontrer la peine de tes crimes :
Crains que cet étranger qui se cache en ces lieux,
N'y soit pour ma vengeance envoyé par les dieux.
Tu trembleras peut-être en le voyant paroître :
Ce n'est qu'en t'immolant qu'il se fera connoître ;
Et j'espère, tyran, que malgré tous tes soins
La foudre va partir d'où tu l'attends le moins.

AMASIS.

Je crains peu ta menace ; et quand pour ta vengeance,
Tout l'État avec lui seroit d'intelligence,
Les dieux de ce péril garantiroient mes jours.
Ils l'ont fait mille fois, ils le feront toujours.
De tes emportements je découvre la cause.
Je vois le désespoir où mon hymen t'expose.
Tu crains plus que la mort le redoutable affront
De voir ton diadème orner un autre front :
Mais ma haine en ton sang ne peut être assouvie.
Je prétends ménager les restes de ta vie ;
Et pour te mieux punir, t'entraînant à l'autel,
T'y donner une reine avant le coup mortel.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Arthénice.*

Allons, madame, allons célébrer l'hyménée
Qui doit unir mon sort à votre destinée ;
Que la pompe.....

ARTHÉNICE.

Ah, seigneur ! suspendez ce dessein ;
Ne songez qu'à parer les coups d'un assassin.

Confuse, et détestant sa criminelle audace,
Je viens.... La voix me manque, et tout mon sang se glace

AMASIS.

Que savez-vous? parlez....

ARTHÉNICE.

Seigneur, c'est un avis
Qui regarde vos jours et ceux de votre fils.
Avant que d'exposer une tête si chère,
Daignez approfondir ce terrible mystère.

AMASIS.

(A Nitocris.)

Quel mystère? Est-ce encore un trait de ton courroux,
Perfide?

ARTHÉNICE.

Un étranger tremblant, percé de coups,
Qui sous le faix des ans ne se soutient qu'à peine,
Vous apprendra, seigneur.... Le voici qu'on amène.

SCÈNE III.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, MÉNÈS, GARDES.

AMASIS.

Que vois-je! est-ce Ménès? en croirai-je mes yeux?

MÉNÈS.

Ah! seigneur, je vous vois, et j'en rends grâce aux dieux.

AMASIS.

De ta mort, ce matin, j'ai reçu la nouvelle.
Pourquoi me faisoit-on ce rapport infidèle?

MÉNÈS.

Seigneur, on l'a cru vrai. Sur la terre étendu,
Ma foiblesse, le sang que j'ai long-temps perdu,

Précipitoient la fin de mon sort déplorable,
Quand les dieux ont conduit cette main secourable
Par qui j'ai le bonheur d'embrasser vos genoux.

AMASIS.

O dieux ! qui t'a porté de si funestes coups ?

MÉNÈS.

Celui qui par un coup à l'État plus funeste,
A privé votre fils de la clarté céleste.

AMASIS.

Mon fils ! tu me surprends ! il n'est pas dans ma cour ?

MÉNÈS.

Non. Cessez désormais d'attendre son retour.
Je venois, pénétré de la mort de sa mère,
Vous ramener ce fils, l'image de son père ;
Quand non loin de ces murs, d'un barbare assassin
J'ai vu le bras levé pour lui percer le sein :
Je m'expose à sa rage, et j'en suis la victime.
A défendre ses jours le prince en vain s'anime ;
En vain il montre un cœur incapable d'effroi :
Frappé d'un coup mortel, il tombe auprès de moi.

AMASIS.

Quoi ! mon fils !.. Je succombe au trouble qui m'accable.

MÉNÈS.

Ce n'est pas tout, seigneur : gardez-vous du coupable.
Tout dégouttant encor du sang de votre fils,
Je l'ai vu qui prenoit la route de Memphis :
Sans doute qu'il s'y cache, afin de vous surprendre.
Je vous en avertis.

AMASIS.

Dieux ! que viens-je d'apprendre !

SCÈNE IV.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, MÉNÈS, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *a Sésostris.*

APPROCHE : connois-tu ce vieillard ?

SÉSOSTRIS.

Justes dieux !

AMASIS.

Quel trouble te saisit ? Ménès tourne les yeux.
N'est-ce pas là mon fils ?

MÉNÈS.

Lui, seigneur ! ah, le traître !
C'est là son assassin que vous voyez paroître.

ARTHÉNICE.

O dieux !

MÉNÈS.

N'en doutez point, je le connois trop bien.
C'est lui qui s'est couvert de son sang et du mien.
C'est lui qui se portant à de nouvelles rages,
Après son attentat nous a ravi les gages,
Dont Ladice en mourant se reposa sur nous :
Ses lettres, son anneau.... Seigneur, songez à vous.
Je mourrai sans gémir du malheur qui m'opprime,
Si je puis aux enfers conduire ma victime.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Oui, tu seras content, tes yeux seront témoins....
Que pour le secourir on redouble les soins.
L'ai-je bien entendu? grands dieux! le puis-je croire?
Ton bras est-il l'auteur d'une action si noire?
M'as-tu ravi mon fils?

SÉSOSTRIS.

Oui, tyran, il est mort;
Et l'on vient de te faire un fidèle rapport.

AMASIS.

Traître! qu'espérois-tu de cette barbarie?
Quel étoit ton dessein? quelle aveugle furie
Dans le sang de mon fils t'a fait tremper tes mains?

SÉSOSTRIS.

Quand tu sauras mon nom, tu sauras mes desseins.

AMASIS.

Eh! quel es-tu? réponds, perfide!

SÉSOSTRIS.

Eh! qui puis-je être?
Après ce que j'ai fait me peux-tu méconnoître?
Et ce bras tout sanglant du meurtre de ton fils,
T'apprend-il pas assez que je suis Sésostris?

NITOCRIS.

Ah, mon fils!

ARTHÉNICE.

Qu'ai-je fait?

AMASIS.

Gardes, qu'on le saisisse.

SÉSOSTRIS, *mettant la main à l'épée.*

Traîtres....

AMASIS.

Que les bourreaux préparent son supplice.

NITOCRIS.

Arrête, que fais-tu? peuple lâche et sans foi!
C'est le sang d'Apriès, c'est mon fils, c'est ton roi.

AMASIS.

Je suis mieux obéi que tu n'es écoutée.

SÉSOSTRIS, *désarmé.*

Oui, le ciel veut ma perte et je l'ai méritée.
Je vois qu'il me punit et se venge à son tour,
Non d'avoir entrepris de te ravir le jour,
D'affranchir de tes fers ma mère et ma patrie,
Mais d'avoir pris un nom dont ma gloire est flétrie,
Et d'avoir abaissé l'héritier d'un grand roi
A passer pour le fils d'un monstre tel que toi.
Ton sang devoit laver une tache si noire:
Mais si de le verser je n'ai pas eu la gloire,
Je t'ai ravi ton fils, et grâces à mes soins,
C'est toujours un tyran que l'Égypte a de moins.

AMASIS.

Quoi! perfide...

SCÈNE VI.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, AMMON, GARDES.

AMMON.

Seigneur....

AMASIS.

Ah! que vient-on me dire?

AMMON.

Qu'en vain contre vos jours votre ennemi conspire;
Qu'au temple, en ce moment, nous l'avons rencontré:
Mais que pour l'arracher d'un asile sacré,
Les prêtres orgueilleux de leur pouvoir suprême
N'ont voulu recevoir de lois que de vous-même,
Et que Phanès craignant sa fuite ou leur appui,
Veille, en vous attendant, et sur eux et sur lui.

AMASIS.

Dieux! courons le rejoindre, allons par les supplices
De ces deux criminels apprendre les complices;
Des prêtres avec eux allons punir l'orgueil:
Que leur temple détruit leur serve de cercueil;
Et que tout l'univers apprenant ma vengeance,
Frémisse du supplice ainsi que de l'offense.
Qu'on l'entraîne....

NITOCRIS.

Ah! mon fils, je ne te quitte pas.

AMASIS.

Ammon, que dans ces lieux on retienne ses pas:
J'ai besoin d'un otage.

NITOCRIS.

Ah tyran!

AMASIS.

Qu'on l'arrête.
J'aurai soin d'ordonner qu'on t'apporte sa tête :
Tu peux l'attendre.

NITOCRIS. *(Elle tombe évanouie.)*

Hélas !

AMASIS.

Qu'on veille sur ses jours.
(A Arthénice.)
Madame, je dois tout à votre heureux secours ;
Mais pour m'en acquitter et pour punir son crime,
Je veux qu'à notre hymen il serve de victime.
Venez le voir au temple expirer sous nos coups :
Venez, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel ! où me réduisez-vous?

SCÈNE VII.

NITOCRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

On entraîne mon fils, et l'on veut que je vive !
Ah ! l'on m'arrête en vain, il faut que je le suive.
Quoi ! nul de ses sujets ne le vient secourir !
Dans ses propres États on le laisse périr !
Jusque sur les autels on va trancher sa vie !
Souffrirez-vous, grands dieux, ce sacrifice impie ?
Nil, soulève tes flots et vomis dans ces murs
Tous ces monstres cachés dans tes antres obscurs.
Que ferai-je ? où courir ? que la terre s'entr'ouvre ;
Que du Styx à nos yeux la rive se découvre ;
Et tout couverts encor de vos tristes lambeaux,
Mânes de ses parents, sortez de vos tombeaux.

Si la terre et le ciel refusent de m'entendre,
Que ce soit les enfers qui viennent le défendre.
O mon illustre époux, entends ma triste voix!
Viens lui donner la vie une seconde fois :
Perce l'obscurité de tes demeures sombres;
Arme-toi des tourments inventés pour les ombres.
Jusqu'au pied des autels viens lui servir d'appui,
Et fais ce que les dieux devroient faire pour lui.
Mais que fais-je? que dis-je? ô malheureuse mère!
Quels vœux puis-je former, et qu'est-ce que j'espère?
Ce palais de mes cris retentit vainement:
Mon fils est mort, Canope, ou meurt en ce moment.

SCÈNE VIII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, AMMON,
GARDES.

NITOCRIS.

Cruelle, en est-ce fait? Votre rage inhumaine
Vient-elle jusqu'ici triompher de ma peine?
Ou votre main servant les crimes d'Amasis,
Vient-elle m'apporter la tête de mon fils?
L'avez-vous vu tomber sous ses coups?

ARTHÉNICE.

Ah, madame!
Ce que j'ai vu suffit pour déchirer mon âme!
Le tyran de soldats l'a fait environner;
Après lui, dans le temple, il l'a fait entraîner:
Et comme résolue à ne lui point survivre,
Je traversois la foule et tâchois de l'y suivre.
J'ai vu fermer la porte, et mille cris confus
Ont fait entendre au loin, il est mort, il n'est plus.

NITOCRIS.

Il n'est donc plus ce fils, le dernier de ma race!
Tout mort et tout sanglant, il faut que je l'embrasse:
Allons, courons au temple, à la face des dieux....
Mais de quels cris nouveaux retentissent ces lieux?

SCÈNE IX.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, AMMON.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, est-ce toi que le ciel me renvoie?

ARTHÉNICE.

Quel miracle, seigneur, permet que je vous voie?

SÉSOSTRIS.

Il est temps de finir des regrets superflus;
Vous n'avez rien à craindre : Amasis ne vit plus.

NITOCRIS.

Il ne vit plus, ô ciel! quelle heureuse nouvelle!
Mais qui t'a délivré de sa rage cruelle?
Comment t'es-tu sauvé? ne me déguise rien :
A qui dois-je, mon fils, ton salut et le mien?

SÉSOSTRIS.

Un illustre sujet finit notre misère.
Le croiriez-vous, enfin? C'est Phanès.

NITOCRIS.

Lui?

ARTHÉNICE.

Mon père?

SÉSOSTRIS.

A peine le tyran, trompé par ses avis,
M'avoit fait entraîner au temple d'Osiris,

Que portant sur l'autel une vue égarée,
Il trouve Cléophis dans l'enceinte sacrée,
Où se croyant déja maître de notre sort,
Il semble s'applaudir de nous donner la mort :
Quand Phanès, pour donner le signal et l'exemple,
Du nom de Sésostris fait retentir le temple ;
Et soudain l'on entend à travers mille cris,
Que meure le tyran et vive Sésostris !
Pâles, saisis d'effroi, ses gardes l'abandonnent ;
Ardents, pleins de fureur, les nôtres l'environnent.
Je l'approche et d'un fer que je prends sur l'autel,
Je le jette à mes pieds frappé d'un coup mortel.
Mille autres animés d'une pareille envie,
Vont chercher dans ses flancs les restes de sa vie ;
Et tandis qu'en tous lieux Phanès et Cléophis
Confirment mon retour aux peuples de Memphis,
Faisant à la fureur succéder la tendresse,
D'un pas précipité j'ai traversé la presse,
Pour goûter des plaisirs si long-temps attendus,
Et vous offrir des biens que le ciel m'a rendus.

NITOCRIS.

Ah ! mon fils, quel bonheur succède à nos alarmes ?
Allons faire cesser le tumulte des armes :
Et parmi les plaisirs que promet ce grand jour,
Par un heureux hymen couronner votre amour.

FIN D'AMASIS.

ABSALON,

TRAGÉDIE,

PAR DUCHÉ,

Représentée, pour la première fois, le 7 avril 1712.

NOTICE SUR DUCHÉ.

Joseph-François Duché de Vancy naquit à Paris le 29 octobre 1668. Il étoit fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père, n'ayant point de fortune à lui laisser, lui fit donner une bonne éducation dont il sut profiter. Ses premiers essais, dans la carrière des lettres, furent consacrés à la poésie lyrique. Il y obtint de grands succès qui lui procurèrent la protection du comte d'Agen. Non seulement ce seigneur le fit son secrétaire, mais il le recommanda à madame de Maintenon, qui le choisit pour fournir des poésies sacrées aux élèves de Saint-Cyr, et le fit nommer gentilhomme ordinaire du roi. Quelque temps après, sur la recommandation de cette illustre protectrice, Pontchartrain donna à Duché la place de secrétaire des galères.

Notre poete, dont la fortune etoit dès lors assurée, ne pensa plus à travailler que pour remplir les vues de sa bienfaitrice. *Jonathas*, son premier ouvrage tragique, fut joué en 1700 à Versailles, et à Saint-Cyr par les pensionnaires de cette maison : cette pièce ne parut à Paris que le 26 fevrier 1714, dix ans après la mort de son auteur.

Absalon, tragédie fort intéressante, fut représentée à Saint-Cyr en 1702 et valut à l'auteur une pension de mille livres. Ce ne fut que le 7 avril 1712 qu'elle fut jouée à Paris. Cette pièce y obtint seize représentations.

Debora, dernière tragédie de Duché, quoique composée pour Saint-Cyr ainsi que les deux précédentes, parut d'abord à Paris en 1706 et n'y fut que foiblement accueillie.

Il est à remarquer qu'aucune de ces tragédies ne fut représentée à Paris du vivant de leur auteur, qui y mourut en 1704 dans sa trente-septième année.

PERSONNAGES.

DAVID, roi d'Israël.

MAACHA, femme de David.

ABSALON, fils de David.

THARÈS, femme d'Absalon.

THAMAR, fille d'Absalon.

JOAB, général des armées de David.

ACHITOPHEL, } Ministres de David.
CISAÏ ou CHUSAÏ, }

ZAMRI, confident d'Achitophel.

UN ISRAÉLITE.

Gardes.

La scène est près des murs de la ville de Manhaïm, dans la tente de David.

ABSALON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

A quel excès, ô ciel, osez-vous vous porter?
Vous vous perdez, seigneur, est-il temps d'éclater?
A ces ardents transports défendez de paroître.

ABSALON.

Non, non, Achitophel, je n'en suis plus le maître;
Le perfide Joab, fier de plaire à son roi,
Sans respect pour mon rang, s'ose attaquer à moi;
Il cherche, en irritant le courroux qui m'enflamme,
A me faire trahir le secret de mon âme,
Et répand dans ce camp, que les séditieux
N'ont appris que par moi notre abord en ces lieux.
Ah! j'atteste du ciel l'immortelle puissance,
Qu'Absalon punissant un sujet qui l'offense,
N'en aura pas été vainement outragé.

ACHITOPHEL.

Avant la fin du jour vous en serez vengé:
Modérez cependant cette haine éclatante.

ABSALON.

Je l'ai trop ménagé, son insolence augmente :
Adonias mon frère appuyant ses projets,
Ils ont cru m'abaisser au rang de leurs sujets :
Toi-même ouvrant mes yeux sur leur intelligence,
J'ai vu que près du roi ménageant leur vengeance,
Et chassant de David tout amour paternel,
Je perdois pour jamais le sceptre d'Israël.
Le roi pour successeur alloit nommer mon frère ;
Et comment retenir une juste colère ?
Moi, je pourrois souffrir qu'un frère audacieux
Ravît ou partageât la couronne à mes yeux ?
Ah ! si vengeant ma sœur des fureurs d'un perfide,
J'ai pu rougir mon bras d'un fameux homicide :
Si ce même Joab, pour avoir retardé
De se rendre à l'endroit où je l'avois mandé,
Vit le fer et le feu, conduits par ma vengeance,
De ses fertiles champs moissonner l'espérance,
Crois-tu que les projets par ma haine enfantés
Gardent un prix plus doux à ses témérités ?

ACHITOPHEL.

Suspendez donc, seigneur, l'ardeur qui vous anime :
Jusqu'au pied de l'autel conduisons la victime.
Dans mes justes desseins aussi hardi qu'heureux
J'ai fait à la révolte animer les Hébreux ;
Accablés, gémissants sous des tyrans avides,
Leur timide fureur n'attendoit que des guides :
Amasa de ma part a servi leur courroux,
Ou plutôt Amasa les a séduits pour vous.
Tout nous a réussi ; leur armée intrépide
N'a point trouvé d'obstacle à sa course rapide.

Retracez-vous encor cette nuit dont l'horreur
Jusqu'au sein de David a porté la terreur,
Lorsque Jérusalem, ouvrant toutes ses portes,
Et des séditieux appuyant les cohortes,
L'a forcé, sans secours d'armes ni de soldats,
De porter jusqu'ici sa frayeur et ses pas.

ABSALON.

Que n'éclatois-je alors ? nous n'avions rien à craindre,
Dans le sang de Joab ma rage alloit s'éteindre :
Car enfin sa valeur, il le faut avouer,
A contraint de tout temps l'envie à le louer.
Il peut faire entre nous balancer la fortune,
Et j'aurois prévenu cette crainte importune.
A suivre ici David devois-tu me forcer ?

ACHITOPHEL.

La tribu d'Éphraïm nous pouvoit traverser ;
J'ignore même encor, si sous nos lois rangée,
Dans la sédition elle s'est engagée.
Zamri dans un moment va nous en informer,
Rien après ce succès ne doit nous alarmer.
Paroissez, j'y consens : loin que l'on nous soupçonne,
Votre père en ces lieux à ma foi s'abandonne.
Ainsi sans hasarder... Mais le roi vient à nous,
Joab le suit, cachez un dangereux courroux.

ABSALON.

Ah ! sortons, ma fureur ne pourroit se contraindre.

SCÈNE II.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, JOAB, GARDES.

DAVID.

Demeurez, Absalon, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez que Joab est chéri de son roi,
Cependant...

ABSALON.

Quoi! Seigneur, en s'attaquant à moi,
Un sujet...

DAVID.

Retenez un courroux qui me blesse.
(Aux Gardes.)
Qu'Achitophel demeure. Et vous, que l'on nous laisse.
(Les Gardes se retirent, et David continue.)
Le ciel semble sur nous épuiser ses rigueurs:
Quel temps avez-vous pris pour désunir vos cœurs?
L'insolent Amasa, comblant ses perfidies,
Lève sur moi ses mains par ma fuite enhardies:
Après avoir séduit mes plus braves sujets,
J'ai vu Jérusalem appuyer ses projets:
J'ai vu même Sion, monument de ma gloire,
Théâtre criminel d'une affreuse victoire,
Me chasser de son sein, et de mon ennemi
Justifier l'orgueil par ma honte affermi.
Quel jour! je m'apprêtois, plein d'honneur et d'années,
A fixer de mes fils les hautes destinées,
Lorsque d'ingrats sujets comblés de mes bontés
M'ont puni de l'excès de leurs félicités.
Je l'avoue à vos yeux, en proie à mes alarmes,
Mes malheurs m'ont vaincu, j'ai répandu des larmes.

Enfin par des chemins impratiqués, obscurs,
Nous sommes arrivés à l'abri de ces murs.
Mais en vain Manhaïm nous présente un asile,
Amasa va bientôt nous le rendre inutile.
J'apprends que chaque jour les rebelles Hébreux
Grossissent à l'envi ses bataillons nombreux.
Enivré du succès, il approche, il s'avance,
Il veut dans notre sang consommer son offense;
Et si nous ne songeons à prévenir ses coups,
Avant la fin du jour il va fondre sur nous.
Peut-être même, hélas! ses troupes criminelles
Ont déja de mon sang rougi leurs mains cruelles.
Peut-être dans Hébron mon fils Adonias
A-t-il trouvé la mort qui marche sur nos pas.
Que dis-je? un trouble affreux redouble encor ma peine,
Il a fallu laisser votre épouse et la reine.
Le zélé Cisaï s'est chargé de leur sort :
Mais qui sait s'il a pu les soustraire à la mort,
Si pour venir nous joindre il peut fuir avec elles?
Ah! loin de m'affliger par d'injustes querelles,
Prêts à nous voir tomber dans les mains des vainqueurs,
Pour vous, pour votre roi réunissez vos cœurs;
Puisqu'il nous reste encore un rayon d'espérance,
Du sage Achitophel consultons la prudence,
Et qu'une noble ardeur sache nous réunir,
Pour attendre un rebelle, ou pour le prévenir.

ABSALON.

Je l'avouerai, seigneur, mon aveugle colère
A trop flatté l'orgueil d'un sujet téméraire.
J'ai dû le mépriser ou le faire punir :
Mais quel autre après tout eût pu se contenir?
L'insolent,.... car en vain je me force au silence,

M'accuse d'abuser de votre confiance :
Par moi, s'il en est cru, vos rebelles sujets
Ont dû de notre fuite apprendre les projets.
Mon indiscrétion, source de nos disgrâces,
Les a jusqu'au Jourdain amenés sur nos traces :
Il veut de nos malheurs m'imputer la moitié,
Lui qu'avec Amasa joint le sang, l'amitié,
Et qui, s'il faut chercher ici des infidèles,
Doit être plus suspect qu'aucun de nos rebelles.

JOAB.

Moi suspect, juste ciel ! qu'ose-t-on avancer ?
Non, le prince, seigneur, ne sauroit le penser.
Je ne me lave point d'une injure cruelle :
C'est à ceux de qui l'âme et lâche et criminelle
A ces honteux excès se pourroit oublier,
D'emprunter des raisons pour se justifier.
Informé qu'Amasa par un avis sincère
Avoit de nos desseins dévoilé le mystère,
J'ai dit qu'un confident, ou traître ou peu discret,
Peut-être avoit du prince appris notre secret :
Voilà quel est mon crime, et le seul trait d'audace
Qui puisse d'Absalon m'attirer la disgrâce.
Un plus juste sujet demande son courroux.
N'en doutez point, seigneur, un traître est parmi nous.
C'est peu qu'on ait appris nos démarches passées,
Le perfide Amasa lit même en nos pensées :
Du pontife Sadoc le sage et digne fils
M'éclaire chaque jour par de secrets avis ;
Un billet qu'en mes mains il a su faire rendre
M'apprend que l'ennemi veut ici nous surprendre ;
Qu'il sait qu'aux Géthéens nous avons eu recours ;
Que demain sous ces murs l'on attend leur secours ;

Que voulant m'opposer à des troupes rebelles,
J'ai proposé sans fruit d'aller fondre sur elles;
Qu'Achitophel alors, contraire à mes avis,
A lui seul empêché qu'ils n'aient été suivis.

DAVID.

Ainsi le sort cruel trompe ma prévoyance :
Mais sur qui doit tomber ma juste défiance ?
Quel barbare en ces lieux pour me perdre est caché,
Et peut voir mes malheurs sans en être touché?

JOAB.

Ne perdons point de temps, songeons, quel qu'il puisse être,
A prévenir ses coups plutôt qu'à le connoître.
Vous savez quel courage anime vos soldats,
Ils braveront la mort en marchant sur vos pas.
Venez, et du Jourdain franchissant les rivages,
Au rebelle Amasa fermons-en les passages.
Je joindrai le perfide, et lui perçant le flanc,
Je laverai la honte imprimée à mon sang.
En vain tout Israël s'arme pour un rebelle,
Le nombre ne doit point ralentir notre zèle.
Des méchants dans le crime engagés lâchement
Combattent avec crainte et vainquent rarement.
La solide valeur n'admet point l'injustice.
Ce sont des criminels qui craindront le supplice.
Vous les verrez tremblants tomber à vos genoux,
Et déja les remords ont combattu pour nous.
Au reste pour un fils ne prenez point d'alarmes,
Je sais qu'Adonias est déja sous les armes
De nos malheurs pressants, instruit par mon secours,
Tout Juda s'est armé pour conserver ses jours :
Mais de ce côté seul la tempête menace,
Il faut à ses éclats opposer notre audace,

Et j'ose présumer que ce dessein hardi
Sera d'Achitophel justement applaudi.

ACHITOPHEL.

Oui, seigneur, de Joab j'admire le vrai zèle :
Jamais dans vos États un sujet plus fidèle
Ne vous a mieux prouvé son courage et sa foi,
Et n'a mieux mérité l'estime de son roi.
Le projet qu'à présent sa valeur lui suggère
Peut devenir heureux pourvu qu'on le diffère :
Demain les Gétéens, unis à vos soldats,
Contre les révoltés marcheront sur nos pas.
Nous pourrons, plus nombreux, tenter le sort des armes.
Cependant pour la reine apaisez vos alarmes :
Zamri nous doit bientôt instruire de son sort,
Et je ne puis penser que livrée à la mort....

DAVID.

Eh ! que n'entreprend point la rage d'un perfide,
Qui porte sur son roi sa fureur homicide ?
Toutefois dissipons d'inutiles erreurs.
Veuille le ciel plus doux écarter tant d'horreurs !
Toujours à vos discours sa sagesse préside,
Et je crois que par vous c'est elle qui me guide.
Je suivrai vos conseils. L'excès de ma douleur
Ne m'ôte point l'espoir de vaincre mon malheur.
Le Dieu qui tant de fois conduisit mon armée,
Aux campagnes d'Ammon, dans les champs d'Idumée,
Maître et juste vengeur des droits des souverains,
Ne mettra point mon sceptre en de rebelles mains :
Du règne de David sa parole est le gage.
Allons de mes soldats affermir le courage.
Vous combattrez, mon fils, auprès de votre roi,
Joab continuera de commander sous moi

Je dois ce foible honneur à son zèle sincère,
N'ayez plus contre lui ni haine ni colère.
Je me rends le garant de tous ses sentiments,
Daignez donc l'honorer de vos embrassements.

(A Achitophel.)

Et vous, dès qu'en ce camp Zamri pourra se rendre,
Conduisez-le, je veux lui parler et l'entendre.

SCÈNE III.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, seigneur, il faut nous découvrir.

ABSALON.

Quel supplice cruel mon cœur vient de souffrir!
Que cet embrassement a redoublé ma haine!

ACHITOPHEL.

Rendez votre vengeance égale à votre peine,
Voici l'heureux instant que tout doit éclater,
Il faut partir.... Eh quoi! qui vous peut arrêter?
Tantôt avec Joab ne pouvant vous contraindre,
Votre juste fureur ne voyoit rien à craindre.

ABSALON.

Ah! ce n'est point Joab qui suspend mon courroux :
Cependant....

ACHITOPHEL

Achevez, ciel! je frémis pour vous.
La victoire a suivi le parti de vos armes :
Mais quel sujet affreux de douleur et d'alarmes,
Si la foudre en vos mains, prête à vous obéir,
Alloit en vains éclats se perdre et vous trahir?

Que dis-je ? nous avons trop grossi le nuage,
Pour pouvoir en éclairs voir dissiper l'orage :
Adonias est roi, vous êtes immolé,
Si l'un de nos secrets est enfin révélé.
J'avouerai que frappé d'une importune idée,
Ma vertu quelquefois se trouve intimidée :
Mais mon zèle pour vous étouffe mes remords,
Et dans les grands périls il faut de grands efforts.
Rassurez donc, seigneur, votre âme trop craintive.

ABSALON.

J'ai conduit tes projets, il faut que je les suive :
Mais prêt à voir mon bras s'armer contre mon roi
Dois-je avoir moins de crainte et de vertu que toi ?
Écoute, et juge donc des troubles de mon âme.
Tu sais contre Joab quelle rage m'enflamme :
Mon cœur incessamment dans sa haine affermi
N'admet point de pardon pour un tel ennemi.
Mais en vain ma fureur soutient mon entreprise,
La raison même en vain l'anime et l'autorise,
Prêt à me nommer chef de la rébellion,
Je sens fléchir ma haine et mon ambition.
Mes justes déplaisirs, mes craintes légitimes
A l'aspect de mon roi me paroissent des crimes.
J'ai beau me rappeler que devant son trépas
Mes desseins ne sont point d'envahir ses États ;
Que jusqu'à ce moment, content de mon partage,
Je ne veux que punir un sujet qui m'outrage,
Et me faire nommer l'unique successeur
Du trône dont mon père est juste possesseur :
Vains détours ! je ne puis me cacher à moi-même
A quoi doit m'obliger le sang, le diadème :

En proie à des remords sans cesse renaissants,
Je fais, pour les chasser, des efforts impuissants,
Et pour comble des maux où mon malheur me livre,
Je ne puis sans horreur reculer ni poursuivre.

ACHITOPHEL.

À des scrupules vains faut-il vous arrêter?
Seigneur, fuyez un lieu propre à les irriter.
Au milieu des soldats que vous allez conduire,
Libre des préjugés qui viennent vous séduire,
Vous verrez qu'appuyé sur d'équitables lois,
Vous pouvez vous armer pour soutenir vos droits.
Partez donc, et chassez une crainte frivole.
Le moment le plus cher comme un autre s'envole.
Dès qu'auprès de ce camp paroîtront vos soldats,
J'irai vous consacrer mes conseils et mon bras.
Ma fuite jusque-là découvriroit la vôtre,
Et peut-être sans fruit nous perdroit l'un et l'autre.
Cependant attendons pour sortir de ces lieux
Que Zamri de retour.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE IV.

ABSALON, ACHITOPHEL, ZAMRI.

ABSALON.

Hé bien! en quel état as-tu laissé l'armée?

ZAMRI.

Seigneur, d'un zèle ardent on la voit animée:
La tribu d'Éphraïm vient de se joindre à nous
Pour passer le Jourdain on n'attend plus que vous.
Cependant un spectacle ici va vous surprendre
Cisaï dans ce camp vient enfin de se rendre.

Il conduit à David un renfort de soldats,
La reine votre mère accompagne ses pas;
Et la jeune Thamar, fruit de votre hyménée,
Est avec votre épouse en ces lieux amenée.

ABSALON.

Quel fatal contre-temps vient troubler nos desseins!

ACHITOPHEL.

Non, seigneur, votre sort est toujours dans vos mains;
Cachez-leur nos secrets avec un soin fidèle,
Et laissez gouverner tout le reste à mon zèle.
Commencez par remplir un trop juste devoir;
La reine vient, partez, allez la recevoir.
Quelque obstacle nouveau que le ciel fasse naître,
De votre prompt départ je vous rendrai le maître:
Je réponds du succès, reposez-vous sur moi.

ABSALON.

Hé bien! prépare tout, je m'abandonne à toi.

SCÈNE V.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Nous sommes seuls, prends part à ma secrète joie:
Enfin mes ennemis vont devenir ma proie.
Joab, Abiatar, Aduram, Cisai,
Le superbe Sadoc, le fier Abisaï,
Tous ceux qui réunis par leur haine commune,
Prétendent sur ma chute élever leur fortune,
Avant la fin du jour, surpris, enveloppés,
Me rendront par leur mort tous mes droits usurpés.

ZAMRI.

Quoi! vous croyez, seigneur, qu'étonné de l'orage,
David voudra livrer...

ACHITOPHEL.

Je connois ton courage:
Je sais quel est ton zèle et ta fidélité,
J'en ai besoin; apprends ce que j'ai projeté:
Dès qu'en ces lieux la nuit sera prête à descendre,
Les troupes d'Amasa doivent ici se rendre;
Et le signal donné des murs de Manhaïm,
Séba doit soulever les soldats d'Ephraïm.
La garde de David, victime de leur rage,
Laissera par sa perte un champ libre au carnage.
Là mes yeux de plaisir et de haine enivrés,
Du sang de mes rivaux seront désaltérés.
Toute vaine pitié doit nous être interdite.
Pour le roi, nous devons faciliter sa fuite:
Mais à son désespoir s'il se livre aujourd'hui,
Ses malheurs et sa mort retomberont sur lui.
Que te dirai-je? enfin nos troupes fortunées
D'un succès glorieux vont être couronnées;
Et servant Absalon au-delà de ses vœux,
Je vais mettre en ses mains le sceptre des Hébreux.

ZAMRI.

Mais ne craignez-vous point que plein de sa surprise
Absalon ne condamne une telle entreprise?
Verra-t-il sans horreur son père détrôné?

ACHITOPHEL.

Absalon se verra triomphant, couronné,
Vengé d'un ennemi soigneux de lui déplaire:
Et dussent tous mes soins attirer sa colère,
Un trône acquis ainsi le doit épouvanter,
Et qui le lui donna, le lui pourroit ôter.
D'ailleurs, quoi qu'en ce jour ma fureur exécute,
Il aura beau s'en plaindre, il faut qu'il se l'impute.

Attentif à nourrir ses inclinations,
J'ai fait à mes desseins servir ses passions.
Par-là mes attentats deviennent son ouvrage :
Mais ta frayeur ici me forme un vain orage.
Allons et ménageons des instants précieux.
La reine, je l'avoue, ici blesse mes yeux.
Faisons partir le prince, et tâchons par adresse
A faire de ces lieux éloigner la princesse.
Pressons donc leur départ. Cependant viens au roi
Par un récit trompeur imposer à sa foi ;
Et le moment d'après, va, cours en diligence
Hâter le doux instant marqué pour ma vengeance.

ZAMRI.

Mais, seigneur, que dirai-je ? et que lui rapporter ?

ACHITOPHEL.

Viens, ton récit est prêt, je vais te le dicter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ABSALON, THARÈS, THAMAR.

THARÈS.

Non, vous vous obstinez vainement à vous taire;
Ce silence renferme un funeste mystère.
Quoi ! loin de vous offrir à nos embrassements,
Vous semblez à regret voir nos empressements ?
Quel trouble dans vos yeux, quelle tristesse empreinte
Frappe et glace mon cœur de douleur et de crainte ?
Hélas ! depuis le jour qu'un peuple audacieux
Vous contraignit à fuir ses complots furieux,
Stupides de frayeur, de honte consternées,
Interdites, sans voix, aux pleurs abandonnées,
Le ciel seul sait combien j'ai tremblé pour vos jours.
Enfin de nos ennuis intorrompant le cours,
Cisaï, secondé de guerriers intrépides,
S'offre à venir ici guider nos pas timides :
Nous partons, et livrée à l'espoir le plus doux,
Mes désirs emportoient mon âme jusqu'à vous.
Je respirois partout le moment plein de charmes
Où votre vue alloit me payer de mes larmes.
Vain espoir ! quand la reine arrivant dans ces lieux,
Voit la joie et l'amour briller dans tous les yeux,
Quand le roi semble même oublier sa disgrâce,
Vous seul en m'abordant, interdit, tout de glace,

Semblez me présager de plus affreux malheurs,
Que ceux à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.

ABSALON.

N'imputez point, Tharès, à mon peu de tendresse
Ce que dans mes regards vous voyez de tristesse:
Mille soins différents, mille importants projets
Suspendent de mon cœur les mouvements secrets;
Ma gloire me défend de m'en laisser surprendre.

THAMAR.

Eh! mon père, daignez un moment les entendre.
Pouvez-vous me laisser dans le trouble où je suis?
Nous venons près de vous partager vos ennuis.
Quels que soient les périls qu'en ces lieux j'envisage,
Seigneur, votre froideur me touche davantage:
Laissez tomber sur nous un regard plus serein.

ABSALON.

Ma fille, vous cherchez à vous troubler en vain;
Pour Tharès et pour vous mon cœur toujours le même,
Ressent vos déplaisirs, les partage et vous aime:
Mais cet amour a beau me flatter en secret,
Je ne puis sous ces murs vous voir qu'avec regret.
Entourés d'ennemis, leur fureur menaçante
A jusque dans ce camp répandu l'épouvante:
L'effroi, l'horreur, la mort, bientôt sous ces remparts,
Vont au gré du destin errer de toutes parts.
Est-il temps que mon cœur se livre à sa tendresse?

THARÈS.

Eh bien! viens-je exiger de vous quelque foiblesse?
Viens-je rendre, seigneur, par des soupirs honteux,
Entre la gloire et moi le triomphe douteux?
Je formerois en vain cette indigne espérance.
Mes pleurs sur votre cœur ont perdu leur puissance;

Mais non, mes sentiments, toujours dignes de vous,
Ne feront point rougir le front de mon époux.
Courez où le devoir et l'honneur vous appelle;
Mais daignez soulager ma tristesse mortelle;
Ne me déguisez plus quels secrets déplaisirs
A votre cœur pressé dérobent des soupirs :
Car enfin, quel que soit le danger qui vous presse,
Quoi que puisse pour nous craindre votre tendresse,
Vous avez dû, seigneur, content de ce grand jour,
Nous voir avec transport venir dans un séjour
Où de moindres périls menacent notre tête,
Qu'aux lieux où nos vainqueurs n'ont rien qui les arrête.
D'autres motifs cachés causent votre embarras.

ABSALON.

Oui, j'ai d'autres motifs, je ne m'en défends pas :
Vous ne pouvez savoir les maux dont je soupire.

THARÈS.

Je ne puis les savoir ! et vous me l'osez dire !
Ainsi nos cœurs n'ont plus les mêmes intérêts ?
Eh bien ! seigneur, il faut respecter vos secrets.
Pour la première fois, insensible à mes plaintes,
Votre cœur m'a celé ses désirs et ses craintes.
Je n'en murmure point : mais que jusqu'à ce jour
Il n'ait montré pour moi ni froideur ni détour;
Que par mille douceurs il m'ait accoutumée
Au plaisir innocent d'aimer et d'être aimée,
Que ce cœur jusqu'ici n'ait rien pu me cacher,
C'est ce que ma douleur ose vous reprocher.

ABSALON.

Le temps seul peut vous faire approuver ma conduite;
Sans me blâmer, Tharès, attendez-en la suite;

Mais faites plus encore, et croyez mon amour:
Partez, abandonnez un funeste séjour.
Absalon à regret toutes deux vous renvoie:
Mais fuyez, que Sion dans ses murs vous revoie:
Zamri dans un moment y doit guider vos pas,
Le sage Achitophel lui fournit des soldats.
Recevez un adieu qui m'arrache à moi-même;
Allez.

THARÈS.

Que je m'éloigne ainsi de ce que j'aime!
Que ma fuite honteuse aille justifier
Ce que vos ennemis ont osé publier!

ABSALON.

Quoi? que voulez-vous dire? et qu'ont-ils fait entendre?

THARÈS.

Ignorez-vous les bruits qu'ils viennent de répandre?
C'est vous, si l'on en croit leurs traits calomnieux,
Qui soufflez la révolte à nos séditieux.

ABSALON.

Moi?

THARÈS.

Ces honteux discours sont venus à la reine;
Objet infortuné de son injuste haine,
Elle m'a reproché que d'un sang étranger,
Parente de Saül, je voulois le venger;
Et que, s'il se pouvoit que vous fussiez coupable,
J'avois de vous séduire été seule capable:
Mais je puis dissiper ces doutes insultants.
Votre gloire, seigneur, a gémi trop long-temps.
Qu'on prépare à Zamri les plus cruels supplices,
De la rébellion il connoit les complices;
Il en est; que le roi le force à déclarer.....

ABSALON.

Et sur quel fondement pouvez-vous l'assurer ?

THARÈS.

Le jour qui précéda celui de notre fuite,
J'errois dans le palais sans dessein et sans suite :
Un inconnu m'aborde, et les larmes aux yeux,
Zamri vient, me dit-il, d'arriver en ces lieux ;
Si le ciel vous permet de rejoindre mon maître,
Dites-lui qu'il s'assure au plus tôt de ce traître :
Il saura des Hébreux le complot criminel ;
Enfin qu'il craigne tout, et même Achitophel.

ABSALON, *à part.*

Juste ciel !

THARÈS.

A ces mots voyant quelqu'un paroître,
Il me quitte, et je cherche en vain à le connoître.
Voilà ce qu'à David je prétends révéler,
Les tourments forceront un perfide à parler.
Allons, et que le traître au milieu.....

ABSALON.

Non, madame,
Renfermez pour jamais ce secret dans votre âme.
J'ai mes raisons.

THARÈS.

Qui, moi ? qu'osez-vous m'ordonner ?
Vos desseins, vos discours, tout me fait frissonner.
Malheureux, est-il vrai ?... mais, seigneur, je me trouble :
Calmez, au nom du ciel, ma crainte qui redouble.
Si vous m'aimez, seigneur, dissipez mon effroi ;
Je partirai, daignez vous confier à moi.

ABSALON.

Je le vois bien, il faut vous ouvrir ma pensée :

Peut-être en l'apprenant en serez-vous blessée.
Quoi qu'il en soit, le sort en est enfin jeté
Et rien ne changera ce que j'ai projeté.
Sans crainte dans ces lieux je puis me faire entendre.
Ma fille, laissez-nous.

THARÈS, *à part.*

Ciel ! que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE II.

ABSALON, THARÈS.

ABSALON.

MADAME, vous savez par quels motifs secrets
Joab d'Adonias soutient les intérêts,
Que sa haine pour moi ne peut plus se contraindre;
La mienne trop long-temps s'est bornée à se plaindre;
Trop long-temps, du devoir esclave malheureux,
J'ai connu, j'ai souffert ses complots dangereux.
De vils flatteurs régnant sur l'esprit de mon père,
Faisoient pancher son cœur du côté de mon frère:
Il alloit, oubliant tout amour paternel,
Me chasser pour jamais du trône d'Israël;
Le perfide Joab emportoit la balance.
Achitophel enfin a rompu le silence:
J'ai connu mon malheur, mes amis offensés
Ont pris.....

THARÈS.

Ah ! je vois tout, seigneur, c'en est assez;
Épargnez-vous l'horreur de me dire le reste.
O de mes noirs soupçons source affreuse et funeste!
Et vous avez conçu cet horrible dessein!
Rien ne peut, dites-vous, l'ôter de votre sein?

Ah ! dussiez-vous, pour prix de mon amour fidèle,
Vouer à votre épouse une haine immortelle,
J'opposerai du moins mes larmes, mes soupirs
Au coupable succès où tendent vos désirs.

ABSALON.

Vous vous formez, madame, une trop noire idée
Des soins dont vous voyez mon âme possédée.
Je ne veux point ravir le sceptre de mon roi,
Mais m'assurer un bien qui doit n'être qu'à moi.

THARÈS.

Et croyez-vous, seigneur, pouvoir vous rendre maître
Des troubles criminels que vous avez fait naître?
Achitophel en vous n'a cherché qu'un appui :
Vous êtes son prétexte, il n'agit que pour lui.
De cet embrasement que ne dois-je point craindre?
Vous l'avez allumé, vous ne pourrez l'éteindre.
Mais non, repentez-vous, il en est encor temps;
Hâtez-vous, saisissez de précieux instants.

ABSALON.

Que j'abandonne ainsi l'espoir d'une couronne
Que le sang, que mes droits, qu'un peuple entier me donne?
Que Joab voie, au gré de son dépit jaloux,
Sa haine triompher de mon juste courroux?

THARÈS.

Non, il ne vous hait point; l'envie et l'imposture
Vous ont fait de son cœur une fausse peinture :
Mais dût-il, contre vous conjuré pour jamais,
Braver votre pouvoir, traverser vos souhaits,
Dussiez-vous, moins chéri d'un père qui vous aime,
Renoncer sans retour à sceptre, à diadème,
Quels maux, quelles horreurs pouvez-vous comparer
Aux malheurs où ce jour est prêt à vous livrer?

Je veux que tout succède au gré de votre envie :
Quelle honte à jamais va noircir votre vie !
Que n'osera-t-on point contre vous publier ?
Le trône a-t-il des droits pour vous justifier ?
Vous chercherez vous-même en vain à vous séduire,
Vous verrez quels chemins ont su vous y conduire.
La vertu, le devoir devenus vos bourreaux
Au fond de votre cœur porteront leurs flambeaux ;
La crainte et les remords vous suivront sur le trône.
Hé quoi ! pour être heureux faut-il une couronne ?
Est-ce un affront pour vous de ne la point porter ?
Vos vertus seulement doivent la mériter.
N'allez point, pour jouir d'une indigne vengeance,
Flétrir tant d'heureux jours coulés dans l'innocence.
Applaudi, révéré, chacun vous fait la cour,
Vous êtes d'Israël et la gloire et l'amour ;
Pour remplir vos désirs tout s'unit, tout conspire :
Conservez sur les cœurs ce doux et noble empire.
Enfin, si votre épouse a sur vous du pouvoir,
Si mes humbles soupirs vous peuvent émouvoir,
Souffrez que la raison puisse au moins vous conduire ;
Et croyez qu'au moment que je cherche à détruire
Le funeste complot que vous avez formé,
Jamais mon tendre cœur ne vous a plus aimé.

ABSALON.

Oui, Tharès, je connois quelle est votre tendresse,
Je vois qu'en me parlant elle seule vous presse ;
La mienne a pris pour vous trop de soin d'éclater,
Vous la connoissez trop, pour en pouvoir douter.
Si dans ce grand sujet comprise, intéressée,
Du moindre des périls vous étiez menacée,

Sans me faire parler vos pleurs ni vos soupirs,
Je vous immolerois ma haine et mes désirs :
Mais souffrez que j'achève une entreprise heureuse.
La crainte maintenant est seule dangereuse.
Dussé-je voir enfin mon dessein avorté,
Je vous l'ai déja dit, le sort en est jeté.
Au reste, qu'un secret d'une telle importance
Demeure anéanti dans un profond silence.

THARÈS.

Ne craignez rien, seigneur, le plus rude trépas
A mes regards offert ne m'ébranleroit pas :
Mais quand vous poursuivez cette affreuse entreprise,
A suivre ma fureur le devoir m'autorise,
Et ma mort....

ABSALON.

Quel discours! et qu'osez-vous penser?

THARÈS.

Non, seigneur, mon destin ne se peut balancer :
Je ne vous verrai point engagé dans le crime,
Le ciel ici m'inspire un projet magnanime.
Vous quitterez, seigneur, un dessein odieux,
Ou vous verrez Tharès immolée à vos yeux.

ABSALON.

Ah! si vous vous portez à cette violence....

THARÈS.

Contraignez-vous, seigneur, la reine ici s'avance.

SCÈNE III.

LA REINE, ABSALON, THARÈS.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu, mon fils ? quels bruits injurieux
La calomnie enfante et répand dans ces lieux ?
On veut que des mutins vous flattiez l'insolence.
Près d'un père alarmé j'ai pris votre défense.
Quoiqu'au sang de Saül votre étroite union
Vous fasse soupçonner d'un peu d'ambition,
Je connois vos vertus, mon cœur vous croit fidèle,
Et dans un fils si cher ne peut voir un rebelle.

THARÈS.

Madame, si Saül m'a donné la clarté,
De sa haine pour vous je n'ai point hérité;
Ce sang dont j'ai toujours soutenu la noblesse,
Ignore ce que c'est que crime et que bassesse :
Mais avant qu'il soit peu vous me connoîtrez mieux,
Madame; je me tais, le roi s'offre à mes yeux.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, ABSALON, CISAÏ.

DAVID.

Je vous cherche, Absalon. Notre péril augmente.
Nos insolents vainqueurs préviennent notre attente.
Zamri m'avoit flatté, que lents à s'avancer,
Au-delà du Jourdain ils craignoient de passer.
Il s'est trompé, leur nombre a redoublé leur rage;
Ils viennent achever leur sacrilège ouvrage.

Mais loin d'être saisis d'une indigne terreur,
Apprêtons-nous, mon fils, à punir leur fureur :
Nous combattrons au nom du maître de la terre,
Du Dieu qui devant lui fait marcher le tonnerre,
Pour qui tous les mortels qu'embrasse l'univers
Sont comme la poussière éparse dans les airs.
Je ne vous dirai point, et mon cœur ne peut croire
Ce que l'on a semé pour ternir votre gloire.
Amasa veut ravir le sceptre de son roi :
Mais que mon propre fils soit armé contre moi !

ABSALON.

Que ne puis-je, seigneur, aux dépens de ma vie,
De mes persécuteurs confondre ici l'envie ?

DAVID.

Que peuvent-ils, mon fils, quand mon cœur vous défend ?
Je méprise un vain bruit que le peuple répand.

THARÈS.

Et moi je crois, seigneur, ne devoir point vous taire
Que ces bruits sont peut-être un avis salutaire.
Je sais, je vois quel est le cœur de mon époux :
Mais sait-on s'il n'est point de traître parmi nous ?
Sait-on si dans ce camp quelque secret coupable
N'a point, pour se cacher, divulgué cette fable ?
M'en croirez-vous, seigneur ? Qu'un serment solennel
Fasse trembler ici quiconque est criminel :
Le ciel, votre péril, ma gloire intéressée,
De ce juste projet m'inspirent la pensée.
Attestez l'éternel qu'avant la fin du jour,
Si des traîtres cachés par un juste retour
N'obtiennent le pardon accordé pour leur crimes,
Leurs femmes, leurs enfants en seront les victimes.

Que dans le même instant qu'ils seront découverts,
Leurs parents dévoués à cent tourments divers,
Déchirés par le fer, au feu livrés en proie,
Payeront tous les maux que le ciel vous envoie.

ABSALON, *à part.*

Juste dieu, que fait-elle!

CISAÏ, *à David.*

Oui, l'on n'en peut douter,
Seigneur, quelque perfide est tout prêt d'éclater :
On vous trahit, je sais par des avis fidèles
Que vos desseins secrets sont connus des rebelles.

DAVID.

Suivons ce qu'à Tharès le ciel daigne inspirer :
Par ses sages conseils je me sens éclairer.
Peut-être par un vœu terrible, irrévocable,
Pourrai-je à son devoir rappeler le coupable.
Oui, madame, fondé sur la loi, l'équité,
Je me lie au serment que vous avez dicté :
Puisse sur moi le Dieu que l'univers révère
Verser tous les malheurs que répand sa colère,
Si pour les criminels, démentant vos discours,
Mon injuste pitié leur offre aucun secours!

THARÈS.

Achevez donc, seigneur, Joab vous est fidèle.
Ennemi d'Absalon, et pour vous plein de zèle,
Lui seul me paroît propre à remplir mes desseins :
Souffrez que je me mette en otage en ses mains.

ABSALON, *à part.*

Ciel!

DAVID, *à Tharès.*

Vous!

THARÈS.

Il faut, seigneur, que mon exemple étonne,
Et montre qu'il n'est point de pardon pour personne.

DAVID.

Votre vertu suffit pour répondre de vous :
Accompagnez la reine, et suivez votre époux.

THARÈS.

Non, seigneur, souscrivez à ce que je désire,
Ma gloire le demande, et le ciel me l'inspire :
Accordez cette grâce à mes désirs pressants.

DAVID.

Puisque vous le voulez, madame, j'y consens.
Toi qui du haut des cieux à nos conseils présides,
Qui confonds d'un regard les complots des perfides,
Dieu juste ! venge-moi, punis mes ennemis :
Souviens-toi du bonheur à ma race promis.
Si quelque traître ici se cache pour me nuire,
Lève-toi, que ton bras s'arme pour le détruire ;
Que se livrant lui-même à son funeste sort,
Ce jour puisse éclairer ma vengeance et sa mort.
Venez, mon fils : le ciel, que notre malheur touche,
Accomplira les vœux qu'il a mis dans ma bouche.
Joab marche guidé par le dieu des combats.

THARÈS.

Seigneur, ma fille et moi nous marchons sur vos pas ;
Et Joab arrivé, nous allons l'une et l'autre
Remplir auprès de lui mon dessein et le vôtre.

SCÈNE V.

ABSALON, *seul.*

Quel coup de foudre, ô ciel! mes sens sont interdits:
Qu'ai-je ouï! quel désordre agite mes esprits!
Troublé, je vois déja sur ma tête amassées
Les malédictions par mon roi prononcées.
Quelle horreur me saisit! quel serment a-t-il fait!
O de mon fol orgueil funeste et juste effet!
De combien de remords je sens mon âme atteinte!
Cherchons Achitophel, qu'il dissipe ma crainte.
Ah! que j'éprouve bien en ce fatal moment
Que le crime avec soi porte son châtiment!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Je sais tout ; Absalon dans ce lieu va se rendre :
Mais du camp ennemi n'as-tu rien à m'apprendre ?

ZAMRI.

Seigneur, tantôt à peine ai-je quitté le roi,
Que j'ai couru remplir votre ordre et mon emploi.
Les troupes d'Amasa, sans obstacle avancées,
Sont autour de ce camp par ordre dispersées.
Le dessein d'Absalon, son nom seul répandu,
Produit l'heureux effet qu'on avoit attendu ;
Pour régner et pour vaincre il n'a plus qu'à paroître,
L'armée à haute voix l'a proclamé pour maître :
Tous nos soldats charmés d'apprendre qu'aujourd'hui
Leurs bras, déja vainqueurs, vont combattre pour lui,
Brûlent de signaler leur zèle et leur courage.

ACHITOPHEL.

C'est assez, il ne peut reculer davantage ;
Ses projets divulgués le forcent d'éclater.
Que n'ai-je su plus tôt le résoudre à quitter ?
Son âme avec Tharès ne se fût point trahie ;
Tharès pour l'arrêter n'eût point risqué sa vie.
J'ai prévu ce malheur, je n'ai pu le parer ;
Que sert-il de s'en plaindre ? il faut le réparer.

Séba doit d'Absalon renouveler l'audace,
Et dérober Tharès au coup qui la menace :
Mais la nuit survenant, tout dût il expirer,
La conjuration ne se peut différer.
Point de lâche pitié, point de délai funeste :
La mort, ou le succès ; voilà ce qui nous reste.
Mais ne me dis-tu rien de la part d'Amasa ?

ZAMRI.

Il vouloit me parler au sujet de Séba :
Je crois même pour vous que traçant une lettre,
Dans mes fidèles mains il alloit la remettre,
Lorsqu'un bruit tout à coup dans l'armée a couru,
Que hors de notre camp Joab avoit paru :
Amasa m'a quitté, mais je crois qu'il envoie....

ACHITOPHEL.

Ah ! qu'il se garde bien de prendre une autre voie.
On te connoît, pour toi les chemins sont ouverts.
Retourne ; nous serions peut-être découverts.
Dis-lui que c'est assez que son bras nous seconde,
Que dès que le soleil sera caché dans l'onde
Le sang doit en ces lieux commencer à couler ;
Que Séba doit pour nous alors se signaler ;
Qu'à nos cris éclatants tous ses soldats répondent,
Et bientôt furieux parmi nous se confondent ;
Que de tout par toi seul je veux être éclairci
Va, dis-je, Absalon vient, laisse-nous seuls ici.

SCÈNE II.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je vous attends, seigneur; Séba vous a pu dire
Quel remède à vos maux notre ardeur nous inspire :
D'un embarras fatal par nos soins dégagé....

ABSALON.

Non, Achitophel, non, mes desseins ont changé :
Le devoir sur mon cœur a repris son empire.
Faites dire à vos chefs que chacun se retire,
J'obtiendrai leur pardon ; mais surtout qu'aux soldats
On cache quel motif avoit armé leurs bras ;
D'un si grand changement qu'ils ignorent la cause.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, l'amour de votre cœur dispose.
Séba n'a pu vous voir : mais n'appréhendez rien,
J'ai pour sauver Tharès un prompt et sûr moyen.

ABSALON.

Non, vous dis-je, mon cœur ici ne considère
Que ce qu'il doit au ciel, à l'État, à mon père :
De mille affreux malheurs je veux rompre le cours.

ACHITOPHEL.

O ciel ! pouvez-vous bien me tenir ce discours?
A de lâches frayeurs votre cœur s'abandonne?

ABSALON.

Obéissez ; songez qu'Absalon vous l'ordonne,
Ou voyez les périls qu'ici vous hasardez.

ACHITOPHEL.

Eh bien ! il faut vouloir ce que vous commandez.

Notre sang est à vous, vous voulez le répandre;
Car enfin c'est à quoi nous devons nous attendre.
David sait trop bien l'art de régir ses états,
Pour oser pardonner de pareils attentats.
L'exil, les fers, la mort vont être le partage
De ceux qu'à vous servir un même zèle engage.
Pour prix de tant de soins, percés de mille coups,
Leur sang au dieu vengeur va crier contre vous.
Je sais comme l'on peut, arbitre de sa vie,
D'une honteuse mort prévenir l'infamie:
Je ne vous parle point de mon sort malheureux.
Daigne le ciel, touché du dernier de mes vœux,
Empêcher que Joab, par un lâche artifice,
De vos soumissions bientôt ne vous punisse;
Que privé de l'appui que vous trouvez en nous,
Il n'échauffe du roi les sentiments jaloux;
Que vous-même captif, proscrit par sa colère,
Vous ne voyez vos droits passer à votre frère,
Et vos jours consacrés par un arrêt cruel
A servir de leçon aux peuples d'Israël!

ABSALON.

Mais pour sauver Tharès quel moyen peux-tu prendre?
D'un trépas odieux la pourras-tu défendre?
Que peux-tu?.....

ACHITOPHEL.

Je puis tout, secondez-moi, s
Pourquoi détruisez-vous votre propre bonheur?
Séba, tout Ephraïm, gagné par mon adresse,
Vont au premier signal enlever la princesse,
La remettre en vos mains, et se joindre avec nous.
Venez, faites revivre un trop juste courroux.

Montrez-vous soutenu d'une nombreuse armée ;
Là n'appréhendant plus pour une épouse aimée,
Vous perdrez qui vous hait, vous soutiendrez vos droits,
Et loin de supplier, vous donnerez des lois.
Vous flattez-vous, ô ciel ! qu'on puisse à votre père
Faire de vos complots un éternel mystère ;
Qu'aucun des conjurés mourant pour Absalon,
Dans l'horreur des tourments n'avouera votre nom ?
D'ailleurs comment chasser nos troupes rassemblées,
Sous un autre prétexte en ces lieux appelées ?
Ah, seigneur ! songez mieux quels sont vos intérêts :
Ma vie est le garant de celle de Tharès.
Elle vient.

ABSALON.

Que mon âme est troublée et flottante !
Nous résoudrons de tout : va te rendre en ma tente.

SCÈNE III.

ABSALON, THARÈS.

THARÈS.

Je viens ici, seigneur, le cœur saisi d'effroi :
Tout le camp ennemi vous proclame pour roi.
David vient à mes yeux d'apprendre cette audace,
A ses justes soupçons sa tendresse a fait place :
Par son ordre secret on va vous arrêter,
L'implacable Joab le doit exécuter.
Un garde en ma faveur a rompu le silence.
De ce premier transport fuyez la violence ;
Épargnez-moi l'horreur de n'être dans ces lieux
Que pour vous voir peut-être immoler à mes yeux.

ABSALON.

Mon père sait mon crime ! ô fatale journée !
Qu'avez-vous fait ? hélas ! princesse infortunée,
Victime d'un courroux que j'ai seul mérité,
Le roi va vous punir de ma témérité :
Un horrible serment vous proscrit et le lie.

THARÈS.

Fuyez, ne songez plus à prolonger ma vie.
Puisque sur votre cœur mes soupirs n'ont rien pu,
Qu'ai-je affaire du jour ? j'ai déja trop vécu.
Mais que dis-je ? chassez cette fatale idée;
Partez, seigneur, calmez mon âme intimidée.
Le ciel à l'innocence enverra du secours,
Et votre repentir pourra sauver vos jours.

ABSALON.

Non, non, qu'un même sort aujourd'hui nous rassemble;
Ne nous séparons point : venez, fuyons ensemble.

THARÈS.

Eh! le puis-je, seigneur ? prisonnière en ces lieux,
Ce camp pour m'observer, ces murs même ont des yeux :
Je vous perdrois. Allez, et si mon sort vous touche,
Suivez ce que le ciel vous dicte par ma bouche.
Livrez Achitophel : désarmez vos soldats ;
Contr eux, s'il le falloit, employez votre bras :
A force de vertus méritez votre grâce,
Par-là dans tous les cœurs réparez votre audace.
A quelque excès, seigneur, que l'on soit arrivé,
Qui se repent d'un crime en est presque lavé :
D'ailleurs.....

ABSALON.

Non, ma fureur me montre une autre voie.
De nos fiers ennemis nous serions tous la proie.

Le perfide Joab, implacable pour moi,
Avide de ma mort, l'obtiendroit de mon roi;
Il faut qu'en expirant sa rage soit trompée.
Mon indigne frayeur est enfin dissipée.
En vain en vous perdant il croira m'e braver,
J'ai des amis ici prêts à vous enlever:
Si lents à vous servir et remplir ma vengeance,
Leur zèle répond mal à mon impatience,
Je viens, sans m'effrayer des plus noirs attentats,
Demander mon épouse avec cent mille bras.

THARÈS

Ah ! la vie à ce prix pour moi n'a point de charmes:
Mais chaque instant pour vous redouble mes alarmes.
Qu'entends-je ? On vient, fuyez.

ABSALON.

Je cours vous secourir.

THARÈS.

Ah ! quittez ce dessein, et me laissez mourir.

SCÈNE IV.

THARÈS, UN ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE.

Mon abord indiscret a droit de vous surprendre,
Madame; mais le prince ici devoit se rendre;
Je le cherche.

THARÈS.

Et sur quoi venez-vous le chercher?
Son péril vous engage à ne me rien cacher:
Sans doute c'est à lui que portant cette lettre...

L'ISRAÉLITE.

Oui, madame, Séba vient de me la remettre.

THARÈS.

Donnez.

L'ISRAÉLITE.

J'aurois voulu.....

THARÈS.

Donnez, ne craignez rien
Même intérêt unit et son sort et le mien.
(Elle lit bas, et continue à part.)
Juste ciel!
(à l'Israélite.)
C'est assez : rejoignez votre maître;
Allez, éloignez-vous, je vois le roi paroître.

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS.

DAVID, *à la reine.*

Vous aimez trop un fils digne de mon courroux.

LA REINE.

Non, seigneur, il n'a point conspiré contre vous;
Le mensonge insolent, la lâche calomnie
D'un souffle empoisonné veulent ternir sa vie.

DAVID.

Je veux douter encor qu'il m'ait manqué de foi.
Achitophel ici va l'entendre avec moi:
Ce sage confident, dans mon état funeste,
De tant d'amis zélés est le seul qui me reste:
Lui seul.......

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, THARÈS, JOAB.

JOAB.

Il faut, seigneur, vous armer de vertu.
Tout autre sous ses maux gémiroit abattu :
L'auteur de la révolte enfin s'est fait connoître
Des soupçons qu'en votre âme on a tantôt fait naître ....
Celui qui contre vous arme tant d'ennemis.....

DAVID.

Ciel ! m'auroit-on donné de fidèles avis ?
Le coupable en effet seroit-il.....

JOAB.

Votre fils.

DAVID.

Il est donc vrai ?

THARÈS, *à part.*

Grand Dieu ! quelle honte m'accable !

LA REINE.

Non, Joab, votre cœur s'alarme d'une fable,
D'un bruit par l'imposture et la haine enfanté.

JOAB.

Ce que j'ose avancer a plus d'autorité.
Madame, Absalon vient de joindre les rebelles :
Ceux qui l'ont vu partir sont des sujets fidèles,
Vaillants, et qui cent fois ont bravé le trépas,
Tels que les imposteurs en un mot ne sont pas.
Mais vous pourrez, seigneur, en savoir davantage ;
Un soldat ennemi, surpris dans un passage,
Et dont Cisaï cherche à tirer le secret,
Du camp des révoltés apportoit ce billet.

DAVID.

Voyons.

(il lit.)

« Ne craignez point un changement funeste,
« Que tous vos conjurés se reposent sur moi.
« Vos rivaux périront, Absalon sera roi :
« Donnez-nous le signal, je vous réponds du reste. »
Enfin donc mes soupçons se trouvent éclaircis.
C'est toi qui veux ma mort, Absalon ! toi, mon fils !
C'est sur mon sang que doit éclater ma vengeance.
Mais quel traître avec lui seroit d'intelligence ?
Quel perfide ?.....

JOAB.

Seigneur, voulez-vous m'écouter ?
Entendons ce soldat que l'on vient d'arrêter.
Cependant de Séba vous connoissez le zèle,
Confiez votre sort à ce sujet fidèle.
Tantôt lui faisant part de mon secret effroi,
Il a brigué l'honneur de veiller sur son roi ;
Qu'Ephraïm avec lui compose votre garde.
Juste ciel ! à quels maux votre choix vous hasarde !
Ceux qui suivent vos pas sont connus presque tous
Pour avoir autrefois combattu contre vous,
Quand, pour vous écarter de la grandeur suprême,
Saül osoit vouloir l'emporter sur Dieu même.

LA REINE.

Oui, seigneur, ses amis, le reste de son sang
Ne peut qu'avec regret vous voir dans ce haut rang :
Ce sang audacieux nous trompant l'un et l'autre,
Par l'hymen d'Absalon a corrompu le vôtre ;
Par-là, n'en doutez point, nous sommes tous trahis.
C'est ce sang, c'est Saül qui m'enleve mon fils.

(A Tharès.)

Vous vous taisez, perfide, et loin de vous défendre,
Vous osez feindre encor de ne me pas entendre,
Vous qui de votre époux conduisez le dessein,
Vous qui seule avez mis la révolte en son sein.
D'une fausse grandeur à nos yeux revêtue,
Vous avez su tantôt nous éblouir la vue :
Vous ne prévoyiez pas qu'une affreuse clarté
Dût de vos noirs complots percer l'obscurité ;
Ou peut-être qu'encore un espoir téméraire
Vous flatte qu'au trépas on viendra vous soustraire :
Mais je prétends moi-même en hâter les moments.
Oui, seigneur, remplissez ma haine et vos serments ;
Qu'aux yeux de tout le camp on la livre au supplice.

THARÈS.

Madame, je sais trop qu'il faut que je périsse :
Mais si pour moi la vie avoit quelques attraits,
Si le soin de ma gloire et de vos intérêts,
Que dis-je ? si vos jours, mon devoir, la patrie
Ne m'étoient pas d'un prix préférable à la vie,
Je vivrois malgré vous, et mille bras offerts
Viendroient même à vos yeux m'arracher de vos fers.

DAVID.

Quoi ! madame....

THARÈS.

Seigneur, ce péril vous regarde ;
Le soin que prend Joab de changer votre garde,
Va de vos ennemis assurer les forfaits :
Lisez, et de Séba reconnoissez les traits.

DAVID, *prend la lettre, et lit.*

« Le temps me force à vous écrire,
« A vous entretenir je n'ose m'exposer.

« Pour vous assurer cet empire
« Les soldats d'Ephraïm sont prêts à tout oser.
« Le sort menace en vain votre auguste famille,
« Rien ne traversera vos vœux et nos desseins,
« Et dans une heure au plus je remets en vos mains
« Et votre épouse et votre fille. »

JOAB.

Le perfide ! ah ! je cours moi-même l'arrêter.

DAVID.

Non, ce projet sans bruit se doit exécuter.
(A un garde.)
Dites à Cisai qu'il vienne en diligence.

THARÈS.

Vous savez tout, seigneur, prenez votre vengeance;
Épuisez sur moi seule un trop juste courroux;
Cependant j'ose ici parler pour mon époux.
Il est moins criminel qu'il ne vous paroît l'être,
Et si contre vos jours la rage anime un traître,
Autant que je puis lire en d'odieux secrets,
C'est plus Achitophel, qu'Absalon ni Tharès.
(Elle sort.

DAVID.

Quel nouveau trouble, ô ciel ! elle jette en mon âme !
C'est plus Achitophel....
(A la reine.)
Ah ! suivez-la, madame,
Parlez, priez, pressez; et par moins de rigueur
Tâchez à pénétrer le secret de son cœur.

LA REINE.

Moi, seigneur !

DAVID.

Il le faut, faites-vous violence.
Je vais vous joindre, allez; quelqu'un ici s'avance.

SCÈNE VII.

DAVID, JOAB, CISAÏ.

CISAÏ.

Seigneur, les conjurés sont enfin découverts.
Le soldat qu'on a pris étoit à peine aux fers,
Que sa fierté cédant à la peur des supplices,
Il a d'un noir projet révélé les complices.
La nuit favorisant leurs complots furieux,
Ils devoient recevoir l'ennemi dans ces lieux.
Le traître Achitophel conduisoit l'artifice.

DAVID.

Ah! qu'entends-je? courez, Joab, qu'on le saisisse.

CISAÏ.

Sa fuite au châtiment a dérobé ses jours,
Il a joint Absalon par de secrets détours :
Séba même s'armant de fureur et de rage,
Vient le fer à la main de s'ouvrir un passage.
Les soldats d'Éphraïm, lui prêtant son appui,
Assurent sa retraite et marchent après lui.
Ils désertent en foule, et le camp des rebelles
De moment en moment prend des forces nouvelles;
Déjà même Amasa semble marcher vers nous.
Rien ne peut sous ces murs nous sauver de leurs coups.

JOAB.

Rien ne peut nous sauver? ô ciel! qu'osez-vous dire?
Tant que David commande, et que Joab respire,

Un honteux désespoir ne vous est point permis,
Et doit n'être connu que de nos ennemis.
Seigneur, il faut domter en cette conjoncture
Ces vulgaires instincts de pitié, de nature :
Par d'affreux châtiments étonnons des ingrats.
Marchons, mais que Tharès accompagne mes pas :
Que tous ceux que le sang unit à des perfides,
Soient remis en mes mains sous de fidèles guides.
Allons, et présentons à nos séditieux
L'épouse d'Absalon immolée à leurs yeux.
Faisons faire du reste un horrible carnage :
Quoi qu'après des mutins puisse tenter la rage,
Ils en auront déja reçu le digne fruit,
Et vous serez vengé du sort qui vous poursuit.

DAVID.

Non, Joab, suspendons un arrêt sanguinaire :
La vertu de Tharès vaut bien qu'on le diffère.
Un roi, quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit savoir le punir, mais non pas se venger :
Périssons sans souiller mon rang ni ma mémoire;
Et s'il faut succomber, succombons avec gloire.
Cependant dans ce camp, entourés d'ennemis,
L'espoir de nous garder ne nous est plus permis :
Les murs de Manhaim peuvent seuls nous défendre;
Entrons-y, l'ennemi ne peut nous y surprendre.
Et bientôt secourus par des guerriers fameux,
Peut-être ils conduiront la victoire avec eux.
Pour vous, Joab, rendez notre retraite aisée,
Que l'armée ennemie, avec soin abusée,
Dans tous vos mouvements ne puisse remarquer
Que l'unique dessein de l'aller attaquer.

Vous, Cisaï, suivez ce que le ciel m'inspire :
Et rendons, s'il se peut, le calme à cet empire.
Allez joindre Absalon.

CISAÏ.

Moi, seigneur!

DAVID.

Je le veux.
Le perfide n'est pas au comble de ses vœux :
Il craint pour son épouse une mort légitime,
Et j'ose me flatter, qu'étonné de son crime,
Si je puis le forcer de paroître à mes yeux,
Mes soins et ses remords seront victorieux.
Allez donc : que par vous Absalon puisse apprendre
Que j'ai choisi ce lieu pour le voir et l'entendre ;
Que jusqu'ici suivi par deux mille soldats
Il peut d'un nombre égal faire suivre ses pas ;
Que pendant l'entretien nos troupes en présence
Camperont loin de nous en pareille distance :
Mais qu'il ne prenne point de délais superflus ;
Que la mort de Tharès puniroit ses refus.
Je sais combien l'amour l'intéresse pour elle,
Faites-lui de son sort une image cruelle ;
Peignez-lui son épouse aux portes du trépas,
Et sa fille à la mort conduite sur ses pas.
Répandez dans son cœur le trouble et l'épouvante,
Et contraignez l'ingrat à remplir mon attente.
Le ciel à vos discours donnera du pouvoir,
Ne craignez rien.

CISAÏ.

Seigneur, je ferai mon devoir.

DAVID.

Il suffit. Dieu puissant, notre foible prudence

En vain sur nos projets fonde son espérance :
Toi seul du monde entier réglant les mouvements,
Enchaînes à ton gré tous les évènements;
Grand Dieu! c'est à toi seul que mon cœur s'abandonne;
Roi des rois, c'est de toi que je tiens la couronne;
Sers de guide à mes pas chancelants, incertains,
Je remets mon espoir et ma vie en tes mains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

CISAÏ, *à Absalon.*

Oui, seigneur, c'est ici que David doit se rendre :
Quel succès de vos soins ne doit-on point attendre ?
Ils rappellent Tharès de l'horreur du tombeau,
Et vont de la discorde éteindre le flambeau.

ABSALON.

De quels troubles, grand Dieu, sens-je mon âme atteinte !
J'y sens naître à la fois et l'espoir et la crainte :
Où suis-je ? de mon roi soutiendrai-je l'aspect,
De ce roi dont le front imprime le respect,
Que ma révolte accable, en qui la vertu brille ?
O funeste serment ! ô Tharès ! o ma fille !
Quelle preuve d'amour je vous donne aujourd'hui !

ACHITOPHEL.

Eh ! pourquoi vous livrer à ce mortel ennui,
Seigneur ? pourquoi ternir l'éclat de votre gloire,
Et laisser de vos mains arracher la victoire ?
Du superbe Joab humilions l'orgueil :
Que de vos ennemis ces champs soient le cercueil ;
Là, d'un bras que l'amour et la vengeance guide,
Dérobez votre épouse aux fureurs d'un perfide.
Voilà le seul conseil qu'on devroit vous donner.

CISAÏ.

Le seul conseil, seigneur ! daignez me pardonner :

Mais il faut me montrer votre âme toute entière.
Formez-vous le dessein d'immoler votre père?

ABSALON.

Moi, que d'un crime affreux j'ose souiller mon bras?
Non : je veux de Joab punir les attentats,
Arracher à la mort mon épouse et ma fille,
Assurer pour jamais le sceptre à ma famille,
Jouir après David de son auguste rang.

CISAÏ.

Eh bien! seigneur, pourquoi répandre tant de sang?
Le roi des deux partis retenant la furie,
Vient ici pour régler le sort de la patrie :
Vous êtes convenus et des lieux et du temps.

ABSALON.

Oui, je verrai David, Cisaï, je l'attends :
J'ai reçu sa parole, et j'ai donné la mienne,
Il suffit.

ACHITOPHEL.

Croyez-vous que ce nœud le retienne?
Je sais mieux de son cœur pénétrer les secrets.
Que dis-je? en cet instant peut-être que Tharès,
D'un injuste serment victime infortunée,
Voit par le fer cruel trancher sa destinée.

CISAÏ.

Non, seigneur, elle vit, je réponds de ses jours :
Mais si d'Achitophel vous croyez les discours,
Elle est morte; le roi, dans sa juste colère,
Va livrer au trépas et la fille et la mère :
Pour les en affranchir vos efforts seroient vains.

ABSALON.

Non, non, elles vivront, leurs jours sont en mes mains.
Déja mon cœur se livre à la douce espérance....

SCÈNE II.

ABSALON, THAMAR, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais que vois-je ! le ciel m'exauce par avance.
Est-ce vous, ô ma fille ? en croirai-je mes yeux ?
Votre mère avec vous est-elle dans ces lieux ?

THAMAR.

Non, seigneur : mais la reine a pris soin de ma vie,
Et jusque dans ce camp ses femmes m'ont suivie ;
Elle croit que mon père, attendri par mes pleurs,
Daignera terminer nos maux et ses douleurs.
Ma mère condamnant une pitié cruelle,
Refusoit de souffrir qu'on me séparât d'elle ;
Mes sanglots et mes cris appuyoient ses discours :
Mais elle a consenti d'accepter mon secours,
Et je viens à vos pieds vous demander sa vie.

ABSALON.

on, n'appréhendez point qu'elle lui soit ravie.
ais qu'est-ce que David ordonne de son sort ?

THAMAR.

e roi voudroit en vain l'arracher à la mort.
out le peuple à grands cris demande son supplice ;
t consentirez-vous, seigneur, qu'elle périsse ?
je la perds, hélas ! quel sera mon appui ?
évorée à vos yeux d'un éternel ennui,
ns cesse vous verrez sur mon triste visage
e son trépas fatal la déplorable image,
mes pleurs malgré moi vous rediront toujours,
u'il n'a tenu qu'à vous de conserver ses jours.

ABSALON.

Je vais bientôt tarir la source de vos larmes,
Ma fille, bannissez d'inutiles alarmes;
Votre père à vos pleurs ne peut rien refuser....
On vient dans cette tente, allez vous reposer:
La paix va dès ce jour remplir votre espérance.
Allez. Mais dans ces lieux quelle troupe s'avance?
Quel trouble, quelle horreur me saisit malgré moi!
Où suis-je? juste ciel! c'est David que je voi.

SCÈNE III.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, CISA

DAVID.

Oui c'est moi, c'est celui que ta fureur menace.
Tu frémis? soutiens mieux ton orgueilleuse audace:
Le trouble où je te vois fait honte à ton grand cœur,
Et la crainte sied mal sur le front d'un vainqueur.

ABSALON.

Seigneur....

DAVID.

Quitte un respect qui n'est que dans ta bouche
Et t'apprête à répondre à tout ce qui me touche.
Mais quand ton bras impie est levé contre moi,
M'est-il permis d'attendre un service de toi?

ABSALON.

Votre puissance ici, seigneur, est absolue.

DAVID, *montrant Achitophel.*

Chasse donc ce perfide odieux à ma vue,
Ce monstre dont l'aspect empoisonne ces lieux.

ACHITOPHEL.

Je puis....

ABSALON.

Obéissez, ôtez-vous de ses yeux.

(Achitophel sort, et David fait signe à Cisaï de se retirer.)

SCÈNE IV.

DAVID, ABSALON.

DAVID.

Enfin nous voilà seuls : je puis jouir sans peine
Du funeste plaisir de confondre ta haine,
T'inspirer de toi-même une équitable horreur,
Et voir au moins ta honte égaler ta fureur;
Car enfin je connois tes complots homicides.
Te voilà dans le rang de ces fameux perfides,
Dont les crimes font seuls la honteuse splendeur,
Et qui sur leurs forfaits bâtissent leur grandeur :
Mais je veux bien suspendre une juste colère.
Quelle lâche fureur t'arme contre ton père?
Ose, si tu le peux, me reprocher ici
Que j'ai forcé ta haine à me poursuivre ainsi :
Ou si dans ton esprit tant de bontés passées
A force d'attentats ne sont point effacées,
Daigne plutôt, perfide, en rappeler le cours.
Tu m'as toujours haï, je t'ai chéri toujours;
Je cherchois à tirer un favorable augure
De ces dons séducteurs dont t'orna la nature.
En vain ton naturel altier, audacieux,
Combattoit dans mon cœur le plaisir de mes yeux;
Mon amour l'emportoit, je sentois ma foiblesse :
Que n'a point fait pour toi cette indigne tendresse?

Je t'ai vu sans respect, ni des lois, ni du sang,
D'Amnon mon successeur oser percer le flanc,
Moins pour venger l'honneur d'une sœur éperdue,
Que pour perdre un rival qui te blessoit la vue.
Israël de ce coup fut long-temps consterné;
Je devois t'en punir, je te l'ai pardonné.
J'ai fait plus; satisfait qu'un exil nécessaire
Eût expié trois ans le meurtre de ton frère,
Mes ordres à ma cour ont fait hâter tes pas;
Ton père désarmé t'a reçu dans ses bras.
Que dis-je? chargé d'ans et couvert de la gloire
D'avoir à mes projets asservi la victoire,
Tranquille, et jouissant du sort le plus heureux,
J'allois pour successeur te nommer aux Hébreux:
Et dans le même temps, secondé d'un rebelle,
Tu répands en tout lieux ta fureur criminelle.
Ce que n'ont pu jamais les fiers Amoréens,
Le superbe Amalec, les vaillants Hévéens,
Tu le fais en un jour. Ta fureur me surmonte:
Je fuis, je traîne ici ma douleur et ma honte,
Et sans voir que sur toi rejaillit mon affront,
D'une indigne rougeur tu me couvres le front.
Ne crois pas cependant, qu'oubliant ton offense,
Je ne puisse et ne veuille en prendre la vengeance.
Mais parle. Qui te porte à cette extrémité?
Que t'ai-je fait, ingrat, pour être ainsi traité?

ABSALON.

Seigneur, si du devoir j'ai franchi les limites,
Si je suis criminel autant que vous le dites,
Imputez mes forfaits à mes seuls ennemis;
Accusez-en Joab, lui seul a tout commis:

C'est lui dont la fureur, dont la haine couverte
Trame depuis long-temps le dessein de ma perte.
Je sais tout ce qu'il peut sur vous, dans votre cour.
J'ai craint, je l'avouerai....

DAVID.

Foible et honteux détour!
Cesse de m'accuser de la lâche injustice
De suivre d'un sujet la haine ou le caprice :
Donne d'autres couleurs à ta rébellion,
Excuse-toi plutôt sur ton ambition.
Dis que ton cœur jaloux a tremblé que ton père
Ne mît le sceptre aux mains d'Adonias ton frère.
A quoi ton lâche orgueil n'a-t-il pas eu recours?
Tu veux me détrôner, tu veux trancher mes jours.

ABSALON.

Trancher vos jours, moi? ciel!

DAVID.

Oui, tu le veux, perfide.
Oses-tu me nier ton dessein parricide?
Ces gardes, ces soldats, qui comblant tes souhaits,
Devoient dès cette nuit couronner tes forfaits,
Qui déposoient mon sceptre en ta main sanguinaire,
Traître! le pouvoient-ils sans la mort de ton père?
Tiens, prends, lis.

ABSALON, *après avoir lu.*

Je demeure interdit et sans voix.

DAVID.

Je sais tes attentats, fils ingrat, tu le vois.
Si le ciel n'eût pris soin de veiller sur ma vie,
Ta rage de mon sang alloit être assouvie.
Mais parle : à ce dessein qui pouvoit t'animer?
Ton cœur sans en frémir a-t-il pu le former?

En peux-tu rappeler l'idée épouvantable,
Sans qu'un remords vengeur te déchire et t'accable?
Moi-même en te parlant, saisi d'un juste effroi,
Mon trouble et ma douleur m'emportent loin de moi.
Grand Dieu, voilà ce fils, qu'aveugle en mes demandes,
Ont obtenu de toi mes vœux et mes offrandes;
Je le vois, tu punis mes désirs indiscrets :
Eh bien! Dieu d'Israël, accomplis tes décrets :
Consens-tu qu'à son gré sa rage se déploie?
Veux-tu que dans mon sang ce perfide se noie?
J'y souscris. Oui, barbare, accomplis ton dessein.
Aux dernières horreurs ose enhardir ta main.
Si ta mère en ces murs éplorée, expirante,
Si le trépas certain d'une épouse innocente,
Ne peuvent t'inspirer ni pitié, ni terreur :
Ou plutôt, si le ciel se sert de ta fureur,
Ministre criminel de ses justes vengeances,
Remplis-les, par ma mort couronne tes offenses;
Viens, frappe.

ABSALON.

Juste ciel!

DAVID.

Tu trembles, que crains-tu?
Tu foules à tes pieds les lois et la vertu,
Tu forces dans ton cœur la nature à se taire :
Qui peut te retenir? Frappe, dis-je.

ABSALON.

Ah! mon père.

DAVID.

Ton père! oublie un nom qui ne t'est plus permis.
Je ne te connois plus : va, tu n'es plus mon fils.

ABSALON.

Un moment sans courroux, seigneur, daignez m'entendre:
Je ne puis ni ne veux chercher à me défendre.
Il est vrai, mon orgueil a fait mes attentats,
J'ai craint de voir régner mon frère Adonias,
Contre le fier Joab j'ai suivi ma colère:
Mais si je puis encore être cru de mon père,
S'il peut m'être permis d'attester l'Éternel,
Voilà ce qui peut seul me rendre criminel.
Jouet d'un séducteur, qu'à présent je déteste,
Le traître Achitophel a commis tout le reste.
Je sais qu'après les maux que je viens de causer,
Une fatale erreur ne sauroit m'excuser;
J'ai tout fait, vengez-vous, punissez un coupable,
Ou plutôt sauvez-moi du remords qui m'accable:
Quelque affreux que seront vos justes châtiments,
Ils n'égaleront point l'horreur de mes tourments.

DAVID.

Ainsi le ciel commence à te rendre justice:
Ton crime fit ta joie, il fera ton supplice.
Heureux, si ton remords sincère, fructueux,
Produisoit en ton âme un retour vertueux!
Mais ne cherches-tu point à tromper ma clémence,
Et ta bouche et ton cœur sont-ils d'intelligence?

ABSALON.

Dans le funeste état, seigneur, où je me voi,
Mes serments peuvent-ils vous répondre de moi?
En moi la vérité doit vous sembler douteuse.
Quel affront, juste Dieu! pour une âme orgueilleuse!
De quel opprobre affreux viens-je de me couvrir?
Je l'ai trop mérité pour ne le pas souffrir.

Oui, seigneur, n'en croyez ni ma fierté rendue,
Ni ma honte à vos yeux sur mon front répandue,
Ni les pleurs que je verse à vos sacrés genoux:
Punissez un ingrat, suivez votre courroux.

DAVID.

Lève-toi.

ABSALON.

Qu'allez-vous ordonner de ma vie?

DAVID.

Es-tu prêt à mourir?

ABSALON.

Contentez votre envie.

DAVID.

Mon envie! Ah cruel! dis plutôt mon devoir:
Je devrois te punir, je ne puis le vouloir.
Que dis-je! à quelqu'excès qu'ait monté ton audace,
Mon sang s'émeut pour toi, ton repentir l'efface;
Mes pleurs, que vainement je voudrois retenir,
T'annoncent le pardon que tu vas obtenir.
C'en est fait, ma tendresse étouffe ma colère;
Sois mon fils, Absalon, et je serai ton père.
Je te pardonne tout : je vois qu'un séducteur
D'un horrible complot a seul été l'auteur;
Le perfide a séduit ta crédule jeunesse.
Redonne-moi ton cœur, je te rends ma tendresse.
Ton heureux repentir me fait tout oublier;
C'est à toi désormais à me justifier.
Mais il faut me livrer un traître qui te joue,
Et me montrer qu'enfin ton cœur le désavoue;
Il faut que tous tes chefs en mes mains soient remis.

ABSALON.

C'est peu de vous livrer nos communs ennemis,

Je veux avec éclat réparer mon offense.
Comblé de vos bontés, et plein de ma vengeance,
Le traître Achitophel va périr sous mes coups.

DAVID.

Non, suspends pour un temps ce dangereux courroux.
Du pouvoir souverain tu n'as que l'apparence,
Et le lâche en ses mains tient la toute-puissance;
Tu t'en verrois toi-même, et sans fruit, accablé:
Il faut.... Mais que nous veut Cisaï tout troublé?

SCÈNE V.

DAVID, ABSALON, CISAÏ.

CISAÏ, *à David.*

Un péril évident en ce lieu vous menace,
Seigneur : d'Achitophel l'artifice et l'audace
Jette dans tous les cœurs le dangereux soupçon
Que l'on veut de ce camp enlever Absalon.

ABSALON.

Le traître!

CISAÏ.

Le soldat le croit, et court aux armes:
Montrez-vous et calmez ces nouvelles alarmes.

DAVID.

Vous voyez qu'un perfide est le maître en ces lieux:
Mais il faut prévenir ses desseins odieux.

CISAÏ.

Une terreur secrète a saisi votre armée;
D'une trop longue absence inquiète, alarmée,
Elle vient en fureur redemander son roi;
De votre serment même exécutant la loi,

Joab aux révoltés présente avec furie
Tous ceux qu'à leurs forfaits l'amour ou le sang lie ;
Prêt dans ce même instant à les faire périr,
Si votre heureux retour ne vient les secourir.

ABSALON.

Ah ! seigneur, pour Tharès je vous demande grâce.

DAVID.

Ne craignez point, mon fils, le coup qui la menace :
Mais surtout conservez vos nobles sentiments,
Et connoissez les miens par mes embrassements.
J'ignore, en vous quittant, quel trouble affreux m'agite ;
Je le combats en vain, il s'accroît, il s'irrite.
Mais le temps presse, adieu, ne faites rien sans moi,
Et soyez sûr, mon fils, du cœur de votre roi.
Ne suivez point mes pas.

ABSALON.

Seigneur.....

DAVID.

Je vous l'ordonne.

ABSALON.

Retournons..... Mais d'horreur je sens que je frissonne :
L'impie Achitophel s'ose offrir à mes yeux.

SCÈNE VI.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Hé bien ! seigneur, David règne-t-il en ces lieux ?
Lui sacrifiez-vous, au gré de son envie,
Votre gloire, vos droits, notre sang, votre vie ?
A ses discours flatteurs vous êtes-vous rendu ?

ABSALON.

Qu'ai-je ouï ? quelle audace ! ai-je bien entendu ?
Perfide, oses-tu donc me tenir ce langage,
Toi dont j'ai découvert l'artifice et la rage,
Qui jusques à ton roi portois tes attentats ?

ACHITOPHEL.

Je l'ai fait, je l'ai dû, je ne m'en repens pas.
Appelez mon dessein sacrilège, exécrable :
Mais songez qu'après tout vous en êtes coupable.

ABSALON.

Moi, perfide ?

ACHITOPHEL.

Vous seul. Pour qui, troublant l'État,
Ai-je bravé les noms de perfide et d'ingrat ?
David vous a fléchi par de vaines caresses,
Allez voir quels effets ont suivi ses promesses ;
Le superbe Joab s'approche avec fureur :
Il a dans tout ce camp fait voler la terreur.
Nos femmes, nos enfants dans ses mains redoutables,
Du serment de David victimes déplorables,
Vont terminer leurs jours par des tourments affreux.
Pensez-vous que Tharès ait un sort plus heureux ?
Allez : et si leur sang, si leur mort peut vous plaire,
Achetez à ce prix une paix sanguinaire.

ABSALON.

Joab à cet excès ne s'est point emporté,
Le roi d'un vain espoir ne m'auroit point flatté.....
Non, non.

SCÈNE VII.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais, Cisaï, que venez-vous m'apprendre?

CISAÏ.

Le roi dans son armée enfin vient de se rendre;
Amasa hors du camp sans votre ordre avancé,
Par la main de Joab vient d'être repoussé;
Rien n'a pu retenir leur fureur allumée:
Mais cette émotion sera bientôt calmée.

ABSALON.

Non : Joab ne prenant que sa haine pour loi,
Ose ici m'attaquer sans l'aveu de son roi!
Allons, et rassemblons les chefs de mon armée.
Vous, Cisaï, servez ma tendresse alarmée;
Obligé de laisser ma fille en ce séjour,
Près d'elle avec ma garde attendez mon retour.
Allez.

(à Achitophel.)

N'espère pas que dans cette occurrence,
De tes conseils trompeurs j'implore l'assistance:
Pernicieux auteur de mon mortel ennui,
Je te dois tous les maux que j'endure aujourd'hui.
Ne me suis point, va, fuis, tremble que ma justice,
Malgré tout ton pouvoir, ne te livre au supplice:
Et si tu crains la mort due à tant de forfaits,
Sauve-toi, disparois de ces lieux pour jamais.

SCÈNE VIII.

ACHITOPHEL, *seul.*

Je préviendrai bientôt le coup qui me menace.
Ciel ! puis-je soutenir ma honte et ma disgrâce ?
Digne fruit de mes soins ! Mais pourquoi me troubler ?
Cessez, honteux remords, est-ce à moi de trembler ?
Allons, que cette horrible et fameuse journée
Ne soit pas à moi seul affreuse, infortunée.
Mourons : mais périssons du moins avec éclat.
Absalon par mes soins est suspect au soldat ;
Tous les chefs sont pour moi, même intérêt les guide.
Marchons, et qu'un combat de notre sort décide :
Si nous sommes vainqueurs, Absalon malgré lui
Se trouvera forcé de payer mon appui.
Si, plus puissant que nous, l'ennemi nous surmonte,
Il est un sûr moyen d'ensevelir ma honte :
Et tout homme à son gré peut défier le sort,
Quand il voit d'un même œil et la vie et la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THAMAR, CISAÏ.

THAMAR.

Ah ! ne me laissez point en proie à mes alarmes,
Cher Cisaï, parlez : à qui dois-je mes larmes ?
Quel tumulte, quel bruit, quels cris pleins de fureur !
Tout me glace d'effroi, tout me saisit d'horreur.
Le roi victorieux a-t-il puni mon père ?
Un rigoureux serment a-t-il proscrit ma mère ?
Et moi-même réduite à marcher sur leurs pas,
Vais-je apprendre de vous l'arrêt de mon trépas ?

CISAÏ.

Non, madame, cessez en vain d'être alarmée :
Le désordre s'est mis dans l'une et l'autre armée,
Mais la paix va bientôt terminer vos douleurs.

THAMAR.

La paix ! Ah ! voulez-vous me cacher mes malheurs ?

CISAÏ.

Daignez croire, madame, un serviteur fidèle.
Loin de vous dans ce camp l'ordre du roi m'appelle.
Rassurez vos esprits ; votre sort va changer,
Par ce que vous voyez commencez d'en juger.
Je vous laisse.

SCÈNE II.

THARÈS, THAMAR.

THAMAR, *embrassant Tharès.*

Le ciel permet que je vous voie,
Madame, pardonnez ce transport à ma joie.
Que cette chère vue adoucit mes ennuis,
Et que j'en ai besoin dans le trouble où je suis!
Mais plus tranquille enfin daignerez-vous m'apprendre
Quel bonheur à mes vœux vient ici de vous rendre?
Le sort nous montre-t-il un visage plus doux?

THARÈS.

Ah! ma fille, qui sait quel sera son courroux?
On ne jette sur moi que des regards farouches,
L'arrêt de mon trépas sort de toutes les bouches.
Je sais que plus sensible, et prompt à pardonner,
Le roi voit à regret qu'il doit nous condamner:
Mais que peut-il pour nous, lorsqu'un peuple en furie
Veut que l'on nous immole à sa gloire flétrie?
Je vous tiens en tremblant un funeste discours:
Cependant si le ciel disposoit de nos jours,
Ma fille, croyez-vous pouvoir avec constance
Ne point trahir l'orgueil d'une illustre naissance?
Vous vous troublez! je vois vos pleurs prêts à couler.

THAMAR.

Eh! pourquoi devant vous vouloir dissimuler?
J'avouerai que peu faite à cette affreuse image,
Malgré moi je frémis lorsque je l'envisage.
Je ne vous promets point de braver le trépas,
Mais, madame, du moins je ne me plaindrai pas:

Cependant Cisaï, pour calmer mes alarmes,
Me flattoit que la paix alloit sécher nos larmes.
Vaine espérance, hélas!

SCÈNE III.

LA REINE, THARES, THAMAR.

LA REINE.

Ah! madame, apprenez
A quels affreux malheurs nous sommes condamnés.
L'impie Achitophel, auteur de nos alarmes,
Voit la victoire injuste attachée à ses armes :
Ainsi trouvant partout des complots odieux,
Il n'est de sûreté pour nous que dans ces lieux :
Et quel asile? hélas! dans un moment peut-être
L'ennemi triomphant va s'en rendre le maître.

THARÈS.

C'est donc à mon trépas à venger vos malheurs.

LA REINE.

N'aigrissez point encor de trop justes douleurs.
Dans un temps plus heureux vous connoîtrez, madame,
Ce que le repentir peut produire en une âme;
Mes yeux sur vos vertus enfin se sont ouverts.
Mais le roi vient à nous, tous les moments sont chers.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Le ciel s'obstine-t-il à nous être contraire?

DAVID.

Nos malheurs sont trop grands pour pouvoir vous les ta

A nos cruels vainqueurs rien n'a pu résister,
Mais il leur reste encor David à surmonter.
En vain devant leurs pas a marché la victoire,
Mes yeux ne seront point les témoins de leur gloire :
Et je cours.....

LA REINE.

Ah! seigneur, où voulez-vous courir?
Que pouvez-vous encor?

DAVID.

Les combattre et mourir.

LA REINE.

Vivez plutôt, fuyons, cherchons un autre asile.

DAVID.

Trop de honte suivroit une fuite inutile.
(A Tharès.)
Madame, c'est pour vous que je viens en ces lieux :
Nos pleurs n'ont point trouvé grâce devant les cieux.
Vous savez quel serment vous lie à ma colère.

THARÈS.

Je n'en murmure point, il faut la satisfaire.
Mais souffrez qu'en mourant pour son injuste époux
Une mère éplorée embrasse vos genoux :
Ma fille.... ce seul nom vous montre mes alarmes.

DAVID.

Écoutez-moi, madame, et suspendez vos larmes.
C'est peu que mon serment ait réglé votre sort,
Un peuple audacieux demande votre mort :
Mes soldats, dont la honte irritera la rage,
Voudront venger sur vous leur perte et leur outrage :
En vain à leur fureur je voudrois m'opposer,
Dans l'état ou je suis ils peuvent tout oser :

Sauvez-vous. Par mon ordre en ces lieux amenée,
J'ai prévu de nos maux la suite infortunée.
Par des chemins secrets mille de mes soldats
Jusqu'au camp du vainqueur vont conduire vos pas :
Partez. Souvenez-vous que de haine incapable
David à la vertu fut toujours secourable.

THARÈS.

Que le courroux du ciel tombe plutôt sur moi!
Non, je ne suivrai point l'ennemi de mon roi....

DAVID.

Absalon ne l'est plus ; son repentir sincère
A ranimé pour lui tout l'amour de son père.
Le perfide Amasa, le traître Achitophel
Le forcent d'accomplir leur projet criminel :
Il n'ose ni ne peut arrêter leur furie.
Libre de mon serment, je vous rends à la vie.
Si le ciel à ce jour a fixé mon trépas,
Qu'Absalon me succède, et ne me venge pas.
Adieu. Puisse le ciel, pour prix de ma clémence,
Ne lancer que sur moi les traits de sa vengeance!

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

CISAÏ.

Tout a changé, seigneur, la victoire est à nous :
Tout fuit du fier Joab l'implacable courroux,
Partout on voit nos champs teints du sang des rebelles.

DAVID.

Dieu juste! tu punis leurs fureurs criminelles :
Un moment te suffit pour changer notre sort,
Et tu tiens en tes mains et la vie et la mort.

CISAÏ.

Avant que l'ennemi, chassé par votre armée,
Eût repris sa fureur par sa honte allumée,
Les ordres de Joab dix mille hommes instruits,
Dans les bois d'Éphraïm avoient été conduits.
A peine ils sont cachés que l'ennemi s'avance,
Les traîtres sur leur front portent leur insolence.
L'impie Achitophel d'abord s'offre à nos yeux,
A la tête des rangs il marche furieux.
Joab feint quelque temps de céder à la crainte;
Par son ordre tout fuit, tout confirme sa feinte.
Les mutins en tumulte accourent sur nos pas,
Quand Joab tout à coup arrête ses soldats,
Fait face à l'ennemi, qui sans chef et sans guide,
Saisi d'étonnement, recule et s'intimide.
Cependant nos guerriers cachés dans les forêts,
Sortent, et font pleuvoir un nuage de traits.
A leurs cris, dont au loin les échos retentissent,
Les mutins sont troublés, leurs visages pâlissent:
Nous donnons; on entend crier de tous côtés,
Périsse Achitophel! meurent les révoltés!
Cet insolent, en proie à sa honte et sa rage,
Semble chercher la mort au milieu du carnage:
Mais voyant que tout fuit, et qu'on veut l'arrêter,
A la terreur commune il se laisse emporter.
Par l'ordre de Joab je m'attache à le suivre,
Et Zamri, que je trouve, entre mes mains le livre.
Au fond d'un antre obscur, quel spectacle odieux!
Achitophel mourant se présente à mes yeux.
Pour échapper aux traits de vos justes vengeances,
Il s'est chargé du soin de punir ses offenses;
Et d'un mortel lien empruntant le secours,

Lui-même il a tranché ses détestables jours.
Nous sortons, un grand bruit au loin se fait entendre;
J'y cours, et nos soldats s'empressent de m'apprendre,
Qu'Absalon qui sembloit, n'ayant point combattu,
Avoir pris le parti qu'exigeoit sa vertu,
A l'aspect de Joab, vainqueur comblé de gloire,
A voulu de ses mains enlever la victoire.

DAVID.

Juste ciel ! quel projet a-t-il voulu tenter?

THARÈS.

Ah ! mon époux est mort, je n'en saurois douter.

CISAÏ.

Non, madame, il respire, et bientôt sa présence
Va de votre douleur calmer la violence.

DAVID.

Achevez : qu'a-t-il fait?

CISAÏ.

Ralliant ses soldats,
Il marche plein d'audace au-devant de nos pas:
Contre le seul Joab sa colère l'entraîne;
Il veut fondre sur lui, mais sa fureur est vaine;
Sous un chêne fatal passant rapidement,
Ses cheveux, de son chef malheureux ornement,
Se prennent aux rameaux de cet arbre funeste,
Et semblent s'y lier par un pouvoir céleste.
Quelque temps sur sa force il fonde son appui,
Mais son cheval fougueux se dérobe sous lui,
Il reste suspendu : les rebelles s'étonnent;
Loin de le secourir, les lâches l'abandonnent.
Cependant tous nos chefs, pour conserver ses jours,
Suivis de leurs soldats, couroient à son secours:

J'y volois avec eux, lorsque Joab m'appelle.
Allez, portez au roi cette heureuse nouvelle,
Me dit-il ; l'Éternel a rempli ses desseins,
Et son fils va bientôt être mis en ses mains.

LA REINE.

Dieu puissant !

THAMAR.

Jour heureux !

DAVID.

Quoi ! mon fils va paroître !
De quel succès, grand Dieu, n'êtes-vous pas le maître ?
Quelle faveur !.... Il vient, il s'avance en ces lieux,
Mais ciel ! en quel état s'offre-t-il à mes yeux ?

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, ABSALON, *mourant*, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

DAVID.

Ah ! que vois-je ? mon fils, quelle image cruelle !
Quel est ce sang ? d'où vient cette pâleur mortelle ?
Le ciel a-t-il toujours été sourd à ma voix ?

ABSALON.

Je me jette à vos pieds pour la dernière fois.

DAVID.

Que dites-vous ?

ABSALON.

Calmez la douleur qui vous presse.
Indigne de vos pleurs et de votre tendresse,
Mes odieux complots vous ont trop outragé ;
Je meurs, le ciel est juste, et vous êtes vengé.

DAVID.

Quelle vengeance, ô ciel ! ô trop malheureux père !
Rien n'a donc pu fléchir la céleste colère ?
Tous nos chefs, m'a-t-on dit, alloient vous secourir.

ABSALON.

Ils y voloient, seigneur, mais je devois périr.
Les mutins ranimés ont voulu, pleins d'audace,
Rompre les nœuds cruels, auteurs de ma disgrâce,
Et d'un trait qu'en fureur Joab avoit lancé,
Votre malheureux fils en leurs mains est percé.

DAVID.

Ciel ! Joab.....

ABSALON.

N'imputez mon trépas légitime
Qu'au traître Achitophel, ou plutôt qu'à mon crime.
L'Éternel de Joab a guidé le courroux,
Je viens vous demander sa grâce à vos genoux:
Trop heureux, quand je meurs, de jouir de la gloire
D'avoir pu sur ma haine emporter la victoire!

(à Tharès.)

Vous le voyez, Tharès, votre époux malheureux
Veut suivre, mais trop tard, vos conseils généreux:
Cachez-moi vos douleurs, épargnez ma foiblesse.

(au roi, en lui montrant Thamar.)

Vous, seigneur, regardez cette jeune princesse:
Déja mille vertus, dignes de votre sang,
L'élèvent au-dessus de son auguste rang;
Je remets en vos mains et la fille et la mère:
Daignez les adopter, et leur servir de père.
Veuille le juste ciel, comblant mes derniers vœux,
Aux dépens de mon sang vous rendre tous heureux !....

Mais ma raison s'éteint..... ma force diminue......
Et la clarté des cieux se dérobe à ma vue.....
Je frissonne.... mon sang se glace..... je frémis.....
Ah ! mon père..... Seigneur..... Ciel ! je meurs.

DAVID.

O mon fils !

THARÈS.

O mon cher Absalon ! pourrai-je vous survivre ?
Non, non, dans le tombeau vous me verrez vous suivre.

FIN D'ABSALON.

MARIUS,

TRAGÉDIE,

PAR DECAUX,

Représentée, pour la première fois, le 15 novembre 1715.

NOTICE SUR DE CAUX.

Gilles de Caux de Montlebert, écuyer, né dans un village près d'Alençon, étoit parent de Pierre Corneille par sa mère. Après avoir achevé ses études à Alençon, il vint à Paris, où il fut honoré de la protection de la princesse de Conti et du président Hénault. Nommé contrôleur général des fermes du roi, il mena une vie fort retirée, consacrant tous ses loisirs à la littérature. On a de lui deux tragédies, *Marius* et *Lysimachus*.

Marius parut pour la première fois le 15 novembre 1715, et n'eut que sept représentations, le cinquième acte n'ayant point réussi. Cette pièce, qui fut long-temps attribuée au président Hénault, a été remise deux fois.

De Caux étoit sur le point de finir *Lysimachus*, lorsqu'il mourut subitement à Bayeux en 1733, âgé de cinquante ans. Son fils acheva cette tragédie, qui, représentée le 13 décembre 1737, eut peu de succès.

PERSONNAGES.

HIEMPSAL, roi de Numidie.

CAÏUS MARIUS, consul romain.

MARIUS, fils du consul.

ARISBE, princesse promise en mariage au roi.

CÉTHÉGUS, ami du jeune Marius.

NUMÉRIUS, ancien ami du consul.

NERBAL, capitaine des gardes du roi.

PHENICE, confidente d'Arisbe.

Gardes.

La scene est à Cirthe, capitale de Numidie, dans le palais du roi.

MARIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARIUS, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Qui peut vous retenir, seigneur, sur cette rive?
Un Romain doit rougir d'une douleur oisive;
Persécuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrâce ajoute à sa vertu.
Eh quoi! sourd à la voix d'un père qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême?
Marius languissant dans un honteux repos,
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un héros?
Ah! ce n'est plus le temps, seigneur, où sans défense,
Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vengeance:
Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux;
Obéissez sans honte aux volontés des dieux:
Ils avoient arrêté qu'un roi de Numidie
Vengeroit deux Romains qu'opprime l'Italie.

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer;
Je voudrois... mais que faire, et par où commencer?

Céthégus, en quels lieux trouverai-je mon père?
Quel asile défend une tête si chère?
Tout l'univers l'ignore; et cette obscurité
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CÉTHÉGUS.

Non, non, quelques déserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, seigneur, qu'il vous le faut chercher.
Au nom d'un si grand chef assemblez une armée :
Bientôt il paroîtra. La prompte renommée,
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour vous le découvrir n'attend que son vengeur.
Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle;
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-temps, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité :
Il a lassé les dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde.
Le peuple consterné, prêt à se déclarer,
N'attend plus que le bras qui doit le délivrer.
Oubliez-vous ce jour où les aigles romaines
Entre les deux consuls flottèrent incertaines,
Quand suivi de soldats au crime accoutumés,
Sylla vint dans nos murs par son ordre enflammés?
C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie :
Le peuple, protecteur d'une si belle vie,
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort
Qui lui donna le temps d'échapper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits. Faut-il qu'on délibère
Quand on va secourir sa patrie et son père?
Le roi jusqu'à ce jour paroissoit incertain :

Mais enfin il vous met les armes à la main :
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse :
C'est elle à qui le roi...

MARIUS.

Malheureuse princesse !
Que je te vais coûter de soupirs et de pleurs !

CÉTHÉGUS.

Vous la plaignez, seigneur ! et quels sont ses malheurs ?
Elle venge un Romain, un roi puissant l'adore :
Que lui resteroit-il à souhaiter encore ?
Déja pour son hymen tout semble préparé.

MARIUS.

Hélas ! que ne peut-il être encor différé ?

CÉTHÉGUS.

Quel soupir ! quel discours ! et qu'osez-vous prétendre ?
Ah ! seigneur, que je crains de vous trop bien entendre !
Juste ciel ! quels projets avez-vous pu former ?
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer ?
Ouvrez les yeux ; voyez que de malheurs ensemble,
Que de crimes, seigneur, un tel projet rassemble.
Ce roi dont les bontés ont conservé vos jours,
Ce roi qui vous peut seul accorder son secours,
C'est lui que vous bravez ; la plus mortelle offense
Est le prix qu'a choisi votre reconnoissance.
Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté ?
Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité),
Pensez-vous qu'exposant et sa gloire et sa vie
Au sort d'un fugitif la princesse se lie ?
Ah ! croyez-moi, seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire ?

Non, non : de sa tendresse elle a trop su m'instruire ;
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flatté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CÉTHÉGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide ?

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide ?
Mais, pour justifier son pouvoir souverain,
Arisbe a des vertus dignes du nom romain.
Ami, je t'en fais juge, apprends par quelles armes
Elle a pu me soumettre au pouvoir de ses charmes :
Tant d'attraits dont les dieux ont pris soin de l'orner,
Sont les moindres liens qui surent m'enchaîner.
Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon père,
Il me fallut chercher une terre étrangère.
Il partit avant moi ; le sort ne voulut pas
Que son malheureux fils pût rejoindre ses pas.
J'abordai dans ces lieux : ma douleur et ma rage
Convenoient au séjour de ce climat sauvage ;
Je me plaisois à voir dans ces pays perdus
La nature plus triste encor que Marius.
Quand Hiempsal, voulant aux droits de sa naissance
Associer un nom qui soutînt sa puissance,
Fit demander Arisbe, et voulut que sa main
Affermît pour jamais son pouvoir souverain.
Nièce de Jugurtha, la mort de ce barbare
Unissoit deux États que le Ruber sépare.
Arisbe vint : ces lieux perdirent leur horreur ;
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur :
Rome, mon père, en vain vous vîntes me défendre :
J'aimois déjà. Mon cœur, trop facile et trop tendre,
Reçut un ennemi d'autant plus dangereux

Que j'ignorois encor le pouvoir de ses feux.
Tous mes vœux, tous mes pas voloient vers la princesse,
Je la craignois partout, je la cherchois sans cesse;
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.
Que te dirai-je? enfin elle entendit mes larmes;
D'abord elle parut partager mes alarmes,
Et dans ces mêmes lieux prête à donner sa foi,
J'aperçus qu'elle étoit plus captive que moi.
D'un père malheureux rappelant la mémoire,
De nos adversités je lui contois l'histoire:
Admire, Céthégus, avec quelle grandeur
Elle me déclara le secret de son cœur.
Je t'aime, Marius, dit-elle; ma tendresse
Pour un autre que toi seroit une foiblesse:
J'ai su prendre en t'aimant les vertus des Romains:
Vois si je devois naître aux climats africains.
Ta vue en cette cour à mon devoir s'oppose:
Sors de l'état affreux où le destin t'expose.
La première faveur que j'obtiendrai du roi,
Doit être un prompt secours pour t'éloigner de moi.
Cherche ton père; va, si la fortune lasse
Cède enfin aux efforts de ton heureuse audace,
En revoyant les murs qui t'ont donné le jour,
Plains Arisbe, et jouis du fruit de son amour.
Dis, crois-tu cet amour indigne d'un grand homme?
A voir tant de vertus je croyois être à Rome.

CÉTHEGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité?
Si cet amour bientôt ne sert votre vengeance,
Plus il vous paroît grand, et plus il vous offense.

Oui, seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la mer entre elle et nous.

MARIUS.

Tu jouiras bientôt de ce plaisir barbare :
Hélas! pour ce départ déja tout se prépare;
Et demain la princesse, entraînée à l'autel,
Va s'engager au roi par un nœud solennel.
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage;
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre ombrage.
Elle l'épouse enfin.... pardonne ce soupir.
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! puisque ce cœur immole sa tendresse,
Agissez en Romain; entrez chez la princesse,
Recevez ses adieux; qu'elle arme votre bras,
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats.

MARIUS.

Demeurons : c'est ici qu'Arisbe doit se rendre :
Elle me l'a promis, et je la veux entendre;
Tu verras nos adieux, et ton cœur combattu
Va frémir des efforts qu'apprête ma vertu.
Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie?
Amis, quels bras viendront seconder mon courroux?

CÉTHÉGUS.

N'en doutez point, seigneur, les dieux seront pour vous.
Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique.
Quoiqu'il ait dans ces lieux vengé la république,
Son austère vertu, conforme à ces climats,
Gagnoit ses ennemis ainsi que ses soldats.
Avançons; et bientôt les peuples de Lybie
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie.

Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords africains?
En nous voyant combattre ils deviendront Romains,
Et croiront, en servant votre juste colère,
Se venger des affronts que leur fit votre père.
Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux,
Jusqu'au lieux où la mer le reçoit dans ses eaux :
De là nous avançant vers l'île de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine;
Et bientôt l'Étrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra votre flotte au port de Télamon.
C'est là que, comme vous, chassé de la patrie,
Cinna fuit du tyran la jalouse furie;
C'est là qu'en attendant ce renfort de soldats
Que mon zèle bientôt conduira sur vos pas,
Des amis que dans Rome a laissés votre fuite,
Par des avis secrets, vous manderez l'élite.
Ils viendront vous y joindre. Enfin c'est sur ces bords
Que vos communs malheurs uniront vos efforts.
Mais la princesse vient. A vos devoirs fidèle,
Seigneur, songez toujours qu'un père vous appelle.

SCÈNE II.

MARIUS, ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

MARIUS.

Je vous attends, madame, et soumis à vos lois,
Je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois :
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austère;
J'y cède, je vous quitte, et cours venger un père,
Armé de votre main.... mais qu'aperçois-je, dieux!
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux?

ARISBE.

Il est temps, Marius, de s'armer de constance :
D'aujourd'hui seulement votre malheur commence.
Le destin jusqu'ici déchaîné contre vous,
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entends que faut-il que je pense?
Parlez.... est-on instruit de notre intelligence?
Le roi sur mon départ change-t-il de dessein?
Néglige-t-il l'honneur d'armer un bras romain?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon père est mort?

ARISBE.

Hélas! ce héros invincible
Que respecta cent fois la fureur des combats,
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi! mon père n'est plus? dieux! et Sylla respire!
Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,
Barbare.... Il est encore au monde un Marius,
Et mon père en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, madame, il faut embrasser ma défense;
Qu'Hiempsal par vos soins redouble ma vengeance.

ARISBE.

Quelqu'appui qu'en ces lieux on vous fasse espérer,
Seigneur, aux yeux du roi gardez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entends, madame, et vois mon infortune.
Hiempsal m'abandonne, et cette âme commune

Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts,
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais, madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre.
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un Romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts;
Hélas! vous ignorez la moitié de vos maux.
C'est peu de perdre un père et généreux et tendre;
Son cruel meurtrier vient ici de se rendre.
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener au sénat, où la mort vous attend.

MARIUS.

Qu'entends-je?.... Non, l'horreur du coup qui me menace,
N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrâce,
Madame; un père seul excite mes douleurs :
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs.
Hélas! si dans son sang déja glacé par l'âge
Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage,
Si je l'eusse rejoint, prêt à venger l'affront
Qu'un injuste sénat imprima sur son front,
J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire,
Et partout votre nom eût suivi ma mémoire.
Mais il falloit vous perdre.... au moins par le trépas,
On m'arrache de vous; je ne vous quitte pas.

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête
Quand les plus grands périls menacent votre tête!

Mon intérêt peut-il vous toucher en ce jour?
Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour?

MARIUS.

Eh bien! madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée;
Et puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains.
Je saurai bien moi-même....

ARISBE.

Ah! je cours vous défendre.
Seigneur, et de mes soins vous pouvez tout attendre.
Quelque soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis; j'ose encore espérer.
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son âme
Les nobles mouvements de l'ardeur qui m'enflamme,
De votre triste sort lui peindre la rigueur:
Je sais tous les chemins pour entrer en son cœur.
Mes soupirs le rendront sensible à vos alarmes,
Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

MARIUS.

Que ne vous dois-je point, madame?.....mais enfin
Sait-on ici quel est ce perfide assassin?
Que ne puis-je le voir, et dans son sang coupable......

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.
Je l'ai vu. Dans ses yeux un noble orgueil est peint;
Seigneur, d'aucun remords il ne paroît atteint,
Et malgré les fureurs de son noir parricide,
Une ombre de vertu brille au front du perfide.
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir:
Hiempsal doit ici tantôt le recevoir;

Je saurai sa réponse, et viendrai vous l'apprendre.
Il suffit. Laissez-nous. On pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Eh bien ! de votre main j'attends tout mon secours.
Que le ciel précipite ou prolonge mes jours,
Vous verrez Marius, l'âme toujours romaine,
Plus constant dans ses maux que les dieux dans leur haine.

SCÈNE III.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

DIEUX ! détournez de lui le plus grand des malheurs.
Mais Phénice, vois-tu l'excès de mes douleurs ?
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée !
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,
Mes yeux virent le roi sans haine et sans amour ;
Je reçus les respects d'une superbe cour.
Du jeune Marius j'avois su les alarmes ;
Il parut : ses malheurs m'arrachèrent des larmes ;
Et l'amour attentif à choisir mon vainqueur,
Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.
Depuis ce jour fatal tu sais que dans mon âme
J'ai toujours combattu cette naissante flamme.
Fidèle à mon devoir, même encore aujourd'hui,
J'éloignois mon amant pour triompher de lui.
Vains projets ! tout détruit ma généreuse envie.
Quand je le fais partir, on demande sa vie ;
Son péril le retient, et je vois ma vertu
Exposée au danger d'avoir mal combattu.
Mais lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte !
Phénice, à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le roi.

PHÉNICE.

Madame, oserez-vous
Paroître en cet état devant ses yeux jaloux?
Un désordre inquiet sur votre front éclate.
Ah! s'il va pénétrer l'intérêt qui vous flatte,
Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux
N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas! je le vois trop, le sort toujours barbare
Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare.
Si je presse Hiempsal, mon trouble et ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur.
Il perdra Marius..... mais si je ne l'arrête,
A ce cruel ministre il va livrer sa tête.
Ah! c'est trop balancer : volons à son secours,
Phénice; risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand, c'est trop peu de se plaindre.
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CAIUS-MARIUS, NUMÉRIUS.

CAÏUS-MARIUS.

OUI, tu vois Marius. Après tant de revers ;
Rendu méconnoissable aux yeux de l'univers,
J'ai cru, de mes malheurs tirant quelque avantage,
Paroître en sûreté dans cette cour sauvage.
Un grand dessein m'y guide : assuré de ta foi,
Numérius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMÉRIUS.

Seigneur, je l'avouerai, j'ai peine à vous répondre ;
Et tout ce que je vois a droit de me confondre.
Quoi ! le grand Marius arrive en ces climats,
Et lui-même dément le bruit de son trépas,
Tandis qu'au même instant un envoyé de Rome
Ose ici se vanter.....

C. MARIUS.

J'attends tout de cet homme.

NUMÉRIUS.

Quoi ! de votre assassin ?

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi ;
J'en attends tout, te dis-je.

NUMÉRIUS.

Et quel est-il ?

C. MARIUS.

C'est moi

NUMÉRIUS.

Vous, seigneur?

C. MARIUS.

Oui, moi-même.

NUMÉRIUS.

Et dans cette entreprise,
Par ses lettres au roi, Sylla vous autorise?

C. MARIUS.

Oui, le tyran m'y sert : j'apporte ici son seing.
Je t'instruirai de tout; mais apprends mon dessein.
J'ai su que trop sensible à de funestes charmes,
Mon fils à mes malheurs ne donnoit que des larmes;
J'ai besoin de son bras pour nous venger tous deux,
Et je viens l'arracher à des fers si honteux.
Ce projet est hardi, mais mon mal est extrême;
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même.
Ami, j'ai trop vécu : mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs.
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine
Fait croire mes projets penchants vers leur ruine.
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur.
Sa valeur, mes exploits, mon nom et sa jeunesse
Ranimeront pour moi leur première tendresse;
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois;
Et bientôt le tyran par sa perte prochaine
Laissera respirer la liberté romaine.

NUMÉRIUS.

Seigneur, un tel projet est digne d'un Romain.

Les dieux seconderont un si noble dessein :
J'ose vous l'assurer. Mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chère ?
Marius est vivant ! quels climats, quels déserts
L'ont caché si long-temps aux yeux de l'univers ?
Éloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette cour ; j'y cherche votre fils :
Quel bonheur imprévu ! je vous vois réunis.

C. MARIUS.

Dès long-temps par mon ordre envoyé dans l'Asie,
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie ;
Apprends avec effroi ces débats éclatants
Dont l'histoire sera présente à tous les temps.
Mithridate orgueilleux plus qu'un roi ne doit l'être,
Refusoit d'avouer le sénat pour son maître :
Il fallut contre lui choisir un bras vengeur,
Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur :
Sylla par mes leçons formé dès son jeune âge,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.
Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal.
Aussi je l'emportai. Rome alors moins ingrate
Vit en moi l'ennemi digne de Mithridate.
Mais le jaloux Sylla, de ce choix offensé,
Part, se rend à l'armée, et m'ayant devancé,
Soulève contre moi nos plus braves cohortes ;
Suivi de nos soldats, il paroît à nos portes ;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort
Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.
Échappé toutefois de la ville investie,
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie,

Ou j'apprends que Sylla, maître des légions,
Remplissoit tout de meurtre et de proscriptions.

NUMÉRIUS.

Ce bruit vint me frapper; et l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée:
J'appris que le tyran demandoit au sénat
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint. Cet arrêt, porté dans chaque ville,
Dès lors à Marius ne laisse aucun asile,
Révolte contre moi ceux qui m'étoient soumis,
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
A qui me confier ? la mer et ses pirates
Me semblèrent plus sûrs que nos terres ingrates.
Il fallut m'embarquer. Je voguai quelque temps,
Déplorable jouet de la mer et des vents.
Quel changement ! quel fruit de mes grandeurs passées !
Enfin nous arrivons aux rives de Circées;
Et déja de Minturne on voyoit les remparts,
Quand de mes ennemis un escadron épars
Crie, au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage.
Mes gardes à ce nom changent tous de visage,
Et de crainte et d'horreur combattus à la fois,
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur choix.
Tantôt de mon tyran l'autorité les presse,
Et tantôt la pitié pour moi les intéresse;
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort,
La barque se recule, ou s'approche du bord.
Mais n'osant décider mon salut ni ma perte,
Ils me jetèrent seul dans une île déserte.
Toujours mes ennemis avoient sur moi les yeux,
Et bientôt leur fureur m'assiège dans ces lieux.

Où fuir ? presque accablé par les travaux et l'âge,
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage :
Je m'avance ; et perçant dans la fange et les eaux,
Tout à coup je m'abime au milieu des roseaux.
On eût dit que la terre, au défaut de murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvroit ses entrailles :
C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vient me saisir couvert de fange et de limon ;
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome,
A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMÉRIUS.

O ciel ! mais je ne puis, seigneur, trop admirer
Tant d'écueils d'où les dieux ont su vous retirer.
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite,
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers.
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers.
On m'y lit mon arrêt, pour ma mort tout s'apprête ;
Que dis-je ? un vil esclave y marchande ma tête ;
Il entre, et le sommeil qui me fermoit les yeux
Me livre sans défense à son bras furieux.
Le dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelants, et parla par ma bouche :
Barbare ! oses-tu bien immoler Marius ?
Ce nom seul le désarme ; il ne se connoît plus ;
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon génie
Voler autour de lui, prêt à trancher sa vie.
Ah ! dit-il, ce Romain est gardé par les dieux.
Il parle, et tout à coup Minturne ouvre les yeux.
On vient briser mes fers ; la joie en est publique.
Je m'embarque, et j'aborde au rivage d'Afrique,

Où je retrouve encor quelques secrets amis.
Je leur peins ma disgrâce et celle de mon fils.
Ils s'offrent à me suivre au péril de leur vie.
Accru d'un tel secours, je vole en Numidie;
Là j'apprends qu'un tribun, entré dans cet État,
Vient y chercher mon fils par l'ordre du sénat;
Ce peu d'amis et moi nous joignons le perfide;
Dès qu'il me reconnoît, le lâche s'intimide:
Il veut fuir; je l'arrête; et lui perçant le flanc,
Je le vois chanceler, et tomber dans son sang.
Par ma suite les siens sont abattus sans peine.
Tout périt. Le tribun qui voit sa mort certaine,
Privé de tout secours, me regarde. Voilà,
Me dit-il en mourant, les lettres de Sylla.
J'allois chercher ton fils pour être ma victime;
J'avois juré ta mort : la mienne est légitime.
Il meurt, et dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même et pour mon assassin.
C'est ainsi que je viens à la cour des Numides;
Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,
J'annonce, en arrivant, que Marius est mort,
Et que ma seule main a terminé son sort.
Le roi qui de Sylla doit craindre la vengeance,
Qui verra, par ma mort, mon parti sans défense,
Et croyant en effet servir mes ennemis,
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMÉRIUS.

Un tel projet est grand, seigneur; j'ose le dire:
Mais enfin si le roi refuse d'y souscrire?

C. MARIUS.

Je saurai l'y forcer. Mon désespoir fatal
Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMÉRIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
Vous deviez moins risquer dans une cour barbare.
Loin d'ici vous pouviez, par de secrets avis,
De tous vos sentiments instruire votre fils,
L'appeler près de vous; et son obéissance,
Sans péril, eût bientôt rempli votre vengeance.
Je connois peu le roi qui règne en ces climats,
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas.
Du moins si l'on m'a fait un rapport bien fidèle,
Le jeune Marius a mérité son zèle:
Ce roi veut le servir, seigneur; jugez de-là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé. Connois mieux les Numides:
Ils sont dissimulés, inconstants et perfides,
De la grandeur romaine ennemis et jaloux,
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.
Mais pour justifier ici ma politique,
Sache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique.
Granius ennuyé d'un périlleux séjour,
Avoit quitté mon fils en proie à son amour.
Le hasard nous joignit. Son amitié sincère,
De tout ce qu'il savoit ne voulut rien me taire.
Il me dit que le roi, par d'obligeants dehors,
Du jeune Marius amusoit les transports,
Tandis que le flattant d'un secours trop frivole,
Il reculoit toujours l'effet de sa parole;
Qu'observé par son ordre, et lié par l'amour,
Mon fils qui se croit libre est captif dans sa cour.
Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.
Ah! ma présence ici n'est que trop nécessaire.

Je t'avouerai pourtant mon déplaisir secret :
Je parois sous un nom que je porte à regret.
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon âme déteste ;
Il faut que, dans l'état où le sort m'a placé,
Des mains de Marius Sylla soit encensé.
Mais le roi dans ces lieux doit au plus tôt se rendre.
Demeure : je le vois ; tu pourras nous entendre.

SCÈNE II.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NUMÉRIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

Les lettres de Sylla, remises dans vos mains,
Seigneur, vous ont marqué ses ordres souverains.
J'attends que remplissant son dessein légitime,
Vous veniez au plus tôt me livrer sa victime.
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait,
Que c'est en le servant servir Rome en effet.
C'est servir le sénat, dont la juste colère
Demande qu'au tombeau le fils suive le père.
On craint qu'un jour ce fils, ardent à se venger,
Dans nos premiers malheurs vienne nous replonger.
Seigneur, vous le savez, Rome n'est point ingrate.
Assurez-la, par moi, d'un succès qui la flatte ;
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir,
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fidèles aïeux Micipsa, Massinisse,
Furent payés en rois de leur noble service ;
Et la fidélité qu'ils gardèrent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

HIEMPSAL.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome,
Dût venir en ma cour, au nom de ces Romains,
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbares :
Vous l'êtes plus que nous. Jamais nos mains avares,
Secondant les fureurs d'un injuste sénat,
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat.
Ici nos ennemis, pressés à force ouverte,
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte,
Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter,
Ne sont connus ici que pour les détester.
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche,
Ni qu'un aveugle zèle ouvre ou ferme ma bouche.
Marius et Sylla, tout est égal pour moi :
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.
Je hais tous les Romains souillés de parricides;
Je hais la cruauté de ces peuples perfides,
Qui donnant au hasard leur haine et leurs faveurs,
S'immolent tour-à-tour leurs plus chers défenseurs.
Ainsi, par la fureur d'une ville cruelle,
Les Gracques ont péri victimes de leur zèle;
Ainsi dans un tumulte en vos murs élevé,
Sylla, l'ingrat Sylla, par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime.
Mais je ne serai point complice de son crime,
Seigneur; si mes aïeux, que je cite à regret,
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse,
Je renonce à leur gloire, et la tiens pour honteuse.

Je garde dans ma cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.
Un roi dont Rome fait la grandeur et l'appui,
Devroit se souvenir qu'un Romain parle à lui :
Mais, seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Et sur vos intérêts souffrez qu'on vous éclaire.
Rome seule aujourd'hui commande à tous les rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses lois.

HIEMPSAL.

Rome commande aux rois ? Et quel orgueil la flatte ?
Sait-elle que je règne ainsi que Mithridate ?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelque jour,
Si l'on doit préférer sa haine à son amour.
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'apprendre.
Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis.
Que par vous Marius en mes mains soit remis ;
Le sénat vous en presse ; et toujours équitable,
S'il a juré sa mort, il condamne un coupable.
Qui vous retient, seigneur ? lorsque sans intérêt,
Vous pouvez préférer le parti qui vous plaît,
Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidèle ?
Quel zèle vous attache à défendre un rebelle,
Qui, libre en votre cour lorsque nous étions loin,
Devient votre captif quand Rome en a besoin ?

HIEMPSAL.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie,
Ma réponse incertaine en suivroit le génie :

Mais qui sait haïr Rome aime la vérité,
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma cour pour asile,
Il n'en dut plus sortir; sa prison fut utile,
Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains,
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant, pour adoucir sa peine,
Qu'observé par mon ordre il ignorât sa chaîne;
Que maître de ses pas dans ma cour éclairés,
Il prît pour liberté des fers moins resserrés.
Voilà ce que je pense; et, pour ne vous rien taire,
Votre ambassade ici n'étoit pas nécessaire;
Et croyez que mes vœux auroient été remplis,
Si le père en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le sénat de cette vaine audace,
Seigneur; peut-être un jour vous demanderez grâce:
Il n'en sera plus temps. Mais si vous savez bien
Qu'ici votre intérêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre....

SCÈNE III.

C. MARIUS, HIEMPSAL, MARIUS FILS, NUMÉRIUS NERBAL.

MARIUS fils, *au fond du théâtre.*

DANS l'état où je suis, je ne veux rien entendre.
C'est trop me retenir, barbares; laissez moi:
J'irois le poignarder entre les bras du roi.

C. MARIUS, *se tournant.*

O dieux!

MARIUS fils.

Qu'ai-je entendu? l'assassin de mon père
Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire?
Il est en votre cour, et prêt à m'immoler.
Quoi! seigneur, vous pouvez le voir et lui parler?
Qu'il se montre du moins; sachons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir parricide.
Quel mortel avouant ce forfait odieux,
En ira demander le salaire?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS fils.

Dieux!
Que vois-je? où suis-je enfin? que deviens-je? quel trouble!...

C. MARIUS.

Tu trembles! ta frayeur à chaque instant redouble.
Rassure-toi. Du moins constant dans le danger
Sois digne de celui que tu venois venger.
De ton étonnement je perce le mystère:
Tu sais quelle amitié me joignoit à ton père;
Tu croyois que mon bras ardent à son secours,
Quand Rome le proscrit, eût défendu ses jours:
Mais sache qu'un Romain, quelque nœud qui le lie,
Ne connoît point d'amis plus chers que sa patrie.
Ton père n'eut jamais d'autre assassin que moi:
Je viens te joindre à lui. Rome a besoin de toi.
Son intérêt demande une prompte victime;
Sylla.... tu reconnois le pouvoir légitime
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains:
Obéis; viens remplir l'attente des Romains.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL, MARIUS FILS, NERBAL.

HIEMPSAL.

Quoi ! montrer à mes yeux une telle insolence !
N'en craignez rien, seigneur : je prends votre défense ;
Mon bras pour le punir.... Vous vous troublez !

MARIUS fils.

Seigneur,
Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur ;
Cent transports à la fois s'emparent de mon âme :
La fureur me saisit, la vengeance m'enflamme,
La nature en mon cœur excite un mouvement....

HIEMPSAL.

Je vous réponds de tout. Laissez-nous un moment,
Seigneur ; soyez tranquille.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, NERBAL.

HIEMPSAL.

Enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vu naître.
Ce ministre insolent, qui se livre en mes mains,
Ne rendra pas sitôt ma réponse aux Romains.
Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du tonnerre,
De Rome dans ma cour venger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux conquérants
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs tyrans !

NERBAL.

Oui, seigneur, un projet si grand, si légitime,
Du reste des humains mériteroit l'estime ;
Je veux bien l'avouer : mais il est des instants

Où ces nobles désirs doivent céder au temps.
Si vous gardez ici deux Romains en otage,
Vous attirez sur vous un périlleux orage :
Sylla peut tout ; et Rome unie à son dessein
Vous les demandera les armes à la main.

HIEMPSAL.

Je ne crains point Sylla. Les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie.
Quand même les Romains le laisseroient en paix,
Mithridate peut seul épuiser tous ses traits.
Je t'avouerai pourtant un secret qui me gêne :
Mon âme en ce moment devient plus incertaine.
Arisbe a pris pitié de cet infortuné ;
Elle croit que sans elle il étoit condamné.
Je voulois lui donner, pour preuve de mon zèle,
Ce que mon intérêt m'avoit dicté sans elle :
Mais au fond de mon cœur s'élève un noir soupçon,
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.
Dis-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre,
Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre ?

NERBAL.

Mais, seigneur....

HIEMPSAL.

Dois-je en croire un soupçon odieux ?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux,
Pourquoi le retenir ?

HIEMPSAL.

Allons trouver l'ingrate,
Arrachons son secret par l'espoir qui la flatte ;
Et si de cet amour j'ai des avis certains,
Malheur à qui m'outrage, et malheur aux Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

C. MARIUS, *seul.*

N'ÉCLAIRCIRAI-JE point le doute qui m'agite?
De ton étonnement quelle sera la suite,
O mon fils ? ta frayeur va tromper mes projets;
Et prêt à te sauver , je te perds pour jamais.
Je ne puis après tout condamner sa surprise ;
Dans ce même moment mon trouble l'autorise.
Et qu'auroit-il pu faire ? il m'aime , il me croit mort ;
Il venoit , animé d'un généreux transport ,
Pour punir l'assassin d'une tête si chère :
Dans ce même assassin il retrouve son père !
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement ?
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement ?
Moi qui le sais ici , qui m'attends à sa vue ,
Hélas ! à son aspect mon âme s'est émue ;
En revoyant ce fils de douleur accablé ,
Sans songer au péril , la nature a parlé.
C'en est fait, on saura cet important mystère.
Mais c'est lui que je vois....

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Ah, mon fils!

MARIUS fils.

Ah, mon père!
C'est vous, par quel bonheur....

C. MARIUS.

Oui, mon cher fils, c'est moi;
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi.
Je crains bien qu'Hiempsal n'ait su me reconnoître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS fils.

Non; et votre trépas, que l'on croyoit certain,
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer. Grands dieux! votre clémence
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défense.
Mais les moments sont chers : sachons en profiter;
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter.
Rome, vous le savez, dans ses vœux incertaine,
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa faveur a le plus haut placés,
Par un coup imprévu sont bientôt renversés :
Mille fois on l'a vue abattre son ouvrage,
Et perdre ses tyrans, pour changer d'esclavage.
Sylla l'a bien prévu : pour parer cet affront
Il quitte Rome, et va contre le roi de Pont,
Se flattant que de loin sa gloire et son absence
Ranimeront des cœurs que lassoit sa présence.

Saisissons ce moment, et, par des chemins sûrs,
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS fils.

Occupé du bonheur que le ciel me renvoie.
Mon cœur ne peut encore écouter que sa joie.
Mais par quel sort... pourquoi ne pourrai-je savoir...

C. MARIUS.

Profitons mieux du temps que je risque à vous voir.
Je vis; mais ces vieux jours, que je prolonge à peine,
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine:
Sylla, je vis pour toi. Je consens à ma mort,
Pourvu qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérois que, séduit par mon nom et ma lettre,
Hiempsal dans mes mains voudroit bien vous remettre:
Il a trompé mes vœux, et pour tromper les siens
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens.
Je sais qu'à votre sort Arisbe s'intéresse;
Je sais que votre cœur répond à sa tendresse;
Et sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est Romain,
Amoureux et content, les disgrâces d'un père,
Avouez-le mon fils, ne vous alarmoient guère.
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur,
Pourvu que votre amour serve à votre grandeur.
Il est beau qu'un Romain jaloux de sa mémoire,
Pour ennoblir l'amour, l'associe à la gloire;
Que de tant de héros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand, et flatte son orgueil.
Arisbe a su vous plaire! Eh bien! qu'elle mérite
Un choix si glorieux en hâtant votre fuite;
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté,
Elle se rende illustre à la postérité;

Enfin, qu'en vous sauvant d'une terre ennemie,
A force de vertu, son cœur vous justifie.

MARIUS fils.

Ah! déja sa vertu, prévenant vos souhaits,
Avoit près d'Hiempsal secondé vos projets;
Sans vous, j'allois partir, et ce roi magnanime
Alloit, en me servant, mériter votre estime.

C. MARIUS.

Ce roi vous eût trahi : vous le connoissez mal;
Croyez-moi, tout ici vous deviendroit fatal;
Votre salut dépend d'une prompte retraite :
Il faut que cette nuit une fuite secrète
Assure loin d'ici ma vengeance et vos jours;
Arisbe vous peut seule accorder du secours,
Et contre votre garde employant l'artifice,
En tromper la prudence ou tenter l'avarice,
Voyez-la : mais surtout ne lui découvrez pas
Que c'est moi qui répands le bruit de mon trépas :
Pour presser le moment que j'attends avec joie,
Dans le péril toujours il faut qu'elle vous voie.
Dites-lui que le roi, dans ses vœux incertain,
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein;
Que bravant de Sylla les menaces stériles,
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,
Aux fureurs du tyran vous livrer à ce prix.
J'irai de mon côté rejoindre nos amis,
Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre.
Mais je m'arrête trop, et l'on peut nous surprendre.
Je vous quitte à regret; adieu, mon fils : songez
Quel honneur vous attend quand nous serons vengés.

SCÈNE III.

MARIUS fils, *seul.*

Je respire. Le ciel m'a rendu l'espérance.
Arisbe va s'unir aux dieux pour ma vengeance;
Son cœur dans mes malheurs s'est trop intéressé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.
Je l'attends; je connois la grandeur de son âme:
Elle me servira. Mais c'est elle.....

SCÈNE IV.

MARIUS fils, ARISBE.

MARIUS fils.

Ah! madame,
Faut-il de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse et me plaindre toujours?
Vous voyez de mes maux le funeste assemblage;
Je dis plus : dans son âme Arisbe les partage.
Foible soulagement! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui.
Je demande à vous fuir; Rome s'est déclarée:
Si je demeure ici, ma perte est assurée.
Le roi, qui dans ce jour refuse d'obéir,
Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir.
Dans cette incertitude il est affreux de vivre.
Hiempsal me retient; Arisbe me délivre.
Et que ferois-je ici, madame? c'est demain
Qu'à la face des dieux il vous donne la main.

ARISBE.

Pour presser le secours que de moi l'on espère,
Le reproche, seigneur, n'étoit pas nécessaire,

Et si de votre cœur je doutois un moment,
Que penserois-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste;
Et comme si mon cœur pouvoit y consentir,
Vous en tirez le droit de vous faire partir!
Ce discours est trop clair : craignez qu'on ne l'entende,
Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS fils.

Quand mille maux affreux me viennent accabler,
Madame, vous voulez encor les redoubler?

ARISBE.

Mais aussi quel dessein, à vos jours si funeste,
Vous fait abandonner l'asile qui vous reste?
Savez-vous que la mort, sous mille objets divers,
Borde tous les chemins que vous croyez ouverts?
Savez-vous que Sylla, proscrivant votre tête,
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin secondant son horrible dessein,
L'univers en son nom devient votre assassin?
Et vous voulez partir! Je le vois trop, barbare,
Tu cherches le trépas afin qu'il nous sépare:
Entre Arisbe et Sylla tu ne peux hésiter;
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même;
J'avois su me résoudre à perdre ce que j'aime;
Et mon cœur, secondant ta juste piété,
S'étoit armé pour toi de générosité.
Ton père étoit vivant : le devoir, la vengeance
Exigeoient que son fils courût à sa défense;
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.

Mais enfin il n'est plus ; et ce meurtre effroyable
Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable.
Sans père, sans amis, seul dans tout l'univers,
Tes villes ne sont plus pour toi que des déserts ;
Que dis-je ? on t'y poursuit, et jamais leurs murailles
Ne s'ouvriront pour toi que par des funérailles.
C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat, tandis qu'ici tout te paroît affreux :
Ton aveugle fureur préfère l'Italie
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS fils.

Mais, madame, songez qu'ici tout peut changer ;
Qu'ayant bravé Sylla, le roi peut le venger ;
Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,
A la fin mon tyran peut combler mes disgrâces ;
Que son cruel ministre, achevant ses desseins,
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non : ne craignez rien de ce cruel ministre,
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS fils.

Comment ?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS fils.

Dieux !

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hyménée
Sous les lois d'Amyntas mon père m'a donnée,
De ce coup important me répond aujourd'hui ;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.

Je voulois te cacher cette noble entreprise;
Je me peignois déja ta joie et ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche Romain.
Mais que vois-je ? Est-ce ainsi que ta reconnoissance
Vient enhardir mon cœur et presser ta vengeance ?
Ton père est mort, mon bras le venge, et tu frémis !
Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils ?

MARIUS fils.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime.
La vengeance me plait, mais j'abhorre le crime;
Gardez de l'achever; ne souillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde,
Ingrat ! sans ton aveu je saurai te venger.
Qui doit ne te plus voir, n'a rien à ménager.

MARIUS fils.

Ah dieux ! que de mes jours votre fureur décide.....
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide.....

ARISBE.

Eh quoi ! quel intérêt ?.....

MARIUS fils.

Que ne puis-je parler ?
Hélas ! quel ennemi vous allez immoler!

ARISBE.

Comment ?

MARIUS fils.

Si vous saviez.....

ARISBE.

Qu'entends-je ? quel mystère ?

MARIUS fils.

Ce barbare assassin.....

ARISBE.

Quoi ! seigneur ?

MARIUS fils.

C'est mon père,
Qui voulant m'enlever de ces tristes États,
Lui-même a répandu le bruit de son trépas.

ARISBE.

Ah ! s'il est vrai, je veux.....

MARIUS fils.

Le roi vers nous s'avance.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, ARISBE.

HIEMPSAL.

Seigneur, laissez-nous seuls. Ma gloire et ma puissance
Semblent me reprocher des sentiments trop doux,
Madame, et je venois en parler avec vous.
Que pense Marius ? que pensez-vous vous-même ?
Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine et le pouvoir,
Seigneur ; mais vos bontés sont son unique espoir.

HIEMPSAL.

Vous partagez ses maux ; et qu'auroit-il à craindre ?
Quel que soit son malheur, je ne saurois le plaindre,
Madame ; et quand on peut être écouté de vous,
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah ! dans le sort affreux qui cause ses alarmes,
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes ?
Vous vous troublez !

ARISBE.

Qui ? moi, seigneur ? quoi ! vous pensez ....

HIEMPSAL.

Oui, vous l'aimez, perfide, et vous me trahissez :
Ainsi donc sans songer de qui vous êtes née,
Au mépris de mon trône et de notre hyménée,
Votre infidèle cœur, à ma flamme promis,
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.
Jugurtha, c'est ainsi que ta nièce sait rendre
Les funèbres honneurs qu'elle doit à ta cendre !

ARISBE.

Je l'avouerai, seigneur, (et mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment :)
Accablé par le sort, un Romain m'intéresse.
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse !
On condamne mon cœur pour être généreux !
Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux,
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime
De plaindre un malheureux que le destin opprime ?
Mais je le vois, seigneur ; ah ! pour vous mériter,
Il faut être barbare : il faut vous imiter.
Qu'ai-je dit ? où m'expose un aveu trop sincère ?
Allons, seigneur, joignons Marius à son père :
Que son sang vous apaise, ombre de Jugurtha !
Livrons cet innocent dans les mains de Sylla.

HIEMPSAL.

Sans doute vous croyez, par cette rigueur feinte,
Détruire les soupçons dont mon âme est atteinte ?

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur ;
Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ardeur
Que de voir Marius, en quittant ce rivage,

Éteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, seigneur. Je vais joindre à l'instant
L'envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend,
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

HIEMPSAL.

Madame.....

ARISBE.

Non, seigneur, plus d'hymen entre nous :
Un roi ne doit pas être impunément jaloux.
Renoncez à ma foi, soyez sûr de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

HIEMPSAL.

C'est assez, j'y consens ; qu'en partant de ces lieux,
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCÈNE VI.

HIEMPSAL, *seul.*

QUE vouloit, après tout, ma fausse politique ?
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique,
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler ?
Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.
Ah ! que Rome à son gré de ses enfants dispose :
N'allons point réveiller sa fureur qui repose :
Laissons-la s'affoiblir et tomber par ses coups :
Je me vengerai d'elle en servant son courroux.

SCÈNE VII.

HIEMPSAL, NERBAL.

NERBAL.

Seigneur.....

HIEMPSAL.

Quel est ton trouble, et que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend : que Marius respire.

HIEMPSAL.

Lui vivant ! quelle erreur ! son trépas est certain,
Et l'envoyé de Rome a tranché son destin.
Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre,
Quand le sceau du sénat autorise sa lettre?

NERBAL.

Tout m'est suspect, la lettre, et le sceau du sénat :
Seigneur, on vous abuse ; et cet assassinat
Dont le Romain se vante, ou n'est qu'une chimère,
Ou d'accord avec lui, le fils trahit son père.
On les a vus ensemble.

HIEMPSAL.

O dieux ! qu'ai-je entendu ?
Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu ?
Quoi ! ces deux ennemis, on les a vus ensemble ?
Quand tout les désunit, sachons qui les rassemble :
Pénétrons ce mystère ; en cette obscurité,
J'irai jusqu'en leur cœur chercher la vérité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MARIUS fils, ARISBE.

ARISBE.

N'EN doutez point, seigneur, votre départ s'apprête.
Tandis qu'il en est temps, évitez la tempête:
Le roi m'a soupçonnée, et son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort;
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS fils.

Quoi ! lorsqu'un roi cruel me retient dans ses fers,
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai soufferts !
Ah ! madame, croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise
Assez pour signaler et mon nom et mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas;
Et qu'un jour on dira, si le ciel me seconde:
Arisbe a rétabli la liberté du monde.

ARISBE.

Oui, seigneur, tout vous rit: sorti de cet État,
Vous reprendrez bientôt votre premier éclat;
Vous verrez la fortune, à vos vœux asservie,
Marquer d'heureux instants le cours de votre vie.
Puisse votre bonheur égaler mes souhaits !
Qu'à vos vertus le ciel mesure ses bienfaits !

Que vos fiers ennemis, terrassés par vos armes,
Éprouvent à leur tour de mortelles alarmes;
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers,
Arisbe est satisfaite; elle a brisé vos fers.

MARIUS fils.

Ah ! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite,
Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi:
Partagez mon destin, madame; suivez-moi.
Ici mille dangers menacent votre tête:
Tout doit vous en chasser. Partons ensemble.

ARISBE.

Je t'aime, Marius, et dès le même jour
Que mon cœur fut sensible aux feux de cet amour,
Un noble orgueil fit croire à mon âme charmée,
Qu'enfin, puisque j'aimois, j'étois sans doute aimée:
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flatté,
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté;
Mille fois pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une cour importune.
Je t'aime; tu le sais: mais n'attends rien de moi,
Qu'on puisse croire indigne et d'Arisbe et de toi.
Ainsi n'espère pas qu'à ta fuite liée,
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée;
Ni qu'avec toi, passant le trajet de nos mers,
Et de ma honte entière instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgrâces certaines,
Que garde au sang des rois l'orgueil de tes Romaines.

MARIUS fils.

Mais, après mon départ, quel sera votre sort?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort?

Pourrez-vous achever un hymen si funeste,
Et former avec lui des nœuds que je déteste?

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendrai,
Ce que j'ai résolu, ni ce que je ferai :
La renommée un jour vous dira mon histoire,
Et vous saurez qu'Arisbe a pris soin de sa gloire.
Jusqu'ici j'ai suivi mon devoir, mon amour;
Je n'ai rien épargné pour vous sauver le jour.
Mes soins ont réussi : partez, je le commande;
Et votre sûreté, seigneur, vous le demande.
Mais du moins que je vive en votre souvenir;
Si les dieux, secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
Partez, seigneur.

MARIUS fils.

Qui? moi? que je parte, madame,
Et qu'à ce désespoir j'abandonne votre âme?
Ah! je vois quel secours votre cœur s'est promis;
J'entrevois vos desseins, et d'horreur j'en frémis.
Mon sort plus que le vôtre ici vous inquiète;
Et pour chercher la mort, vous pressez ma retraite.
Ainsi ma liberté vous coûteroit le jour,
Et teint de votre sang, je fuirois cette cour!
Non, dussent les Romains, pour accomplir leur crime,
Avec mon père ici me prendre pour victime,
Je ne vous quitte point; je n'examine rien,
Et votre péril seul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur, où vous emporte un zèle téméraire !
Songez que vos délais exposent votre père.
Le roi, qui par mes soins permet votre départ,
Peut changer de dessein.... vous partirez trop tard
Hélas ! que sais-je enfin ? si dans cette journée,
Quelqu'un de Marius apprend la destinée....
Un héros comme lui ne sauroit se cacher
A tant d'yeux pénétrants, ouverts pour le chercher ;
En quelques lieux qu'il soit, seigneur, on le rencontre ;
Sa gloire le découvre, et sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paroît. Adieu : je crains le roi :
Je vous aime, et vous fuis ; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte :
Sylla n'est plus à Rome ; il cherche Mithridate.
Quittons ces lieux, partons, et par mille vertus
Déterminons les dieux à servir Marius.
Faut-il vous dire encor que dans cette entreprise,
Par des présages sûrs le destin m'autorise ?
Déja six consulats, de triomphes suivis,
Ont d'assez beaux lauriers couvert mes cheveux gris ;
Et l'augure sacré dont l'utile science
Jusqu'ici de mon sort me donna connoissance,
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la septième fois me promet les faisceaux.
Ainsi ne craignons point d'invincibles obstacles :
Le destin ne sauroit démentir ses oracles.

MARIUS fils.

Seigneur, qu'allons-nous faire et qu'osons-nous tenter ?
Nous condamnons Sylla : nous allons l'imiter,
Et, pour nous opposer à ses projets rebelles,
Contre notre patrie armer nos mains cruelles !

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours,
Et malgré ses fureurs je vole à son secours.
Je la venge. Un grand cœur que la vengeance anime,
Doit agir sans remords, dès qu'il agit sans crime ;
Et quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La révolte est permise, et devient un devoir.
On peut d'un fier tyran réprimer la furie,
Et pour la rendre libre, attaquer sa patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla ; le ciel doit le punir ;
Et c'est servir les dieux, que de les prévenir.

MARIUS fils.

Seigneur, à ma foiblesse un moment faites grâce ;
Dans l'état où je suis, que faut-il que je fasse ?
Arisbe, si je pars, est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr.
Je lui dois, comme à vous, le jour que je respire :
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire :
Elle brise mes fers ; vous allez les venger :
Mon cœur entre vous deux aime à se partager.
Et que ne puis-je, hélas ! à ma gloire fidèle,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle ?
Ou plutôt, que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature et l'amour ?

C. MARIUS.

Quoi ! l'amour dans ton cœur balance la victoire ?
Pour te déterminer envisage la gloire,

Mon fils ; songe aux périls que j'ai bravés pour toi ;
Songe à Rome, au tyran, à l'univers, à moi.
Va joindre nos Romains que Céthégus rassemble ;
Sors.... Nous sommes perdus : le roi nous trouve ensemble.

SCÈNE III

HIEMPSAL, C. MARIUS, NERBAL.

HIEMPSAL.

De votre cruauté, seigneur, je suis surpris :
Teint du sang paternel, s'offrir aux yeux du fils !

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre,
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre)
Qu'importe qu'il m'ait vu ? doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se venger ?
Nous partons dès ce jour : chargé de sa conduite,
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite ?

HIEMPSAL.

Il ne vous verra plus, seigneur, et dès demain
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous, seigneur ?

HIEMPSAL.

D'où vient cette surprise,
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise ?
Sylla de sa vengeance à vous s'est confié ;
Il veut que Marius lui soit sacrifié ;
Vous le cherchez ici pour être sa victime,
Et je veux aux Romains épargner un grand crime.
Ce malheureux dont Rome a juré le trépas,
Peut, ainsi que chez vous, périr dans mes États.
Sa mort, que vous cherchez, n'en sera que plus prompte ;
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.

Venez donc, suivez-moi, seigneur; soyez témoin
Que je sais quelquefois servir Rome au besoin.
Rien ne peut balancer l'intérêt qui me presse;
Je ne veux écouter ni pitié ni tendresse :
Vous allez voir, au gré de vos vœux les plus doux,
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O dieux!

HIEMPSAL.

Vous frémissez? quelle terreur soudaine
Peut faire, en moins d'un jour, chanceler votre haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur :
Je frémis, il est vrai; mais je frémis d'horreur.
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le commande,
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Ah! lorsqu'elle condamne un enfant criminel,
Son supplice, en nos murs, doit être solennel :
Le peuple en foule y porte une douleur profonde,
Et la mort d'un Romain doit un exemple au monde.

HIEMPSAL

Quelle est votre pensée? où tendent ces détours?
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours,
Seigneur; et puisqu'on veut que Marius périsse,
Que peut faire au sénat le lieu de son supplice?
Ouvrez les yeux; songez qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains.
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable :
Le parti de son père est encor redoutable,
Seigneur; n'en doutez point : un héros tel que lui,
Au sein de son malheur, peut trouver son appui.
S'il vous échappe enfin, l'Italie alarmée
Pourra bientôt le voir, soutenu d'une armée,

Marcher plein de fureur, et la foudre à la main,
Fondre comme un éclair sur le peuple romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre,
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir :
Sans vous nos intérêts sauront se soutenir.
Montrez-nous moins de zèle et plus d'obéissance ;
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance.
Son sang ne périt point par un bras étranger,
Et l'on se rend coupable en voulant la venger.
D'ailleurs, que savez-vous si sa prompte colère
N'a pas déja fait place au tendre amour de mère ?
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir ;
Le sénat a parlé : c'est à vous d'obéir.

HIEMPSAL.

Seigneur, pour un proscrit vous marquez trop de zèle :
Sylla n'a pas fait choix d'un ministre fidèle ;
Je commence à le voir, et plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon :
Mais puisque vous osez combattre sa vengeance,
Moi-même je le vais mieux venger qu'il ne pense,
Et, par un envoyé plus fidèle que vous,
L'instruire que mon bras a servi son courroux.

C. MARIUS.

Ah ! seigneur, arrêtez.

HIEMPSAL.

C'est trop long-temps attendre,

C. MARIUS.

Je périrai moi-même, ou saurai le défendre.

HIEMPSAL.

Enfin j'ouvre les yeux ; je suis assez instruit,

Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit.
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi, je l'aime?

HIEMPSAL.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi, son père?

HIEMPSAL.

Oui, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin de mes projets le ciel veut se jouer:
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer.
Oui, je suis Marius : tremble; tu vois un homme
Redouté de la terre, et craint même de Rome.
Parmi tant de périls, les dieux qui m'ont sauvé.
Vouloient que dans ta cour mon sort fût achevé.
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes;
Je connois ton génie et toutes tes maximes,
Barbare; tu nous hais : les ordres du sénat
Prêteront des couleurs à ton assassinat.
Tu peux, de mon rival servant la rage extrême,
Étendre tes États resserrés par moi-même.
Venge ainsi ton pays que ma valeur domta;
Frappe, mais crains encor le sort de Jugurtha.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL, *seul.*

NERBAL, suivez ses pas. Quel orgueil! quelle audace!
Arrêté dans mes fers, l'insolent me menace!
Il mourra. Jugurtha, tu vas être vengé;
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé.

Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînoit aux pieds du Capitole,
Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris
Annonçoit ta disgrâce à l'univers surpris,
Il ne s'attendoit pas, dans ces temps d'allégresse,
Qu'un jour je t'offrirois une main vengeresse;
Et que près d'épouser le reste de ton sang,
Je lui rendrois ensemble et sa gloire et son rang.
Le perfide! il osoit accuser ce que j'aime.
Ah! je vois les détours de son vain stratagème;
Sans doute il se flattoit que mes soupçons aigris
Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils.
À travers ses raisons j'ai vu qu'il étoit père:
J'ai forcé la nature à trahir son mystère.
Je le tiens. Vengeons-nous. Mais quel autre soupçon
Vient jeter dans mon âme un funeste poison?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite?
Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite?
Vouloit-elle tantôt, dans son emportement,
Ou perdre un malheureux ou sauver son amant?
Ah! sans approfondir un odieux mystère,
Faisons couler le sang et du fils et du père.
Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes vains?
Tous deux sont criminels, et tous deux sont Romains.
Point de pitié: suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISBE, *seule.*

Où porté-je mes pas ? errante en ce palais,
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr : le roi veut son supplice,
Et la nuit seule encor lui peut être propice.
Profitons de ce temps. Que vais-je faire, hélas ?
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !
Dieux qui voyez mon trouble et ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime ?
Je vais m'en séparer. Puis-je le retenir?
Son péril..... je frémis à ce seul souvenir ;
Et quand je lui prépare une fuite secrète,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite.
Encor, d'un tel succès qui pourra me flatter ?
Peut-être qu'Amyntas a voulu me tenter,
Lorsque, venant m'offrir son service et son zèle,
A mes seuls intérêts il se disoit fidèle.
Juste ciel ! s'il n'avoit accepté cet emploi,
Que résolu d'en faire un sacrifice au roi !
Mais non ; ces trahisons sont d'une âme commune :
Il veut de Marius partager la fortune ;
Son âme est généreuse..... Et quel cœur assez bas
Pourroit à Marius ne s'intéresser pas ?
Non, non, ne craignons rien.....

SCÈNE II.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah ! ma chère Phénice,
Que m'apprends-tu ? faut-il que Marius périsse ?

PHÉNICE.

Non, madame; et déja tout semble préparé
Pour sauver les Romains d'un péril assuré.
Amyntas est fidèle; il vous tient sa parole,
Et conduit Marius jusques au Capitole.
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisseroit exposés à la fureur du roi,
En suivant les Romains vont braver la tempête;
Et déja pour partir la barque est toute prête.
Marius est gardé dans cet appartement,
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHÉNICE.

Madame, songez-vous en quels périls.....

ARISBE.

Cruelle!
Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle ?
Je dois à Marius immoler mon amour.
Sans une prompte fuite il va perdre le jour;
Je le sais; et mon âme, en ses vœux incertaine,
A celui qui me sert promet presque sa haine.
Tout mon cœur en frémit; et je vois seulement
Qu'on m'enlève, et non pas qu'on sauve mon amant.

SCÈNE III.

ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

CÉTHÉGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie :
Tout est perdu, madame ; et vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ?

CÉTHÉGUS.

Au mépris de sa foi,
Amyntas nous immole à la fureur du roi.
Le remords s'est saisi de cette âme vulgaire ;
Il a changé la garde et du fils et du père ;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient placés,
Par son ordre cruel viennent d'être chassés :
Marius ne voit plus que des visages sombres,
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui fixant sur lui leurs avides regards,
Annoncent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah ! Phénice, va, cours : à peine je respire.
Informe-toi de tout, et reviens me le dire.
Mais qu'aperçois-je ?

SCÈNE IV.

ARISBE, MARIUS fils.

MARIUS fils.

Enfin avant ma mort, du moins,
Je pourrai respirer un moment sans témoins.
Mais je vois ma princesse ! ô ciel ! quelle est ma joie !

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie ?

MARIUS fils.

Voici le lieu fatal où je dois expirer ;
Je n'attends que le coup qui va nous séparer,
Madame ; cette salle est partout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie.
C'est peu : l'on va traîner mon père dans ces lieux.
A voir couler son sang on veut forcer mes yeux.
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste.
Armez-moi de ce fer [1] : je prendrai soin du reste.
Lorsqu'un péril pressant nous laisse sans appui,
C'est mériter la mort que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer, cruel ? quelle furie !
Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie ?
Je conduirois le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour seroit ton premier assassin ?

MARIUS fils.

Il sauvera ma gloire. Adorable princesse,
Je sais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse ;
Je sais à quels périls exposée en ces lieux,
Vous défendiez des jours condamnés par les dieux.
Vous m'ordonniez de fuir. Pour ne vous point déplaire,
Je m'arrachois de vous, et je suivois mon père.
Tout a changé de face, et le barbare sort
Ne laisse en votre main que l'honneur de ma mort.
C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre :
Faites couler ce sang que le roi veut répandre,
Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur.

---

[1] Les femmes numides portoient un poignard.

Un Romain de sa fille osa percer le cœur,
Pour sauver sa vertu d'une immortelle injure;
L'amour fera-t-il moins que ne fit la nature?

ARISBE.

Eh bien! puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur.
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.
Le trépas qui t'attend souilleroit ta mémoire,
Et ce fer seulement peut conserver ta gloire.
Je ne résiste plus : j'en vais armer ta main.
Tout fumant de mon sang, plonge-le dans ton sein.
Mourons; puisque le ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS fils.

Ah! madame, vivez.

ARISBE.

Hélas! tu vas périr.

MARIUS fils.

Je ne crains que pour vous.... quel objet vient s'offrir?
Mon père....

SCÈNE V.

C. MARIUS, ARISBE, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Allons, mon fils, partons; voilà tes armes.
Tout succède à nos vœux : dissipe tes alarmes.
Je vous dois tout, madame; et les jours de mon fils,
Conservés par vos soins, vont accroître leur prix.
Mais il faut vous quitter. La nuit nous favorise.
Amyntas à son but a conduit l'entreprise.
Il est dans le vaisseau qu'il tient prêt pour partir;
Il nous attend : il vient de m'en faire avertir.

MARIUS fils.

Dieux! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme?

C. MARIUS.

Oui, j'y compte, mon fils; il nous conduit à Rome:
Là, je saurai payer son zèle officieux
Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô dieux! que dois-je croire?
Seigneur....

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire.
S'il a, sans votre aveu, retiré les soldats
Que vos soins généreux attachoient sur nos pas,
C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zèle,
Et la seconde garde à nos vœux est fidèle.
Mais que vois-je? tous deux vous répandez des pleurs!
Ah! madame, évitons le plus grand des malheurs;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes;
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes;
N'allez point nous trahir et perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs: me font-ils tant de honte?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte.
Quand d'un héros qu'on aime il faut se séparer,
Vos Romaines, seigneur, n'osent-elles pleurer?
Mais n'appréhendez pas qu'une indigne foiblesse
De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse;
Et puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez; adieu, seigneur: je ne vous verrai plus.

MARIUS fils.

Hélas!

SCÈNE VI.

ARISBE, *seule.*

Où suis-je ? ô ciel ! et quel sombre nuage
De mes yeux tout-à-coup me dérobe l'usage ?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abîmes, des mers,
La mort, et je me crois seule dans l'univers.
Marius est parti ; le cruel m'abandonne !
Que dis-je, cher amant ? tu pars, mais je l'ordonne :
Fuis lentement du moins, et que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste palais :
Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes,
Et pour la mériter donnes-y quelques larmes.
Hélas ! où ma douleur va-t-elle s'égarer ?
Le destin pour jamais vient de nous séparer.
Je veux que Marius me soit encor fidèle,
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.
Mais Phénice revient.

SCÈNE VII.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah ! que m'annonces-tu ?

PHÉNICE.

Madame, le roi vient : armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux ! faut-il en un jour éprouver tant d'alarmes ?

SCÈNE VIII.

HIEMPSAL, ARISBE, PHÉNICE.

HIEMPSAL, *au fond du théâtre.*

Ils mourroient glorieux en mourant sous les armes;
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort.
Soldats, je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi! madame, c'est vous? j'ai peine à le comprendre;
Une telle rencontre a droit de me surprendre.
Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux
Ou le sommeil encor devroit fermer vos yeux?
Vous ne répondez point! On me trahit : cruelle,
Que de justes raisons de vous croire infidèle!
Quel est votre pouvoir? pour sauver mon rival,
Avez-vous pu séduire Amyntas et Nerbal?
Quoi! sont-ils avec vous tous deux d'intelligence?
Mais vous verrez bientôt éclater ma vengeance,
Dût périr ce que j'ai de plus cher dans ma cour :
J'en jure par le dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites :
Périssent les auteurs de vos peines secrètes!
Seigneur, je borne-là mes vœux les plus sacrés :
Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

HIEMPSAL.

Ah! je vous aime encor; tâchez d'être innocente,
Madame. Mais Nerbal vient remplir mon attente.

SCÈNE IX.

HIEMPSAL, ARISBE, NERBAL, PHÉNICE.

HIEMPSAL.

Que m'apprend-on, Nerbal ? qu'a-t-on fait des Romains ?
Tu te tais ? Se sont-ils échappés de tes mains ?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine :
Oui, leur perte, seigneur, étoit presque certaine,
Mais d'un bras invincible effet prodigieux !
J'ai vu.... ma raison cherche à démentir mes yeux.

HIEMPSAL.

Quel est donc l'embarras où ton âme est réduite ?
Que sont-ils devenus ?

NERBAL.

Ardents à leur poursuite,
Déja nous approchions du détroit où la mer
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber ;
La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres ;
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le vaisseau d'Amyntas prêt à les recevoir.
Lui-même, pour trahir votre juste vengeance,
Vers les deux Marius dans la barque s'avance :
Le perfide voudroit les ravir à nos coups,
Quand nous les enfermons entre le fleuve et nous.
Le peuple réveillé par le bruit de leur fuite,
Accourt sur le rivage et marche à notre suite ;
Et bientôt le Ruber voit deux mille Africains
Occupés sur ses bords à prendre deux Romains.

Alors ces deux guerriers, que la foule environne,
Nous opposent un front qu'aucun péril n'étonne
Le désespoir les arme : ils s'élancent sur nous,
Et la parque a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant nous frappons. Plus d'un Romain succombe :
Céthégus dans le choc frémit, chancelle, tombe,
Quand Marius qui voit sa défaite en héros,
En combattant toujours laisse échapper ces mots :
Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées :
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années ;
Va, traverse les flots ; tandis que tu fuiras,
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras ;
Ta vie en sûreté suffit pour les confondre.
Le fils à ce discours s'arrête, et, sans répondre,
Dans ses bras tout sanglants saisissant ce héros,
Fier d'un si beau fardeau, s'élance dans les flots ;
On le voit, soutenant une tête si chère,
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son père ;
Et le père à nos coups se livrant tout entier,
Ne couvrir que son fils avec son bouclier.
Tout les sert contre nous ; et le dieu qui les guide,
Semble parer nos traits, rend l'onde plus rapide ;
Le flot impétueux qui vient de les porter,
S'enfle au bord de la barque, et leur aide à monter ;
La rame fend les eaux, et, dans notre poursuite,
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

ARISBE.

C'est assez. Il est temps de vous désabuser,
Seigneur, et je n'ai plus rien à vous déguiser.
On vous trahit. Ma main a conduit l'entreprise :
Je connois mon forfait ; ma foi vous fut promise ;

Sans consulter mes vœux, cet hymen fut conclu ;
Je suivois cependant un pouvoir absolu.
J'allois vous épouser : une vertu sévère
Me faisoit immoler à mon devoir austère.
Marius vint, m'aima ; je l'aimai ; mon amour
Fait le devoir des dieux en lui sauvant le jour.
Après un tel aveu, seigneur, vous pouvez croire
Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire
Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à vous :
J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.
J'ai brûlé d'autres feux : c'est cette gloire même,
Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime.
Dans ce même moment j'entends encor sa voix :
Elle parle, et voilà l'ordre que j'en reçois.

(Elle se frappe.)

HIEMPSAL.

Ah, madame ! elle expire.... et je sens que mon âme
N'avoit jamais brûlé d'une si vive flamme.
Dieux cruels, qui tenez notre sort en vos mains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

FIN DE MARIUS.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

TRAGÉDIES. — TOME III.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Se vend à Paris,

Chez J. B. GARNERY, Libraire, rue du Pot-de-Fer, nº 14;

H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, nº 12.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire :

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TRAGÉDIES. — TOME III.



PARIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE D'A. ÉGRON
1816.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE,

PAR LAMOTTE-HOUDART,

Représentée, pour la première fois, le 6 avril 1723.

NOTICE
SUR HOUDART DE LAMOTTE.

ANTOINE HOUDART naquit à Paris le 17 janvier 1672. Le surnom de *Lamotte* lui vint d'une terre que son père, riche chapelier, avoit achetée près de Troyes en Champagne, sa patrie. Après avoir achevé ses humanités chez les jésuites de Paris, le jeune Houdart s'appliqua au droit, dans l'intention de se faire avocat : mais il prit bientôt le goût du théâtre et composa, à l'âge de vingt et un ans, une comédie en trois actes, intitulée *les Originaux,* laquelle fut représentée au théâtre italien. La chute de cet ouvrage l'affligea au point que, résolu de renoncer au monde, il alla s'enfermer à la Trappe. L'abbé de Rancé, qui étoit alors à la tête de cette maison, ne tarda pas à juger qu'il n'avoit point la vocation nécessaire pour embrasser un état aussi austère, et parvint à le lui persuader.

Revenu à Paris, Lamotte y composa des opéra. Leur succès le guérit pour toujours de son amour pour la vie monacale, et dès ce moment il se livra à la littérature, dont il cultiva toutes les parties

avec une gloire, sinon durable, du moins très satisfaisante.

La première pièce qu'il fit jouer au théâtre français, fut *la Matrone d'Ephèse,* comédie en un acte, en prose, donnée pour la première fois le 27 septembre 1702; elle n'obtint qu'un médiocre succès. Celui des *Machabées,* tragédie représentée le 6 mars 1721, fut très grand. *Romulus,* tragédie donnée le 8 janvier suivant, eut une brillante réussite pendant vingt et une représentations. Ces ouvrages ont cependant successivement disparu du répertoire; mais *Inès de Castro* s'y est toujours soutenue par le vif intérêt qu'inspire le sujet, l'un des plus touchants qu'il y ait au théâtre.

Cette tragédie, donnée en 1723, fut suivie, trois ans après, d'*Œdipe,* tragédie, qui n'obtint que six représentations.

Lamotte donna encore, en 1726, *le Talisman,* comédie en un acte, en prose, et en 1731, *le Magnifique,* comédie. Cette pièce parut d'abord sous le titre de l'*Italie galante* ou *les Contes,* spectacle composé de trois pièces; la première étoit le *Talisman,* la même pièce qui avoit été jouée en 1726; la seconde, *Richard Minutolo*, en un acte, en prose; et la troisième, *le Magnifique,* qui, depuis, représenté seul, obtint seize représentations.

Lamotte fut reçu à l'académie en 1710 On peut citer comme une singularité de cet auteur, qu'ayant réussi dans presque tous les genres de poésie, il écrivit contre les vers. Pour soutenir son système, il mit en prose sa tragédie d'*Œdipe*, dont les comédiens n'osèrent point risquer la représentation.

Lamotte mourut en 1731, dans sa cinquante-neuvième année. Il y avoit déja plus de quinze ans qu'il étoit aveugle.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, roi de Portugal, et surnommé le justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la Reine, et promise à D. Pèdre.

D. PÈDRE, fils d'Alphonse.

INÈS, fille d'honneur de la Reine, et mariée secrètement à D. Pèdre.

D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.

D. HENRIQUE, grand de Portugal.

Plusieurs autres grands du conseil du roi de Portugal.

L'AMBASSADEUR du roi de Castille.

Suite de l'Ambassadeur.

D. FERNAND, domestique de D. Pèdre.

Deux enfants de D. Pèdre et d'Inès.

La gouvernante des deux enfants.

Plusieurs courtisans.

MANDOCE, capitaine des gardes.

Gardes.

La scène est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suit point.... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits....
(A D. Rodrigue.)
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire....
(A Henrique.)
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire....
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur....
(A la Reine, en voyant entrer l'ambassadeur de Castille.)
Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur.

SCÈNE II.

L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, ALPHONSE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chere à la Castille,

Seigneur : et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-temps par leur postérité!
Dom Pèdre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence,
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons :
Vous traciez la carrière où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe, et de nouveau tombent les Africains :
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des alliés;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mère de son trône a passé sur le mien;
Et le même traité qui me donna sa mère
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des combats retardé trop long-temps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,

'a s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

(L'Ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans et les gardes sortent.)

SCÈNE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Ici, madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux ;
Mais je ne pus alors lui refuser la grâce
Que de l'amour d'un père implora son audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge ;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, grâces au ciel, passé mon espérance :
Des Africains domtés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char et gémit dans nos fers ;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie !
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,

Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble, malgré moi, d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche :
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.
S'il résistoit, seigneur?....

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant, de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.
S'il résistoit, seigneur?....

ALPHONSE.

S'il résistoit, madame?
De quelle incertitude alarmez-vous mon âme!
Mon fils me résister! Juste ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils.
S'il poussoit jusque-là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois;
Que lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple,
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
Mais, madame, écartons de funestes images.
D'un coupable refus rejetez ces présages.
Je vais à la princesse annoncer mon dessein;
Et j'en avertirai mon fils en souverain.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence:
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma cour, ses yeux, toujours distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce, éclaircissez de trop justes alarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes?

A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau ?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère ?
Les cœurs à son aspect partagent mes transports ;
La nature a pour elle épuisé ses trésors :
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure empreinte sur son front.
Me devoient-ils encor laisser craindre un affront ?

INÈS.

Madame, croyez-vous le prince si sauvage,
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage ?
Jusque dans ses secrets je ne pénètre pas ;
Mais, avec moi souvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh ! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime ;
Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel ! de moi ?

LA REINE.

De vous-même.

Je vous crois son amante ; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car je veux bien ici vous découvrir mon âme :
Celle qui de dom Pèdre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,

Victime dévouée à toute ma colère,
Verroit où peut aller le transport d'une mère.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux :
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne,
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : sachez ce que le prince pense.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

INÈS, *seule.*

O CIEL ! qu'ai-je entendu ? Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête !
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi !

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, D. FERNAND, INÈS.

INÈS, *à D. Pèdre.*

AH ! cher prince, apprenez tout ce que je redoute......
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PÈDRE, *à D. Fernand.*

(à Inès.)

Veillez-y, dom Fernand..... Madame, quels malheurs

(D. Fernand se retire dans le fond du théâtre.)

M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez, ne tenez plus mon âme suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PÈDRE.

Vous perdue!..... Et pourquoi ces mortelles terreurs?

INÈS.

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs
Qu'en vous donnant ma main prévoyoit ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse:
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur, la reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux!.....
Eh! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse,
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

D. PÈDRE.

Calmez-vous, chère Inès, votre frayeur m'offense.
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

INÈS.

Ah! prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs,
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le savez, l'espoir d'être un jour couronnée

Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet État,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,
Vous savez que, pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein ;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser, en mourant, ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous sauver, et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le ciel, que j'en atteste,
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

D. PÈDRE.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon âme.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes !
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont, pour jamais, l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la reine écouter ma colère :
Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblois pour vous.....

INÈS.

Ah ! cher prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez !
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grâce que de vous exigea ma tendresse.

Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux,
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PÈDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.....
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asile
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas, loin de ces tristes lieux,
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
Il voudra, sans égard, m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose.....
J'en frissonne d'horreur, chère Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;
Et moi, désespéré..... Fuyez, fuyez, madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon âme:
Fuyez.

INÈS.

Non; en fuyant, prince, je me perdrois;

Ce qu'il nous faut cacher je le décèlerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence :
Ne nous revoyons plus, et contraignons nos feux;
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PÈDRE.

J'y consens, chère Inès, Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas ! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PÈDRE.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage:
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi ! me flatté-je en vain, seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père ?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi ?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour ?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
Je sais par quels serments ces nœuds sont arrêtés ;
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frère chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure ;
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure,
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va se rendre :
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre.....

CONSTANCE.

Ah ! de grâce, seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si, depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de père ont dévancé les noms,
Daignez attendre encor.

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux ?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris !..... Hélas ! s'il pouvoit l'être ;
Si, moins digne, seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos ;
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne la crains, seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre et plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flamme ?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon âme.
Des mouvements soudains, inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur ;
Et vous jugez combien, dans mon âme charmée,
S'est accru cet amour avec sa renommée.

Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnants, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin, je l'ai revu triomphant; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs.
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence:
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, seigneur, ce jour où, plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son âme généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille, (car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de père;
Ces noms intéressants flattent déja mon cœur,
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.)
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et quoi que vous pensiez, vous verrez, dès ce jour,
Et son obéissance, et même son amour.....
Je vais.....

UN GARDE.

Le prince vient, seigneur.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Je me retire;
Mais si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire.

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

(Constance sort.)

SCÈNE II.

D. PEDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince; il est temps enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé.
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayiez laissé voir si peu d'impatience;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PÈDRE.

J'espérois plus, seigneur, de l'amitié d'un père.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer, que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!..... A ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère;
Et, si je m'en croyois..... Mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,

D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées,
Qui des enfants des rois règlent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, prince, loin du trône un penser si bizarre;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des États donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix.
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PÈDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'État;
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous dire, seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi:
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?.....
Déja de mes discours frémit votre corroux;
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux:
Prêtez à mes raisons une oreille de père.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse

Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fond de mon cœur vous oppose à regret ;
Et, cependant il faut que je vous le révèle,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle,
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si, depuis mon enfance,
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique ;
Épargnez-moi de grâce un ordre tyrannique ;
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime ; et déja d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur, trop paternel,
N'hésitoit à trouver en vous un criminel.
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ses ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! que devient des rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même ?
Mais, en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,

Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidèle?
Que des fleuves de sang.....

D. PÈDRE.

Ah ! seigneur, est-ce à vou
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes :
Soumettez la Castille; et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon pere!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi. [1]
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux, dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?
N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois

---

[1] *Note de l'éditeur.* Ce vers se trouve dans *le Cid*
acte II, scène VII. Lamotte l'a reconnu dans sa préface
« Je n'ai pas voulu, dit-il, l'affoiblir pour le déguiser. »

Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères:
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y. Quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez:
Aujourd'hui mon sujet, dom Pèdre, obéissez:
Et, sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PÈDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot; je ne le puis.

SCÈNE III.

LA REINE, INÈS, ALPHONSE, D. PÈDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

MADAME, qui l'eût cru? je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je désire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.

Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse ?
Si de sa résistance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, seigneur, vous la voyez....

ALPHONSE.

Inès ?

INÈS.

Moi !

LA REINE.

Le prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévu l'obstacle ; et, depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat, toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs ;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus :
Ils se sont, en secret, long-temps entretenus ;
Et tous deux, confirmant mes premières alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse ; et vous ne croirez pas....

D. PÈDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime....
(A Alphonse.)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même;
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inès n'est point coupable; et jamais....

ALPHONSE.

Taisez-vous.
(A la reine.)
Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PÈDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?
Vous exposez ces jours....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais, ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PÈDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors.... mais je crains bien de revenir coupable.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'en est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi?
Que vais-je devenir? serai-je père ou roi?

Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?....
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.
(Il sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colère,
Vous ne fléchirez point une jalouse mère;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit.... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÈNE VI.

CONSTANCE, LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!....

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.
J'ai vu sortir le prince enflammé de colère,
Et la même fureur éclate au front du père.
De quels malheurs?....

LA REINE.

Le prince ose vous refuser!

(Lui montrant Inès.)

Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser....

(Aux gardes.) *(A part.)*

Gardes, conduisez-la.... Ma fille est outragée,

Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins :

Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne.... Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violents que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire.
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends. Qu'on la fasse venir;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle;
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir,
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret:
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appât perfide.
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider, aux dépens de sa vie,
Celles que séduiroit son audace impunie?

De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fière sujette
Des enfants de ses rois médite la défaite;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfants de ce funeste écueil;
De ces fières beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir, et mon premier transport
Avec vos sentiments n'étoit que trop d'accord;
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvements d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(*La reine sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE, *seul.*

O CIEL! tu vois l'horreur du sort qui me menace.
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir, malgré moi, sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux.

Qu'il perde son amour en perdant l'espérance.
Protège, juste ciel, daigne aider ma prudence!

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt, dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille;
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ses transports furieux
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître;
Quoi qu'il en soit, enfin, je veux bien l'ignorer:
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien cru, seigneur, d'un monarque équitable
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable;
Que lui-même, plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point....

ALPHONSE.

Inès, écoutez-moi.
De vos nobles aïeux je garde la mémoire.
Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire.
Votre sang, illustré par cent fameux exploits,
Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.

Surtout à votre aïeul, guide de mon enfance,
Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance :
C'est ce sage héros qui m'apprit à régner ;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que, dès mes jeunes ans, je dus à sa vieillesse ;
Et vous-même jugez, par d'illustres effets,
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang ; il vous aime, madame ;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme.
Je vous donne à ce prince, et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidèle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance :
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense.
S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien :
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois, pour unique faveur,
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.

Eh ! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour....

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe ; ce discours confirme mes alarmes ;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi ! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,
Et c'est contre son roi vous qui le soulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur :
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur ;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée ?

INÈS.

O ciel ! que pensez-vous ?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,
Téméraire ! tremblez, n'espérez point de grâce ;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace.
C'est votre même aïeul, dont je vante la foi,
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi ;
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.....

Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCÈNE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah ! seigneur, prévenez la dernière disgrâce :
Le coupable dom Pèdre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'élève une clameur rebelle :
Chaque moment grossit la troupe criminelle ;
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel ! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde !
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir !
C'en est fait ; allons donc me perdre ou le punir.
(à la reine.)
Vous, retenez Inès.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voila donc votre ouvrage,
Perfide !

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiète;
Si dom Pèdre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle! quand c'est vous qui le forcez au crime,
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que, du moins, par l'espoir vous avez enhardi?.....
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit, ou non, l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De dom Pèdre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je?... O ciel! c'est l'infant que je vo
O désespoir! sachons ce que devient le roi.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, INÈS.

D. PÈDRE, *l'épée à la main.*

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
Je puis, ma chère Inès, dérober votre vie:
Venez.....

INÈS.

Qu'avez-vous fait, prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! dom Pèdre, l'objet d'une flamme si belle
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.....
Mais qu'aperçois-je? ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis! dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

D. PÈDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur!
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père
A nos premiers efforts opposer sa colère,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et, sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre père, et courez le défendre;

Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux:
Méritez votre grâce, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PÈDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté:
Je ne crains que pour vous un monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace,
Et je reviens alors lui demander ma grâce.
J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah ! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux et j'y suis votre otage.

D. PÈDRE.

Quoi ! barbare ! osez-vous refuser mon secours ?

SCÈNE VII.

CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

CONSTANCE, *à D. Pèdre.*

Ah ! dom Pèdre, fuyez : il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible : il vient; et sa colère aigrie,
S'il vous voit.....

D. PÈDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse ? et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pèdre a si peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps ; hâtez-vous et fuyez :
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale.....
Fuyez, vous dis je encor, fût-ce avec ma rivale.....
O ciel ! le roi paroît.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LA REINE, GARDES, CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

ALPHONSE, *à part, sans voir D. Pèdre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
(*l'apercevant*)
Rien ne peut te sauver.. Mais je vois le perfide...
(*à D. Pèdre.*)
Eh bien ! ton bras est-il tout prêt au parricide ?
Traître ! rends ton épée, ou m'en perce le sein :
Choisis.

D. PÈDRE.

Ce mot, seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible :
Je ne connois que trop votre cœur inflexible ;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.

Disposez-en, seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé:
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé;
Et je la déroboi s au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et, bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque:

(montrant la reine.)

Délivrez-la, seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit.....

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins:
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PÈDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée,
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée.
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison:
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison.
Par des torrents de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès, n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'État,
Punir sur mille cœurs cet énorme attentat,
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.....
(à D. Pèdre.)
Fils ingrat et rebelle ! où réduis-tu ton père?.....
(à part.)
Faudra-t-il immoler une tête si chère?.....
(à la reine.) *(à Constance.)*
Rentrez avec lui..... Ne suivez point mes pas:
Dans ces affreux moments je ne me connois pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amène mon fils.

(Le garde sort.)

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Que mon âme est émue !
Quel sera le succès d'une si triste vue !
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois,
Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois !
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance,
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu sitôt égaler les heros
Que pour avoir à perdre une tête si chère !
N'étoit-il donc, ô ciel ! qu'un don de ta colère ?.....
Seul, tu me consolois, mon fils, et, sans chagrin,
Je sentois de mes jours le rapide déclin.
Dans un digne héritier je me voyois renaître :
Je croyois à mon peuple élever un bon maître ;
Et de ton règne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et leur bonheur.

Que devient désormais cette douce espérance ?
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance ;
Ton père et tes sujets vont te perdre à la fois :
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.....
Ta mort !..... et cet arrêt sortiroit de ma bouche !
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner ; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon âme,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse ;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur, sans pouvoir me haïr.....
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire ?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que père ?
Ah ! ce nom doit céder au sacré nom des rois.
Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice :
Effrayons mes sujets de toute ma justice ;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Pèdre.*

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre :
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre ;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.

Vous pouvez cependant mériter votre grâce :
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous ;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre : un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'est moi qui vous en prie ; et dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin ; dégagez ma promesse.
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse ;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PÈDRE.

Connoissez votre fils, seigneur : malgré son crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler :
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains point la mort ; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentiments ; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh ! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine ?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide :
Raffermis ma justice encore trop timide ;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PÈDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PÈDRE.

Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PÈDRE.

Elle m'est donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux gardes.*

(à D. Pèdre.)

Faites entrer les grands.... Et vous, prince, sortez.

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, et les autres GRANDS du conseil, MANDOCE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Rodrigue et aux grands.*

(Le roi, D. Rodrigue et les grands s'asseyent.)

Que chacun prenne place..... Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis:
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maitresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais, les armes à la main;

Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide,
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine:
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine.....

(A D. Rodrigue.)

Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, seigneur
Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur:
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence:
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports, mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire!
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils.
Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités:
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?

Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, seigneur, par vos empressements
Avec assez d'éclat dégagé vos serments?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet partout des sceptres et des cœurs.
Il force le palais : je conviens de son crime;
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours:
Au seul danger d'Inès il donne son secours.
Amant désespéré, plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inès, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis.
Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais, dussé-je en mourir, sauvez votre soutien :
Sa vie est tout, seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même en vous abusant, est bien digne d'estime.
Votre cœur à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros.....
(*à D. Henrique.*)
Mais écoutons Henrique.

D. HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oui, seigneur; et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre dom Pèdre et moi partageroient leurs pleurs.

Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Par le fer africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, ciel! pourrois-je survivre?
Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
Je sais pourtant, seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense:
Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi,
Et je ne vois ici que ce que je vous doi:
C'est ma sincérité: vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
Dom Pedre par son crime a mérité la mort:
Et les lois, malgré vous, décident de son sort.
La majesté suprême, une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être apaisée;
Et ces droits, qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.
Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Achève.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien, tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne règnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'État aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête!......
Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet ô prodige héroïque!
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique?

(*à D. Henrique.*)

Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur contre la nature même.

(*aux autres grands.*)

Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie:
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que père, il seroit pardonné.
Consolez-vous: songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfants d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi;
Et qu'un sujet rebelle est tyran, s'il est roi.
L'arrêt en est porté: que chacun se retire....

(*à Mandoce.*)

Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.

(*D. Rodrigue, les grands et Mandoce sortent.*)

SCÈNE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

MAIS quel sera le mien ?... Malheureux ! qu'ai-je fait ?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait ?....
Je la puis dônc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine !
Sévère Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue.....
Eh bien ! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE VI.

LA REINE, CONSTANCE, ALPHONSE, GARDES.

CONSTANCE.

SEIGNEUR, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare ;
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu :
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer ? ciel ! et puis-je l'entendre ?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un père si tendre !

Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, seigneur, à la nécessité
De.....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame ? Quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mère !
Je vais le pleurer seul. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah ! si je vous suis chère,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement,
Sauvez un malheureux du coup qui le menace.
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grâce.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(La reine sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès : qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine

(Le garde sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours.
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même!
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÈNE X.

INÈS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dom Pèdre est condamné, madame.

INÈS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous savez mon amour et vous avez pu voir
Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux.
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux;
Mais quel foible secours contre un roi si sévère!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive.
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant.....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher, songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance:
Il me reste, madame, encore une espérance.
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès:
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.
J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux:
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes:
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés;
Et n'importe pour qui: qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu ? Vous êtes outragée,
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée !
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inès ?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amants odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille :
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits :
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste ciel ! quelle paix sanguinaire !
Je leur apportois donc la céleste colère !
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils !
Quoi ! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance ?

Hélas ! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs !
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère ;
Mais, madame, à ce prix qu'elle me seroit chère !

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes :
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh ! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
Dom Pèdre a pu lui seul vous faire cet outrage ;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas,
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien ?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore ?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur ;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LE REINE.

Il en est plus coupable.... O fille infortunée !
A quels affreux destins êtes-vous condamnée !
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi ;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.....
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-temps à se flatter.

Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah ! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux !

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes ?

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE, *à Constance.*

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès : on la conduit ici ;
Mais elle espère en vain..... Laissez-moi ; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

(*La reine et Constance sortent.*)

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'est, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.

(*montrant un des gardes.*)

Mais avant tout, seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille, dès ce moment.....

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

(*au garde.*)

Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.

(*le garde sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime;
Et ce front, tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point : l'inflexible justice
De tous vos sentiments obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste : des rois c'est le devoir suprême;
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas :
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux silence,
Et pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours

C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits ; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux ! ciel ! que viens-je d'entendre ?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur ?

INÈS.

Ah ! seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce :
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace ;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable et sauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort ; mais, seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir :
A mes propres regards j'en suis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, seigneur, je suis une rebelle,
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie ;
Pour le sauver encore, Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus sévères lois :
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois !

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,

Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes serments et les lois.

SCÈNE V.

LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien ! seigneur, suivez vos barbares maximes;
On vous amène encor de nouvelles victimes:
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître ;
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfants, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! et quels discours ! Que d'horreurs j'envisage !

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels.....
(à ses deux enfants.)
Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.....
(à Alphonse.)
D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre:
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grâce d'un héros, leur père et votre fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.

Épuisez sur moi seule un sévère courroux,
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux :
Il mourroit de douleur ; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils : qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel ! quel bonheur succède à ma misère !
Mon juge, en un instant, est devenu mon père.
Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur ?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfants que j'embrasse
Me font déja goûter les fruits de votre grâce :
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les serments, plus puissants que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble ! que deviens-je et qu'est-ce que je sens ?
Des plus vives douleurs quels accès menaçants !
Mon sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines..

(*A la gouvernante.*)

Éloignez mes enfants : ils irritent mes peines.

(*La gouvernante et les enfants d'Inès sortent.*)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe.... J'ai peine à retenir mes cris.

(A Alphonse.)

Hélas! seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE, *à part.*

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux! où fuirai-je? et de tant d'attentats...

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, ALPHONSE, INÈS, D. FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE, *sans voir Inès.*

SEIGNEUR, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi....

D. PÈDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux :
Tu la vois expirante.

D. PÈDRE, *tombant entre les bras de Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÈS, *à D. Pèdre.*

J'éprouve en même tems mon supplice et ma grâce

Cher prince : je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort
Je me vois votre épouse, avec l'aveu d'un père,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

D. PÈDRE.

Votre mort!... Que deviens-je?... A ces tristes accents,
Quel affreux désespoir a ranimé mes sens!
Inès, ma chère Inès pour jamais m'est ravie!
(Il veut se frapper.)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie?

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

D. PÈDRE.

Pourquoi me secourir?
Soyez encor mon père, en me laissant mourir....
(A Inès, en se jetant à ses pieds.)
Que j'expire à vos pieds; et qu'unis l'un à l'autre
Mon âme se confonde encore avec la vôtre.

INÈS.

Non, cher prince, vivez : plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux songez que vous vivez....
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!...
Plus heureuse que moi... Consolez votre père;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère;
Aimez nos chers enfants; qu'ils soient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs?

FIN D'INÈS DE CASTRO.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 6 février 1732.

NOTICE SUR PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Après qu'il eut achevé ses études aux Jésuites de la même ville, ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais ne s'y sentant pas de vocation, il le quitta pour la médecine, qu'il abandonna bientôt pour le barreau. Peu de temps après, ayant perdu son père, et en même temps sa petite fortune, il alla chercher à Paris les moyens de subvenir à ses premiers besoins. Des recommandations, ou plutôt la beauté de son écriture, le firent entrer chez le chevalier de Belle-Isle, où il fut employé à copier des manuscrits. Cette occupation étant trop peu lucrative, Piron travailla pour le théâtre de la Foire, et y obtint de grands succès. Ce ne fut qu'en 1728, le 11 octobre, qu'il donna son premier ouvrage pour le théâtre français, l'*École des Pères*. Encore fallut-il qu'il changeât ce titre, que les comédiens refusèrent d'admettre, sous prétexte qu'il étoit trop commun. Ce fut sous celui des *Fils Ingrats* que l'on joua cette comédie, qui eut vingt-trois représentations. Deux ans après, Piron donna *Callisthène*, tragédie,

qui n'obtint qu'un médiocre succès, et ne fut jouée que neuf fois. Le 6 février 1733 parut *Gustave-Wasa*, tragédie, dont la réussite fut des plus complètes pendant vingt représentations.

L'*Amant Mystérieux*, comédie en trois actes, qu'il donna le 30 août 1734, ne fut pas si heureuse; il la retira le lendemain de la première représentation, se consolant de cette chute par le succès des *Courses de Tempé*, pastorale en un acte, qu'il avoit fait représenter le même jour, et qui fut donnée dix fois.

Ce fut quatre ans après qu'il fit jouer la *Métromanie*. Ce chef-d'œuvre de tous les temps fut donné pour la première fois le 10 janvier 1738, et eut vingt-trois représentations de suite.

Fernand Cortez, tragédie, et dernier ouvrage de Piron, ne fut pas bien accueillie. Les comédiens l'engageoient à y faire des changements, et lui citoient Voltaire pour exemple. *Parbleu, messieurs*, leur répondit-il, *je le crois bien; il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.*

Piron ne fut point de l'académie française. Il venoit d'être élu d'une voix unanime, lorsque l'abbé Boyer, évêque de Mirepoix, ayant porté au roi une ode licencieuse que le poëte avoit composée dans sa jeunesse, sa majesté ordonna que

l'on fit un autre choix. Voulant cependant dédommager l'auteur de *Gustave-Wasa* et de la *Métromanie*, il lui accorda une pension de mille livres sur sa cassette.

Piron mourut à Paris le 20 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suède.

CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norvège, usurpateur de la couronne de Suède.

FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.

ADÉLAÏDE, princesse de Suède.

LÉONOR, mère de Gustave.

CASIMIR, seigneur Suédois.

RODOLPHE, confident de Christierne.

SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.

OTHON, capitaine des gardes de Christierne.

Gardes de Christierne.

La scène est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

ODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton roi ?
e Christierne absent révère-t-on la loi ?
, tandis que Stockholm exige ma présence,
e Danemarck en paix souffre-t-il la régence ?
reine.....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
eut-être enlève un sceptre au monarque du nord.
u sénat mécontent l'autorité jalouse
e ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse ;
peine a-t-il en main le timon de l'État
ue le peuple, sous lui, respire l'attentat,
eite d'invasion, de puissance usurpée,
e qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée ;
, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
rétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort : sa chute et décide et prononce ;
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce :
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile ;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler,
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause ;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux dès long-temps méditoit l'infortune;
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde, en effet, seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.
Adélaïde.....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle !

CHRISTIERNE.

Oui ; la fille de Sténon,
éritière du trône, attachée à Gustave,
romise à Frédéric, détenue en esclave,
este unique et plaintif d'un sang que j'ai versé :
oilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

sa possession, seigneur, vous est si chère,
ourquoi permettre donc que Frédéric espère ?

CHRISTIERNE.

élas ! souvent ainsi, nous-mêmes, contre nous,
u sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
iste punition de la façon barbare
ont ma rage accueillit une beauté si rare !
coute ; et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
u'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
ar un dernier assaut, cette ville emportée
ouvroit de ses débris la mer ensanglantée :
a vengeance y faisoit éclater sa fureur ;
t le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
e palais renfermant de nombreuses cohortes,
ous y courons ; la hache en fait tomber les portes.
entre. On fuit devant nous. Le sang coule ; et nos cris
ont voler la terreur sous ces vastes lambris.
ourante, entre les bras d'une femme éperdue,
délaïde alors fut offerte à ma vue.
a pâleur, à mon œil de colère enflammé,
éroba mille appas qui m'auroient désarmé.
'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
ue le reste d'un sang funeste à ma famille :

Les armes de son père ont fait périr mon fils,
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournai les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée:
Mais on adore ici le sang dont elle est née.
Il étoit important de tout pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier.
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'État et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines,
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des grâces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment,
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance

De quoi pouvois-je alors en effet me flatter ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette âme inflexible,
Que de loin dominoit un rival invincible ?
Je n'osai donc parler : mon feu se renferma ;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive ;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine ;
Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidèle,
Mais il est adoré dans le parti rebelle,
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen !
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible ;
Et surtout au moment qu'environné d'amis,
Son amour offensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse.
Cependant, sous le joug ramenant le Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :

Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorants où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute et vois tout; ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-la de sa prison passer en ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire......
Va; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

(Rodolphe sort.)

SCÈNE II.

CHRISTIERNE, *seul.*

Des faveurs que le ciel m'annonce ou me prépare,
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siegent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante.
Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objets de crainte ou de guerre éternelles
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?

J'ai domté les premiers ; et les autres, cent fois
D'un châtiment sévère ont ressenti le poids.
Deja, si je n'accours, l hydre est prête à renaître.....
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître ;
Redoutez un courroux trop souvent rallumé :
Traîtres, je serai craint, si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, CASIMIR, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Frédéric.*

Frédéric, savez-vous le destin de la reine ?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend ; et le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi,
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! je le désavoue, et je n'ambitionne.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant*

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible.....
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours, et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse,
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux.....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir?
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide:
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre!... Quoi! Gustave?...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Est tombé sous les coups
D'une secrète main, vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.

Du reste, vantez-lui vos soins officieux :
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir... Mais plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon âme dès long-temps, seigneur, vous est connue :
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain ! et je suis son sujet... Lui mon maître !
Ah ! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé :

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas ! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime ?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux :
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
Je cédai, sans effort, des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable ;
Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime ;
Que de moi la princesse apprenne son malheur ;
Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur !...
Évitons-la ; fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
Et, quand je le voudrois, serois-je assez tranquille ?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi !
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

(Casimir sort.)

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, LÉONOR, FRÉDERIC.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive;
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame; vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non, sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance:
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! Ah! seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.

Vous aimez, dites-vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes;
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a su plus noblement agir;
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.....
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer:
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
« Il sera mon vengeur; soyez sa récompense..... »
Cet ordre, mes serments, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits. J'en compte encore un : son malheur.
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique.....
Exil où mon image est sa ressource unique.
Cela seul en mon cœur a droit de le graver,
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.

Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire,
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre : il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! Quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, madame, et vous savez.....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.....

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage!
Adieu.

LÉONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE, *à Frédéric.*

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort!

(Frédéric sort.)

SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A CE comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame ; et par vos soins je m'y vois arrivée.
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas :
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie ?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une âme plus virile :
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille ?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour !

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule ?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos premiers serments.

ADÉLAÏDE.

Ah ! le prince eut toujours de nobles sentiments :
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui, mais, madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.

Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'évènements semblables
Le peuple a, de tout temps, donné cours à des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au dehors,
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre, où je perdis son père,
L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit... Que dis-je ? il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadème,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parents pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue.
Vous aurez, jusque-là, suspendu mes tourments.
Puisse l'effet répondre à vos pressentiments !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CASIMIR, *seul.*

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici, bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire.....
(Portant la main sur son épée.)
Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc.....

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah! seigneur, où courez-vous? d'où n
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur.....

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur.

Casimir, c'en est fait ! j'ai part au parricide !
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour : elle croit que j'espère,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentiments d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas ; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable :
A sa honte, à la mienne il veut etre obéi ;
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Et c'est là le sujet de mon emportement !
Je courois la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ;
Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi :
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée :
De douleur, de dépit je me sens l'âme outrée :

C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime :
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur, abattez qui vous brave :
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel et les vœux de la terre.....
Que dis-je ? le tyran n'est-il pas déposé ?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé :
La clameur vous couronne, et la flotte informée
Déja du même zèle est sans doute animée.
Eclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin ;
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi :
Trop content si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime !

FRÉDÉRIC.

Adieu..... Le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux

(Il sort.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

Devrois-je d'un défi favoriser le traître ?.....

(à Gustave, en mettant l'épée à la main.)

Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours :
Je ne t'imite point, lâche ! défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête, ouvre les yeux, Casimir ; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux !

CASIMIR, *se jetant à ses genoux.*

Que vois-je ? quel prodige !... Ah ! seigneur, est-ce vous,
Vous de qui la Suède a pleuré la disgrâce ?

GUSTAVE, *le relevant.*

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi !.....
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous vivant ! vous ici ! vous dans le palais même
D'un barbare qui va partout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin !

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose ;
Sois tranquille : j'espère encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais rentre en ma confidence....
Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,
Ami; Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Eh! quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.
De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentiments une âme inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible ?
Non, seigneur, non ; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné ;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront ; mais le motif est beau :
Vos amis sans cela seroient tous au tombeau.
Je flattois, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence ;
Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi
Ceux que vous avez crus plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, et désormais n'ayons l'âme occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir ;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Dans le piège mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie ?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé.
Rappelons-nous ici ma première infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune.
A la cour du tyran, Gustave, ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dût révérer la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,

Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages :
Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre,
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du Nord, du fond de ses frimas,
Je sus faire sortir des hommes, des soldats ;
Et même des amis généreux et fidèles,
À ne le pas céder aux âmes les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens ; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.
À peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelque succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que pour vaincre il fallut disparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître !)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible :
Travesti, mais des miens partout l'âme invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement ;
Et Gustave à couvert triomphe impunément :
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même :

Là je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mère plaintive,
Tout m'émeut, tout retrace a mon âme attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours
Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours :
Et juge de ma tendre et vive impatience,
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis ; mon aspect les anime.
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse ;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer :
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Eh ! ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non ; lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,
Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Fréderic,
Ami, j'y réfléchis : dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent;
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.
Du tyran qui le sert il déteste l'appui :
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui ;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'âme!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous :
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une âme et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre.

Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice!
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime; on l'eût plaint: il m'eût fait oublier.
Déja, peut-être.... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir et de n'en craindre plus.
(Casimir sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, *seul.*

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde...
Je tremble.... Voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du Nord!
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,
Jusque dans son palais, vient braver Christierne,
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne!
De quoi jaloux, encor? J'en rougis; mais, hélas!
Tendre, et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît..... gardons que ce trouble n'éclate!

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Quel air tranquille et fier ! Je vois ce qui la flatte :
Elle croit qu'on la trompe ; et loin de renoncer.....
(*montrant Gustave.*)
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer ?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui, seigneur. Triomphez ; et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin !

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir ;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me sens une âme au dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisements de ce chef téméraire
A tes yeux vigilants n'ont donc pu le soustraire ?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? dans quel temps ?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux ?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant, peut être,
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes..... Poursuis... Comment triomphas-tu ?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

(à Gustave.)

J'aime sa noble audace !..... Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé :
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie ;

Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet de sa poche, et le présentant à Christierne.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui, moi-même, à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait.
(Prenant le billet.)
Je connois sa main; donne.... Oui, c'est elle, en effet.
(Il lit.)
« Adieu, princesse infortunée!
« La victoire n'est pas du plus juste parti:
« Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs:
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due.
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
(à Gustave, en lui rendant le billet.)
Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grâce à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

(Gustave sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave: elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Non, Rodolphe; demain
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.

Frédéric y renonce. Osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède;
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaide, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien. Daignez plaire; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse.....

Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je regne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux ne désarment-il pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas.
L'un ou l'autre, peut-être, adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme:
D'un amant couronné tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Eh qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.

Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la princesse, expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans les ressentiments qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;

Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.
Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire,
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va... Mais auparavant,
À quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Plus d'avis,

Ni de retardements. Je le veux; obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! chère Sophie, après tant de misère,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père?
Je partage avec toi... Mais je vois à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deuil et le ravage :
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-temps par la main des bourreaux!
Mon père fut du nombre, et je viens de l'apprendre;
Mais en vain je demande où repose sa cendre,
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie.
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature;
Car, enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour.

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière:
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,
Et qu'à ce défenseur, long-temps victorieux,
On arrache la palme et la vie à nos yeux!
Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande âme abattue...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

(Sophie sort.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, *seule.*

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini...
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère?
O mort! ô seul asile...

SCÈNE III.

LÉONOR, ADÉLAIDE.

LÉONOR.

Ah! ma fille!

ADÉLAÏDE.

Ah! ma mère!

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices!

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai crus plus propices!

ADÉLAÏDE.

Pressentiments trompeurs!

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE, *à part.*

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LÉONOR, *à part.*

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur, ne l'oubliez jamais:
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime?
Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance:
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurois la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentiments si doux:
Ils faisoient notre joie. Ah! madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire!
Qui seroit-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux.

LÉONOR

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.

h! que, vous voyant libre et moins tyrannisée,
trangement tantôt je m'étois abusée!
de justes remords j'imputois sa douceur;
ais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur:
e craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
us rien qui maintenant le force à vous contraindre.
ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État,
u'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE, *voyant approcher Rodolphe.*

adame, attendons-nous à quelque ordre sinistre.....
e tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ADÉLAIDE, LÉONOR.

ODOLPHE, *à Adélaide, dont il a entendu les derniers mots.*

ON, madame; le roi veut faire désormais
la sévérité succéder les bienfaits.
n ce jour, où tout prend une paisible face,
veut que le passé se répare et s'efface;
u'avec la liberté vous repreniez vos droits,
t que votre bonheur couronne ses exploits.
a garde qui vous suit n'est déja plus la sienne:
e palais reconnoît en vous sa souveraine.
ommandez-y, madame; et remplissez un rang
u la vertu vous place, encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
tout dans ce palais se doit assujettir,
j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir.

Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet Empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour.
Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,
L'asile et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser.
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadème;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir ?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violen
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits :
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.

ais quel temps choisit-il pour en former les nœuds ?
u'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
u'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
oute pudeur en lui, toute humanité cesse;
ravera-t-il un peuple encor mal asservi,
dolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
ui pour premier trophée, à cette horrible fête,
e Gustave égorgé verra porter la tête ?
ue ces restes sanglants, nos cris, notre fureur,
oient au Néron du Nord des sources de terreur !

RODOLPHE.

éprimez, Léonor, une audace inutile;
u vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille:
t du vaincu la tête exposée en ces lieux
'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR, *à part.*

iel vengeur ! se peut-il que ta justice endure
'un semblable vaincu le malheur et l'injure ?.....
(*à Rodolphe.*)
e ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom ?
éméraire ! en nommant le gendre de Sténon,
especte d'un héros l'auguste caractère,
urtout, en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

ous sa mère ?

ADÉLAÏDE, *à Léonor.*

Il manquoit cette horreur à mon sort :
ous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

on, madame; le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
e réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chère.

Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.....
(*appelant.*)
Gardes!

SCÈNE V.

GARDES, ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

ADÉLAÏDE, *à Rodolphe.*

Qu'oses-tu faire? Est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR, *à Adélaïde.*

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offriroit une grâce inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs....
(*Voyant que Léonor se dispose à sortir avec les gardes.*)
Eh quoi! vous me laissez désolée et confuse?
A mes embrassements ma mère se refuse?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous?... Eh bien! je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la dernière fois.

Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets, prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un père, d'un époux:
Pleurez-les, pleurez-moi; vengez-les, vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidèle à l'amour que vous m'avez jurée.....
Vous le serez; c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi....

(à Rodolphe.)

Adieu... Fais ton devoir.

RODOLPHE, *aux gardes.*

Gardes, qu'on la retienne.

(Léonor est emmenée par les gardes.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, ADELAIDE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas,

On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même:
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main.
Ses derniers sentiments s'y font assez connoître.
(voyant approcher Gustave.)
Un des siens vous l'apporte... et je le vois paroître...
Je vous laisse.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE.

GUSTAVE, *à part.*

J'AI vu tout ce que j'avois craint.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au temple, où tout est prêt, ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans tourner les yeux vers Gustave.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur, jusque-là, n'est digne que d'envie,
Madame; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.
Il croyoit.....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Vous avez un billet à me rendre?

GUSTAVE, *lui donnant le billet.*

Oui, madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos serments affranchi vos appas;

Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.....
(Elle ouvre le billet.)
C'est lui-même..... Écoutons un amant qui n'est plus.
(Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.)
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
« Régnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
(à part, après avoir lu.)
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!.....
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide?
Injuste Frédéric! est-ce là ta vertu?
Ton rival expiroit; de quoi te prévaux-tu?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre:
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre....
Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé:
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre;
Et, m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit....
(à Gustave, qui s'est jeté à ses pieds.)
Reprenons le récit que ma douleur exige.....
Dites-moi..... Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah ! je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens ?
Cruel ! je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue !

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame ; si j'accorde au vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autre vainqueur que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés.....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Songez, et voyez où vous êtes.
Si quelqu'un.....

GUSTAVE, *l'interrompant à son tour.*

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée,
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs !

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs ;
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie :

Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Ah ! qu'un moment plutôt mon amour offensé
A cette jalousie, injuste et criminelle,
Opposoit un témoin bien cher et bien fidèle !

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu ?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez : je vous venge ; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé ;
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire ;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit, aux siens,
Immoler les auteurs de vos jours et des miens....

(*la voyant toute en pleurs.*)
Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas :
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ? Eh quoi ! ma mère vit ?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue ;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé ;
Et déja dans la tour elle rentre peut-être.

SCÈNE VIII.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE.

CASIMIR, *à Gustave.*

J'APERÇOIS Frédéric, seigneur ; il va paroître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah ! Casimir, qu'ai-je appris ?..... Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE, *voulant le suivre.*

Gustave ?....

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

(*Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.*)

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, *seule.*

Il m'échappe !... Imprudente ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Mais que devois-je faire ?.... O fatale journée !
Par quels événements seras-tu terminée ?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez.....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Ne me reprochez rien,
Madame, cet amour se justifiera bien.
De votre hymen en vain la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordonne !.... Oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.

L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même :
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit......
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi ; je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile ;
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame ; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaisse enfin ma gloire et le bonheur de tous !

ADÉLAÏDE.

Non ; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue !
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, seroit-elle la mère ?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez.....
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,

Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance ?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Laissons là mon départ ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Eh! dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;
Mais, presque sur-le-champ, l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;

Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et, de-là, devant moi fais paroître sa mère....
(voyant entrer Frédéric.)
Voici le prince... Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.
(Rodolphe sort.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eut dans son malheur.

N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé; (puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!)
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé!

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette âme hautaine.

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis ;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain ; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé ; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint ; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance :
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour, d'ailleurs, se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur ; je vous crois : je l'ai mal entendue.

Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.
Je le veux ; mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté ?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence ?
Ah ! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chère ; oui, seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois ; je le répète encore :
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux.
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies ;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs.
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois, enfin, je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare !
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes, et nos rois et nos premiers sujets.
Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée ;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus :
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurois déja dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Eh ! pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous ?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.
(Voyant l'étonnement de Frédéric.)
Je l'épouse... D'où vient cette surprise extrême ?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi ? (moi pour qui son cœur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace ;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer....
Quoi ! seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes ?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême,
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même ?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices ?
Que dis-je ? malheureux dans tous mes sacrifices,

J'adore Adélaïde et j'en suis estimé,
Je survis au rival qui seul en est aimé,
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître,
Seul! je me le défends, et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole :
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

(Il veut sortir.)

CHRISTIERNE, *le retenant.*

Demeurez. Je ne veux vous perdre, ni vous craindre;
Mais j'ai, de mon côté, comme vous à me plaindre,
Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit où vouliez-vous aller?...
(Appelant.)
Gardes!

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protège Adélaïde, en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

(Frédéric sort.)

SCÈNE III.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas; allez : qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi! devois-je encor souffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect; tout vous doit l'être ici,
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier inconnu....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Etoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! D'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens, qui gardoit Léonor.
Dans ses empressements pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même:
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagème.
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen.... Tu m'amenois sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet évènement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que, cependant, l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.....
Elle entre.... Va, cours; fais tout ce que je t'ai dit.
(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE V.

LÉONOR, SOPHIE, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Léonor.*

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme, en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent;
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse;
Car exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens : songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous; il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise :
A mes intentions rendez-la plus soumise;

En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran! que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirois, après un long orage;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? nous pleurons, moi, Gustave et son père
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous,
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage?
Eh! pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin?
Le ciel favorisa mes armes légitimes :
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a pas trempé.
Suis-je son meurtrier? Veut-on que je réponde
D'un coup?....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mérites-tu, lâche! qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,
Et son assassin vient t'en demander le prix?
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.

Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourments ignorés:
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
Nous prouvent....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

J'y consens; qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers....
(Appelant.)
Rodolphe, paroissez.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *enchaîné;* RODOLPHE, GARDES, CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE, *à Léonor, en lui montrant Gustave.*

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?....
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis!....
(Aux gardes.)
Qu'on l'immole: frappez.

(Un soldat lève le sabre sur la tête de Gustave.)

LÉONOR, *au soldat, en reconnoissant Gustave.*

Arrête.

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils.

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte;

Mais mon propre péril me défend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux ! fils d'un malheureux père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux ;
Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misere,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mère ?
Que perdez-vous, madame ? un fils déja pleuré ;
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire !
Je perds, avec la vie, une mère, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adelaïde, enfin.
Pour tout laisser.... hélas ! à qui ?

LÉONOR, *tombant évanouie, à Sophie.*

Qu'on me soutienne.

(Sophie la retient dans ses bras.)

GUSTAVE.

Ma mère !.... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine...
(Au soldat qui a le sabre levé sur lui.)
Elle se meurt !....Soldat, frappe ! délivre-moi

De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi :
Frappe.

CHRISTIERNE. *à Sophie, en lui montrant Léonor.*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

(Sophie emmène Léonor.)

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *à Gustave.*

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.

Je te l'ai dit ; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue ;
Tu règnes, et je meurs : triomphe ; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court ; triomphe avec effroi !
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours ; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent....
Que sur un échafaud le tien les en instruise !
(Aux gardes.)
Vas-y trouver la mort. .... Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *à Gustave.*

Ah ! prince infortuné ! quel arrêt ! qu'ai-je ouï ?....
(Se jettant au-devant des gardes.)
Soldats, n'avancez point ; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Adieu, belle princesse !
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh ! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.
(A Christierne, en se jetant à ses pieds.)
Serez-vous sans pitié, seigneur, et ne peut-on....

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon !

CHRISTIERNE, *à Adélaide.*

Que direz-vous pour lui ? vous l'entendez, madame ?

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre âme,
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

ADÉLAÏDE, *à demi-voix.*

Eloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien....
(*À Adélaïde.*)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidèle.
(*Il sort avec Rodolphe et les gardes.*)

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien; et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mère est condamnée;
Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible!
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?

Les droits que la naissance attache à ma personne?
Eh ! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je, un seul instant, regrettés? non, seigneur,
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons, toutefois, si votre âme est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours;
Ou, moins sévère, hélas! terminez-en le cours:
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidèle et magnanime,
A qui ma bouche a fait les serments les plus doux;
Qu'elle-même a déja nommé du nom d'époux.
Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure.
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple...,
(*Appelant.*)
Holà! Gardes.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple.
Contentez Frédéric, et le faites chercher;
Qu'il vienne : sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix, ni liberté.
Nous saurons achever, sans lui, cet hyménée.
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Le nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor et tout votre pays.....

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE, *à part.*
(A Rodolphe.)

RODOLPHE de retour!.... Que viendrois-tu m'apprendre?

RODOLPHE, *en lui montrant une sortie du palais.*

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre:
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi! fuir?

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déja de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable; et, pour tout dire, enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête : il vole, et bientôt....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Qu'il me voie!

(*A Adélaïde qu'il emmène.*)

Je cours le recevoir.... Toi, tremble, et de ta joie
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive, qu'il triomphe, et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *à part.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie....
(*A Rodolphe.*)
Fuis avec elle, ami; ton roi te la confie....
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? suis-je reine ou captive?
Parle; dois-je bénir ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étois dans ce palais, errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événements et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laiser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.

Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric; et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir:
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandois la mort, quand ce prince, en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage;
Partout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace long-temps l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.
Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir émue),
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;

Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abime où je retombe alors....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Non, non; d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née,
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien.
Son sang paieroit bientôt la commune allégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame..... On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE, *à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il l'a vue.*

CASIMIR, Casimir, pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor?.....

CASIMIR, *l'interrompant.*

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait.

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
« Je saurai disperser cette foule impuissante.
« Dans la tour cependant ma mère est gémissante.
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre (ô spectacle où de la cruauté
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,

Et de l'autre déja haussant, pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues;
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu,
Et par un trait lancé ce billet est rendu.

(Il lui donne un billet.)

ADÉLAÏDE, *prenant le billet:*

Ah ! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse !

SCÈNE III.

GUSTAVE, SOLDATS, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet, bas.*

SOLDATS, qu'on se retire, et que le meurtre cesse:
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(à Adelaïde, qui paroît accablée.)

O faveur, que du ciel je n'osois presque attendre !
Que de grâces déja n'ai-je pas à lui rendre?
Madame, vous vivez; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens.
Vous vivez ! quelle crainte en mon cœur est cessée?
Dans quel état affreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé !

ADÉLAÏDE.

Hélas !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie:
Il eût avec le trône abandonné la vie;

Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour:
J'avois à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!....
(*voyant Adélaïde, Sophie et Casimir consternés et pleurant.*)
Mais que m'annonce-t-on? Je ne vois que des pleurs!
(*à Sophie.*)
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie....
(*à Casimir.*)
Casimir... Tout se taît..... Ah! ma mère est sans vie.

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.
(*Elle lui donne le billet.*)

GUSTAVE, *lisant.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère.
« Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.
« Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. »
Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir:
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE, *à part.*

Juste ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui !

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique :
Je pourrois tout encor sur son âme héroïque,
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ? ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh ! qui donc ?

ADÉLAÏDE

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne ?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme......
(à Casimir.)
Va le trouver, ami ; sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste !

Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle!
(Il veut sortir.)

ADELAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère, ni moi?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel! qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déja contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne, au moins, songer
Aux maux ou par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières;

Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé.
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,
Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mère à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein :
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
Pour Stockholm et pour vous, cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards;
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie,
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant :
Mourant si glorieux, je dois mourir content.

Du plus lâche abandon déja l'on me soupçonne :
Sous le fer menaçant la victime frissonne ;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour....

(A Sophie, en lui montrant Adélaïde.)

Adieu.... Retenez-la.

ADÉLAÏDE.

Vainement on l'espère.

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mère?

ADÉLAÏDE.

Non; mais t'accompagnant, je veux....

SCÈNE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR, *à Gustave.*

Régnez, mon fils....

(A Adélaïde.)

Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut alloit coûter de larmes!

GUSTAVE, *à Léonor.*

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois,
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne, laissant une foible espérance,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
Partoit; et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots.

Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde; et me tendant la main,
Honteux de mes liens les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
« Madame, je vous rends à votre illustre fils.
« Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix!
« Allez; et de la paix soyez le premier gage.
« Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
« C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
« Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

CASIMIR, *à Gustave.*

L'allégresse par-tout, seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné devant vous va paroître.
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.

De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, *chargé de fers* ; GARDES, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR.

GUSTAVE, *à part.*

Quel spectacle !... ô fortune ! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice....
(*A Christierne.*)
Tigre, l'horreur, l'opprobre et le rebut du nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort ;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître ;
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Lève les yeux, barbare ! et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
Ces marbres profanés, et ces murs et ces voûtes,
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir ?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déja devroit être assouvie.

Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu!
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage;
Je la satisfais donc : je t'épargne; survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :
Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux.
Exécrable partout, sois partout malheureux;
Partout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice....
(À Casimir.)
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne, et que, dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage....
(Casimir et les gardes emmènent Christierne.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA.

DIDON,

TRAGÉDIE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN,

Représentée, pour la première fois, le 21 juin 1734.

NOTICE
SUR LEFRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan naquit à Montauban le 10 août 1709. Son père premier président de la cour des aides, l'ayant en voyé à Paris pour faire ses études au collège d Louis-le-Grand, il se trouva en rhétorique sous l célèbre P. Porée. Après avoir achevé ses classe avec beaucoup de succès, il suivit l'école de droi l'intention de son père étant qu'il occupât un place dans la magistrature; mais il quitta bientô Thémis pour les muses, et avoit à peine 25 an lorsqu'il donna *Didon*. Cette tragédie, jouée pou la première fois le 21 juin 1734, sous le titr d'*Enée et Didon*, eut quatorze représentations. C succès engagea Lefranc à donner une nouvelle tra gédie sous le titre de *Zoraïde*. Les comédiens l reçurent d'abord avec enthousiasme, mais quelqu temps après ils voulurent que l'auteur la soumît une seconde lecture pour y faire les changement qu'ils lui indiqueroient. Sa réponse fut digne d'u homme de lettres outragé, et dès lors il renonç à travailler pour le théâtre français, et fit pour le Italiens et pour l'Opéra plusieurs ouvrages qu

eurent du succès. Il n'en obtint pas moins dans divers genres de littérature. Reçu à l'académie française en 1759, le discours qu'il y prononça, dirigé contre les nouveaux principes philosophiques, lui attira de puissants ennemis et des tracasseries qui le déterminèrent à se retirer dans ses terres, où il mourut le 4 novembre 1784.

PERSONNAGES.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, chef des Troyens.
IARBE, roi de Numidie.
MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.
ACHATE, capitaine troyen.
ÉLISE, } femmes de la suite de Didon.
BARCÉ, }
ZAMA, officier d'Iarbe.
Gardes.

La scène est à Carthage, dans le palais de la reine.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise ; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrâce.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami !

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi.
Iarbe sur ces bords ! Iarbe dans Carthage !
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer !
Vous, héros de l'Afrique et fils de Jupiter !
Quel important besoin, ou quel malheur extrême
Vous fait quitter ici l'éclat du diadème,
Et pourquoi.....

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime ;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,

Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice....
Que sais-je ?.... n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux !... Qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous aimez la reine ?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amène ?
Vous, seigneur ?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différents.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon ?
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître,
Je te vis détester les crimes de ton maître :
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi ;
On y pleuroit encor le trépas de Sichée.
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés.
Je la vis ; ses beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes :
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes.
Contre Pygmalion je voulois la servir.
A ta reine en secret j'allois me découvrir :
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon âme séduite.

Quelle fut ma tristesse ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violents
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlants.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes misères
Me rendit par sa mort le sceptre de mes pères.
Je passai de l'exil sur le trône des rois.
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvements la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisants d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur au fond de leurs provinces,
Que d'un peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs de jour en jour s'élèvent sur ces bords.
J'apprends que, de son frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie....
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espère
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangère
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi, le plus puissant de l'Empire africain.
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance.....
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglants affronts:
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette superbe reine.

Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas; la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre:
Des refus de Didon j'ai trop long-temps gémi:
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi.

MADHERBAL

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!
Il menace, il gémit: des pleurs mouillent ses yeux!
(à part.)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux!
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!..
(à Iarbe.)
Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi:
Seigneur, fuyez la reine

IARBE.

Achève; explique-toi.
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes;
Achève, Madherbal. Dis-moi tout, si tu m'aimes.

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus!
Vous ne formeriez point des désirs superflus.
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asile,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés.
La reine, dans ses murs à peine encor tracés,

Reçut avec transport un serviteur fidèle,
Et de sa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour.
Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls, par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine.... Ah! c'est trop m'outrager.
Je venois la fléchir; il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-même, indignés contre Énée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée.
Toi-même, verras tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
Ta chute des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal: c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!...
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos désirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire.

Mais si de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidèle.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir....
On ouvre.... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, *suite de Didon dans le fond;* IARBE, MADHERBAL.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un souverain.
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur.
Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse.
De nos vastes États souveraine maîtresse,
En impuissants efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frère éclater le courroux.
Qu'il redoute, lui-même, une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblants
Respecteront vos murs encore chancelants.
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il désire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frère qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance:
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangère?
Faut-il que mes refus excitent sa colère?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi : mais je ne règne pas
Pour donner lâchement un maître à mes États.

IARBE.

Vos Etats?.... Mais, enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez.
Ce rivage et ce port, compris dans la Lybie,
Ont obéi long-temps aux rois de Gétulie.
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre:
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre.
Ministre audacieux, sachez que votre roi,
Sans doute, est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique!

Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant, quelle haine, ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les dieux, ont poussé mes vaisseaux;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes;
Des sables, des torrents et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces États usurpés?....
Mais devrois-je, à vos yeux, rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.
Je règne; il n'est plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance?
Déja prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu; votre injuste réponse
Ne permet plus....

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.

Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre :
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater;
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne sais que trop les raisons.... Mais, madame,
Je devrois respecter les secrets de votre âme.
J'en ai trop dit peut-être; excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zèle a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, MADHERBAL, SUITE.

DIDON, *à part.*

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang?....
Affreux destin des rois!.... Mais la gloire l'ordonne....

(A Madherbal.)

Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'État.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat.
S'ils craignent, c'est pour vous et non pas pour eux-mêmes.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes....

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'il m'aiment seulement : c'est là tout mon espoir.
Malheur aux souverains obéis par devoir!

Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle
Si, dans le fond des cœurs, la haine éteint le zèle?...,
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau :
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, madame...;
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur âme,
Lire leurs sentiments et connoître leurs vœux,
J'obéis à ma reine et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frère
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici les Africains, peuple indomtable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours.
Votre gloire en dépend, encor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre :
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils, autant que je le doi.
Je les ai prévenus.... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul, sans doute, est digne de vous plaire.
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés.
L'étendart de la guerre et le son des trompettes
Vous avertit assez des périls où vous êtes.
Du moins, que votre époux ait plus que des aïeux ;
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux ;
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces.
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes:
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux :
C'est régner sur les rois que de choisir entr'eux ;
Mais choisissez, madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain ?
Iarbe....

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez ; et je rends grâce au zèle
D'un ami, d'un ministre et d'un guerrier fidèle.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.
(*Madherbal sort.*)

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

HÉLAS ! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon âme !
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé ;
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé....

(*à Elise et à Barcé.*)

O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh ! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?
Sujette dans l'Asie et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas.
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet Empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paroît; il charme vos regards.
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie.

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon âme est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour.
Je reconnois sa mère à mon funeste amour.
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite,
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite:
J'ai combattu long-temps, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venoient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.
Enée est dans mon cœur; les remords n'y sont plus....

Hélas ! avec quel art il a su me surprendre !
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre,
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon âme,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux !....

(à part.)

Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême !....

(à Elise.)

Même après le danger on craint pour ce qu'on aime....
e crois voir les combats que j'entends raconter;
e frémis pour Énée et je cours l'arrêter.
'antôt sous ces remparts que la Grèce environne,
e le vois affronter les fureurs de Bellone;
e le suis, et des Grecs défiant le courroux,
e prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Iais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
)ans les murs saccagés de Troie ensanglantée.
'out n'est à mes regards qu'un vaste embrasement ;
 travers mille feux je cherche mon amant.
e tremble que du ciel la faveur ralentie
'abandonne le soin d'une si belle vie ;
Ies vœux des immortels implorent le secours...
'outefois, au moment de voir trancher ses jours
)ans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
e crains également sa mort ou sa victoire.
e crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
 ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir....

(à part.)

ion, à ton sort mes yeux donnent des larmes ;

Mais pardonne à l'amour qui cause mes alarmes:
De ta chute aujourd'hui je rends grâces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux!

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous hait et d'un rival jaloux.....
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance....

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer....
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime?
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourments divers suivent le diadème;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

Tandis que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentiments de mon cœur agité.
En vain à mes désirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour:
Les jeux et les plaisirs règnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine:
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asile, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage.
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur.
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête.....
Eh quoi! vous balancez? Quel charme vous arrête?

Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphants
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappé du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux, conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées.
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ainsi, dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent partout la Grèce.
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.

Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asile et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice.
Le malheur, votre exemple en ont fait des héros:
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos désirs et vos pas:
Un soin plus séduisant.....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas;
Je brûle pour Didon. Sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime!
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne;
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne.
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens.
L'un à l'autre connus par d'affreuses misères,
Le destin nous rassemble aux terres étrangères;
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?

Que dis-je ? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon âme incertaine.
Ses regards, ses discours, garants de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,
Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse.
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême!
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;
Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir.
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure:

Il croit que chaque instant retarde ses destins,
Si la gloire une fois.....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh ! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine....
Je la vois.... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(*Achate sort.*)

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON, *à Énée.*

SEIGNEUR, il étoit temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien:
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage.
Je termine vos maux: vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon âme!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!

(*à part.*)

Quoi ! je serois à vous ?..... Espoir trop enchanteur,
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur ?...

(*à Didon.*)

Mais ma crainte peut-être en secret vous offense :
Pardonnez ; le malheur nourrit la défiance.....
Ah ! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi.....

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, seigneur ? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle ;
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma princesse.....

(*Il hésite.*)

DIDON.

Achevez. Vous me faites trembler.

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si long-temps à ses vainqueurs funeste.
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens, sur mes pas, veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs désirs.
Leurs chefs osent déja condamner mes soupirs.
Je tremble que du ciel les sacrés interprètes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,

Et qu'un zèle indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire ;
Il soumet aisément le crédule vulgaire ;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cède, sans la connoître, à la religion,
Et se fait un devoir de la rébellion.....
Ah ! si le même jour où mon âme contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,
(Voyant Didon changer de visage.)
Une gloire barbare..... Hélas ! vous frémissez !

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel ? Quel funeste langage !.....
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi ! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets ?
Je voulois les combler et de biens et de gloire ;
Ils veulent donc ma mort ?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre âme est déja possédée.....
Je vous quitte : il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens.
Mais dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,

Ni les dieux offensés ni le destin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.
(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Élise.*

ÉLISE, que deviens-je et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon âme interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! O ciel!.... Non, non, je ne puis le penser.
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?....
(A part.)
Est-ce toi, peuple ingrat?.... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez, sans pitié, mon âme infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!.... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat....

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée!
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah ! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent.
Assez et trop long-temps leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance ;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon âme s'éclaircisse....
J'y vole.... Un seul instant redouble mon supplice....

SCÈNE IV

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

Mais, que nous veut Barcé ?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame : il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi ! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse ?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir ;
Et peut-être mes pleurs.... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne !...

(A Élise.)

Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connois quel est le sort d'un roi.
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse.
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers.....
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers....

(A Barcé.) *(A Élise.)*

Appelez ce Numide.... Et vous qu'on se retire.

(Barcé sort d'un côté, et Élise d'un autre.)

SCÈNE V.

DIDON, *seule.*

Que vient-il m'annoncer?.... Que pourrai-je lui dire?

SCÈNE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié.
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage;
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins, si votre cœur, sans désirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte!....
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux....
Achevez, sans rougir, ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique et couronnez Énée:

Il sera votre époux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens....

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez, cependant, rejoindre votre maître;
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix :
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez, sans doute,
Éclater des fureurs que pour vous je redoute....
Vous épousez Énée! et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel....
(À part.)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

À ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe?....

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle! c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis, vos malheurs firent taire mes feux....
Un autre parleroit des tourments rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse.
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé;

Peut fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats.
Dites un mot, madame, et je vole aux combats.
Je domterai, s'il faut, l'Afrique et votre frère;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux....
Mais, quoi! je connois trop cette vertu sévère
Dont votre auguste front porte le caractère:
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maitre de tant d'États doit l'être de son âme.
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'Olympe révère.
J'admire vos exploits; votre amitié m'est chère;
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvements du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,

Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport :
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

IARBE, *seul.*

Dieux ! quel trouble est le mien! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains, peut-il durer encore?

SCÈNE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous.
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus....

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus temps de feindre :
Iarbe est découvert; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine....

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?

La rage et le dépit me font verser des pleurs.
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?....
Et toi qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possède :
Une prompte vengeance en est le seul remède.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu ;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne :
Un excès de foiblesse est indigne du trône.
Je sais qu'un souverain, un guerrier, tel que moi,
N'est point fait pour ceder à la commune loi ;
Qu'il faut ; loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il règne avec courage :
Et qu'un grand cœur, enfin, devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir peut-être ;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître....
Que dis-je ! la fureur ne peut-elle à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour ?
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos ;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus, que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.

Ah ! si votre âme en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur !
Ils arment vos sujets ! Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front ?
Songez....

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine; un autre me l'enlève.
Ah ! s'il faut malgré moi que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement....
(A part.)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse ?
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles États ?
J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate ! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh bien ! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant.
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime,
En amant furieux plus qu'en roi magnanime.
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle;

Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh ! que m'importe à moi ce frivole murmure,
Pourvu que ma vengeance efface mon injure !
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers ?
Eh ! crois-tu que le Dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangère
Au sang de Jupiter indignement préfère
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie ?
J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour,
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main
Jusque dans ces palais me frayer un chemin.
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie :
Dans ses déserts brûlants j'armerai la Nubie ;
Des peuples inconnus suivront mes étendards :
Un déluge de feu couvrira vos remparts ;
Et si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADHERBAL, *seul.*

Juste ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs !...
(Apercevant entrer Élise.)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs ?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame ; c'en est fait, Iarbe court aux armes.
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçants ;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

À de pareils transports la reine a dû s'attendre.
Je courois, sur vos pas, la chercher en ces lieux.....
(Voyant paroître Didon.)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON, *à Élise.*

Ah ! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déja fait dresser des autels :
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels....
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi.....
Et ce moment peut-être est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins:
L'amour a ses moments, l'État a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre âme,
Ou du moins quelque temps balancer votre flamme.
Avant que votre cœur, pour la dernière fois,
Aux yeux mêmes d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire en ministre fidèle
Tout ce que m'inspiroient votre gloire et mon zèle;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur.

Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son âme est engagée,
Résister trop long-temps ce seroit le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée:
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais, quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point: instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure.
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément;
Et, si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage....

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici! Qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples:
La cour de plus d'un prince en offre des exemples;

Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?...

(*A Madherbal.*)

Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez; et que ma garde assure sa retraite;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.

(*Madherbal sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

AH! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...

(*A part.*)

Qu'il tarde à revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Enée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCÈNE VI.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en apercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

Dieux ! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons.... Mon destin va donc être éclairci !...
(*A Enée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, seigneur ?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir....
Mais que dois-je penser ? Je vous entends gémir .....
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah ! de trop de soupçons mon âme est dévorée....
Seigneur !.....

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné :
Vous voyez des mortels le plus infortuné.
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre.
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-temps dans le sein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé ;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.

« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine.
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
« Fuis des murs de Carthage ; abandonne la reine.
« Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon âme se noie !
J'ai voulu vainement combattre leurs projets.
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine.
Que vous dirai-je enfin ? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur.....

(Il hésite à poursuivre.)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu ?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon âme.
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres et mon fils.....

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel ! Vous avez tout promis! ......
Où suis-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?
Est-ce vous que j'entends ?..... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai ? ce jour va donc nous séparer ?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes ?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes ;

Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier !....
M'oublier !.... Ah ! cruel ! de quelle affreuse idée
Mon âme en vous perdant se verra possédée !
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous.
Je romps la foi jurée à mon premier époux.
Des rois les plus puissants je dédaigne l'hommage ;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage.
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin....
Hélas ! de notre hymen la pompe est ordonnée.
Je volois dans vos bras, cher et barbare Énée !.....
Mais, que dis-je ? ton sort ne dépend plus de toi.
Je t'ai livré mon cœur ; tu m'as donné ta foi.
Les serments font l'hymen, et je suis ton épouse.
Oui, je la suis, Énée !

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse !
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups ? ...
(*à Didon.*)
Ah ! je suis mille fois plus à plaindre que vous !
Vous régnez en ces lieux ; ce trône est votre ouvrage :
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage.
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres États.
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié ;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse :
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,

Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie:
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits....
Adieu! vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend n'arrêtent votre fuite;
Vous rompez, sans gémir, les liens les plus doux.....
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous?
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde;
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde!.....
Ah! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et, puisqu'il faut, enfin, vous perdre pour toujours,
Que je vous perde, au moins, sans craindre pour vos jours!

ÉNÉE.

A vos désirs, aux miens le ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible.
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport;
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zèle,
Ils volent, dès ce jour, où le ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter.

(Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.)

Je les verrois bientôt.... Mais, quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros, ni des dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naissance;
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché, moi-même, au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur?....
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante.
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contents de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême:
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même...
Mais tu ne connois point leur austère équité,
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas ! que vos transports ajoutent à ma peine !
Moi-même je succombe, et mon âme incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois....
Didon !....

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel ! pour la dernière fois.
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages ;
Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages :
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas ! mon cœur charmé t'offroit dans ces asiles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles.
Cependant, tes refus ne peuvent me guérir ;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore....
Je devrois te haïr, ingrat ! et je t'adore.
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords ;
Mais ne crois pas, du moins, me quitter sans remords.
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare ;
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

(*Elle veut s'éloigner.*)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah ! madame, arrêtez....

DIDON, *l'interrompant.*

Ah ! laisse-moi, perfide !

ÉNÉE.

Où courez-vous ? Souffrez que la raison vous guide.

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux, vous serez obéie.....
(Didon sort avec Élise.)

SCÈNE VII.

ÉNÉE, *seul.*

Elle fuit..... Arrêtez..... Prenons soin de sa vie.
(Il fait quelques pas pour suivre Didon.)

SCÈNE VIII.

ACHATE, ÉNÉE.

ACHATE, *arrêtant Énée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi.
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi.
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

ACHATE, *seul.*

Que vois-je?.... quel transport de son âme s'empare!....
Courons; sachons les soins dont il est combattu....
Dieux! faut-il que l'amour surmonte la vertu!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ACHATE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes.
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes.
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfants de Sidon.
Obéissez aux dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée?
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protège épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi,
Qui gémis sur la reine et qui plains votre roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble.
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Énée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ.
S'il diffère d'un jour, il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise.
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, âme de ses conseils,
Et par elle, sans doute, instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministère est remis dans vos mains;
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,
Et pouvois-je?....

MADHERBAL, *l'interrompant.*

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugements sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'Etat....
Emplois trop enviés que la foudre environne!....
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son roi plein de zèle et d'amour
Le sert dans les combats et jamais à la cour!....
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine:
Je venois de mes soins rendre compte à la reine.

Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais.
Cependant, nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zèle?...
La porte s'ouvre.... On vient.... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir et n'attends que la mort.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

ÉNÉE, ÉLISE, ACHATE.

ÉNÉE, *à Élise.*

Élise, que la reine étouffe ses alarmes :
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts ;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen désiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *à part.*

(A Énée.)

Dieux! le permettrez-vous?.... Seigneur, votre présence
Me rend, tout à la fois, la vie et l'espérance.
Vos vaisseaux séparés couvrent déja les mers :
Les cris des matelots font retentir les airs ;

...ur nous luit, et le vent nous seconde.
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous, l'amour?... Ah! je ne puis vous croire.
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire.
Elle parle, elle ordonne : il lui faut obéir.
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches:
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches...?
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais? et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer,
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.
Je contenois mes feux prêts à se soulever.
Le dessein étoit pris.... Je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même....
Je courois vers Didon, quand tes empressements
Commençoient d'attester la foi de mes serments.
Que m'importoit alors une vaine promesse?
Je tremblois pour les jours de ma chère princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi.

Je ne puis sans frémir en retracer l'image.
Son âme de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,
Et jusque dans ses yeux, mourants, noyés de pleurs,
Je lisois son amour, mon crime et ses malheurs!....
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence:
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la prière,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entière;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir et les dieux.

ACHATE.

Qu'entends-je?.. Est-il bien vrai?.. Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?.. Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même.
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers?

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon âme timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés,
Si chacun des mortels connoissoit, par lui-même,
Le pénible embarras qui suit le diadème;
Ce combat éternel de nos propres désirs,
Et le joug de la gloire et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentiments unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire:

Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux.
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre âme aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle, sans retour, languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possède son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels.
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie.

« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
« Comme un gage éternel du respect des humains.
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée;
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur. »
Ainsi parloit Hector; ainsi parloit l'honneur....
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre âme?...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme....
Mais il vous reste un fils. Ce fils n'est plus à vous:
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils, jeune encor, deviez guider les pas:
Ses neveux fonderont une cité guerrière,
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déja dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin,
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérants du monde.

ÉNÉE.

Arrête.... c'en est trop.... mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés....
Quel feu pur et divin! quel éclat de lumière
Embrase en ce moment mon âme toute entière?...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,

A ces mâles discours, dont la force me touche,
Je reconnois les dieux, qui parlent par ta bouche....
Eh bien! obéissons.... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmants qui m'alloient engager....
(A part.)
Viens; je te suis.... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu, que mon âme tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante.
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler.
C'est à vous seuls, grands dieux! que j'ai pu l'immoler....
(A Achate.)
Allons.

ACHATE, *à part, apercevant Didon:*

Ah! c'est la reine.... O funeste présage!

ÉNÉE, *à part.*

O dieux!.... et vous voulez que je quitte Carthage!....
(On entend le bruit d'une foule prochaine.)
Mais, quels cris, quel tumulte!...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*

Ouvrez-leur mon palais.
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui ?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah ! prince malheureux !

(A Achate.)

Achate, c'en est trop ; vous me répondrez d'eux :
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.

(Achate sort.)

SCÈNE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne : oublions leur offense :
Ils suivoient un faux zèle, et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir....
Hélas ! c'est la pitié qui seule vous arrête.
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête....

(A part.)

O douleur ! ô foiblesse ! ô triste souvenir !....
De mon saisissement je ne puis revenir....

(A Énée.)

Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée....
Elise m'a parlé, seigneur.... Si je l'en crois,
Mon âme sur la vôtre a repris tous ses droits....
Cher prince ! contre vous mon cœur est sans défense ;
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer :
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon âme éperdue !
J'obéissois aux dieux.... Mais je vous ai revue ;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés.
Et je suis, malgré moi, sacrilège à vos pieds....
Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse ?
Les dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse.
Maîtres de nos destins et de nos cœurs....

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop long-temps.
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître....
Mes yeux s'ouvrent, seigneur ; et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups ;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner, au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur ?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice.
Je ne méritois pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés :
Vos feux et vos serments par la gloire effacés....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi ! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée ?

DIDON.

Vous voulez me quitter.... vous le voulez, Énée :
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus....
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez, du moins, les maux qu'il me prépare.

Iarbe.... hélas! seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su, par moi, que je vous épousois :
Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée....
Etrangère en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours;
Et vous à qui mon cœur sacrifioit sans peine,
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous que je préférois au fils de Jupiter,
Vous dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre et la honte et les larmes...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers...
Après cela, partez; mes ports vous sont ouverts.

SCÈNE VI.

MADHERBAL, DIDON, ÉNÉE.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, madame, avancent dans la plaine;
Ils ont même occupé la montagne prochaine :
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux cieux,
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux.
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre,
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe, au sein de vos États,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE, *à part.*

(*A Didon.*)

Qu'entends-je?.... Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine; c'est donc à moi de sauver votre Empire.
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même? Ah! seigneur, que mon âme attendrie.

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh ! quel autre que moi doit exposer sa vie?
Je pardonne à des rois, sur le trône affermis,
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!.....

(*A Madherbal.*) (*A Didon.*)

Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chère princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre État,
Vous aux pieds des autels, et moi dans le combat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(L'acte commence vers la fin de la nuit.)

SCÈNE I.

DIDON, *seule.*

VENEZ à mon secours, dieux ! ô dieux que j'implore....
Fantôme menaçant, quoi ! tu me suis encore ?...
Quel effroi ! quelle horreur ! quel supplice nouveau ....
Rentrez, mânes sanglants, dans la paix du tombeau !...
Que vous importe, hélas ! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidèle ?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur ?
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur ?...
(*Appelant.*)
Élise, entends mes cris et que ma voix t'éveille !
Élise !... ô ciel !...

SCÈNE II.

ÉLISE, DIDON.

ÉLISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*

QUEL bruit a frappé mon oreille ?
Quelle clameur plaintive ?...

DIDON.

Approche... soutiens-moi.
Je me meurs....

(Elle se jette dans les bras d'Élise, qui la reçoit et la reconnoît.)

ÉLISE.

Quoi ! madame, est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presqu'éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayants le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?...
(Voyant Didon près de tomber en foiblesse.)
Vous tremblez dans mes bras ! tout votre sang se glace !
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, partout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part, avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits. Ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse,
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur....
Hélas ! je meurs d'amour, de honte et de douleur.

ÉLISE, *à part.*

Dieux ! écartez les maux que son âme redoute...
(A Didon.)
Eh ! quel nouveau malheur vous désespère?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours ...
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;

Dans ce vaste palais tout dormoit, hors la reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'etat où je suis j'envisageois l'horreur :
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi.
La porte s'ouvre : un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures ;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.
« Malheureuse ! a-t-il dit, que devient ta vertu ?
« Didon, je t'adorois ; pourquoi me trahis-tu ? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.
Son ombre toute en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève : un feu pâle a brillé dans la nuit,
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où mènent du palais les plus secrètes routes.
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés.
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle....
Hélas ! à mes serments j'étois alors fidèle.....
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris ;
L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs.... J'approche et je m'écrie :
« O toi qui fus long-temps la moitié de ma vie,
« Époux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux.

« Sur la tombe où repose une cendre si chère,
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère.
« Apaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts.
« Permets que je t'implore et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes. »
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur....
Mais, ô nouveau prodige ! ô spectacle d'horreur !
L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent:
D'infernales clameurs ont retenti trois fois,
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abîmes
Ou l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel !

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux..;
Juge de ma terreur dans ces moments affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère;
Et les cris de Sichée ont armé sa colère:
Je frémis du récit que je viens d'écouter;
Sur vous l'orage gronde: il le faut écarter....
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse.
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse
De la mer atlantique elle a quitté les bords:
Carthage la possède; employez ses efforts.

Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres.
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Élise, mon sort est au fond de mon cœur ;
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise,
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il temps de fléchir la colère céleste ?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure,
Énée a prévenu le retour de l'aurore.
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé.
Suivi de Madherbal il revint m'en instruire...

(Le jour paroît.)

J'attends... mais le soleil déja commence à luire.
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.
Les clameurs du soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCÈNE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part.*

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!...
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée,
Dieux puissants qui sauvez mon trône et mes sujets.
Faites grâce à mon cœur et rendez-lui la paix....
(*A Barcé.*)
Énée à mes regards va-t-il bientôt paroître?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame.....

DIDON.

Eh bien, Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être,
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence aux pieds de nos remparts.

DIDON.

Dieux ! que me dites-vous ?... On ne voit point Énée ?
(*A part.*)
Cependant il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival ?...
Quel trouble me saisit !... Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV.

MADHERBAL, DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à Madherbal.*

Que venez-vous enfin m'annoncer ?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux ;
On invoque les dieux et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche ;
On observe en frappant un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains.
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funèbres ;
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténèbres,

Ne retentit encor, dans ces moments d'horreur,
Ni des cris des mourants ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille : on crie ; on prend les armes.
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive ; il ne voit que des gardes errants,
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirants ;
Et partout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entière et d'un vaste carnage.
À ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups.
Les combattants surpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière.
Ils fondent l'un sur l'autre ; ils brûlent de fureur,
Et disputent long-temps d'adresse et de valeur.
Mais le dieu des combats règle leur destinée ;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Énée.
Il expire. Aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés ;
Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens :
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix !
« J'espérois vainement de partager son trône :
L'inflexible destin autrement en ordonne.
« Trop heureux quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses États,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
« Lui laisse des garants de ma reconnoissance !...

« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels !

MADHERBAL.

À ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel !... Devois-je le prévoir ?
Il m'abandonne, il part.... O honte ! ô désespoir !
O comble de malheurs où le destin me plonge !...
Quoi ! je n'en puis douter ? ce n'est point un vain songe ?...
Quoi ! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus ?...
Il part.... Quoi ! c'en est fait, je ne le verrai plus ?....
A ses derniers serments tandis que je me livre,
L'ingrat fuit, sans me voir, sans m'ordonner de vivre.....
Il veut donc que je meure ?... Eh ! qu'ai-je fait, hélas !
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas ?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre ?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils ;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis....
(*A Élise.*)
Elise, en est-ce fait ? n'est-il plus d'espérance ? ...
Ah ! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence....

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas ! que dites-vous ? Les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique....

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien ! je vous entends.
(*A part.*)
Il n'y faut plus penser.... Ah ! barbare ! ah ! perfide !...

Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux,
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier....
Cruel ! tu t'applaudis de ce triomphe insigne....
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat ! je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi:
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers:
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

ÉLISE.

Quels vœux ! quelle fureur et quels transports de haine!...
Cachez des mouvements peu dignes d'une reine.
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis.... Il est temps que ma douleur finisse :
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens....
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens. .
(A part.)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux ! ne les exaucez pas....
(Elle se frappe d'un poignard et se tue.)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas.

ELISE, *à part.*

Ah! ciel!

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir!

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse!

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse:
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(A part.)
Que n'ai-je pu, grands dieux! maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une âme indifférente!
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...
Et toi dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Enée!
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.

(Elle meurt.)

FIN DE DIDON.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE,

PAR LANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1739.

NOTICE SUR LANOUE.

Jean Sauvé Lanoue naquit à Meaux en 1701, et y fit une partie de ses études, qu'il acheva à Paris au collège d'Harcourt. Il montra de bonne heure un goût décidé pour le théâtre, et commença par être acteur et directeur de spectacle en province. Il joua d'abord les premiers rôles à Lyon avec succès, et obtint la direction de Rouen. Ce fut pendant ce temps, en 1739, qu'il fit représenter *Mahomet second*. Cette tragédie, favorablement accueillie, eut vingt-trois représentations. Voltaire, à qui Lanoue avoit envoyé sa pièce, lui écrivit à cette occasion une lettre très flatteuse.

Quatre ans après, cet acteur débuta au théâtre français par le rôle du comte d'Essex dans la tragédie de Thomas Corneille. Les applaudissements du public lui procurèrent sa réception dès le lendemain, et jusqu'à sa retraite, en 1757, il joua avec distinction les premiers rôles tragiques et comiques.

Il donna en 1756 *la Coquette Corrigée*, comédie dans laquelle il remplit le principal personnage. La première représentation de cette pièce ne fut pas très heureuse; elle en obtint cependant dix; et mademoiselle Gaussin, qui remplissoit le rôle

de la Coquette, étant tombée malade, Lanoue profita de cette circonstance pour faire à son ouvrage d'heureuses corrections qui lui méritèrent le succès qu'il a toujours obtenu depuis. Il a composé sous le titre de l'*Obstiné* une comédie en un acte, en vers, qui n'a point été représentée. On cite trois tragédies qu'il avoit commencées depuis sa retraite, mais qu'il n'eut point le temps d'achever, étant mort le 15 novembre 1761.

Les talents de Lanoue ont fait dire à J. J. Rousseau qui l'estimait particulièrement : « Les grands « acteurs portent avec eux leur excuse, ce sont les « mauvais qu'il faut mépriser. »

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.

IRÈNE.

THÉODORE, prince Grec, père d'Irène.

LE GRAND VISIR.

LE MUFTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, confident de Mahomet.

ACHMET, confident du grand visir.

NASSI, Grec, confident de Théodore.

ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.

PACHAS.

Officiers du palais.

Gardes.

Grecs.

La scène est à Byzance.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

Enfin, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête....
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets :
La prudence peut seule assurer leur succès.

ACHMET.

De quel succès encor se flatte votre haine?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.

Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en monarque équitable.
Il a parlé, les Grecs ont vu tomber leurs fers :
De ses grâces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlants accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature!....
Ah! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils....
Il voulut son trépas, injuste ou légitime;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai.... C'en est fait; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare :
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.

Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractère, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-temps mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austère discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrâce.
Mon adroite indulgence a caressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiège ses jours;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le mufti les seconde.
Je ne crains que l'aga. Janissaire indomté,
Rien ne peut altérer sa fière intégrité :
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi : son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois : c'est mon frère, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le temps fera naître,
Son zèle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence?

Toi qui, depuis long-temps, des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudents as-tu su faire usage?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir?

ACHMET.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
J'ai long-temps, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger:
Leurs yeux tremblants encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce héros dans les fers gémissoit inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,

Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le père d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frère :
Je le pressai long-temps de la rendre à son père;
Au sérail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le père lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône...,

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime ou foiblesse.

Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux
J'aimerai le dépit d'un père malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre....
Il entre; laisse-nous.

(Achmet sort.)

SCÈNE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi?

Généreux Théodore, ah ! malgré ta disgrâce,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps : rends-moi ma prison et mes fers;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....

(A part.)

Murs trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes....
De quel faste étranger me vois-je environné?
L'autel étoit ici.... Là, mon roi prosterné....
Malheureux Constantin !.... Malheureuse Byzance !
Le ciel, en son courroux, a brisé ta puissance;
Ton effroyable chute écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête,
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient, tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amène?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable....
Frémis; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras!...
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR

Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.

Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache !...

LE VISIR.

Espère un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais ;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCÈNE III.

ACHMET, LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(*A Théodore.*)
Tu connois ce palais ; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCÈNE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône ottoman la majesté réside :

Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendants, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des lois un jour!
Les chemins sont ouverts ; c'est assez pour ma gloire;
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs,
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mère des vertus, dans son âme est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix;
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.

(Au mufti et au visir.)

Vous que ma voix tira de la nuit du néant,

Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside,
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi:
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance:
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Ecoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Elève dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne, ciel! sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(Il sort avec Zadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.)

SCÈNE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'AI prévu les desseins que ce jour nous révèle :
Je les ai dès long-temps confiés à ton zèle,
Visir ; et dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le père :
Tu le vois, tu l'entends ; et ses injustes lois,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace ;
Éloigné du danger je bravois sa menace :
Mille moyens s'offroient ; j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;
Et, jusque dans les bras du monarque profane,
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne.
Mais sans toi nos efforts, sacrilèges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourments certains...
Tu balances, mufti !... C'en est fait, et je cède.
Le danger de l'État exige un prompt remède ;

La religion sainte élève en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un visir, après lui le premier de l'Empire,
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire.
En vain le janissaire offre un puissant secours :
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours ;
Il ignore ou plutôt il cède sa puissance ;
D'un monarque infidèle il craint la concurrence :
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien ! va donc subir le joug d'une chrétienne ;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend, va serrer ce lien solennel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'État :
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons ; et tâchons par force ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du sérail Irène désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où règne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh ! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne ?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur ?

IRÈNE.

Je ne le cèle point ; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il temps qu'un doux espoir éclate ?
En quel lieu sommes-nous, et qui nous y conduit ?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit ?...

(*A part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance !

En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs.
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel ! fais triompher le zèle qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomtable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime:
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace:
Cet espoir que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois.... le dirai-je? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?

Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide ?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu ?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu ?
Combien ai-je admiré votre innocente audace !
Mépriser les bienfaits, confondre la menace !....
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas ?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime ;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage ;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide ;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asile ;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours :
C'est ici que mon père a vu trancher ses jours ;

(A part.)

Et moi-même... Ah ! Zamis !... Ciel ! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente....

(A Zamis.)

Mais que nous veut Tadil ?

SCÈNE II.

TADIL, IRÈNE, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissants des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.

(Tadil sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Juste ciel! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon âme éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre!
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage:
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage....

SCÈNE IV.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

MAIS, hélas! quel vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille; c'est elle.... Ah! père déplorable!...
O ciel, ne me sois point à demi favorable;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder:
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénisssons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un père infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse?
Madame, ayez pitié d'un père malheureux!
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumière:
Et je retrouve, hélas! une fille trop chère,

Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire....
Un musulman cruel.... Je tremble.... je soupire....
Il l'aime.... il est puissant.... Je ne puis achever.

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver?
Quel discours! quel rapport!.... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*A Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente :
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un père respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris:
Vous pleurez!.... Ah! j'ai peine à retenir mes cris;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue.
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue.

THÉODORE.

Irène!....

IRÈNE.

Eh bien! seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chère Irène!...

IRÈNE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure.... je t'appelle.... et tu doutes encore?

IRÈNE.

Ah! mon père!.. Ah! grand Dieu!.. C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez!.... Hélas! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu?
Ah! mon père, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un père tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels:
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillants couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grâce au ciel, l'erreur, ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit,
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon père, digne auteur de ma triste famille,

Mon père, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidèle au devoir, à l'honneur.

(A part.)

A ma foi.... Oui, mon Dieu! brise mon esclavage.
Tu parles; j'obéis. Achève ton ouvrage.

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers:
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;
J'ai de puissants amis: mes soins et leurs secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le sultan par une feinte utile:
Ménagez-le; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse.

(Il veut sortir.)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah! grand Dieu! vous me laissez!... mon père!..
Et pourquoi différer un secours nécessaire?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours;
Je les quitte: il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi: tout ici m'est contraire.

(Elle se jette aux genoux de Théodore.)

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCÈNE V.

MAHOMET, TADIL, THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

QUE vois-je? Irène en pleurs! Irène suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(A Théodore.)
Quel es-tu? réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le prince, ou l'amant.
Réponds-moi. n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourments ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur:
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, sultan, je suis son père.

MAHOMET.

Son père!

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers: le destin qui m'accable

Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour, ne l'ebranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas; bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévère,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.

Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? ah! connois Mahomet,
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous : esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le ciel m'as transmis :
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(A Mahomet.)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse, à ton père asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple!... mais quoi! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un père est peu pour ma tendresse;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :

M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse ;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(*A Théodore.*) (*A Mahomet.*) (*A tous deux.*)
Mon père.... et toi, sultan.... connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une âme chrétienne.
(*A Mahomet.*)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance ;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.

(*Elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grâce au ciel, un cœur digne de moi....
(*A Irène.*)
Ah ! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.

A Théodore.)

Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure.
Je respecte et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi; tu liras dans mon cœur :
Tes soins en banniront le crime et la fureur....

(*A part.*)

Plaisirs nouveaux pour moi, mouvements pleins de charme
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....

(*A Théodore.*)

Agissons, il est temps. Va rassurer tes frères;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins sévères.
Des fureurs du mufti j'ai su les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne : agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fidèles?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.

(*A part.*)

O plaisir pour un roi rare et voluptueux!
Je règne sur deux cœurs libres et vertueux.

(*Il sort avec Tadil.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre âme:
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Oserois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez? eh quoi! si pour quelques moments
Un père se dérobe à vos embrassements,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des moments si doux,
C'est honorer le père, en affligeant l'époux.

IRENE.

Moi, l'affliger, Zamis! ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité: pour lui rendre la paix,
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je lève un œil tranquille.
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asile.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,
Déja tout est chrétien auprès d'une chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zèle et mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!..

(A part.)

Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumants l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes :
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfants écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité....

SCÈNE II.

NASSI, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

NASSI, que voulez-vous?

NASSI.

Votre père, madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'âme,
M'a confié pour vous ce billet important:
Il doit près du visir se rendre en cet instant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

QU'AI-JE lu! Que devient mon bonheur et ma joie?
Je m'y livrois entière, et le ciel la foudroie.

Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.

Le sultan vient.

SCÈNE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit,
« Des musulmans jaloux la colère s'aigrit.
« Sans lui communiquer l'avis de votre père,
« Ménagez le sultan, obtenez qu'il diffère.
« On nous menace : on dit qu'un rebelle sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez : une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile.
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace!...
Vous gémissez, Irène! épargnez-moi de grâce;
Vous m'outragez : trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi?
Ah! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage :
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux

IRÈNE.

Moi, seigneur, moi, contre eux armer votre colère !
Épouse de leur roi, ne suis-je pas leur mère ?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyants éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi contre eux élever mes plaintes dangereuses !
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples suppliants osent trahir l'espoir ;
Qui, pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître !
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse ;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse :
Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence ;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir ;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colère,

C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité :
Je brave les clameurs du soldat irrité;
De ses emportements j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur; et c'est assez....
Mais mon père est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce palais dans mes bras lui présente un asile.
Il tarde trop long-temps; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si chères,
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sincères.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon père et mon époux.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

TADIL, MAHOMET

TADIL.

Le frère du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds....

MAHOMET.

(A part.)

Qu'il entre .. Ah! tremblez, téméraires.

(Tadil sort.)

SCÈNE VI.

L'AGA, MAHOMET.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

Ton esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler ?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance :
Je suis leur chef ; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colère sur eux :
Ils veulent t'arracher à des liens honteux ;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite ;
Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! que prétend ton zèle et ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m'es bien cher, mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai ; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse ;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.

Te dirai-je comment tes ordres rejettés?...
Ah! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colère!
« Eh! quoi donc, répétoit le brave janissaire,
« Quoi! nous l'avons perdu ce sultan redouté,
« Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité?
« Quoi! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,
« Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoiqu'esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux! »
Ah! seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentiments d'un généreux retour.
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévère
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévère empereur :
Ils me veulent cruel? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure....

(A l'aga.)

Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître :
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais tu dans ces murs? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes lois : entre dans la carrière,
Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entière;
Son empire est à toi. Les impudents chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime?
Ardents à s'entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels, y tombe renversé :
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme

Interrompt, ou plutôt efface de ton âme.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattants!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatants!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatients n'ont cherché qu'une femme!
(Il se jette aux genoux de Mahomet.)
Tu rougis!... Ah! rends-moi mon auguste empereur!
Que la gloire t'éveille; elle parle à ton cœur:
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle;
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement à ses cris ton âme se refuse:
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort; la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.
(A l'aga.)
Je te laisse le jour: cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats:
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête.

Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traitres sur moi signalant leur courroux,
Previendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu : porte-leur ma reponse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'AGA, *seul.*

Il menace : il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zele est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidèle....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traitre et l'attentat:
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.
(Il va pour sortir, et en est empéché par le visir qui survient.)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARRÊTE ! Où t'a conduit le zèle qui t'inspire ?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite ?

Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas?
On dit, vil délateur, qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fidèles ministres:
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,

L'oracle de l'État, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense.
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zèle et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadème,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l'effroi d'un État.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,

Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître:
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître
Souviens-toi qu'un sultan, par le ciel couronné,
Peut être condamnable et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'État au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure, mais obéis : c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage:
Où règne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? L'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets?
De tous les coins du monde Irène les appelle:
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du mufti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.

Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, et je suis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE VISIR, *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses...
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons... Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

SEIGNEUR, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive doûleur témoignages certains...

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints...
(*A part.*)
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?...
Cruel aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?...
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour; son frivole courroux

A déja trop long-temps balancé la victoire;
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentiments imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir, dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.
Sur mon trône, long-temps théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image...

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;

Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matière à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon âme,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissements,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvements:
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon âme, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Achève d'enflammer mon courroux implacable....
Juste ciel! je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... que la mort l'environne:
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le mufti;
Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance:
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCÈNE II.

MAHOMET, *seul.*

Enfin j'évite ta présence,
Irène; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la première fois, balance ton pouvoir.
Ah! puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire....
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCÈNE III.

THÉODORE, MAHOMET.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son père, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu?... mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les as rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidèle.

MAHOMET.

Mon armée !.... ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter ?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie ?
Tu n'es plus sous ces rois tremblants, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendants, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de lois, l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un sceptre obéissant.
Ah ! si le despotisme a choisi quelque siège,
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiège;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire :
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé
L'image d'un objet si tendrement aimé;
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat ! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire ;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh ! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats ?
Épargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Épargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;

Et, s'il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle?...

MAHOMET.

Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle!

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien! donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir:
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté:
Frappons les premiers coups; cherchons qui nous offense.
Détruisons....

SCÈNE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE.

TADIL, *à Mahomet.*

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le mufti déployant le terrible étendard
Soulève à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le spahi, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage; et déja dans la ville....

MAHOMET, *à part.*

(A Théodore.)

Traîtres, vous le voulez... Demeure en cet asile;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais :
Je te laisse ma garde, et je te la soumets....
(A Tadil.)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCÈNE V.

IRÈNE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

QUEL attentat, seigneur, quel crime vient d'éclore!
Quel péril!....

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRÈNE.

Ah! seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles alarmes.
Il est temps de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux! laisse-moi:
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?
(Il sort, et Tadil le suit.)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE.

THÉODORE.

Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet, sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-temps son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine:
Il se perd. Suivez-moi: les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah! mon père, en quel temps voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrois-je aimer la vie?

Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt ; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perdue ; et mon âme tremblante,
Succombe sous les noms et de fille et d'amante.

THÉODORE.

Chère Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace ?
Mais....

IRÈNE.

Ah ! je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre âme, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiègent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître ?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel ?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadème ?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait ?

(A part.)

Quel exemple aux chrétiens!..ah! dans leurs mains perfides
Grand Dieu ! brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur.

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidèle,

Irène, je n'ai pas besoin de votre zèle.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite ;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.
J'y cours.... Adieu, ma fille.

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon père!

(*A part.*)

Arrêtez, ou je meurs.... Ciel ! quelle est ma misère !
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir....

(*A Théodore.*)

Vivez, seigneur, vivez : dans mon âme affligée
J'entends déja gémir la nature outragée.
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel....

(*A part.*)

Quel état ! quel tourment !... épreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse ?...

(*A Théodore.*)

Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus :.. une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCÈNE VII.

NASSI, THÉODORE, IRÈNE.

IRÈNE.

Ah ! que fait Mahomet ?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène :
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups ;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse :
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse ;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux :
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au visir il s'est fait un passage.
Le visir frémissant voit approcher l'orage ;
« Sultan, je puis te perdre ou mourir ; c'est assez,
Dit-il ; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux lève une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus.
Le sultan veut en vain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur prophète il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part ;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Dompte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé :
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.

Ils demandent le sang d'une tendre victime...
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(A Théodore.)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir:
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais...

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton père?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chère!

IRÈNE.

Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un père
Aux larmes que m'arrache une douleur sincère.
Pour fléchir l'Être à qui j'ose les adresser,
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(A part.)
Que fais-je?... surmontons ces indignes alarmes:
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort,
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux gardes.*

Qu'on me laisse.

(Les gardes sortent.)

SCÈNE II.

MAHOMET, *seul.*

Ah ! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée ?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager,
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger...
Impétueux effort qui déchires mon âme,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme....
Ma flamme !... quoi ! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux....
Qu'il gémisse ! qu'il meure !... ah ! sa langueur funeste
A déjà trop flétri des jours que je déteste !
Rhodes, Rhodes subsiste ; et, malgré mes serments,
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers...
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers....

De tant de lâchetés il est temps de t'absoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effrayons l'univers; et, digne potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat...
Il est digne de moi, cet exemple terrible:
Vaincre ma passion, c'est me rendre invincible...
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!...
O mort! viens dévorer le cœur et le projet...

SCÈNE III.

L'AGA, MAHOMET.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;
L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur.
Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je? il est comblé: trémis, connois ton maître:
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire ou la rage ont jeté dans mon sein

(A part.)

Un projet... Non; cruels! vous l'espérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.

Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colère!
Tel est des musulmans l'effrayant caractère.
Dans le sang le plus pur ardents à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler...
Eh bien! cruels, eh bien! il faut vous satisfaire;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu...
Ah! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juste maître:
Il te faut un tyran : sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc! à l'amour seul borner tous ses désirs,
Quoi! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre; et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi! c'est donc là régner? Ah! qu'est-ce que j'entends?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfants de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti.

Ils régnoient tous ces rois que leur valeur écrase;
De leur trône abattu l'équité fut la base:
L'amour, ainsi qu'au tien, siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah! tu régnois alors; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel!... J'en appelle à toi-même:
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il? il aime...
Je me tais: mon audace a mérité la mort:
Mais, puisqu'on me pardonne, on cède à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel! pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur:
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrents de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront...
Tu triomphes!... va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon âme éperdue.

Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage....
La voici... juste ciel! je ne me connois plus...
(*A l'aga.*)
Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part, en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCÈNE IV.

IRÈNE, MAHOMET.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend; soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irène:
Vous craignez ses regards, sa présence vous gène.
Rassurez-vous; chassez le trouble où je vous vois:
Elle vous parle ici pour la dernière fois...
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon âme
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire:
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas;
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux; il est digne de moi...
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi

J'ose pourtant vous faire encore une prière ;
Ne la rejetez point, seigneur, c'est la dernière.
Soulagez les chrétiens : vous me l'avez promis.
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet ; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chère, et qu'elle fut chrétienne.
Je lis dans vos regards de sincères douleurs :
C'en est assez, ô ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes....
(*A Irène.*)
Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes désirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux.
Irène, chère Irène, il en est temps encore,
Fuyez ! éloignez-vous ; le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet...
Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie !...
L'amour d'un musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais à mes désirs vous ne fûtes plus chère ;
Et cependant jamais l'implacable colère
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger...
(*Il lève un poignard sur Irène.*)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort : son horreur t'environne ;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout ;

Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup:
Frappe, finis mes maux; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes... ciel! je frémis, je frissonne!
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.
Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures! tu gémis!... ah! trop puissante Irène!
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(Il veut se percer. Irène l'en empêche.)

Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!... que de charmes....

(Il laisse tomber le poignard.)

Eh quoi! tant de fureur se termine à des larmes!...
Irène, décidons : veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner :
J'en jure par le ciel; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance....
Que dis je? Ah! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma première victime.

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux :
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :
Cet instant, pour jamais, va briser votre chaîne....
Pour jamais!... Ah! seigneur!... mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MAHOMET, *seul.*

Je te laisse partir, Irène, et je t'adore....
Quel horrible triomphe!... Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide....
Oui, de tous mes instants ce seul instant décide.
Les vertus dans mon âme avoient suivi l'amour;
L'amour cède, et j'y sens le crime de retour....
Quel bruit se fait entendre?

SCÈNE VI.

THÉODORE, GRECS, MAHOMET.

THÉODORE, *désarmé, blessé et soutenu par les Grecs.*
Ah! seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
(A part.)
Ah! courons, trop long-temps c'est être méprisé....
Traîtres! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine!...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

Dieu, de tant de périls garantissez Irène.

SCÈNE VIII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe!... Ah! seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène?...

ZAMIS.

Tout lui cède : aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient partout la mort inévitable;
Irène.... j'en frémis! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et, méprisant la mort : « Perfides! arrêtez,
« Dit-elle; des chrétiens épargnez l'innocence,
« Tournez contre moi seule une juste vengeance.
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux :
« Frappez, trempez vos mains dans un sang odieux. »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Éperdus, consternés, tremblants à ses genoux,
Ils cèdent, en silence, à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel, je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d'alarmes....
Je vois Nassi.... grand Dieu! que m'annoncent ses larmes?

SCÈNE IX.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

VENEZ, seigneur, venez; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène?...

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!...
Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait...

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Il marche.... dans ses yeux sont la rage et les pleurs :
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit, cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadème.
« Vous étiez trop heureux sous un règne si doux :
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
« Traîtres! il n'est plus temps.... pleurez sur sa mémoire :
« Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire. »
Ah! seigneur! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule; déja la victime chancelle :
Elle tombe; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu! dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaisent ta vengeance!

FIN DE MAHOMET SECOND.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

